


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

AUTOUR DE L'AFRIQUE

PAR

LE TRANSVAAL

ROBERT HUCHARD

AUTOUR DE L'AFRIQUE

PAR

LE TRANSVAAL

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1904

A mes deux compagnons de voyage

FERNAND DELACOUR

ET

PAUL DUBRAY

Souvenir du printemps de 1903.

PRÉFACE

—

Au commencement de l'année dernière, dans les premiers jours de janvier, tout à fait par hasard, j'appris que deux de mes amis s'embarquaient pour le Transvaal. Ils devaient y convoyer un grand troupeau de moutons dont une personne charitable désirait faire présent aux Boërs, à la fois pour aider à la reconstitution de leurs bergeries, et favoriser les efforts de nos éleveurs.

Lorsque cette nouvelle me parvint, fatigué, surmené, je cherchais en tous sens un but et un prétexte pour partir. Je me trouvais dans cet état d'esprit singulier, si bien décrit par Gœthe, où le désir d'un déplacement devient une véritable obsession. L'occasion apparaissait favorable, unique même. De superbes animaux, minutieusement choisis dans les bergeries de mon excellent camarade Fernand Delacour, étaient destinés aux généraux de Wett et Botha, dont l'hospitalité se trouvait ainsi assurée à mes deux amis. Les accompagner, c'était voir

ce que nul ne pouvait voir, pénétrer là où personne ne pouvait pénétrer. De suite je m'y résolus. Je leur écrivis en ce sens; ma présence fut agréée, et nous nous embarquâmes.

Telles furent la genèse de ce grand voyage, l'origine des lettres que je publie aujourd'hui. Je les offre au lecteur dans leur décousu, sous la forme même où je les expédiais, avec toutes les incorrections de l'impromptu que je leur trouvais à mon retour. A peine les ai-je modifiées, y retranchant quelquefois, n'y ajoutant jamais. Car les compléter, c'eût été à mon sens en altérer la vérité, leur ravir surtout ce caractère naïf et primesautier de notation prise en courant et sur le vif.

Mais en les relisant toutefois, je m'aperçus que certains passages, ceux qui touchaient les questions économiques et politiques, alourdissaient le récit, et se trouvaient insuffisamment développés, je les retirai donc du texte, et, les reportant à la fin du volume, je les groupais en une quatrième partie qui peut, à la rigueur, servir de conclusion.

Cette méthode me semble présenter certains avantages. Dans les deux premiers tiers de l'ouvrage, le lecteur se substituera plus aisément à ma personne, et si j'ai bien accompli ce que je désirais exécuter, il recommencera lui-même notre parcours;

il entendra, il verra, directement, sans intermédiaire, sans être importuné de mes jugements. Au contraire, dans les derniers chapitres, ce sont exclusivement mes opinions personnelles que je lui livre; et s'il désire les connaître, c'est là seulement qu'il doit aller les chercher.

Ce faisant, je crois aussi avoir été plus sincère encore. En effet, puisqu'au risque de le lasser, mais désirant avant toutes choses lui donner la sensation du déplacement et de la distance, j'ai forcé le lecteur à m'accompagner jour par jour à travers la monotonie de la mer et celle des grandes plaines, n'est-il pas juste, pour qu'il ressente absolument toutes les impressions de ce voyage, que, semblable à moi-même, après les éclairs rapides et fugitifs de la course, il ne soit pas privé des longues réflexions, et de la vision calme du retour.

AUTOUR DE L'AFRIQUE

PAR

LE TRANSVAAL

PREMIÈRE PARTIE

EN MER

DE BORDEAUX A CAPE TOWN

CHAPITRE PREMIER

De Pauillac à Dakar

Bordeaux. — Petit incident. — *Le Concordia* va partir et nous rester. — Un avant-goût du capitaine. — Embarqués. — Portrait de mes deux compagnons. — Silhouette du Commandant. — Départ de Pauillac. — *Le Concordia.* — La Garonne. — Le pilote nous abandonne. — « La mer flambe de partout ». — En pleine mer. — Forte houle. — Le mal ridicule. — Impression de roulis. — La malle voyageuse. — Les côtes du Portugal illuminées. — Le temps se calme. — L'embouchure du Tage. — En rade de Lisbonne. — Impression d'ancrage. — Nous débarquons. — Déconvenue du Commandant. — Mardi-gras. — Le carnaval à Lisbonne. — Lendemain de fête. — Description de la ville. — Quelques types. — Notre influence. — Les Français à Lisbonne. — A bord. — L'embarquement des marchandises. — Le départ de la reine. — Nous quittons l'Europe. — Encore le cœur à l'envers. — Le journal de bord de Paul. — Toujours du roulis. — La con-

fection d'un engin de pêche. — La houle s'apaise. — Impression de glissement. — Je deviens marin. — Entre les Canaries. — Les crépuscules des tropiques. — Dans la région des alizés. — En travers du Sahara. — Un paquet de mer. — Splendide coucher de soleil. — Des poissons volants tombent sur le pont. — Inspection et tonte des moutons.

Vendredi, 20 février 1903.

Me voici à Bordeaux, première étape de ce long voyage. J'y suis arrivé ce matin à six heures, par un train bondé, dans un compartiment complet, au milieu de senteurs indéterminées, quoique nauséabondes. L'air grincheux, je dormais assis, recroquevillé dans un coin, chapeau mou sur le nez, menton sur mon gilet, parfois réveillé en sursaut par une vigoureuse calotte que m'adjugeait libéralement mon dossier (ceci lorsque le train s'arrêtait trop brusquement dans une gare). Conséquence : je suis fourbu.

Je vous épargnerai la description de Bordeaux. On la trouve tout au long dans Bœdeker et dans V. Hugo. Ce sont là deux mauvaises compagnies pour un débutant tel que moi. Vous relirez ces descriptions comme je viens de le faire moi-même ; l'une est fort belle, l'autre exacte. Mérites divers, vous choisirez.

Aujourd'hui, pour commencer notre voyage, nous avons eu une petite alerte assez insignifiante ; le bateau faillit partir, et nous rester. En quelques mots, voici l'affaire : tranquillement, nous rentrions de notre tournée dans la ville, lorsqu'un groom de l'hôtel, reluisant, galonné, nous rattrape dans l'escalier et nous hèle. C'était une dépêche de Pauillac. Inquiets, nous l'ouvrons, nous la déchirons plutôt... Voici sa

teneur : « *Concordia* lève l'ancre, soyez Pauillac aujourd'hui cinq heures ». Hélas! Il en était à ce moment quatre et demie. Impossible de rejoindre. Nous courons au bureau des Chargeurs. Là tout s'explique. On téléphone, et dix minutes plus tard l'agent nous revient avec une bonne réponse : *le Concordia* nous attendra, la dépêche n'émanait que du capitaine. C'est un vieux loup de mer, excellent marin, mais qui, paraît-il, raisonne trop bien. Fort logiquement, il conclut qu'un bateau étant fait pour naviguer le sien ne doit pas rester à l'ancre. En conséquence, nous dit-on, ce brave homme a l'horreur du sol, il le méprise. Son idéal serait un port où l'on pourrait toujours appareiller et ne jamais atterrir. Je crains fort, s'il en est ainsi, qu'il ne réalise jamais son rêve, sauf le jour, toutefois, où Tarascon sera devenu port de mer.

Demain, *le Concordia* doit partir sans faute, à la première heure — Somme toute, une petite, toute petite émotion. Vraisemblablement, nous en verrons bien d'autres.

Samedi, 21 février 1903
(à bord du *Concordia*, 1 heure de l'après midi).

Je ne me croyais pas si bon prophète. — Décidément ce départ ne voulait pas s'effectuer. Si j'avais eu le moindre grain de superstition, je ne me serais pas embarqué, tant il y eut de retards et d'accrocs jusqu'à notre arrivée à Pauillac.

Enfin, je navigue ; j'ai pris location sur ce bateau pour un mois. Je ne le quitterai qu'à Cape Town.

Hier, comme il était prévu, j'ai trouvé à l'hôtel mes deux compagnons, l'un *Paul Dubray*, un ami de vieille date, voyageur dans l'âme, vieux loup de terre et de mer, pour lequel l'ancien et le nouveau continent n'ont plus de secret; l'autre, au contraire, *Fernand Delacour*, novice dans l'art de la navigation, mais qui rachète cette inexpérience maritime par une taille de tambour major. Chef de notre mission, il le mérite et le paraît. Tout à l'heure, lorsque, placé entre Paul et moi, il nous présentait au commandant, on l'aurait pris pour un officiant flanqué de ses deux enfants de chœur.

Donc, ce matin, après une heure de voiture, une autre heure de chemin de fer, dix minutes d'insupportables trépidations sur la plate-forme d'une vieille machine sans tender, de forme hétéroclite, rouillée, délabrée, inquiétante, où l'on nous empila pêle mêle, nous et nos bagages, nous arrivâmes aux appontements de la compagnie des Chargeurs. La longue coque noire du *Concordia*, sa cheminée jaune inclinée dominaient les quais. On entendait cracher ses soupapes. Il semblait nous faire signe d'accourir.

A terre, le commandant nous attendait. C'est un petit homme d'une quarantaine d'années, maigre, souple, nerveux, haut en couleur, aux yeux mobiles, à la moustache courte, acérée. Il porte la barbiche en pointe, sa casquette plate sur les sourcils, et ne tient pas en place. Rapidement, il nous serre la main, nous pousse l'un après l'autre sur la longue planche flexible qui joint son navire à la terre ferme, puis s'embarque le dernier. Je ne jurerai point que ses deux

pieds avaient quitté le sol, lorsqu'il commanda la manœuvre de départ.

A partir de Pauillac, le fleuve s'élargit sans cesse. Sous le brouillard léger qui blanchissait encore sa surface, il glissait ce matin-là d'un seul bloc, et sans un flot, vers la mer. Nous virions de bord; le bateau se déplaçait en tournant, mais avec une telle lenteur, et dans un tel calme, qu'il nous paraissait immobile. Les grands appontements noirs nous quittaient comme si quelque force invisible les eût détachés de notre bord. J'étais obligé de réfléchir pour m'apercevoir du mouvement.

Le navire qui nous emporte ainsi s'appelle *le Concordia*.

C'est un cargo de 3.300 tonneaux, il fut construit en 1890 et file de dix à onze nœuds par temps calme. La grande salle qui servait d'hôpital, située à l'arrière, juste au-dessus de l'hélice, fut divisée en quatre par une cloison en forme de croix. Nous en occupons les deux cabines antérieures. A quelques mètres de nous, sur le pont, sont parqués nos cent moutons; et comme tout a été nettoyé, gratté, lavé, verni, remis à neuf, notre logis s'emplit d'une odeur indéfinissable, comme celle d'un atelier de peinture, qui, de temps à autre, servirait d'étable. L'électricité en est absente. L'oscillation légère des lampes à la Cardan vous avertit, dès l'arrivée, que tout ici, même le sol, est mouvant.

Cependant nous avançons toujours. Le fleuve devient

immense ; les rives, où de grandes falaises ardoisées vaguement apparaissent, reculent et pâlissent. Nous passons avec lenteur, majestueusement, devant les derniers crus fameux du Médoc. Bientôt, à babord, se dessine la pointe de Grave et lui faisant vis-à-vis Royan qui, dans l'éloignement, se montre comme une bande blanchâtre, au bas d'une colline grise, sur la surface de l'eau plane.

A ce moment, nous déjeunions sur le deuxième pont, dans la cabine du commandant, immédiatement au-dessous de la passerelle. Le navire commençait à rouler. Les objets suspendus au plafond se balançaient faiblement. — A onze heures, le pilote descend, déclare que le temps ne lui permet pas de nous accompagner dans les passes ; il réclame sa feuille de route. La mer flambe de partout, dit-il, avec cet accent bordelais qui chante et martèle toutes les syllabes. Je me retourne et le regarde. C'est un grand diable, qui, de sa corpulence, emplit l'embrasure de la porte ; sa tête en effleure le linteau. Comme le roulis s'accentue, on voit paraître et disparaître la ligne de l'horizon dans les deux carrés lumineux qui restent libres sur ses épaules. Le commandant sort, n'objecte rien, monte sur la passerelle, prend la direction du navire. On stoppe, notre homme débarque ; nous repartons.

Cependant une longue bande bleue monte insensiblement à l'avant du navire. La voici au ras de la proue, elle dépasse le beaupré, et tout à coup, à gauche, à droite, envahit tout l'horizon : c'est l'océan,

nous franchissons les passes. Çà et là quelques rochers émergent, noirs sur l'eau bleue, comme sertis par l'écume blanche. La pointe de Grave, que nous apercevons encore à l'arrière, nous apparaît maintenant comme une lame plate, blonde, que gravit infatigablement la mer de ses larges nappes étendues et ruisselantes, et bientôt, l'embouchure de la Garonne elle-même n'est plus qu'un long ruban jaune qui s'enfonce à perte de vue dans les terres.

A midi, nous voguons au large. Derrière nous les côtes roussâtres se sônt encore abaissées. Elles salissent un instant l'horizon comme des traînées de vapeurs, puis elles s'effacent, et disparaissent.

Le temps s'annonce rude, la mer grosse, de violents orages ont eu lieu dans l'ouest, et les derniers remous de ces tempêtes viennent aujourd'hui s'engouffrer et mourir dans l'échancrure de notre golfe. De cent mètres en cent mètres, toutes parallèles, accourant des plus lointains infinis, les crêtes amincies, verdâtres, à peine frangées d'écume des longues houles de l'océan s'avancent contre nous, comme des murs. Entre elles, se creusent, s'affaissent de grandes nappes glauques d'une eau remuée et limoneuse. Incessamment, le navire s'enlève et retombe. Nous sentons passer sous nos pieds l'immense gonflement de la mer.

Le vent souffle à tribord, rabat la fumée de notre vapeur, l'effiloche, l'étale sur la surface de l'eau, à quelques mètres du bastingage. Parfois, une vague plus haute en vient heurter un flocon et l'engloutit. L'avant du *Concordia* écrase les lames, puis les dis-

perse. Les embruns volent sur le beaupré, changés par les rayons qui les traversent en gerbes d'arc-en-ciel. Nous voyons la poupe et la proue monter et descendre alternativement,comme le fléau d'une balance. Parfois, un léger temps d'arrêt, l'hélice sort de l'eau avec un ronflement de tempête, jette à l'arrière une auréole d'écume, replonge, et nous pousse à nouveau. Un vol de mouettes nous environne.Dans ce tournoiement d'ailes blanches, sous l'éclatante lumière de ce ciel bleu, le navire, secoué en tous sens par les flots roulant et tanguant à la fois, semble suivre les interminables lacets d'un huit invisible et gigantesque.

Lundi, 23 février (10 heures du soir).

J'éprouve aujourd'hui l'horrible sensation du mal de mer. Dans mon estomac,c'est un soulèvement, dans ma tête un vertige, dans mes yeux un éblouissement. A peine, puis-je rédiger ces quelques notes. Ce malaise me prit avant-hier ; il ne m'a pas encore complètement abandonné.

Dès ses premières atteintes, j'ai dû rentrer précipitamment dans ma cabine ; je n'ai pas eu la force de me dévêtir ; je me suis jeté tout habillé sur mon étroite couchette, laissant mon hublot grand ouvert. Mon compagnon, qui me faisait vis-à-vis, se trouvait être aussi peu vaillant que moi, et nous sommes restés toute la nuit inertes, la tête enfoncée dans l'oreiller, indifférents aux choses extérieures, comme morts.....

Vers minuit, nous étions réveillés en sursaut par les tremblements furibonds de l'hélice ; à chaque instant, ses ailes sortaient de l'eau. Le vaisseau roulait

extrêmement.Les parois de notre cabine prenaient des inclinaisons fantastiques, les lampes à la Cardan, pour conserver la verticale, se déplaçaient brusquement dans leurs montures de cuivre, et nous étions jetés dans notre couchette, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre. La malle de mon compagnon s'était détachée des amarres qui la fixaient sous son lit. Elle sortait subitement, traversait la largeur de la cabine, venait heurter les objets placés sous mon sommier, et rentrait à nouveau dans son trou comme un gros chien. Titubants, il nous fallut mettre pied à terre pour la maîtriser : nous y parvînmes à grand'peine.

Ce fut seulement, aujourd'hui, à trois heures que j'ai pu vaincre cette espèce de torpeur indéfinissable qui m'engourdissait. Le docteur me prit par un bras, Paul (un vrai marin) par l'autre ; tous deux me portèrent ainsi à travers le pont, jusqu'à la passerelle, où je me trouve en ce moment.

L'air vif m'y fouette le visage, il ranime ma pensée, me permet d'écrire. La mer se calme, mais le navire roule encore. La température est douce, le temps clair, le zénith constellé, et comme nous approchons des fêtes du carnaval, de grands feux de joie allumés la bas, sur les côtes invisibles du Portugal, semblent briller au bas du ciel comme de plus grosses étoiles.

Mardi, 24 février 1903. — Lisbonne, hôtel de l'Europe.

Le Concordia entra ce matin à neuf heures en rade de Lisbonne par une mer paisible, sous un soleil éclatant.

Dès l'aube, je suis monté sur la passerelle. Le vent

était tombé pendant la nuit, il soufflait légèrement de l'arrière, et bien qu'au loin l'océan fût encore parsemé de larges plaques d'écume blanche, ses grandes vagues s'aplatissaient, se mêlaient, se suivaient plus mollement et sans heurt à mesure que nous approchions des côtes du Portugal. A huit heures, elles s'étaient fondues en une même ondulation, lente, légère, et monotone qui s'enflait indéfiniment sur toute la surface de la mer.

Nous côtoyions en ce moment à babord une file de collines d'un vert franc et vif, ce vert des prairies de France encore mouillées par une récente averse. Ce devait être là le lieu de villégiature des riches Lisbonnais, car on voyait étinceler des centaines de villas à mi-côte et sur la plage. Parfois la grande tête étoilée d'un palmier nous avertissait déjà du voisinage de l'Afrique. Quelques instants plus tard, la dentelure noire du vieux château de *la Penha*, aujourd'hui résidence royale d'été, nous apparut, perché sur un pic, entre deux escarpements; puis un autre promontoire s'avança, glissa rapidement à notre droite, comme une toile de décor, et nous ferma l'horizon. Un large chenal s'ouvrit devant nous. Nous entrions dans l'embouchure du *Tage*.

Au loin, on devine, brouillées par la brume matinale, les coques noires, les mâtures frêles des navires ancrés en rade. A neuf heures, nous passons lentement au milieu d'eux. Très blanche sous le soleil, la ville de Lisbonne s'étage sur les coteaux à notre gauche; la tour de *Bellem*, construite sur une langue de sable

s'approche, grandit, tourne, disparaît. Le vaisseau file, un flot léger bruit doucement à sa proue; les deux gros renflements que notre marche laisse à la surface des eaux s'écartent de nos bords sans écume.

Sur le navire, au contraire, c'est tout le tumulte de l'arrivée, on relève les mâts de charge, on découvre les soutes, quatre matelots se tiennent à l'avant pour la manœuvre de l'ancre. Parfois, quand tout ce bruit s'apaise, on entend le commandant sur la passerelle jeter un ordre bref, ou trouer le silence d'un aigre coup de sifflet. Tout à coup, avec un son de crémaillère, la chaîne de l'ancre se déroule sur son treuil, file au long du bord; sous son frottement rude on sent vibrer le bastingage; puis le cabestan s'arrête, un choc court se produit, l'ancre touche, la chaîne s'écarte, se tend en tremblant, et le navire devient immobile.

Alors des quantités d'embarcations que nous ne distinguions pas tout à l'heure accourent sur la rade en convergeant vers nous. Ce sont des remorqueurs traînant leurs chalands, des barques à rames où l'on voit verdir des légumes. Voici le canot de la santé, et derrière lui un autre petit vapeur portant à son mât le pavillon des Chargeurs à Cinq étoiles. C'est l'agent de la compagnie qui vient à bord. Le commandant nous présente à lui. Nous profitons de son départ pour gagner Lisbonne, et nous voilà tous trois à bord de la chaloupe, courant parmi tous ces gros vaisseaux ancrés, comme une petite souris rapide au milieu d'énormes mastodontes. Cinq minutes de trajet, puis l'on débarque; à dix heures nous sommes ici.

Mercredi, 25 février 1903. Lisbonne, 8 heures du soir.

Nous devions partir ce matin dès l'aube, mais il y eut contre-ordre. Notre navire prend 6.000 tonneaux de vin pour Lourenço-Marquès. Il n'appareillera que demain à dix heures. Le commandant, hier, en nous apportant cette nouvelle, avait à la fois la mine heureuse et déconfite. Il n'aurait été véritablement satisfait que si les 6.000 barriques s'étaient rangées d'elles-mêmes, instantanément, dans la cale, comme par miracle.

Hier, et toute la journée d'aujourd'hui j'ai couru les principales rues de la ville, et résultat : je ne connais pas Lisbonne. La ville est enfouie sous les drapeaux, les banderolles, les arcs de triomphe. Sous ces oripeaux c'est une capitale quelconque. Rien, je vous assure, ne ressemble plus au carnaval de Lisbonne qu'un carnaval partout ailleurs. Dans les rues, même grouillement, même entassement sur les balcons, et surtout même banalité désespérante des gens du peuple endimanchés.

Cependant, hier, après midi, en remontant l'*Avenida da Liberdade* (les Champs Elysées de Lisbonne) nous avons croisé quelques paysans des environs portant leurs costumes nationaux, mais la cohue était telle qu'ils se perdirent dans la foule avant que j'aie pu les analyser.

Quant au cortège, il fut plus désespérant encore. Quelques voitures fleuries de demi-mondaines, des officiers bruns et moustachus qui font valoir leurs

gants, leur cheval, ou leur torse; surtout d'innombrables chariots enrubannés qui ne sont que des réclames de pots de cirage ou de boîtes de fruits confits. Voilà ce qu'il nous faut admirer; et l'on se presse, on se bouscule, que dis-je, on s'extermine même pour s'extasier en fin de compte, sur quoi? sur une grande botte traînée par deux rosses, un nègre de carton dont on coupe la barbe avec un rasoir mécanique, un moulin à café, le meilleur, le plus perfectionné des moulins à café, si j'en crois la pancarte alléchante. Rentrons à l'hôtel, de grâce; du moins j'y vais savourer les douceurs d'une large lit, où je pourrai dormir les bras en croix, à mon aise. Trois jours de mal de mer vous font apprécier ce confort. Croyez-le.

La matinée d'aujourd'hui fut prise presque tout entière par les démarches d'usage, chez le consul, à l'ambassade, où j'attendais des lettres, etc... J'ai reçu celles du Colonial office. Il y en a trois, elles portent la signature de lord *Lansdowne* lui-même, s'il vous plaît. Chacun de nous se voit accrédité auprès du gouverneur du Transvaal, du Natal et du Cap. Nous voici devenus de grands personnages.

Je sors; la ville est encore souillée par les innombrables fils des serpentins, on les voit pendre des fenêtres, des balcons, des toits, de partout. Leurs réseaux multicolores s'enchevêtrent dans les arbres, comme les mailles de grands filets déchirés. Le pas s'assourdit sur une couche épaisse de confettis. Lisbonne n'a pas encore repris son aspect normal, c'est

évident, mais du moins les rues sont praticables, la cohue a disparu, l'on peut faire quelques remarques générales, et les voici : Les maisons sont hautes, cinq ou six étages d'ordinaire, garnies d'une grande quantité de balcons en fer léger. Chaque croisée a le sien. On a crépi leurs murs avec des plâtres de couleur. La nuance en est douce, atténuée, très rarement criarde. Je m'arrête, je regarde la rue en enfilade. Deux rangées de hautes maisons zébrées, bariolées. Vu ainsi, chaque immeuble n'est plus qu'une bande de teinte différente qui tombe verticalement sur le trottoir.

Peu de couvertures en ardoise, en zinc, mais en revanche beaucoup de tuiles mécaniques, surtout de ces tuiles rondes comme on en trouve tant en Italie, qui, placées sur les toits, jointes les unes aux autres, ressemblent à des rangées de tuyaux rouges. La ville devient montueuse, escarpée. Je grimpe et dégringole sans cesse. Des collines s'étagent couvertes de villas. Vue ainsi de haut, la mer s'étend au loin comme un rideau. Je traverse des parcs plantureux avec cèdres, eucalyptus, palmiers, etc. La flore semble être ici extrêmement riche. On y doit trouver tous nos arbres d'Europe et la plupart de ceux d'Afrique. J'ai vu ce matin au marché des légumes superbes, de beaux choux ronds comme des globes, des feuilles de salade longues, souples, comme des palmes, enfin des petits radis rouges, gentils à croquer, c'est le cas de le dire. Vous paraîtrais-je trop dithyrambique ? Songez qu'il y a dans mon admiration l'effet d'un jeûne de deux jours, le souvenir d'une certaine cuisine aux oignons, puis embarquez-vous, je vous

prie, et vous saurez alors comment l'on peut s'extasier sur la splendeur des carottes.

A mon retour, je croise quelques types originaux. Une femme du peuple allant vendre ses fruits au marché. Elle marche droite, portant une grande corbeille sur la tête, sans fléchir, pieds nus, jupe de coutil blanche à fleurs, châle de couleur allongeant sa pointe au milieu du dos, cheveux bruns, teint basanné. La figure est belle, mais les traits sont accusés à ce point qu'ils en deviennent presque durs. Les yeux ont une noirceur trop grande, trop épaisse; le regard en est voilé, alourdi, inexpressif. Ces deux dernières remarques peuvent s'appliquer à tous les Portugais, il me semble. Voici un paysan coiffé d'une sorte de bonnet phrygien dont la mèche lui tombe sur l'oreille. Même type. Joues creuses, nez busqué, menton proéminent; au total physionomie rude. C'est un vieillard. Il pousse devant lui un petit âne gris trottant sous un énorme bât. L'animal souffle, les flancs écrasés par deux énormes sacs gonflés, entre lesquels il disparaît; on ne voit que sa tête et sa queue. Son corps se balance, tenant avec peine l'équilibre. La rue monte, ses pieds ne portent que sur la pointe des fers qui grincent, en écorchant la pierre. On sent les nerfs, les muscles horriblement tendus. Il tourne au coin d'une rue, et disparaît. Puis d'autres lui succèdent, une file interminable de baudets écrasés sous un même attirail, peinant du même effort. Le spectacle est pénible.

Quittant le côté pittoresque pour le côté utile, voici

ce que j'ai observé : Lisbonne est une ville française. Comme livres étrangers, à l'étalage des libraires, on ne voit que des livres français. Beaucoup d'enseignes de maisons de commerce sont en français; des médecins, des dentistes attirent la clientèle en s'annonçant comme diplômés de nos facultés. Dans les hôtels, magasins, boutiques, on parle, on comprend notre langue. La colonie française installée ici est une des plus nombreuses. Les indigènes aiment nos nationaux.

Voilà le beau côté de la médaille ; voici le revers : Les Français de Lisbonne sont extrêmement divisés ; ils se jalousent entre eux, ils aiment mieux favoriser un étranger que servir un compatriote, ils se montrent envieux les uns des autres, vaniteux, tracassiers, politiciens surtout, comme dans la métropole. Tel fut, du moins, le portrait qu'on nous en fit. Comme cela est regrettable ! car, nous pourrions être pour ces nations latines un peu ce que fut la Prusse pour les Etats de l'Allemagne du Sud. Il ne saurait être question, bien entendu, que de les dominer intellectuellement, de nous mettre à leur tête au point de vue industriel et commercial; mais, pour y parvenir, ce n'est pas le gouvernement que l'on devrait changer, comme on le répète trop souvent; il nous faudrait surtout devenir d'autres hommes, et cela est bien plus difficile.

Jeudi, 26 février 1903.
4 heures du soir (à bord du *Concordia*).

Depuis onze heures du matin, nous sommes à bord Dans sa hâte d'abandonner la terre, le commandant

comptait lever l'ancre aujourd'hui, à midi, mais il faudra nous estimer heureux si nous appareillons dans une heure.

Une véritable trombe a passé hier sur Lisbonne. La pluie flagellait mes vitres avec une violence inouïe, emportée par la rafale avec une telle force qu'on l'entendait claquer en larges paquets sur les trottoirs. Cet ouragan a maintenu sa rage une partie de la nuit, mais aujourd'hui le temps est au calme ; comme souvenir de la tempête d'hier, il nous reste seulement de gros nuages, cuivrés et lourds, que le vent chasse, avec rapidité, sur la profondeur d'un ciel très bleu.

Notre navire s'environne d'une flottille de remorqueurs, péniches, chalands, dans lesquels plongent incessamment les longs câbles flottants de nos mâts de charge étendus. Les treuils roulent, la vapeur siffle, les chaînes grincent. Les voix, les cris, les commandements s'entrecroisent. C'est une insupportable cacophonie....... Puis, l'on est énervé de se sentir immobile, inutile, au milieu de ces gens affairés, de tout ce désordre remuant, de tous ces filins agités, de toutes ces choses qui se lèvent, s'abaissent, tournent et se balancent autour de vous. Une grue immense, qu'un petit remorqueur traîna longtemps sur la rade dans notre direction, vient de s'accoler à notre bord. Son grand bras de fer incliné surplombe notre navire et tandis que j'écris, je vois son moufle oblong et son gros crochet noir se bercer lentement, à quelques mètres de mon visage.

Ce matin, lors de notre embarquement, les cuirassés du roi Carlos et tous les navires de commerce

portugais étaient superbement pavoisés D'innombrables petits drapeaux en triangle frissonnaient le long des cordages; les montures de cuivre étincelaient, nouvellement astiquées, comme pour une parade. Renseignements pris, le départ de la reine Amélie occasionne ce branle-bas. Elle doit faire escale en Espagne, puis gagner Nice. De l'endroit où nous sommes ancrés, on distingue très bien, parmi les autres vaisseaux, la coque blanche de son yacht, avec les deux hautes cheminées jumelles. A midi, une nuée de petites embarcations se détache du port, se dirige vers le croiseur et l'entoure. Sans doute, la reine monte à bord; on doit même jouer l'hymne national, car, de temps à autre, nous semble-t-il, des sons éteints de cuivre et de cymbale se traînent, jusqu'à nous, sur la mer.

Mais voici que tous ces petits bateaux s'écartent, se dispersent comme pris de panique. Le grand vaisseau blanc se glisse, s'efface derrière un autre navire, reparaît, disparaît encore, puis, dans un grand espace libre de la mer, le voilà qui court vers nous, sa coque cerclée d'écume, avec de gros bouillonnements de fumée noire retroussée par le vent.

Il nous passe à quelques encâblures. Deux remorqueurs remplis d'ombrelles, de mouchoirs, de chapeaux qui s'agitent, de hourras et de clameurs, l'escortent, le suivent en crachant, avec peine. A bord du yacht royal, sur l'entrepont, une femme très simple, en costume de voyage gris, secoue sa mantille. C'est la reine. Puis cette flottille s'éloigne; chaque vaisseau en fuyant se tasse, se raccourcit, se couvre de

sa poupe que surmonte un gros tuyau ; peu à peu ces coques elles-mêmes semblent se rapprocher, se confondre; et tout cela diminue encore, devient une tache et s'évanouit.

Cinq heures 1/2 du soir. — Le vapeur vient de lancer un premier coup de sifflet : c'est un avertissement pour tous les gens étrangers au bateau d'avoir à quitter notre bord : on va partir. J'attends de minute en minute les signaux de la sirène; les voici : deux longs beuglements rauques qui me semblent emplir toute la rade d'une résonnance sourde et funèbre. Un treuil grince, on lève l'ancre; le bateau commence à frissonner sous le tremblement de l'hélice. Il marche. Je me trouve en ce moment à table, dans la chambre du commandant, et, par les petites fenêtres carrées, je regarde s'enfuir les dernières maisons de Lisbonne, puis les grands coteaux verdâtres que nous avons vus en arrivant. A peine, si je les distingue maintenant : le soir tombe, il fait nuit.

A six heures nous franchissons les passes; forte brise de l'est, temps couvert, houle de fond, le navire tangue.

Vendredi, 27 février 1903.

J'ai gagné le pont ce matin à grand'peine, et je m'y trouve en ce moment, allongé sur ma chaise longue, la tête renversée. Je ne vois que le ciel bleu, d'un bleu intense, presque noir, où de petits nuages effrangés passent très vite, s'effilochent, se dispersent, disparaissent. Il paraît qu'il y a autour de moi des tableaux

magnifiques ; une mer plane, sans un mouton, des horizons d'une limpidité extrême. Vraiment, j'en suis fort aise, mais quelque chose me tenaille l'estomac, j'ai une enclume dans la tête, et, pour le moment, excusez-moi : ces grands spectacles de la nature deviennent le cadet de mes soucis.

Pour me distraire, Paul me prête son journal de bord. J'y lis cette phrase stupéfiante : « Temps splendide, la mer quoique fort calme roule effroyablement. » Le commandant partage cette opinion. N'approfondissons pas... La marine a de ces mystères.

Le cargo roule toujours. Le pont s'incline. Couché en son travers, je me trouve parfois dans la position verticale. Le toit de la passerelle s'abaisse, vient effleurer la ligne de l'horizon, le regard plonge à pic dans l'eau. Puis le navire se retourne à nouveau, penche de l'autre côté ; les pieds montent, la tête se renverse, la mer disparaît derrière le bastingage. On ne voit plus que le ciel. Et ce grand balancement se poursuit sans arrêt, sans trêve, avec une régularité fatigante, monotone, énervante. A neuf heures 1/2 du matin, nous sommes au travers du détroit de Gibraltar. Le roulis s'accentue encore.

A trois heures, le commandant vient s'installer à côté de moi, pose sur la table du fil, un morceau de toile, un croc de fer en forme d'hameçon, et se met en mesure de confectionner quelque chose. Que diable fabrique donc cet extraordinaire tailleur ? Après quelques minutes, cela se précise, et devient un grand poisson d'étoffe dans le ventre duquel un hameçon énorme s'engloutit. Le tout est accroché au bout d'un

filin, lancé à la mer, et voici que ce chiffon nous suit en frétillant, secoué par notre vitesse, animé par notre marche qui l'entraîne à la surface des eaux. Nous approchons des grandes Canaries. Dans ces parages, paraît-il, on pêche souvent des thons énormes. Espérons...

Samedi, 28 février.

Forte houle encore cette nuit. Le temps se maintient beau. La chaleur augmente, le soleil pique. La mer tend à s'aplanir. Çà et là, au loin, quelques restes d'écume. Moins de roulis, on commence à éprouver la sensation de fuite, de gl ssement. On a le sentiment de cette marche en avant, de ce départ continu qui sans fin nous entraîne. Nous sommes au large du Maroc. Cette nuit, les oiseaux de mer nous ont quittés.

Dimanche, 1er mars.

Nuit fort calme. Pour la première fois, je repose sans fatigue dans ma couchette; mon sommier ne m'a pas communiqué les grands soubresauts ordinaires. Maintenant le ronflement de l'hélice, loin de m'importuner, m'endort.

Ce matin, à l'aube, nous étions par le travers de l'île de Fuertaventure. A trois heures, la grande Canarie apparaît sur notre droite. A quatre heures nous passions entre ces deux îles, à égale distance de chacune d'elles. Mais les lointains devenaient brumeux, on ne distinguait que la silhouette des hautes montagnes vaporeuses qui, semblables à de longues toiles grises, nous limitaient la fuite immense des eaux.

Il est maintenant six heures du soir. Sous une éclaircie se montre tout à coup le pic de Ténériffe. Puis aussitôt, dans le brouillard plus dense, son mamelon bleu s'éloigne, se fond, devient une nuance à peine visible à l'extrême horizon. Au moment où j'écris je ne la distingue déjà plus.

La mer s'apaise décidément; le navire ne roule plus, un faible vent souffle de l'arrière. Le ciel se teinte d'un bleu tendre, pâle, argenté par une brume légère et brillante. Quelques étoiles blanches percent çà et là, encore noyées dans la lumière, puis tout s'assombrit avec une rapidité étrange. Voici déjà les crépuscules des tropiques, rapides, décevants, éphémères. La nuit, véritablement, est ici un rideau qui tombe.

Lundi, 2 mars.

Quittant la région des vents variables, nous atteignons celle des alizés. Ils soufflent à l'arrière et ce n'est pas pour nous déplaire. La mer se maintient bleue, avec quelques éraflures blanches, derniers restes de brise. Des houles faibles et longues viennent, de très loin, s'écraser sous notre poupe, impuissantes à la soulever.

J'endosse mes habits de toile. La chaleur devient lourde; nous sommes en plein travers du Sahara. Parfois, nous dit le commandant, lorsque le vent souffle de la côte, les sables rouges du désert s'abattent jusqu'ici, à 200 milles en pleine mer, et les mâts, les cordes, les bastingages, toutes les choses du navire se couvrent instantanément d'une poussière rose, impalpable, légère. Les lointains s'empâtent, s'épaississent,

se rapprochent ; l'horizon se ferme d'un cercle violacé, et le soleil se couche dans un grand halo rougeâtre et trouble. Mais aujourd'hui, on ne voit rien de tout cela ; les vents font sans doute refluer les sables vers le désert, car sur l'eau et dans le ciel il n'y a que l'aveuglement intense d'une lumière éblouissante, vibrante, et crue.

Ce matin, pour la première fois, nous fîmes connaissance avec la mer. Notre porte qui donne sur le pont était restée ouverte. Un coup de barre trop violent précipita dans la cabine un énorme paquet d'eau. Malles, valises, caisses furent à l'instant inondées, les objets légers flottaient, comme des bouchons.

Ce soir, splendide coucher de soleil ; le firmament profond, bleu, inaltérablement limpide, la vague clapotante, tourmentée d'un peu de brise. Sur la déclivité de l'espace, la lune, à son premier quartier, se dessine, et monte, les deux cornes dressées vers la hauteur du ciel. La transparence de l'air est telle qu'on distingue sa rondeur brune ; toute sa face d'ombre apparaît posée sur son fil de lumière. Elle baigne dans une bande de safran ; au-dessous, l'horizon s'empourpre indigo et vermeil, et comme support à ce merveilleux tableau se déploie l'immense étendue remuante d'une mer glauque et hérissée. Dix minutes de contemplation ; puis, la nuit sombre efface tout, comme un rêve.

Mardi, 3 mars.

Beau temps. Vents alizés. A midi, la coque noire d'une épave se gonfle à l'horizon. Hier soir, nous avons traversé un banc de poissons volants. En claquant de

la queue, cinq ou six s'abattirent sur le pont. Nous en faisons ce matin notre déjeuner. Goût et grosseur d'un bon maquereau, mais surtout impression délicieuse de chair fraîche après la nourriture altérante de conserve.

Dix heures du soir. — Je ne puis m'endormir, il fait trop chaud, je remonte sur la passerelle. Les étoiles brillent vivement sur un ciel d'encre, et du regard je suis le lent bercement des vergues sur tous ces points d'or scintillants. Bientôt nous apercevrons la Croix du Sud, car toute cette poussière de soleils tourne en sens inverse de notre course sur la rondeur du globe. A notre poupe, à notre proue se lèvent et se couchent des étoiles, et, chaque soir, nous ne retrouvons plus au zénith les astres que nous y avons laissés la veille. Déjà la Grande Ourse s'abaisse et se renverse ; l'étoile polaire descend à l'horizon. Passé l'équateur nous ne la verrons plus.

Et cette nuit, tandis que sur la passerelle j'écris à la hâte toutes ces choses, le navire continue puissamment sa marche ; et comme je m'arrête, la plume levée, prêtant l'oreille, dans le vaste silence de la mer, j'entends tout à coup distinctement, à la proue, le bruit rythmique et sourd des grandes houles écrasées.

Mercredi, 4 mars.

Nous approchons de terre ; la mer redevient verte ; de grands oiseaux blancs tournoient autour de nous : ce sont, je crois, des mouettes.

Complètement remis de ses émotions maritimes, Fernand passe l'inspection des moutons. Ces braves

bêtes se sont montrées plus gaillardes que nous ; elles ont conservé un appétit superbe, et nous paraissent en parfaite santé. La connaissance est déjà faite avec le mousse qui les nourrit. Quand ce dernier passe devant leur parc, c'est un concert de bêlements ininterrompus, à se croire dans l'arche de Noé.

Le commandant nous affirme que, dans cinq jours, la température baissera. Fernand, alors, se décide à ne pas les tondre. Aujourd'hui la chaleur augmente : le thermomètre marque 33 degrés à l'ombre. Les nuits sont relativement fraîches Nous mouillerons cette nuit en rade de Dakar. Passage de poissons volants ; aucun ne tombe sur le pont.

CHAPITRE II

De Dakar à Cape Town

Dakar. — Première impression. — Les embarcations indigènes. — Costumes bigarrés. — A terre. — La lumière. — Quelques rencontres. — La place du marché. — Les vendeurs indigènes. — Un type de femme. — Le village nègre. — Les huttes. — Les rues. — Pileuses de couscous. — Les environs du village. — En barque pour Gorée. — Gorée vue de la mer. — La place du gouvernement. — Les maisons. — Les rues. — Les nègres envahisseurs. — Impression générale. — En mer. — Les Alizés. — La chaleur humide. — La région des calmes. — Le pot au noir. — L'océan sous la pluie. — Le baptême de la ligne. — Les averses. — La manœuvre des canots. — Impression de pleine mer. — Crépuscules des tropiques. — Lumière diffuse. — A hauteur de Sainte-Hélène. — Mort d'un oiseau. — Les soutes à charbon. — Le ciel austral. — La cambuse. — Le commandant et V. Hugo. — Arrivée à Cape Town. — Les albatros. — Les baleines. — Le mont de la Table. — La croupe du Lion. — Sombres pronostics sur l'Afrique du Sud. — Un coup de vent du Cap.

Jeudi, 5 mars 1903.

Nous jetâmes l'ancre au large, hier, sur les minuit. A dix heures du soir les phares de Dakar, de leurs feux alternés, perçaient déjà jusqu'à nous. Ce matin, au petit jour, je fus tout à coup réveillé par un bruit de chaînes, de voix, de treuils en mouvement. On relevait les ancres. — Nous entrons, en ce moment, au port de Dakar.

Dressé sur ma couchette, à travers la rondeur du hublot, je vois se dérouler la côte, et les premiers faubourgs de la ville. Lentement, sans vibrations, l'hélice pousse le navire, le laissant presque immobile. Il semble que ce soit le rivage qui se déplace, qu'une toile peinte glisse simplement devant mes yeux.

L'impression première n'est pas heureuse. Une côte basse, rougeâtre, sablonneuse, sur laquelle s'allongent de grandes bâtisses ressemblant vaguement à des casernes, des usines, des entrepôts, toutes recouvertes de tuiles mécaniques, très rarement d'ardoises ; entre ces maisons, des massifs d'arbres d'un vert pâle, poussiéreux ; une dizaine de navires mouillés dans le port. Voilà Dakar vu de la mer.

Je me lève, j'arbore mon costume colonial, chemise de flanelle, complet toile blanche et casque. J'ai vraiment un air martial, et me surprends sur le pont en des poses de matamore. Des embarcations indigènes commencent à s'approcher, les unes à la rame, d'autres plus rapides, voiles penchées, gonflées, accourant vers nous avec leur petite coque noire toute pleine de nègres gesticulants et grimaçants, semblables à des singes. Ces messieurs sont à peu près nus, sauf un ou deux personnages, d'importance sans doute, qui nous arrivent drapés dans des toiles aux couleurs bigarrées, disparates, hurlantes. Renseignements pris, ces grands seigneurs se réduisent à un boucher et à deux marchands de poissons qui viennent à bord nous faire leurs offres de service. Leurs barques gouvernent rapidement sur notre navire. Par l'échelle de corde du pilote, ils grimpent lestement sur le pont ; en un clin d'œil

nous voici noyés, perdus, engloutis sous une cohue de nègres aux costumes étranges, composés des défroques les plus inattendues. — Lambeaux de vieille jaquette, chemises de femme avec des restes de dentelle, bonnet crasseux de cuisinier, tout leur est bon pour se vêtir. Le commandant, ébahi, reconnaît sur la tête de l'un d'eux une de ses anciennes casquettes aux trois galons d'or parfaitement conservés : et moi, pris d'un fou rire, je lui en signale un autre, qui, gravement, se promène sur la dunette, simplement vêtu d'un pagne, et d'un vieux haut de forme cabossé.

Le maître boucher et le marchand de poissons portent chacun un ample burnous ou quelque chose d'approchant, mais qui ne vient pas de chez Worth, à coup sûr. De la tête aux pieds ils ne forment qu'une masse informe de linge bariolé, sous laquelle trottent leurs gros pieds noirs, luisants, à la plante grise et verdâtre. Aux flancs de notre navire, sont amarrées leurs embarcations, pleines de poissons magnifiques, que l'on obtient à des prix dérisoires : deux ou trois francs au maximum. En revanche, le maître boucher nous offre 25 francs d'un de nos béliers. « Vraiment vous ne savez pas apprécier la marchandise, monsieur le nègre, on ne vous le laissera pas, » et le voilà qui reste ahuri, les bras ballants, la mine toute drôle devant Fernand qui lui refuse son mouton. Il croyait nous en offrir un prix fort honorable.

Ces nègres toutefois nous paraissent de bons diables. Nous profiterons de leurs canots pour gagner la terre; et nous voici dégringolant par l'échelle de corde dans l'embarcation du boucher. Deux ou trois

bordées sur une rade réfléchissante, et tous quatre (le docteur nous accompagne), nous sautons à terre, et partons.

Sur la jetée, c'est une véritable procession de singes qu'il nous faut traverser, tous poussant des brouettes, portant des fardeaux sur la tète, dans les bras, sur le dos, trottant infatigablement avec leurs pagnes courts, flottants, leurs jambes longues, maigres et nerveuses. Ce sont de forts gaillards, d'une haute taille, sveltes, admirablement proportionnés : des statues de bronze en mouvement. Un peu plus loin, un perruquier opère en plein air. Le patient est assis, tête baissée. L'autre, debout derrière lui, incliné légèrement, lui rase l'occiput avec un grand couteau effilé. La lame luit étrangement sur ce crâne noir.

Une grande rue, bordée de palissades légères, au sol rouge, brûlant, poussiéreux, flambant de clarté. Nous nous y engageons. Ce qui frappe tout d'abord à Dakar c'est la lumière, cette lumière intense, rayonnante et crue. Les objets qu'elle touche en semblent imprégnés, comme si nulle surface, si dure soit-elle, ne pouvait résister à la pénétration de ses inflexibles rayons. Les ombres des toits tombent sur le sol, brutales, nettes, vigoureuses, comme enlevées à l'emporte-pièce, si noires, si charbonneuses, d'un tel contraste avec toutes les clartés d'alentour que nul détail ne s'y révèle. Elles s'étendent, là, à nos pieds, sombres comme de grands trous.

A l'extrémité de cette rue passe un maître d'école et ses bambins, grand diable de vieux et vilain nègre, à grosses lunettes de cuivre massives, justifiant

certes, toutes les diatribes de Victor Hugo contre les pédagogues. Il tient une longue gaule à la main, comme un piqueur de bœufs. Lorsqu'un négrillon se met à gambader, à chanter, à faire des grimaces, il abaisse cette baguette, et, sans mot dire, sans se déplacer, frappe les reins du moutard de trois coups secs qui claquent sur la peau fine.

Soudain, nous débouchons dans un carrefour, sorte de grand carré long, entouré de petites maisons européennes, bâties en platras, blanchies à la chaux, couvertes d'inscriptions de coiffeurs, de photographes et d'épiciers. Au centre, une halle, simple toit posé sur des poteaux. Le marché bat son plein, une foule bariolée y glapit, y gesticule, s'y presse, s'y bouscule. Les femmes dominent, criant, jacassant sans trêve, les unes accroupies, d'autres debout. Nulle table, nul comptoir. Fruits et graines des pays chauds, oranges, bananes, arachides, poissons aux larges queues épanouies, tous les étalages luisent sur le sol, parmi les pieds nus agités. Chaque vendeuse s'assied au bout de son petit carré, face à ses denrées, les jambes croisées sous elle. Toutes s'entourent les poignets, les chevilles de lourds bracelets de cuivre. Cela souligne encore la délicatesse des attaches, qu'elles ont extrêmement fines. Les mères portent sur leurs croupes un ou deux marmots enveloppés dans cette large ceinture de toile dont les femmes se ceignent ici les reins. Elles se baissent, se relèvent, sans inquiétude pour le nourrisson au cou délicat, au pauvre petit crâne tondu, luisant, comme frotté de lumière, et sur la rondeur duquel le soleil allume

une étincelle comme sur l'acier d'une cuirasse.

Et nous, avec nos vêtements unis de coutil blanc, nos grands casques neigeux dont la visière nous effleure le nez, sous lesquels nos visages ne sont plus que des tâches d'ombre, vraiment, nous faisons ici piètre figure.

En ce moment, dans une rue latérale, s'engage une grande et belle femme. Elle doit gagner sa case, suivons-la. Le torse immobile, et les hanches mouvantes, elle marche droite sous la rondeur de l'énorme calebasse posée sur sa tête. A travers l'étoffe mince dont elle est drapée, on sent trembler ses chairs fermes. Et tout à fait rassuré l'enfant qu'elle porte sur ses reins nous regarde avec des yeux blancs, drôles, et moqueurs, accroupi commodément dans la grande ceinture maternelle.

Et voici déjà le village *Yolof* que prolongent sans transition les quartiers européens. Les maisons y datent évidemment de la conquête française : assemblage de platras, de briques, entre lesquelles bave le mortier, de solives en croix apparentes que nul enduit ne recouvre, et, comme toits, de larges tuiles mécaniques, saignantes sous le soleil. En Europe, de tels quartiers seraient hideux; ici, cela reste passable, sous ce beau ciel, dans toute cette lumière.

Les rues deviennent tortueuses, poussiéreuses, le sol est comme émietté par les rayons du soleil. On croirait marcher dans de la sciure de bois. Ce ne sont plus que de simples sentiers bordés de palissades et de paillassons, de bambous et de roseaux. Derrière ces

abris se dressent des huttes de paille coniques, élancées, comme de grandes ruches d'abeilles. Des indigènes y pénètrent, en sortent. A chacun de leurs pas, sur le sol poudreux, un petit nuage s'enlève comme une fumée.

Voici le véritable village nègre, celui qui conserva sous notre domination sa physionomie propre et locale.

Dans une cour intérieure travaillent deux pileuses de couscous. Découvertes jusqu'à la ceinture, les reins cambrés, elles se tiennent debout, le torse souple et sculptural. Cet exercice violent a pu flétrir leur sein, faire saillir les muscles des avant-bras ; elles ont, malgré tout, conservé leurs belles formes grasses et enveloppées. Pour s'encourager, elles poussent des cris rauques, gutturaux. Leurs mouvements sont extrêmement rapides. Elles lançent le pilon en l'air, claquent deux ou trois fois des mains, et le ressaisissent avant qu'il soit retombé. Ce tour d'adresse doit les satisfaire pleinement. Elles jettent, lorsqu'il est accompli, de petits cris aigus très drôles, des cris de joie, sans nul doute.

Au delà de ces huttes, très vite, la solitude redevient morne et brûlante. D'abord les faubourgs extrêmes de Dakar, quelques jardins particuliers, où se promènent des singes et des autruches apprivoisés, où poussent des plants de salade obtenus à grand renfort d'arrosage, laiteux de poussière, sur lesquels on pourrait inscrire son nom; puis, la grande plaine miroitante, jaune de clartés, parsemée d'arbustes rabougris et noirs.

Derrière nous, tremble la surface lisse de la mer, pâlie elle aussi par la chaleur. Elle borde, sans écume, une côte désolée, aux teintes roussâtres et ternes comme calcinée par le feu. Nulle brise, un air étouffant, sans humidité.

Tout ce paysage éclatant, aveuglant, lorsqu'on le fixe, devient sombre à force de lumière.

Vendredi, 6 mars.

Nous devions prendre la mer aujourd'hui à la pointe du jour ; il est six heures du soir, notre navire reste encore à l'ancre : jusqu'à quel moment, tous l'ignorent, même le commandant. Cela dépendra de la rapidité que mettront les nègres à compléter notre chargement de charbon. En ce moment, le jeune Anglais concessionnaire du dépôt les houspille, notre gros chef mécanicien tonne contre eux infatigablement ; mais leur superbe placidité n'en paraît nullement troublée.

Cette incertitude de notre départ dura toute la journée, et nous fut extrêmement préjudiciable. En effet, avec l'assurance de ne partir que ce soir, nous aurions certainement visité la ville de Saint-Louis. Faute de grives on prend des merles ; nous sommes ce matin retournés à Dakar. L'intérêt était épuisé. Les scènes furent, à peu de chose près, celles d'hier ; je n'y reviens pas. Je noterai simplement les silhouettes d'Européens rencontrés ici. Des faces blêmes, émaciées, des yeux brillants aux paupières rouges, des chairs qui semblent rongées, elles aussi, par l'éternelle chaleur, voici les visages blancs entrevus à Dakar. Sauf pour quelques

tempéraments exceptionnellement organisés, le climat du Sénégal me semble être terriblement malsain, presque meurtrier.

Comme la veille, déjeuner à terre, puis deux ou trois heures de flânerie, et nous sautons dans une barque pour regagner *le Concordia*. Quand nous passons derrière la poupe; de la dunette, le commandant nous hèle, et, les mains en porte-voix, nous crie que toute notre après-midi reste libre; que le navire ne partira pas avant le coucher du soleil. Un court conciliabule, nous hésitons. Irons-nous à Gorée dont les maisons apparaissent là-bas à peine surélevées au-dessus de l'horizon; visiterons-nous *le Duguay-Trouin*, vaisseau école qui vient de s'ancrer à côté de notre cargo? Nous nous décidons pour Gorée.— Notre nègre manœuvre, chacun se baisse, la brigantine tourne, passe lentement sur nos têtes; la voile clapote, s'emplit de vent, la barque penche, et nous voici filant avec vitesse, la proue dirigée toute droite vers la petite île aperçue là-bas. D'ici, elle fait un effet étrange. La côte doit être basse, si basse qu'on ne la distingue plus de ce creux de mer où nous sommes On ne voit qu'une longue bande de maisons, posées à la surface de l'eau, comme un grand vaisseau mystérieux, merveilleusement immobile au milieu de ces vagues agitées. Il est trois heures, les façades sont tournées en plein vers le rayonnement du soleil. La multitude des petites fenêtres carrées se distingue fort bien, très noires sur les murs blancs, comme d'innombrables sabords. — La distance diminue, le moindre détail se précise dans cet air splendidement

pur, et tout à coup l'illusion cesse, un grand rocher s'avance sur lequel sont campées les bâtisses rouges des établissements militaires; puis un môle bas et rond, derrière lequel, dix minutes après, nous débarquons, sur une grève plate, dans un éclaboussement d'écume.

Que ne puis-je peindre la torpeur de cette île, de désolation, de maladies et de mort, les restes lugubres de sa prospérité déchue, car Gorée fut autrefois capitale, Gorée fut autrefois splendide, elle qu'on nommait « la Joyeuse ». — C'est d'ici que partirent les premières expéditions à la conquête du Sénégal, puis Saint-Louis s'éleva, grandit, devint capitale à son tour; Dakar se fonda, les deux filles vigoureuses éclipsèrent la mère; Gorée vieillie, abandonnée, achève en ce moment de mourir.

Quand nous y débarquons, il fait un peu moins chaud; une brise de mer se lève qui rafraîchit nos fronts en circulant sous les casques; il est possible de marcher plus vite, de mieux voir en moins de temps; nous visitons rapidement Gorée.

Voici d'abord la place du Gouvernement, belle, spacieuse, carrée, sablonneuse, avec de hauts dattiers superbes, mais dont les longues palmes sont, elles aussi, grises de poussière. A droite, dans un des coins, un monument commémoratif élevé à la mémoire des soldats, officiers et médecins tombés sous les balles ou terrassés par le climat. — Je m'engage dans une petite rue entre de hautes bâtisses: car elles ont souvent plus d'un étage les maisons de Gorée; on voit bien qu'on

ne les a pas construites pour des nègres, que d'anciens propriétaires européens les habitaient au temps de sa grande prospérité commerciale. Et même, par de larges portails, apparaissent des cours intérieures avec parfois le tronc écailleux d'un vieux cocotier, ou des vérandas écroulées, restes d'un confort que les hôtes actuels ne comprennent plus. Les nègres, comme une migration de termites, ont envahi les habitations que désertaient les blancs, et par toutes les portes entrebâillées, on aperçoit leurs corps superbes et noirs debout, accroupis, couchés, comme des groupes de bronze aux péristyles des villas antiques.

La rue monte, traverse une autre place encombrée de débris, de murs éboulés, de vieux canons échoués, où des petits cochons noirs trottinent, fouillant le sol brûlant de leur nez rose. Au milieu d'eux se rengorge un coq si beau, si coloré, si brillant de lumière, qu'il semble déjà un animal exotique. Enfin, par le sentier qui conduit au fort, j'atteins un petit mamelon, ayant à mes côtés ces belles plantes grasses des pays chauds, ces cactus superbes, aux feuilles aigües comme des épines, ou longues comme des cierges, et devant moi, à mes pieds. . . . . la ville.

Oh la triste, la lugubre cité ! Il y là des quartiers entiers de maisons sans toit, fendillées par le soleil, effondrées, éventrées, dans l'intérieur desquelles le regard plonge jusqu'au niveau du sol. Celles qui restent debout sur ce sol rouge ont des teintes grises, calcinées, des airs de dévastation et de solitude, comme toutes les choses en cette Afrique. Ni plage, ni jardin, ni verdure. Gorée n'est qu'un îlot de maisons,

qui, vu de cette hauteur, semble jaillir de la mer; un étrange rocher qui se soutient, on ne sait comment, au-dessus des flots.

Plus loin, au nord, on aperçoit Dakar, ses toits rouges, ses entrepôts, et ce petit port devient gai maintenant par contraste avec tout ce lugubre d'alentour ; puis à gauche, à droite, à perte de vue, indéfiniment, recommence la grande ligne sombre du rivage, sans falaise, sans accident, uniforme et morte, comme cet immense Sahara qu'elle recèle, anéanti, silencieux, lui aussi, sous son grand soleil dévorateur.

Et tandis que notre barque s'éloigne je songe : un hôpital, un fort, une caserne, voilà tout ce qui reste à Gorée de sa prospérité passée, vieille ville expirante qui n'est plus que l'endroit où l'on tue, où l'on vient mourir.

Samedi, 7 mars.

Nous levâmes l'ancre hier soir, à onze heures. *Le Concordia* vogue maintenant en pleine mer. Le temps se maintient beau, le vent souffle toujours en poupe. De gros nuages blancs ferment l'horizon, très loin, vers le sud. La chaleur devient plus lourde, seule la marche du navire nous évente d'un peu de brise.

Hier soir, sur les 7 heures, *le Duguay-Trouin* tira une salve de coups de canon. Etait-ce pour rappeler les aspirants descendus à terre ? Je ne le crois pas; toutefois, peu de temps après, nous les croisâmes sur la rade, blancs comme des pierrots, ensevelis dans leurs baleinières effilées que tirait sur l'eau, rapidement, une petite chaloupe à pétrole.

Cette chaloupe nous joua même un tour assez drôle. A peine avait-elle débarqué les aspirants qu'elle nous fut signalée par l'officier de quart comme se dirigeant vers nous. On braque les jumelles. En effet, elle arrive à toute vitesse, avec ses deux matelots, corrects, en grande tenue, puis un autre gros monsieur, inquiétant celui-là, en civil, confortablement affalé sur la belle banquette de velours cramoisi. — Qui cela pouvait-il bien être? le commandant du cuirassé sans doute. — Branle-bas parmi les officiers, le commandant s'apprête à recevoir sur la coupée l'auguste visiteur, lorsque notre maître d'hôtel reconnaît tout à coup son collègue du *Duguay-Trouin* qui vient lui dire un petit bonjour et lui soustraire amicalement quelques caisses de bière et de biscuits. Nous rîmes fort de l'aventure.

Dimanche, 8 mars.

Quand nous avons quitté Dakar, *la Plata*, des Messageries maritimes, s'ancrait dans le port. Elle doit emporter nos lettres et le commencement de ce journal. Le tout vous parviendra vers le 11 ou 12 mars, je pense.

L'air devient de plus en plus chaud, en même temps très humide. Une buée de vapeur, qu'aspire incessamment le soleil, limite l'horizon. Des nuages se forment qui, très vite, sont chassés, par un courant supérieur, vers le nord. Il ne pleut pas encore, mais voici le grand alambic qui distille vos pluies d'Europe. Nous entrons dans un bain de vapeur.

Cependant, nous n'avons pas encore dépassé la région des alizés du nord-est ; par suite le vent souffle

en poupe. La dunette monte, descend sur l'horizon, mais doucement, et ce léger tangage me laisse absolument tranquille. — Aujourd'hui, je jouis véritablement du ciel, de la mer, du voyage.

Lundi, 9 mars.

Toujours même vent, toujours même mer, toujours même uniformité. L'humidité augmente dans des protions insupportables; la chaleur ne diminue pas. Les rampes, les cloisons, le bastingage, tout ruisselle, tout sue. — Sur les surfaces polies des cuivres perlent des gouttes d'eau. Les vêtements collent aux membres, amollis et moites.

A trois heures, le vent tombe, le ciel se couvre. De vilains nuages sans formes, sales et gris, arrivent de partout, s'étendent lentement, emplissent l'horizon. Cela sent la pluie, évidemment : nous entrons dans la région des calmes. Maintenant il n'y a vraiment plus de soir. Les jours, les nuits se succèdent de douze heures en douze heures, sans crépuscule, sans aurore. Nous approchons de l'équateur.

Mardi, 10 mars.

Midi; il pleut, il pleut sans trêve, il pleut sans cesse. On vient de profiter d'une éclaircie, d'un jet rapide de soleil que depuis quelque temps le premier lieutenant guettait : l'on a fait le point. — Nous nous trouvons au large de Libéria, en plein travers du cap des Palmes, à 500 milles de la côte.

Le thermomètre marque trente-cinq degrés dans nos cabines, on n'y peut demeurer. Le seul endroit pos-

sible est sous les tentes que le commandant a fait tendre, il y a quelques jours, sur le pont. — Mais avec leur blancheur, elles ont perdu leur air de gaieté, ces toiles : elles sont maintenant toutes grises, toutes tristes, sous l'averse continue, et d'ici, vues par en dessous, on sent peser leurs surfaces arrondies et lourdes. De temps à autre je les soulève avec un bâton, et j'entends alors tomber de larges paquets de pluie, tout à coup déversés dans la mer.

Les marins appellent l'endroit où nous arrivons « *le pot au noir* ». C'est une zone tantôt en deçà tantôt au delà de l'équateur, où parfois les vents n'existent plus, parfois au contraire soufflent de tous côtés. Les nuages s'y accumulent ; la pluie y tombe presque constamment Ce sont des parages redoutés des voiliers qui y font un long séjour, ballottés sur des flots sans courant, pris et repris par des vents contraires, ou laissés immobiles, les voiles pendantes, dans le calme éternel des averses chaudes, droites et silencieuses. Mais la vapeur se rie de tout cela ; et notre hélice nous emporte aujourd'hui rapidement, à travers ces brouillards.

Voici un gros nuage qui nous arrive. Profitons-en. Grimpons sur la passerelle. Voyons l'océan sous la pluie.

Il y a en ce moment une petite éclaircie, la mer a repris sa physionomie habituelle, avec ses longues houles bleues peu profondes que surmonte une crête plus verte frangée d'écume. Mais bientôt de grosses gouttes espacées s'étalent sur les toiles tendues, l'horizon se ferme, la pluie infatigable recommence. Seuls, les objets les plus rapprochés conservent leur vigueur

de vision, les autres, plus vagues, s'effacent, s'estompent ; l'avant et l'arrière de notre vaisseau montent et descendent comme à travers un carreau dépoli.

La mer, elle, ne se calme point, elle change insensiblement d'aspect. Toutes ces petites crêtes écorchées, tous ces effilochements d'écume disparaissent, noyés, aplatis sous le poids de l'averse continue. Les houles s'enflent, se succèdent, sans chocs, sans à coup, l'une attendant que l'autre ait glissé pour prendre sa place ; et voici que, sous ce ciel bas, lourd de vapeur, elles deviennent maintenant de longues ondulations grises, luisantes, lisses, comme frottées d'huile, sur lesquelles on voit tomber et crépiter les gouttes de pluie innombrables.

Et cette mer n'a plus d'horizon, on ne sait pas où finit son ciel, on ne voit plus la ligne lointaine de ses flots étendus. Ceux qui nous arrivent viennent de tout près, de ce cercle de brume qui se resserre autour de nous. Ils en jaillissent infatigablement, sans rien derrière eux, comme s'ils arrivaient du néant.

Mercredi, 11 mars.

Ce matin, à neuf heures 1/2, passage de l'équateur. La mer est un peu émue, nous aussi. Par pitié, on me dispense du baptême de la ligne, cérémonie consistant à couvrir de seaux d'eau la tête de tout novice qui n'a pas encore franchi l'équateur. Si cette distraction ne vous semble pas extraordinairement réjouissante, ni d'un sel exquis, souvenez-vous qu'elle a lieu en pleine mer, sur un plancher de quelques mètres carrés, où l'imagination se voit forcément fort

limitée. Il y a là des circonstances atténuantes, des graces d'état, convenez-en.

La température est toujours élevée ; le ciel pluvieux comme hier, avec cependant quelques éclaircies. De longs faisceaux de lumière solaire tombent des nues, illuminant la mer par places.

Jeudi, 12 mars.

Nous sommes en plein travers du cap Saint-Roch, à quatre jours du Brésil. Le temps redevient beau, mêlé d'averses. On les voit arriver, à gauche, à droite ; elles vous enveloppent soudain, grisent un moment toutes choses, puis disparaissent rapidement, laissant briller à nouveau un beau soleil limpide et chaud. — Au moment où j'écris, il y en a deux ou trois qui traînent à l'horizon, mais elles ne seront pas pour nous, elles fuient plus loin vers le sud. On voit très distinctement, sous de gros nuages informes et plombés, tomber, sur un coin de mer plus sombre, les bandes inclinées de leurs ondées.

A onze heures, à babord, un vapeur anglais nous croise qui fait route inverse de la nôtre. Il tangue fortement. Sa poupe et sa proue montent et descendent alternativement, on aperçoit un peu de sa coque rouge, et ses mâts au-dessus des vagues.

A une heure, nouvelle émotion, l'avertisseur de la ligne a fonctionné : le commandant, les matelots se précipitent à la dunette. On retire le filin, rien. Un poisson avait mordu, mais il était si peu gros que, redressant l'hameçon, il s'était échappé. On répare l'engin, on replace un appât, on jette le tout à la mer

Vendredi, 13 mars.

Le ciel est toujours nuageux, mais il ne pleut plus. Nous entrons maintenant dans la région des alizés du sud-est ; le vent souffle de bout ; aussi tanguons-nous un peu. Le commandant vient de décider qu'on ferait aujourd'hui la manœuvre des canots.

A une heure donc commence cet exercice ; mais le tangage s'est compliqué de roulis ; la manœuvre devient difficile. Trois embarcations ont été mises en place ; la quatrième s'obstine à ne pas obéir. Les bossoirs, à chaque coup de roulis, tournent malgré les efforts des hommes, reviennent sans cesse à leur point de départ, ramenant la quille du canot sur le pont supérieur du navire. Alors, le commandant s'impatiente, saute dans cette barque récalcitrante, la fait pivoter, fixe lui-même les palans, assujettit les saisines, et bondit sur le pont, frappant l'une contre l'autre ses deux mains grises de poussière ; tout cela exécuté en quelques minutes, incroyable d'agilité et de fougue pour un homme de quarante ans.

Maintenant, nos quatre embarcations nous accompagnent , suspendues à leurs bossoirs retournés, accrochées aux flancs de notre coque, leur quille fine et blanche surplombant la mer, prêtes à y glisser, si quelque sinistre nous obligeait à abandonner le navire.

Seuls, le youyou et la baleinière, tout petits là bas à l'arrière, demeurent sur la dunette.

Samedi, 14 mars.

L'atmosphère claircit aujourd'hui. On soupçonne le

soleil derrière la teinte laiteuse et transparente des nuages partout étendus. De la lumière glisse dans ces brumes ; même, à certains endroits, on croit voir le ciel bleuir, vaguement.

Nous arrivons à hauteur du Congo, dans la plus grande largeur de l'Atlantique. On est obligé de le savoir, on ne se rend plus compte de la distance ; on avance, mais on a perdu la sensation du mouvement.

Pas un endroit fixe n'apparaît, pas le moindre rocher ne s'approche, ne grandit, ne recule, qui pourrait vous avertir que l'on s'éloigne sans cesse. La mer reste toujours pareille, le ciel toujours le même ; le bateau marche, puisque l'on entend son hélice mugir, mais il semble qu'il emporte avec lui ces horizons immuables qui l'environnent. Pour la première fois, j'éprouve dans toute son intensité l'impression grandiose et monotone de la pleine mer.

Puis les soirs, eux aussi, deviennent alanguissants On déjeune à dix heures, on dîne à cinq. Une heure plus tard il fait nuit, car nous nous trouvons encore dans la région des Tropiques. Le bateau à peine éclairé, la passerelle noire, le ciel couvert, sans étoiles, que faire? La conversation tombe dans cette obscurité. On arpente le pont pour vaincre le sommeil et lorsqu'on s'arrête, quand le bruit de votre pas s'éteint, on n'entend plus rien, sauf le froissement de la mer sur les flancs du navire, et, sous vos pieds, le rythme sourd des pistons de la machine qui battent leurs coups réguliers dans la coque, comme des marteaux sur une enclume.

Dimanche, 15 mars.

Dix heures du matin. — Le soleil va paraître, décidément. Cela m'étonnerait si, ce soir ou demain, nous ne voyions pas toute sa splendeur. Pour l'instant, il semble qu'il se soit dissous dans ce tissu léger des nuages qui pâlit le ciel bleu tout entier; on ne l'aperçoit nulle part, il rayonne de partout. Les objets n'en sont point illuminés, cependant, la lumière diffuse qui les éclaire est plus intense que celle de ses rayons. L'immense étendue est pleine de jour, de jour calme qui tombe, qui monte, qui s'étend, qui nous arrive de toutes parts, du zénith, des flots et de l'horizon ; et cela serait délicieux sans une chaleur universelle qui elle aussi s'épanche avec cette clarté, une chaleur lourde et vague qui nous enveloppe et nous anéantit.

Même date, 6 heures. — Le temps se dégage. Le soleil s'est couché dans une bande de ciel libre. Un instant seulement, nous avons vu son globe énorme glisser des nuées dans les eaux. Il fait nuit noire. A l'est s'allonge encore toutefois une traînée vague de lumière.

Paul et le commandant s'attablent derrière moi, un jeu de cartes à la main, qu'ils tiennent tous deux très droites entre leurs doigts méfiants, afin que l'autre ne voie pas. Un falot fumeux charbonne à leurs côtés. Ils ne disent rien, à peine soufflent-ils. Leurs faces sont sérieuses, préoccupées, comme celles de gens qui travaillent, qui cherchent, qui luttent. Elles reflètent de

la souffrance. — Ils appellent cela « se distraire » !

Etant donnée la vitesse fournie depuis midi, *le Concordia* doit se trouver au large de Ste-Hélène qu'il laisse à 300 milles sur la droite. Instinctivement, je cherche à découvrir la petite île qu'il m'est impossible d'apercevoir. Du doigt le lieutenant m'indique sa direction. Je suis du regard, et, singulier hasard, il se trouve que c'est là-bas, sous ce lambeau de jour, à cet endroit justement où le soleil vient de s'engloutir.

La fascination qu'exerce la mémoire de cet homme est prodigieuse sur le continent ; ici, en plein Atlantique, à quelques milles du lambeau de terre sur lequel il vint mourir, elle devient indéfinissable et tout autre. On songe malgré soi à des choses cent fois dites, à d'autres choses imprécises, et, l'esprit vague, on reste stupidement accoudé sur le bastingage, les yeux tournés vers l'îlot invisible. — « Aucun homme de bruit universel, écrit Chateaubriand, n'eut une fin pareille à celle de Napoléon. On ne le proclama point, comme à sa première chute, autocrate de quelques carrières de fer et de marbre, les unes pour lui fournir une épée, les autres une statue ; aigle, on lui donna un rocher à la pointe duquel il est demeuré au soleil jusqu'à sa mort, et d'où il était vu de toute la terre. »

Le commandant se frotte les mains, j'entends monter sa voix joyeuse et vibrante ; il gagne, il exulte. Toutes choses sont relatives ! L'empereur était-il plus heureux quand il triompha à Austerlitz ?

Lundi, 16 mars.

Le soleil est enfin revenu, l'humidité disparaît, il n'y a que ce maudit vent de bout qui nous fait tanguer un peu, sans pourtant m'indisposer encore.

Aujourd'hui, nous avons une mort à déplorer, celle d'un joli petit oiseau du Sénégal qui nous accompagnait depuis Dakar. A midi, il se reposait sur le mât de charge, le dos rond, le ventre sur ses pattes, les plumes hérissées, le bec dans le jabot, le corps en pelote comme un oiseau malade. Le docteur, pour éprouver son état, l'a poussé avec un bâton. Le pauvret alors s'est évadé par-dessus bord, mais ses ailes l'ont trahi, il est tombé à la mer. — Un instant, on a vu son petit corps se débattre ; puis un léger pli de vague s'est approché, une montagne pour lui, et tout à coup l'a englouti.

Mardi, 17 mars au vendredi 20 mars.

Mer magnifique, temps splendide. Nous descendons vers le pôle, et cela se sent. La température baisse. Voici le premier jour où l'on se trouve vraiment à l'aise. J'en profite pour visiter les machines.

Etrange impression d'usine. On ne se croirait plus dans un bateau. Des mécaniciens vont, viennent, découverts jusqu'à la ceinture. Des tiges d'acier, des bielles, des roues s'agitent autour de vous. Plus bas, devant les gueules rouges des chaudières s'ouvrent de longs couloirs obscurs conduisant aux soutes à charbon, éclairés, de deux mètres en deux mètres, par un vilain lampion fumeux à lueur rouge, vacillante. On

s'étonne, on s'imaginerait arriver à l'ouverture d'une galerie de mines. Des hommes, au torse nu, noirci, paupières et cils charbonneux, ajoutent à cette illusion; et cependant tout cela se trouve bien en plein océan, dans une coque de navire, à quelques mètres des grosses vagues, et s'agite, et travaille sans cesse tandis que nous autres, causons, mangeons, et dormons sur le pont, tranquillement, sans y songer.

Mercredi, 18 mars. — Le ciel est merveilleusement pur ce soir, il a d'ailleurs fait beau toute la journée. Rassemblés sur la passerelle, nous voici, avec la jumelle, dénombrant les étoiles. Il y en a dont le scintillement est extraordinaire, qui brillent de feux aux couleurs alternées, comme des phares. Je découvre la constellation splendide du *Navire*, puis d'autres que je ne connais pas. La Croix du Sud nous est apparue, un peu avant l'équateur; chaque jour elle montait vers le Zénith. Elle l'atteint presque aujourd'hui. La Grande Ourse et l'Etoile polaire ont sombré vers le Nord; on ne les voit plus

Jeudi, 19 mars. — Parfois, je l'avoue, je regrette de n'avoir pas pris le bateau de Southampton, ou celui de la Deutsche Ost Africa Company. Que d'endroits j'aurais pu voir, où je ne reviendrai jamais! Madère, l'Ascension, Sainte-Hélène, ou bien tous ces villages de la Côte d'Afrique, d'un tel intérêt sans doute.

Au lieu de cela, la pleine mer, toujours le même spectacle, trente jours d'un voyage dans le calme et la solitude.

Vendredi, 20 mars.

Forte brise du sud, cette nuit. Nous avons été durement secoués dans nos couchettes. Ce matin le vaisseau tangue, mon estomac aussi. Jusqu'à midi, impossibilité de prendre la moindre note. Des embruns volent sur le gaillard d'avant. De longues lames glauques, aux reflets boueux se creusent. On sent la mer s'enfuir sous la quille du vaisseau. Nous penchons au hasard, à droite, à gauche, en avant, en arrière. Les mouvements plus amples et plus profonds perdent toute régularité.

A une heure, cela se calme. Je fais un petit tour à l'avant, du côté de la cambuse. Que de choses s'y trouvent entassées! Quel Capharnaüm auquel on ne s'attendait pas! Des moutons dans des parcs, des dindons, des poules, des pigeons, des lapins, même des coqs dont nous soupçonnions bien un peu la présence, en les entendant chanter à tue tête le matin, mais qui nous étonnent, néanmoins, quand nous les apercevons, bien en vie, très graves, picorant tranquillement leur grain sur ce pont de navire. Il y a même un enclos en fil de fer, où, sur leurs pattes palmées, se traînent péniblement une vingtaine de canards. Comme ils souffraient, sans doute, de ne pouvoir se baigner, quelque matelot compatissant leur a confectionné une petite mare avec la moitié d'un tonneau.

Si le beau temps continue, nous serons à Cape Town dimanche dans la soirée. Le commandant vient de calculer la distance et la vitesse; il le déclare formellement ce soir.

Samedi, 21 mars.

Le beau temps s'accentue encore ; la brise a diminué ; notre cargo file aujourd'hui ses dix nœuds. Journée tout entière occupée aux préparatifs de départ, afin d'être libres, demain, pour l'arrivée à Cape Town, qui,sans doute, aura lieu en plein jour.

Ce soir, avec le commandant, nous causons du *Colonia*, navire semblable au nôtre et qui nous précédait de deux départs. Voici déjà un mois qu'il devait arriver à Santos, au Brésil. Il est parti fin janvier de Madagascar. Un steamer le signala au large à 200 milles à l'ouest du cap de Bonne-Espérance, depuis on n'a de lui aucune nouvelle. Sombra-t-il ? quelque avarie l'a-t-elle jeté hors des routes connues ? On ne sait. Peut-être, en ce moment, erre-t-il sans direction, sur cet océan immense qui s'étend à notre droite, dans des solitudes où ne passe jamais un navire. Et le commandant raconte alors quelques terribles histoires de mer.

J'écoute, songeur, appuyé sur le bastingage, les yeux tournés vers l'immensité.

Comme il termine son récit, Paul lui dit : « Connaissez-vous *Oceano Nox*, et il lui récite le superbe poème de V.Hugo. Le Capitaine écoute attentivement, d'un air étonné. Puis, la dernière strophe achevée, il conclut avec un soupir : « Oui ! ce sont de ces gens qui profitent du malheur des autres pour faire des machines comme ça. » Singulière opinion d'un loup de mer sur Victor Hugo, mais qui valait bien la peine d'une mention.

Dimanche, 22 mars.

Je me lève de fort bonne heure. Durant toute la nuit j'étais inquiet de l'aspect qu'aurait la mer ce matin. Elle est superbe; jamais nous ne l'avons vue aussi belle. C'est un grand miroir pâle qui reflète à l'infini la transparence nacrée de ce beau ciel calme du matin. L'hélice laisse, à perte de vue, traîner derrière elle un long ruban moiré; les deux lignes de remous formées par la marche du vaisseau, en s'écartant de notre proue, demeurent visibles jusqu'aux lointains les plus extrêmes. Notre navire tire après lui ce grand triangle dont la base se confond avec la ligne de l'horizon. Des albatros nous suivent, les ailes étendues.

A onze heures, nous traversons des nuées d'oiseaux de mer, posés sur les vagues, et qui s'envolent de toutes parts à notre approche, et aussi des bandes de phoques dont on voit seulement de temps à autre, émerger les dos noirs et vernis. Au loin, des baleines révèlent leur présence par de soudaines, par de rapides fusées d'eau.

Presque aussitôt, sur notre gauche, les côtes d'Afrique apparaissent. Ce sont des dunes basses, régulières, sablonneuses dans toute leur étendue, sans nulle végétation, et qui brillent d'un éclat dur et métallique au bord de la mer verte. A l'extrémité de l'une d'elles, qui s'avance en pointe dans l'océan, j'aperçois vaguement une tour; un phare sans doute. Derrière ces dunes, mais beaucoup plus loin dans l'intérieur, s'allonge une bande de montagnes grises dont on ne voit pas la base.

A une heure, dans la jumelle, la silhouette du mont de la Table se dessine, très faiblement estompée à droite de notre proue. La mer est toujours extrêmement calme, avec un peu de brouillard sur les lointains. La haute masse se rapproche, grandit, se découpe. Les fentes, les précipices, les stries du rocher deviennent visibles à l'œil nu. D'autres sommets moins hauts se détachent, s'avancent devant le massif principal : nous distinguons bientôt les sentiers de chèvre, les sémaphores, des groupes de maisons blanches tassées au bas de la montagne, et qui sont les faubourgs de Cape Town. Le port sort de la brume à son tour, avec les vergues fines et légères des vaisseaux innombrables. Nous arrivons.

Nous voici maintenant à hauteur de la « croupe du Lion ». Le vapeur tourne. Les sommets se déplacent, se recouvrant les uns les autres, et se découvrant tour à tour. — Le bruit de l'hélice s'éteint, le navire s'avance avec la majesté de la lenteur ; à quatre heures trente, il mouille en pleine rade, face à la ville. Le spectacle est superbe. Devant nous en vis-à-vis, l'immense muraille rocheuse de la Table, dont les moindres détails se précisent ; à gauche, le pic du Diable au versant incliné vers la mer, à droite la Tête du Lion, sorte de mamelon granitique isolé ; reste évident d'une montagne plus haute que des éboulements successifs ont détaché du massif principal, et réduit aux dimensions que nous lui voyons aujourd'hui. Au pied de ces monts, grimpant même sur leurs versants, avec ses maisons claires, ses rues correctes et droites, s'étale toute la ville de Cape Town.

Le médecin monte à bord, demande nos noms, nous regarde d'un air méfiant, puis, sans mot dire, sans examen, nous accorde nos permis. C'est un grand escogriffe d'Anglais, maigre, aux joues osseuses, aux fortes mâchoires, d'allure vulgaire et d'aspect rogue.

Cependant, quelques embarcations accostent notre cargo. Cinq ou six convives se réunissent à la table du commandant, dégustant des bocks, avec une pose bien française, la plupart assis, les jambes écartées, la pointe des pieds en dehors, mains et menton posés sur la pomme de leur canne, fort occupés à sucer leur moustache pour en exprimer un peu de mousse de bière qui s'y est malencontreusement accrochée.

Je m'approche; on me présente. Ce sont: l'agent de la Compagnie, trois capitaines de voiliers français ancrés dans le port, enfin M. X..., grand négociant marseillais, qui débite, de sa voix retentissante du midi, toutes sortes de choses encourageantes sur l'Afrique du Sud en général, et sur Cape Town en particulier. Pays sans intérêt, vie horriblement chère; aucune relation, divertissements nuls, nourriture horrible, détestable, inimaginable; Boërs moins curieux encore que les Anglais, à moins cependant que ce ne soit le contraire; enfin, étant données les lenteurs administratives pour l'obtention des permis, impossibilité pour nous de gagner le Transvaal.

Paul songe, Fernand bâille, moi je grogne; trois manières différentes d'exprimer le même sentiment.

Dans l'après-midi, visite du *Pierre-Loti*, magnifique voilier français ancré en rade. Rien ne m'intéresse. A

six heures retour à bord, dîner silencieux, triste ; un quart d'heure de flânerie sur le pont, d'où nous contemplons la ville illuminée, spectacle étrange après trente jours de pleine mer ; puis nous allons nous coucher dans nos cabines immobiles.

A peine m'étais-je endormi qu'un coup de vent brusque me réveille. Je saute à bas de ma couchette ; et regarde par le hublot. Les becs de gaz de la ville pâlissent, clignotants, vaporeux, et presque aussitôt une pluie cinglante, précipitée, crépite sur les tôles du bateau ; tout cela en moins d'une demi-minute, sans être précédé comme chez nous de petits tourbillons précurseurs. — L'orage, ici, débute d'un seul coup, dans toute son intensité, sous un ciel calme. J'assujettis les hublots et me recouche ; non sans appréhension sur ce qu'il adviendra de nous, demain matin.

DEUXIÈME PARTIE

EN AFRIQUE AUSTRALE

DE CAPE TOWN A DURBAN

CHAPITRE III

A Cape Town

Débarquement des hommes et des moutons. — Visite à notre consul. — Les lettres du Colonial Office. — Le Mount Nelson hotel. — Les rues de Cape Town. — Types hollandais. — Les nègres. — Chamberlain, toujours Chamberlain. —Lord Roberts. Kitchener. Cécil Rhodes. — Les cartes postales. — Paysage méditerranéen. — L'allée de vieux chênes. — Mœurs et types anglo-saxons. — Le commerce français. — Cape Town vu la nuit. — Identité des coutumes avec celles de Londres. — Parallèle des Anglais et des Allemands. — Les prostituées françaises. — Les lois policières sur les mœurs. — La colonie française ; cuisiniers et garçons coiffeurs. — A Rosebank, visite aux moutons. — Déjeuner au City Club. — Les toasts. — Incident des revolvers. — Sea Point. — Un boarding-house. — Simon's Town. — Paysage à l'aller et au retour. — A Groote Schuur. — La villa de Cécil Rhodes.— Le portrait de l'homme.— Dernières impressions sur la ville et le caractère anglais.

Lundi, 23 mars (*Mount Nelson hotel,* 10 heures du soir).

Enfin nous voici à terre. Je sens mon cerveau moins lourd, ma plume, je l'espère, va devenir plus alerte. Journée banale avec une grande émotion. Je reprends mon récit dans l'ordre chronologique.

Ce matin, de très bonne heure, le navire se met à quai. Le vétérinaire arrive, visite nos animaux, minutieusement, prend des échantillons de leur laine, après deux heures d'examen, les déclare magnifiques. Cette bonne parole lui vaut une flûte de champagne, qu'avec quelques cérémonies il siffle debout, respectueusement, en connaisseur.

Lui passé, sur ses talons, les bêtes détalent, bêlant, se pressant, grimpant les unes sur les autres, et nous, à leur suite, bergers qui, sans doute, ne suivront pas leur troupeau. Que ne pouvons-nous imiter ce malicieux Ulysse! nous accrocher sous le ventre d'un de ces moutons, et gagner ainsi la ferme de Botha. Mais chaque Anglais a deux bons yeux, le vieux Cyclope avait perdu le sien, et ce moyen de locomotion nous étant décidément refusé, pour l'instant, ce sont deux cabs rapides qui nous emportent, le commandant, nous, et l'agent des Chargeurs, au consulat de France où, sans doute, les choses vont s'arranger.

Elles ne s'y arrangent pas du tout. Le consul, homme d'une soixantaine d'années, fort aimable, nous donne de suite tous les renseignements désirables, que, d'ailleurs, nous ne désirions pas. Voici la prédiction sinistre qui tombe de ses lèvres, sinon sacerdotales, du moins, hélas! autorisées.

« Mes chers compatriotes, nul étranger n'est admis
« à pénétrer au Transvaal sans un permis individuel,
« émanant du gouvernement spécial de Johannesburg.
« Vous me remettrez donc votre supplique, la réponse
« vous en parviendra dans un mois environ. »

Nous nous regardions sans mot dire. Enée consul-

tant la Sybille, les compagnons d'Ulysse, après leur métamorphose chez Circé, ne devaient pas avoir l'air plus ahuris. — A tout hasard, d'une main molle, je tends mes papiers au consul. Il ajuste ses bésicles à l'extrémité de son nez, renverse la tête, éloigne la feuille, la place bien dans l'axe de sa vision, puis déclare : « Vos lettres sont signées de lord Lansdowne, allez directement au gouvernement du Cap ; vos permis vous seront immédiatement accordés. »

C'est toute la possibilité de notre voyage qui vient de se décider là ; — nous exultons. Chacun de nous serre à l'écraser la main de ce brave consul, qui n'en peut mais ; et la matinée se termine par un déjeuner au septième ciel, avec une cuisine détestable, dans un restaurant malpropre ; tout cela mystère en temps ordinaire, facile à comprendre quand on a lu ce qui précède.

L'après midi, nous partons en quête d'un hôtel, et nous décidons pour celui-ci. Les prix en sont coquets : une livre par jour sans la boisson ; tout compris de 30 à 35 francs. Et l'on ne nous y traite pas en grands seigneurs, certes ! Le moindre commis-voyageur, déboursant 12 francs à Paris, trouve certainement le même bien-être. Jugez-en plutôt. Impossible par exemple d'obtenir un omnibus pour aller chercher nos colis ; l'hôtel n'en possède pas. Aussi, entassons-nous nos bagages sur un camion que traînent deux mules, nous y grimpons nous-mêmes, et nous voilà partis pour la douane. Telle est l'entrée solennelle faite par vos serviteurs, dans la bonne ville de Cape Town, le 23 mars de l'an de grâce 1903.

A la douane, petits ennuis ordinaires. Confiscation de nos appareils photographiques, de nos révolvers, etc., etc. Enfin à cinq heures tout est terminé.

Le soir, dîner médiocre, et bonne musique (je préférerais le contraire). Rien d'autre à noter, si ce n'est que je vais pouvoir m'endormir tranquillement, dans un bon lit, sur un plancher qui ne remuera pas, sauf la chance inespérée d'un tremblement de terre.

Mardi, 24 mars.

Aucun trait saillant à Cape Town, rien de particulièrement curieux. C'est une ville gaie, propre, animée, tenant le milieu entre la cité américaine et la ville anglaise. De longues rues s'y coupent à angle droit, la divisent en carrés réguliers. Toutes portent des noms britanniques : *Plein Street*, *Strand Street*, *Adderley Street*, cette dernière la plus large, la plus belle des voies de Cape Town. Elle commence sur le port, monte droit dans la direction de la Table, et finit au palais du Parlement. Le jardin zoologique avec son allée de vieux chênes la continue. Toutes proportions gardées, elle me paraît être un peu, à la métropole du sud de l'Afrique, ce que sont les boulevards à Paris. Riches magasins, hôtel des postes, gare, maisons de banque, tous les bâtiments importants s'y trouvent concentrés. Au temps de la domination hollandaise un canal s'ouvrait en son milieu. « Ce peuple, dit Gœthe, cherche toujours dans ses possessions lointaines à bâtir une nouvelle Amsterdam. » Cela explique la largeur anormale de cette rue, largeur que l'on ne trouve en aucune autre. Aujourd'hui le canal a disparu. Une longue rangée de

cabs le remplace, dont les numéros d'identité se détachent en blanc et fort gros sur le cartouche noir du coffre arrière. Sur leurs sièges élevés perchent des cochers malais, aux grands chapeaux de paille jaune forme abat-jour, sortes de coiffures tonkinoises. Et voilà, à peu près, la seule note un peu excentrique que je remarque à Cape Town.

Les Hollandais, nombreux ici, se rapprochent beaucoup de la société anglaise par leur type et leurs coutumes. Quant aux nègres, leur costume s'est complètement européanisé. Ils s'éloignent en cela de ceux de Dakar, et cette différence en révèle, il me semble, une plus profonde entre la vie industrielle des deux cités. — L'appel incessant que l'on fait aux travailleurs force très vite les nègres établis aux environs de la ville à perdre leurs coutumes ancestrales, leurs costumes originaux, et à s'enrôler dans les grandes entreprises industrielles et commerciales, si nombreuses dans l'Afrique du Sud. Nos indigènes, au contraire, par suite du ralentissement des affaires, parce que nous ne réclamions pas leur main d'œuvre, ont pu subsister jusqu'à ce jour sous notre domination, vivre côte à côte avec nous, en conservant toutes les habitudes de leur vie primitive. Pour la richesse d'une colonie, cela offre de grands inconvénients ; au point de vue purement esthétique, c'est un avantage. Un nègre qui abandonne son pagne, son burnous ou sa nudité devient vraiment un pauvre diable. Ceux que je rencontre ici me font l'effet de ramoneurs européens, plus malpropres, et voilà tout.

Quant aux femmes malaises, avec leurs robes et leurs corsages de couleur, qu'y vit, il y a sept ans, M. Pierre Leroy-Beaulieu, il ne s'en rencontre plus qu'à de rares intervalles. On les trouve seulement dans le quartier spécial où elles habitent. Jusqu'à présent, donc, voici mon impression : Cape Town est une ville anglaise où domine le costume européen.

Partout, aux devantures des libraires, des marchands d'estampes et de journaux, s'étale le portrait de Chamberlain. C'est le grand homme du jour. La frénésie pour sa personne est inimaginable, elle dépasse celle que nous avons eue pour la tête chauve de Rostand.— Un numéro spécial d'une importante revue lui est entièrement consacré; l'on ne voit que des Chamberlain assis, couché, dormant, lunchant, parlant, montant en chemin de fer, en voiture, descendant de train, se mouchant, etc., etc.

D'autres personnages de marque partagent, avec le ministre des colonies, les honneurs de la publicité Voici la bonne face chafouine de lord Roberts, le torse constellé de décorations ; Kitchener avec sa casquette plate, ses yeux clairs, son masque cruel de dogue silencieux; enfin, de temps à autre, la tête pensive de Cecil Rhodes s'entoure d'un cadre de bois noir, sur lequel retombent les boucles flottantes d'un nœud de crêpe. Le portrait est prêt à livrer, ainsi orné. Cela signifie, j'imagine, que tout Anglais doit considérer la mort du grand financier comme un deuil particulier.

Ici, comme en Europe, les cartes postales illustrées font fureur. Tous les hommes dont je viens de parler s'y trouvent reproduits; beaucoup d'autres sujets

aussi pris aux kraals des nègres, dans la ville, ou les environs. L'une me paraît être caractéristique de l'état d'esprit qui régnait au Cap pendant la guerre. On y voit le président Kruger, chapeau sur les yeux, voûté, cassé, furtif, marchant à grand'peine, portant à chaque main deux énormes sacs d'écus. Devant lui s'étale un cartouche sur lequel est écrit : Lourenço-Marquès. — Haine injuste d'un peuple, allant jusqu'à l'avilissement de son ennemi.

Une ou deux fois seulement, j'aperçois le portrait de lord Milner. L'homme dédaignerait-il la publicité, avec ses allures de parfait gentleman, grand, mince, la taille élancée, la physionomie fine, la bouche un peu dédaigneuse, et les arcades sourcilières nettement dessinées, sous lesquelles percent deux yeux noirs, intelligents?

Mercredi, 25 mars 1903.

Si l'on avait pu me transporter ici de façon magique, si je pouvais perdre seulement le souvenir de l'effroyable distance qui me sépare de l'Europe, je me croirais volontiers en villégiature aux environs de Cannes ou Menton, tant le paysage qui vient emplir ma fenêtre le matin, lorsque j'en pousse les contrevents, est purement méditerranéen. Devant moi, très rose sous les rayons du soleil, se dresse une sorte de piton granitique, chauve, dénudé, et que les Anglais nomment *Lion's Head*, la tête du Lion, cela parce que l'ensemble de la montagne, vu de la mer, rappelle assez bien, en effet, la forme d'un fauve allongé. Une forêt de pins noirs en couvre les versants inférieurs, con-

trastant par sa verdure sombre avec l'éclatant rocher qui la surplombe, et repose sur le mamelon tout entier comme un grand capuchon de pierre éclatant. Plus bas, tout à fait dans la plaine, les blancheurs des petites maisons de villégiature brillent au milieu de leurs jardins, et sur la droite s'allonge à perte de vue la fuite immense d'une mer très bleue. Ajoutez sur le tout, dès sept heures, un ruissellement de lumière tel que Nice même pourrait nous l'envier, vous aurez une idée assez précise du pays magnifique d'où je vous écris.

Ce matin, de très bonne heure, au sortir de l'hôtel, je traverse le petit jardin anglais qui lui fait suite, et descends à la ville, en longeant cette allée de vieux chênes dont je vous ai déjà parlé. Le soleil, bas sur l'horizon, n'a pas encore triomphé d'une brume légère dont toute l'atmosphère semble ouatée. A vrai dire, nul objet n'en devient invisible ; tous apparaissent délicatement estompés derrière ce voile mince de vapeurs. Les stries rocheuses, les escarpements de la montagne, perdant leur relief, en jaspent simplement les parois de nombreuses lignes enchevêtrées. L'immense muraille granitique se dresse derrière moi comme une plaque lisse de marbre, colossale, singulière, suspendue on ne sait comment dans les airs.

Je descends l'avenue au milieu d'un véritable cortège d'employés et d'ouvrières. N'étaient ces vieux chênes trapus, et les mœurs différentes, je me croirais en pleine rue de la Paix. Chaque employé porte un petit sac de voyage en cuir marron et verni, donnant cette impres-

sion de richesse et de confort qui distingue d'ordinaire tous les articles anglais. Ces sacs doivent contenir quelques provisions de bouche. Car j'ai vu peu de restaurants et de cafés à Cape Town; ceux qu'on y rencontre ne paraissent pas fréquentés. Un seul fait exception, très somptueux, dans Adderley Street. La rareté de ces établissements est un indice du caractère anglais, si peu enclin aux familiarités étrangères, si jaloux, au contraire, de l'intimité du foyer.

Les employés et ouvrières qui se connaissent s'en vont côte à côte, cordiaux et camarades. Les autres se croisent, se dépassent, sans toutes ces minauderies, ces agaceries qui se produisent infailliblement chez nous. Tempérament plus froid, ou doctrine plus rigide, je ne sais, mais le fait n'en reste pas moins indiscutable, la moralité de cette jeunesse paraît supérieure à la nôtre. Ce qui le prouve, d'ailleurs, c'est le mélange de cette foule. J'y remarque de nombreuses jeunes filles, appartenant aux familles riches de Cape Town. Aucune n'est accompagnée; toutes, avec leurs cartons ou leurs serviettes sous le bras, suivent leur chemin, causant, riant, sans prêter la moindre attention aux visages étrangers qui les environnent.

Quant aux types, j'en vois de superbes. De beaux grands yeux purs, d'un bleu noyé d'eau, une carnation rose, délicate, et surtout ces cheveux blonds, ondoyants, légers, qui rendent doublement féminins tous ces jeunes visages qu'ils encadrent.

Les magasins où j'entre pour différents achats complètent cette impression d'aisance, de liberté, d'honnêteté. C'est la même indifférence, la même sécurité

dans les relations. La jeune fille à laquelle on s'adresse vous apporte de suite l'objet demandé, simplement, sans façons, sans coquetterie, sans toute cette offre vénale d'à côté si déplaisante ailleurs.

Dans Adderley Street, et d'autres rues principales, les devantures des magasins sont d'une grande somptuosité. Ceux, en particulier, où se fait le commerce des lainages, des tissus, des plumes d'autruche, pourraient presque rivaliser avec les boutiques de nos boulevards. Les étalages s'y montrent corrects, riches, variés ; les articles élégants, finis, solides. Notre commerce doit être ici faiblement représenté. En fait de produits français portant l'étiquette apparente de la maison originaire, je ne trouve guère que des articles pharmaceutiques, de parfumerie, nombreux ceux-ci, et tous nos spiritueux. Quelques magasins de tableaux ont en montre des gravures exécutées par nos artistes. Somme toute, c'est peu.

Notre vice-consul, avec lequel nous dînons ce soir, m'affirme que, sans être très étendues, nos relations commerciales avec l'Afrique gardent cependant plus d'ampleur que je ne me l'imagine. Nos beurres, nos bonbons, notre mercerie, nos modes, conserves, graines, soieries, se débitent couramment, paraît-il, dans les maisons de détail de Cape Town, mais il nous est difficile à nous-mêmes, ajoute-t-il, de nous rendre un compte exact du trafic de cette ville avec la France ; cela, parce que les commerçants anglais achètent directement à Londres toutes leurs marchandises, même celles d'origine française.

Je désirais éprouver aussi la sensation que donne

Cape Town vu le soir, à la clarté des réverbères. — Par la même allée de vieux chênes, ombreuse à cette heure, je redescends une seconde fois dans la ville, je gagne Adderley Street, la voie commerçante par excellence, la plus fréquentée. — Rien : la nuit, et le silence. Quelques cabs aux roues caoutchoutées passent en sourdine ; de temps à autre, un tramway glisse en sifflant sur ses câbles de métal. Peu de piétons. Les becs électriques luisent sur des trottoirs agrandis, solitaires. L'espace résonne. Lorsqu'on s'arrête, on entend retentir l'écho de son dernier pas.

Le commerçant anglais travaille peu, mais d'une façon intense, sans flânerie, sans gaspillage de temps, sans bavardage surtout. A neuf heures, il ouvre son magasin ; à six heures, il le ferme. Sa journée est alors terminée ; il abandonne le centre des affaires, il se retire dans sa villa, dans son *home*, en dehors de la ville de transactions et de luttes. On retrouve à Cape Town toutes les coutumes de Londres : journée consacrée au travail, soirée réservée à la famille. Cela explique le petit nombre de cafés de nuit, d'estaminets, et autres établissements analogues qui s'ouvrent ici. La clientèle manquerait. Peu de célibataires traînards, d'hommes, de femmes, qui ont sans cesse besoin de « distractions », ce mot que tout Français expatrié vous jette au visage lorsque vous arrivez dans une ville étrangère : « Il n'y a pas de distractions ! » L'Anglais, en général, n'en sent nullement le besoin ; après sa journée de travail, le soir, il a sa femme et ses enfants : cela lui suffit.

Jeudi, 26 mars 1903.

Il me faut rabattre un peu de l'éloge que je décernais hier aux Anglais. Certains de ces gaillards, dans la basse classe surtout, sont moins tempérants qu'on ne le suppose. J'ai visité, ce soir, quelques bars des quartiers excentriques. Debout au comptoir, des ivrognes y boivent force brandy et wisky ; et c'est une ivresse lugubre et triste. Puis, sur divers points, ces Anglais se montrent insuffisants. Leurs commerçants, leurs hommes d'affaires ne parlent et ne comprennent aucune langue étrangère. Pour la plupart, ils ne savent que leur dialecte maternel. Ce matin, par exemple, dans une de leurs plus grandes banques, il me fut impossible de me faire comprendre en parlant soit allemand, soit français. Il me fallut m'expliquer par signes.

Cette ignorance d'idiomes offre, il est vrai, un avantage, elle force les étrangers établis en Afrique à s'assimiler aux Anglais. Les Allemands, bien supérieurs comme instruction, ont dû, pour mener à bien leurs affaires, se plier absolument aux coutumes britanniques. Pareille aventure leur est arrivée aux Etats-Unis où ils se sont totalement fondus dans l'élément prédominant. N'y aurait-il pas là, pour l'avenir de la langue allemande, de la plus grande Allemagne, un réel danger. Ces hommes consciencieux, instruits, semblent avoir, comme colons, une individualité un peu molle. Les Anglo-Saxons, leurs adversaires, peuvent se montrer moins laborieux, moins savants, ils les absorbent cependant, par suite de cette force vitale

et première qu'Herbert Spencer nommait si justement « la force du plus vigoureux animal ».

Cette après-midi, je parcours les rues écartées de Cape Town. J'y trouve nombre de prostituées et de souteneurs français. Ces filles, reconnaissables à leur toilette tapageuse, ont conservé, en outre, cette allure délurée, provocante qui tranche si vivement ici avec la rigidité de la tenue anglo-saxonne. Elles se tiennent cependant mieux qu'en France. Nulle ne vous adresse la parole, ne tente un geste, un regard, n'ébauche même un sourire. La réglementation se montre draconienne pour elles ; la plus faible incartade les rend justiciables de la police. Cape Town est une ville, sinon morale, du moins bien tenue.

Ce soir, nous dînons avec un Français établi en Afrique depuis vingt-cinq ans, aimable, distingué, jouissant d'une très grosse fortune, presque tout entière constituée par des spéculations de terrains. La ville augmente sans cesse ; de gros gains se réalisent dans ce genre de transactions. Partout, s'élèvent de nouvelles constructions. L'extrémité des rues excentriques de Cape Town garde un air provisoire, inachevé, semble appeler un prolongement.

Je fais part à notre convive de ma découverte de ce matin. Voici ce qu'il m'apprend. Il y a quelques mois, de sévères arrêtés furent pris par le Gouvernement afin de s'opposer à l'invasion des prostituées et des souteneurs De nombreuses arrestations furent opérées ; le nombre des filles diminua rapidement. A cette époque, les dix ou douze Françaises distinguées de notre colonie évitaient de parler notre langue dans la

rue. La simple audition de désinences françaises, éveillant l'attention, produisait des méprises. — Aujourd'hui, encore, il reste de cette époque un souvenir charmant. Prostituée, fille publique, sont deux mots ici inconnus ; *french girl* signifie tout cela. N'est-ce pas vraiment délicieux ?

Mais si les prostituées sont nombreuses, en revanche, les domestiques blancs ou nègres font complètement défaut, la crise de la main d'œuvre est terrible. Des familles entières quittent Cape Town dans l'impossibilité de se faire servir.

En sus de la classe très intéressante dont je viens de vous entretenir, on trouve ici, en fait de Français, des cuisiniers et des garçons coiffeurs. De commerçants il n'y en a pas, et cela, ajoute mon interlocuteur, parce que les maisons françaises emploient pour pénétrer dans le Sud de l'Afrique un mauvais système. Elles se servent de commis-voyageurs. Or, les maisons de détails, auxquelles ces voyageurs s'adressent, ont toutes un intermédiaire à Londres, qu'elles ne veulent pas abandonner. Le moyen le plus sûr, pour écouler ses marchandises dans l'Afrique du Sud, serait de fonder des comptoirs, d'entrer directement en rapport avec les consommateurs et les petits détaillants.

Tout cela, bien entendu, donné comme simple mémoire, ma compétence en ces matières ne me permettant d'émettre aucun avis.

Vendredi, 27 mars 1903.

J'ai tant bavardé hier économie politique et morale que je ne vous ai point conté l'importante démarche

que nous avions faite. Nous nous sommes rendus au *Government House* afin d'obtenir nos permis ; nous les possédons en ce moment. Je vais vous donner quelques détails rétrospectifs sur ces faits et gestes.

Après une heure de recherches, de dédales en dédales, ou plutôt de palais en palais, nous arrivons enfin à celui du gouvernement, qui n'a de palais que le nom, car on le prendrait volontiers pour une vieille et vulgaire caserne. Nous nous adressons à la sentinelle, vêtue du fameux uniforme *kaki*. Ce brave guerrier, d'un air grognon, nous donne des indications plutôt rudimentaires ; il nous faut rebondir de bureaux en bureaux avant de tomber dans celui du secrétaire particulier de lord Milner. Un jeune homme de 25 ans environ nous y reçoit, de façon courtoise, mais (serait-ce la coutume anglaise?), durant tout l'entretien, reste en manches de chemise. En tant que Français, cela me produit un singulier effet. Ce secrétaire particulier du gouverneur évoque en moi de vagues images de garçon de café. J'ai peine à revenir à la réalité, et, comme il fait très chaud, à maintes reprises, je me sens tenté de lui crier : *Waiter*, apportez-moi donc un soda ou un bock.

La présentation des lettres signées de lord Lansdowne eut une vertu magique. Tout nous fut immédiatement accordé ; on nous proposa même une entrevue avec lord Milner. Certes, l'offre était tentante. Un entretien avec l'homme qui, secondé par Cecil Rhodes, fit la guerre anglo-boër constituait un début de voyage fort présentable pour votre serviteur. Malheureusement, le noble lord était absent de Cape

Town, et le temps dont je disposais ne me permettait pas de l'attendre. Nous nous en excusâmes et prîmes congé. Par une longue suite de corridors, le secrétaire nous reconduisit jusque su la grande place, nous souhaita heureux voyage, et nous serra à tous trois cordialement la main. La sentinelle en fut ahurie ; elle nous regardait d'un tout autre air! « L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. »

Nous sommes partis, vous le savez, les deux poches garnies de recommandations, l'une destinée aux Anglais, l'autre aux Boërs. Chacun les ouvre alternativement au moment opportun. Tandis qu'avec Paul nous courions chez lord Milner, notre brave ami Fernand entrait en rapport avec le *Ons Land*, le plus grand organe hollandais de Cape Town. Il y faisait connaissance de Hofmeyr, président de la célèbre ligue l'*Afrikander Bund*, et de Pieter Faure, ministre actuel de l'Agriculture

Nous sommes allés ce matin, en compagnie de ces Messieurs, rendre visite à nos moutons. Vingt minutes de trajet, avec de gracieux paysages. — La ligne tourne le pic du Diable, s'infléchit rapidement dans l'intérieur, en longeant le versant du mont de la Table opposé à la ville.

D'abord, la silhouette lointaine du Lion se profile à nos yeux dans toute son étendue. Vue ainsi, et par son travers, elle reprend un instant, d'une façon saisissante, sa belle forme de grand fauve assoupi. Puis, nous entrons de suite dans le demi-jour des hauts sommets. N'étaient ces rochers escarpés qui nous surplombent,

on se croirait aux environs de Paris, tant l'aspect de la ligne, par elle-même, rappelle des coins de Viroflay et Meudon. — La tête à la portière, je la vois courir toute droite, encaissée entre deux digues de verdure, passant constamment sous ces ponts de bois à jour qui enjambent les rails comme de grands portiques de gymnase. Les gares elles-mêmes, par leur physionomie générale, rappellent l'aspect des plus jolies de notre banlieue. Sur tout le parcours, les villas succèdent aux villas, maisons bien anglaises cette fois, basses, ensevelies sous les pins et les eucalyptus, vastes rez-de-chaussée étendus au ras d'un sol poussiéreux et rouge.

A dix heures, arrêt à Rosebank, et nous voici, par un sentier ensoleillé, débouchant tout à coup dans une prairie dont l'herbe, brûlée, sèche, brillante, se casse en craquant sous nos pieds. Et c'est là, paraît-il, tant la pluie manque cette année, les plus beaux pâturages que l'on ait découverts pour faire reposer ces animaux, abattus déjà par trente jours de traversée. Aussi les trouvons-nous couchés pour la plupart, écrasés de fatigue et de chaleur.

Retour sans incident. M. Hofmeyr nous invite à déjeuner au City Club; j'y arrive. Assistance des plus sélects : ministres, avocats, journalistes, MM. Pieter Faure, C. Jeppe, Graff, Schultz, Goldstein, Malan, éditeur du *Ons Land*, etc., etc. J'en passe et des meilleurs. Je m'assieds à côté du consul de Hollande qui parle le plus pur français. Déjeuner excellent, véritable événement dans l'Afrique du Sud auquel on doit une mention spéciale, puis toasts chaleureux, qui ne

sortent pas de la banalité ordinaire. Vous connaissez mon aversion pour ce genre d'éloquence. Dans ces petits discours, tous les peuples sont frères, les hommes parfaits, et l'on se demande, après les avoir entendus, à quoi peut bien servir un ministre des Affaires étrangères. Une seule note originale et gaie lorsque M. Hofmeyr déclare que le sang français est si répandu maintenant dans l'Afrique du Sud qu'on ne peut dire ce qu'un Hofmeyr ou un Pieter Faure en doit avoir dans les veines, et que l'apport récent qui vient de lui être fait par notre cadeau va lui donner une force nouvelle. Applaudissements, rires ; on se lève, on passe au fumoir. Là, butinant de côté et d'autre, je cueille quelques renseignements. Six cent Hollandais attendent à Cape Town une autorisation pour monter au Transvaal, la police de lord Milner surveille de façon étroite toutes les familles afrikanders influentes de la ville, les femmes mêmes n'échappent pas à ce contrôle; la colonie du Cap jouit du *self government*, quoique, un instant, le désir de Chamberlain ait été d'en faire une colonie de la Couronne ; — prohibition absolue de port d'armes dans l'Afrique du Sud (cela, par exemple, nous le savions). Nous avons hier parlementé une heure avec le secrétaire de lord Milner pour obtenir nos révolvers confisqués à la douane. Impossible. « Mais monsieur le secrétaire particulier, nous avons l'intention d'aller à Madagascar où de terribles dangers nous attendent si nous sommes désarmés. — Que voulez-vous, c'est la loi ! — Mais, monsieur le secrétaire particulier, considérez que ce sont des petits pétards inoffensifs que nos révolvers,

dont la balle, à cinq pas, n'écraserait pas une mouche. — Je vous crois, Messieurs, la loi existe. » Et c'est le refrain, on n'en tire rien autre chose de ce secrétaire particulier à la figure rose, blonde, et poupine.

Les Anglais, lorsqu'on leur est présenté, deviennent aimables et courtois, mais restent abominablement têtus. C'est d'ailleurs une de leurs vertus.

Samedi, 27 mars 1903.

Je reçois aujourd'hui quantité de journaux de Cape Town, le *Ons Land*, bien entendu, puis les organes anglais; — tous annoncent notre arrivée de façon très sympathique, font les plus grands éloges surtout de M. Delacour, le grand propriétaire fermier chez lequel fut acheté notre troupeau. Allons, tant mieux, comme dirait Labiche

Hier, dans l'après-midi, nous visitâmes *Sea Point*. C'est un des faubourgs de Cape Town, un des endroits de villégiature de la ville. Le site est sauvage. Le tramway monte par des pentes abruptes, au milieu de cette belle forêt de pins que j'aperçois de ma fenêtre et dont je vous ai déjà parlé, gagne en une demi-heure le col de Lion's Head, puis redescend sur l'océan en contournant la Croupe du Lion. Un instant, lorsqu'on franchit le col, on aperçoit à gauche et à droite la nappe immense de l'Atlantique au milieu de laquelle s'avance le promontoire flottant de cette singulière montagne. D'un côté, Cape Town avec sa grande rade inhospitalière, sa longue plage de sable où noircissent des vaisseaux échoués, de l'autre, une

chaîne de rochers sombres contre lesquels écument les houles verdâtres de l'Atlantique. Les résidences de Sea Point commencent au bas de ces falaises. Ce sont toujours les mêmes types de maisons basses, à un étage, enfouies dans de petits jardins, où dominent le pin et l'eucalyptus. On doit être là complètement chez soi. C'est le parfait modèle du *home* anglais.

Il se fait tard pour rentrer à Cape Town. Nous dînons à Sea Point dans un *boarding house* tenu par un Français. Cuisine ni meilleure, ni pire qu'ailleurs, complètement anglicisée. Plat de résistance : carcasse sèche décorée du nom de poulet, qui doit être un vieil oiseau de mer. Un Chinois y côtoie une Suissesse, un Yankee, un Canadien, ce dernier revenant des quatre parties du monde et qui clame : « Allez, Messieurs, vous êtes jeunes. Quand vous aurez voyagé comme moi, bigre, vous en aurez plein le dos, oui, plein le dos. Il n'y a qu'une chose de vraie, voyez-vous, trouver un bon petit trou et s'y terrer. » C'est à peu près la morale de Candide; qu'avais-je besoin de venir à l'extrême pointe de cette Afrique pour l'entendre? Une magnifique négresse nous sert; il ne manque qu'un Huron; les quatre races seraient glorieusement représentées.

Retour sous une belle nuit étoilée; nous projetons pour le lendemain une excursion à Camps Bay, Houts Bay, Constancia, Wynberg, etc...

Donc, ce matin, par un temps magnifique, une de ces journées calmes, lumineuses, comme je n'en ai

encore vu qu'ici, un superbe landau à quatre vient nous prendre à notre hôtel. Les chevaux piaffent, pétaradent, caracolent (Quel honneur, quel bonheur, ah, monsieur le sénateur !), je pousse le vice-consul dont le pas traîne un peu, grimpe le dernier, et nous voici filant grand train dans Victoria Road, point de départ de cette excursion. Notre cocher est un de ces grands diables de Malais à large chapeau de paille dont vous avez déjà fait connaissance dans Adderley Street.

Tout allait pour le mieux ; nous devisions gaiement, les chevaux trottaient d'une ronde allure, lorsque, patatras, notre roue accroche un poteau de tramway ; les deux ressorts arrière se décollent, mais sans bruit, sans choc, comme un fruit mûr que l'on cueille ; le cocher ne s'en aperçoit même pas, et le coffre de la calèche glisse à terre comme une limace. Exclamations, cris, jurons. Ah mais ! arrêtez, bon Dieu ! Ce moyen de locomotion, moitié traîneau, moitié voiture, devient excessivement désagréable. Le Malais se retourne, rêne ses chevaux, qui fort heureusement obéissent. Chacun s'arrache du landau comme il peut. Nous nous examinons. Rien, pas une égratignure, tout va bien. Quant à nos projets, bonsoir. Ainsi finissent tant de châteaux en Espagne ; ceux d'Afrique ont parfois le même sort. Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée ; mais, plus heureux que la laitière, en rentrant au logis, nous ne craignons pas d'être battus.

Le soir, nous prenons le train pour Simonstown,

le Toulon de l'Afrique du Sud. On y exécute, en ce moment, des travaux considérables. De grands forts roses s'élèvent sur les montagnes environnantes. Leurs versants qui dominent la ville sont ravagés par les remblais, les tranchées, les talus. — Maisons banales, sans caractère, rappelant en plus étendu les constructions de Dakar; impression d'usines, de magasins à fourrage et d'entrepôts. La ville, resserrée entre une colline de porphyre et la mer, n'est, à vrai dire, qu'une simple rue. Nous y croisons des matelots anglais dont les larges pantalons bouffent sur leurs pieds, s'étalent en pattes d'éléphant ; surtout d'interminables, de hideuses bandes de Cafres costumés à l'européenne. En rade, neuf ou dix vaisseaux de guerre, de petite taille, peints gris fer, couleur d'acier. Certains paraissent mal entretenus, rouillés comme une vieille batterie de cuisine hors d'usage. Ceci, bien entendu, donné comme simple impression, sans préjuger en rien de l'efficacité de leur résistance.

Ce qu'il y a de vraiment beau à Simonstown, ce n'est pas la ville, c'est le cadre, et surtout c'est le trajet. La ligne traverse d'abord les faubourgs de Cape Town, tourne le pic du Diable, passe derrière les contreforts de la montagne de la Table, et file au pied de ses rochers à pic, pendant plusieurs milles, jusqu'à Muizenberg. Alors, se succèdent, de dix en dix minutes, ces stations aux noms purement hollandais, Woodstock, Maitland, Rosebank, Rondebosch, etc., petites villes, à peine visibles dans la verdure, perdues au milieu des eucalyptus, des cèdres, des cactus, et des palmiers Et toutes ces syllabes germaniques sonnent

étrangement à travers la prononciation dentale de l'employé anglais qui nous les crie, protestant à leur manière contre les intrus, refusant de plier leurs désinences gutturales aux langues étrangères et barbares.

A droite, cependant, la Table continue à dresser sa haute muraille dénudée, parfois si près de notre train que je dois mettre la tête à la portière pour en apercevoir le sommet, puis, tout à coup, brusquement, elle nous quitte ; elle s'écarte avec une rapidité si étrange qu'il semble que nous la repoussions, noyant, anéantissant peu à peu aux lointains ses contours vagues et gris, faisant place ici, soudainement, à de grandes dunes de sable infinies, à toute l'immensité du jour. — Le train siffle, entre en gare de Muizenberg; sur la gauche s'allongent les premières lagunes bleues de False Bay; nous côtoierons à présent le rivage jusqu'à Simonstown. — Les promontoires succèdent aux baies, les baies aux promontoires. Le train s'engouffre sous un tunnel, ressort dans un éblouissement. Des roches luisantes et noires apparaissent, assiégées par l'écume ruisselante du flot qui vient de les recouvrir, puis de longues plages de sable si fin qu'on y distingue encore les frisures du dernier coup de brise. Partout, des algues sèches, apportées par la mer, serpentent comme des couleuvres noires endormies.

Voici des bambins debout, cheveux au vent, qui trottent dans la mer : la ligne blanche du flot se coupe à leurs jambes nues. D'autres grimpent sur des roches, et de là font des plongeons. Entre deux tunnels, dans un éclair, on voit leurs corps suspendus qui tombent; puis le train tourne, la solitude recommence, le pay-

sage devient étrange. — Des collines, des montagnes mêmes s'avancent envahies par ce sable fin, impalpable, léger qui les ensevelit comme sous un suaire, se moule à leurs moindres formes. Dans un tourbillon, les vastes coups de vent l'ont enlevé jusqu'à leur sommet, et de grandes roches émergent seules, droites et noires, sur cette blancheur universelle. La mer, le ciel, le rivage, tout vous éblouit, vous aveugle. Est-ce de la neige, est-ce une poussière de rayons qui recouvre ainsi ces étendues ? On ne sait. Parfois, cet immense drap de lumière, troué çà et là par la pointe aiguë des rocs, prend les aspects resplendissants d'un glacier.

Dimanche, 29 mars 1903.

Nous ne voulions pas quitter Cape Town sans visiter la propriété de Cecil Rhodes, d'ailleurs, nous ne le pouvions pas. Tout Anglais à qui l'on me présentait, ceux mêmes que je revoyais pour la deuxième ou troisième fois me posaient l'éternelle question : « Eh bien avez-vous vu la propriété de Rhodes? — Non. — Allez-y, sapristi, allez-y, c'est superbe, magnifique, grandiose ; » et les qualificatifs se multipliaient.

A partir de ce soir, c'est fini, nul ne pourra nous rien reprocher ; nous connaissons Groote Schuur, nous en revenons. Ce ne fut pas une déception, ce serait trop dire, ce fut cependant une surprise. On nous avait tant répété que nous serions étonnés que nous l'avons été en effet, mais de ne pas l'être.

En dix minutes environ, nous nous rendîmes de

Rondebosch à Groote Schuur, par une allée de superbes platanes, dont les cimes, rejointes à 15 mètres au-dessus de la route, y jettaient tant d'ombre qu'on se serait cru dans l'obscur vaisseau d'une de nos vieilles cathédrales. Au détour d'une allée, la villa entière nous apparut, très blanche au milieu de ses grands cèdres, luisante d'un crépit glacé qui la recouvrait uniformément. C'est, paraît-il, une maison du plus pur style néerlandais, construite au temps de la domination hollandaise, pour le haut commissaire de l'Afrique du Sud. Le perron central, en forme d'éventail, accède, par une dizaine de marches, à un long péristyle, dans l'ombre duquel deux canons minuscules, la gueule relevée, gardent une lourde porte de chêne, qui, jamais, ne dut redouter le moindre assaut. Des fenêtres qui s'ouvrent en guillotine, par deux panneaux glissant sur la verticale, toutes fermées ce jour-là, émaillaient la façade blanche de la multitude de leurs petits carreaux.

A l'entrée de la villa, un gardien nègre nous éconduit avec une gravité, une autorité, que je présume toute rhodésienne. Il lève son bâtonnet, puis l'abaisse horizontalement en indiquant la droite. Cela signifie certainement : « Messieurs, allez-vous-en. » Nous obéissons.

Derrière la villa s'étend, jusque sur la montagne, un immense parc, qui n'arrête son escalade qu'aux endroits abrupts ou les rochers s'opposent à toute végétation. L'essence résineuse s'y rencontre avec une trop constante régularité ; il nous paraîtrait monotone sans la multitude d'animaux qu'on y trouve. Cecil

Rhodes tenta d'y réunir toute la faune de l'Afrique, il mourut avant d'avoir réalisé ce projet, mais son œuvre, tout incomplète qu'elle subsiste, n'en reste pas moins originale et fort intéressante. Il y a là des bêtes superbes, admirablement choisies, des singes, des zèbres, des lions qui feraient honneur aux plus beaux jardins zoologiques de l'Europe.

Il est midi, lorsque nous quittons Groote Schuur. Les bandes de touristes commencent à y affluer, complétant ainsi la ressemblance avec notre banlieue les jours de fête. Ils envahissent le moindre coin du grand parc. Bientôt, au pied de chaque pin, de chaque cèdre, s'assied un couple, une famille; on parle, on fredonne, on rit, on sort des livres, des provisions, on étale des journaux dont les cornes soulevées par le vent palpitent sous la haute futaie, comme d'innombrables ailes qui voudraient s'envoler. C'est un coin du bois de Clamart le dimanche.

Ce soir, à minuit, avec quelques Anglais, nous causons de Cecil Rhodes dont un grand portrait est suspendu au mur, derrière nous. — Je regarde l'homme. Le front est moyen, lisse sans un de ces plis verticaux et volontaires qui sont le signe d'une violente pensée intérieure. Les oreilles épaisses se détachent légèrement de la tête, le nez charnu tombe mollement sur une moustache coupée court, et les yeux gris, endormis, s'ouvrent larges et calmes sous des sourcils noirs faiblement arqués. Seule, la bouche prend une expression particulière, mais de lassitude, d'amertume, de dégoût.

Et je m'étonne : Est-ce bien là cet homme qui donna, durant sa courte carrière, tant de preuves d'une si inlassable énergie ? Ce fils de pauvre pasteur arrivé à dix-huit ans ici, mourant, sans fortune, voyageur sur un de ces chariots à bœufs qui l'emporte à l'intérieur, prospecteur de diamants sur les bords du fleuve Orange, écolier à Oxford quand les premiers écus réalisés le lui permettent, enfin riche, puissant, maître des mines de Kimberley, président de cette célèbre compagnie à charte de la Rhodesia, premier ministre au Cap, suffisant à toutes les tâches, poussant infatigablement travaux sur travaux, écrasant tour à tour les Matébélés et les Boërs, forçant la main aux plus puissants ministres de la métropole, et rêvant en Afrique, pour son pays, la domination exclusive, les destinées les plus grandioses ?

Et comme je me rassieds dans le cercle des causeurs, un des Anglais donne à haute voix cette explications des œuvres et de la vie du ministre sud-africain.

Rhodes travaillait pour une fin plus haute que la satisfaction de ses besoins immédiats Il ambitionnait les places, les emplois, non pour eux-mêmes, mais pour y jouer un grand rôle. Son ambition fut toujours au service de l'Angleterre. Il considérait le pouvoir et l'argent, non comme un but, mais comme des moyens. Il est un homme de la race des Clive, des Bismarck, de Richelieu : c'est pourquoi tout Anglais l'honore.

Lundi, 30 mars 1903.

Nous avions projeté ce matin de retourner à Constancia, mais le temps douteux ne nous permit pas de

le faire. Le sommet du mont de la Table est couvert de nuages. De temps à autre, quelques-uns s'accrochent, en passant, à la pointe aigüe de Lion's-Head, puis le vent les y secoue, les déchire, et les emporte.

A dix heures, il pleut, une petite pluie fine, continue, qui menace de s'éterniser. De gros nuages jaunes et sales coulent sur les flancs de la montagne ; on les voit ruisseler entre les cols, puis descendre lentement sur la ville. Ce phénomène est, paraît-il, signe de violent orage. Cette muraille de rocs forme, en effet, une véritable barrière aux souffles qui viennent de l'Océan. Derrière elle, les nuages s'accumulent. Lorsque nous sommes allés à Simonstown un rideau de vapeurs dormait à mi-côte, attendant qu'un vent d'orage le soulevât, lui fit franchir la crête des monts, et le rabatît sur la ville ; c'est ce qui se produit aujourd'hui.

Une heure, deux heures, trois heures. Pas une éclaircie. L'horizon est fermé d'un ruissellement d'eau continu ; nous nous décidons à visiter le musée.

A cinq heures, la pluie cesse, le temps reste couvert : retour à l'hôtel, journée perdue.

Mardi, 31 mars 1903.

Temps maussade. Matinée affairée et banale consacrée tout entière aux préparatifs de départ. Demain nous prenons le train pour Kimberley.

L'après midi, trouvant quelques instants de liberté, je visite une dernière fois la ville. Ma première impression favorable m'abandonne après ces deux jours de pluie. Sauf Adderley Street et quelques voies principales les rues sont décidément sales, boueuses,

mal entretenues, souillées par les constructions nouvelles qui s'élèvent de toutes parts. Les maisons, malgré leurs faux airs d'hôtel particulier, demeurent mesquines; un ou deux étages au maximum se terminant par un toit en terrasse dont on n'aperçoit de la rue qu'un entablement rigide et banal. Très rarement la pierre et la brique y apparaissent; un enduit brillant, couleur crème, recouvre uniformément les murs. Beaucoup, même, ont été simplement blanchis à la chaux.

Toutefois, dans les quartiers commerçants, cet aspect se modifie. Les constructions deviennent plus hautes. Les grands magasins se flanquent à leurs encognures de petits clochetons de fer ouvragé. Nul store de toile n'abrite du soleil leurs devantures, mais une toiture fine, en fer découpé, couvre devant elles toute la largeur du trottoir. Dans certaines rues, où les magasins se succèdent sans interruption, ces auvents métalliques, en se rejoignant, forment une sorte de galerie légère sous laquelle circule une foule affairée de blancs, de nègres, de malais et de métis. Dans ses faubourgs, la ville reste anglaise absolument. Ce ne sont plus alors que de petites villas coquettes, à vérandas, entourées d'un jardin. Une haie touffue d'arbrisseaux, une simple palissade les cache aux yeux indiscrets du passant. C'est bien le *home* silencieux, un peu farouche, tant de fois décrit, la demeure privative par excellence.

En rêvassant, je descends jusqu'au port, je m'aventure sur une jetée, un *warf* plutôt, en fort mauvais état. Les planches en sont pourries, quelques-unes

manquent, laissant un trou béant par lequel on pourrait glisser tout d'une pièce à la mer. Un petit écriteau est placé à l'entrée. Tant bien que mal, j'y déchiffre l'inscription suivante : « L'administration avertit le public que ce *warf*, aujourd'hui en mauvais état, est actuellement déclassé. Quiconque s'y aventure le fait à ses risques et périls. » Cela n'est-il pas bien anglais, un simple avertissement, c'est tout. L'Etat ne veille point sur chaque pas de l'individu. Que seul celui-ci se conduise, qu'il sache ce qu'il veut, et doit faire.

J'avais déjà eu cette impression en circulant dans les gares. On traverse les voies librement; on entre un peu par tous les côtés, dépôts, garages, marchandises. Nul employé ne se précipite, les bras étendus, en vous criant de rebrousser chemin. Vous sortez de chez vous, vous êtes censé savoir vous diriger, vous avez appris ce qu'était une voie ferrée, vous en connaissez les dangers. A vous de vous en préserver.

Chez d'autres nations, même dans de faibles agglomérations, un tel système serait impossible ; il aboutirait à des accidents, en tous cas au désordre. Rien de pareil chez ce peuple sérieux, calme, réfléchi. Chacun ne profite de la tolérance que dans la mesure exacte du nécessaire. La circulation est aussi régulière que si elle se trouvait étranglée par les règlements les plus étroits.

CHAPITRE IV

Kimberley

De Cape Town à Kimberley. — Un train de luxe. — Paarl, Wellington. — Les gorges de Tulbagh. — Les derniers contreforts. — Paysage. — Matjesfontein. — La nuit. — La plaine. — Les Vestiges de la guerre. — Impression de pleine mer. — Croisement de trains. — Le fleuve Orange. — Un troupeau de gazelles. — La Modder River. — Beaconsfield.— Impression première de Kimberley. — Un grand hôtel. — Times is money. — Aspect de la ville. — La ruée vers les diamants. — La formation géologique des mines. — Nos convives. — Visite des mines. — Le grand trou de la de Beers. — Le puits extracteur. — La chambre des machines. —Les aires d'étendages.—Les usines de broyage.— Le Compound. — L'avenir des mines de diamants. — Market Square. — Le siège et la délivrance de Kimberley. — Le récit de Conan Doyle.

Mercredi, 1er avril.
(*The Rhodesia Railways Limited*)
(train de luxe.)

Un train de luxe! Voilà qui contraste singulièrement avec mes habitudes européennes, mais j'ai dû souffrir aujourd'hui une entorse à mes principes. — Ce train, le seul qui partait de Cape Town le matin, traversait de jour la partie la plus intéressante du trajet. J'ai donc sacrifié allègrement mes deux livres de supplément — Je ne les regrette pas.

A huit heures, nos wagons filent devant la montagne de la Table. Sa muraille grise s'abaisse rapidement,

disparaît tout à coup, cachée par la queue tournante du train qui fuit maintenant perpendiculairement à ses hautes assises. A gauche, la grande langue bleue de la baie se rétrécit elle aussi, et bientôt se confond avec la plaine environnante. — Le ciel reste clair jusqu'à l'horizon. — Les agrès des vaisseaux, ancrés en rade, longtemps visibles, semblent, dans l'éloignement, des constructions fines et légères, çà et là posées à la surface du sable étincelant.

Nous traversons un pays boisé, extrêmement fertile. Parfois le train s'ensevelit sous la verdure, puis ressort en pleine lumière comme d'un tunnel, longe des petites villas dont l'aspect rappelle celles que je vous ai tant de fois décrites ; s'arrête à Paarl, village de douze kilomètres de long, bordant la route à la base des monts Drakensteen. — Cette localité, avec celle de French Hoech, est une de celles où s'établirent les huguenots français à leur arrivée dans l'Afrique du Sud. Le type latin de leurs descendants s'est, paraît-il, maintenu assez pur, et, maintenant encore, le hâle du teint, la couleur sombre des yeux et de la chevelure attestent, dans cette petite ville, au milieu d'Anglo-Saxons envahisseurs, cette diversité d'origine. — De cela, je n'affirmerai rien, mais en tous cas, dans l'encadrement de notre portière, Paarl nous apparaît comme un endroit délicieux ; la nature y est splendide Ce ne sont autour de nous que des jardins, des orangeries, des vergers, des fleurs. Toutes les feuilles ont ce vert frais et lustré des arbres où la sève abonde. On se croirait en pleine Provence.

De Paarl à Wellington, la ligne court continuelle-

ment au milieu des vignes, mais quelques milles après cette station le terrain se modifie peu à peu, se dénude, se couvre de cailloux; les arbres (des pins pour la plupart) deviennent rares, grêles; l'herbe plus fine se raccourcit : on sent l'approche du Karrou.

A toute rapidité, le train franchit les gorges de Tulbagh, tout à fait comparables, par leur étroitesse, à certains défilés des Vosges, côtoie quelques instants un petit torrent qui saute en écumant sur ses pierres, puis débouche dans la vallée spacieuse de Worcester et de Breede River Station. C'est un brusque changement de décor. Le paysage se dévaste. Les pentes des montagnes, arides et rocailleuses, luisent sous la lumière. De petits buissons courts, épineux, noirâtres parsèment toute cette plaine, si drus, si trapus, si rampants sur leur tige contournée que le vent, sans aucune prise sur eux, doit les laisser à jamais immobiles. — Le train monte, grimpe de fortes rampes; il va s'élever jusqu'à Kimberley, à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Les sites prennent une incontestable grandeur. Nous arrivons dans un vaste cirque entouré de hautes montagnes. A droite, sur les pentes de celles qui font face au soleil, on distingue des broussailles crêpues qui les ouatent jusqu'au sommet. D'autres, plus hautes, plus lointaines, les dominent, rouges, arides, dépouillées, avec cet aspect ocreux, caractéristique des montagnes d'Algérie, dont Horace Vernet fit ses fonds de tableau A gauche, entre nous et le soleil, s'allonge une chaîne de hauts mamelons, aux teintes vagues, bleuâtres, vaporeuses des objets vus à contre jour. A peine distingue-t-on leurs escarpements,

éblouis par ce ciel irradiant que les surplombe en rongeant leurs contours. Des torrents descendent à pic de leurs sommets, luisants comme des fils de métal, seuls visibles sur ces pentes uniformément grises. A trois heures, nous passons une gare au nom bien français : Artois station. Des huguenots exilés ont dû séjourner là. Le sol sur lequel le train roule devient sonore, métallique. Ce ne sont plus que des pierres noires et disjointes, qui de partout nous entourent ; la voie n'existe plus, les madriers des rails ont été posés à même le sol, parmi des cailloux étalés.

A six heures, nous atteignons enfin le commencement des hauts plateaux. On détache la locomotive mise à l'arrière qui nous aidait à gravir les fortes rampes ; nous roulons d'une allure moins haletante, plus paisible. Le soleil se couche, les sommets découpés des montagnes, descendus au ras des plateaux, se profilent, comme la dentelure d'une lame de scie, sur un ciel rouge, ensanglanté. L'altitude où nous nous trouvons ne permet plus aux grands escarpements de se produire. Seuls, de petits tumulus bizarres, qui semblent construits de main d'homme, en pierres vives, apparaissent de temps à autre. Nous entrons dans la région des *kopjes*. Voici, au sortir d'une tranchée, un cimetière, puis une inscription en galets blancs sur les flancs d'une colline voisine. Je lis *Cape Town Highlanders*. Un engagement eut lieu à cet endroit, certainement, et nous ne sommes qu'à douze heures de Cape Town. Le train siffle, file, tourne. Toujours ce même sol poussiéreux, dénudé, sur lequel maintenant d'innombrables roches aiguës se dressent,

comme si on les avait plantées, semblables à des monuments druidiques. Parfois, des mornes s'élèvent, en portant plusieurs à leur sommet; de loin ils semblent se terminer par des multitudes d'aiguilles; puis ils s'affaissent très vite à l'horizon et le paysage désolé se continue, monotone et décevant. A sept heures nous atteignons Matjesfontein.

La ville, envahie déjà par le crépuscule, étale ses maisonnettes aux toits rouges et pareils, à trois cents mètres de la voie, sur la plaine rousse et brûlée. Une grande rue droite y conduit, récemment tracée sur ce sol désert, bordée d'arbres nouvellement plantés eux aussi, à la tige frêle, que termine un maigre bouquet de feuilles grêles et tremblantes. Le temple, avec son clocher de tôle, luit dans cette demi-obscurité. Tout semble avoir été posé là, d'un seul coup, comme ces villages de bois des ménageries d'enfants. — Je descends, le vent souffle, un vent puissant, continu, venu de très loin, des plaines infinies.

Dîner horrible, rosbif à vous casser les dents. Quelques instants de causerie au fumoir, puis chacun se retire. Une minute, je reste sur la passerelle. Ciel étoilé, sans lune, nuit noire. A deux mètres, on voit filer des herbes violemment éclairées par l'électricité des wagons; au delà rien. — Cependant, à la respiration égale des pistons, au rythme calme des roues, on sent que le train poursuit sa marche, librement, sans efforts, au milieu d'une plaine immense, dans des solitudes sans limites.

Jeudi, 2 avril.

Brr... J'ai passé une nuit détestable, avec l'électricité allumée pour éviter d'être dévoré par les moustiques, puces, punaises, et autres bêtes rongeantes. Peu de sommeil, de 4 à 6 heures seulement. A mon réveil, je baisse ma petite persienne et je regarde.... C'est le désert. Du sable, avec un peu d'herbe, mais non pas en touffes certes, plutôt disséminée, répartie un peu partout, n'existant réellement nulle part. Entre chaque brin, que l'on voit frissonner (et alors on devine du vent), s'aperçoit l'éclat implacable d'un sol jaune, brillant ; et cela à perte de vue, à gauche, à droite, partout, jusqu'à l'extrême horizon. De loin en loin, cependant, quelques monticules de pierres noires, embroussaillées d'épines. Ce sont les *kopjes*, les *kopjes* fameux.

Voici des cimetières fraîchement dessinés, avec leurs rangées de gros cailloux blancs qui se succèdent comme des grains de chapelet, puis d'autres tombes isolées, parfois une simple croix entourée d'une grille, l'emplacement, sans doute, où tomba quelque officier. Nous arrivons aux endroits ou se livrèrent les grandes batailles. Des deux côtés de la voie, sur une largeur de trente mètres environ, luisent des fils de fer entrecroisés, sorte de toile d'araignée métallique, tendus sur des pieux courts, à fleur de terre. Les *blockhaus* succèdent aux *blockhaus*. De cent mètres en cent mètres, sur un petit mûr de pierres sèches, ou sur des sacs de toile gonflés de sable s'é-

lève une sorte de champignon de tôle percé de meurtrières. Ce sont les fortins construits par Kitchener pour protéger sa ligne de ravitaillement. Treillage et bastions, cela dure ainsi pendant des heures, sur des centaines de kilomètres, dans une contrée vaste comme un désert, loin de tout. L'effort que dut faire l'Angleterre dans cette guerre est inimaginable. En voici d'ailleurs des souvenirs plus palpables encore. Le long de la voie, des cadavres de chevaux s'alignent, achèvent de pourrir ; ceux-ci, groupés par trentaines, d'autres isolés. Quelques-uns tombés sur les genoux, foudroyés par la chaleur, ont gardé l'imprévu de la position où les immobilisa la mort. Des attelages de mules portent encore le harnachement commun qui les réunissait. Leur chair calcinée s'est réduite, leur peau fauve s'est plaquée sur leur squelette. Sous le grand soleil qui surplombe, elles font une tache brune au milieu du sable brillant. D'autres, brûlées par les rayons, déchiquetées par les vautours, à travers leurs côtes rondes et dépouillées étalent le bâillement sinistre de leur ventre vide et noir. Seule la tête, couchée de côté au bout du grand cou allongé, paraît encore conserver comme un reste de vie. Voici des ossements épars près d'un crâne blanchi, posé sur la mâchoire, les dents serrés comme par une sorte d'affreux rictus. C'est le squelette d'un bœuf qui vint s'abattre là, épuisé. Aucun village, pas un troupeau. Dans cette plaine immense, rien, nulle trace de vie. De temps à autre, un gypaète traverse l'air de son vol calme, glissant, à la recherche de quelques débris ; un nègre, à moitié nu, sort d'un fortin dont il fit sa hutte et

regarde passer le train, les poings sur les hanches, les pieds écartés; puis on les perd de vue rapidement, et le trajet monotone recommence.

Le sol s'enfuit comme une mer calme, sans plissement de terrain apparent, jusqu'à la ligne des lointains tranquilles. Les herbes, courtes, rares, brûlées, ont des tons de chaume, de champs moissonnés couverts d'éteule, et d'innombrables fourmilières s'y dressent comme de petites meules de foin. — Quelques collines s'élèvent çà et là, sortes de tables à silhouettes trapézoïdales, isolées sur cette étendue jaunâtre, pareilles à des soubassements de montagnes tronquées. Leur sommet s'écrase, formant un plateau semblable au plateau immense qui les supporte, et sur lequel nous courons. Parfois, le faîte de l'une d'elles, dont on ne voit pas la base, se soulève légèrement au-dessus de la ligne de l'horizon. On sent alors que, par delà ces espaces visibles, cette plaine s'abaisse encore, fuit, tourne, continue; on soupçonne la rotondité de la terre. Le ciel est bleu, brillant, comme frotté de lumière. Les nuages blancs y semblent sertis tant leurs arêtes sont vives. Ils passent, suspendus dans un air plus limpide, comme des ballons. Ils ne glissent pas, ils flottent, ayant derrière eux toute la profondeur de l'atmosphère.

Même date, onze heures du matin.

Notre machine s'immobilise, nous arrivons à un croisement. Comme la ligne n'a qu'une voie nous attendrons ici le train qui descend de Kimberley. J'en profite pour me dégourdir un peu les jambes, et descends

Ces convois sont des tramways. Quand ils stationnent en pleine campagne, chacun s'en va faire une petite visite aux kopjes environnants ; un coup de sifflet vous avertit ; à l'extrémité de la plaine, l'autre train, glisse, petit serpent noir sous son ruban de fumée ; on pique un galop, on regrimpe dans son wagon et l'on repart. Rien n'est plus drôle que ce ralliement au milieu de ce désert.

Le paysage, depuis ce matin, ne se modifie pas. Ciel pur, sol fauve, grands horizons, vous connaissez cela. Les vestiges de la guerre restent partout visibles. Courroies, lanières, débris de harnachements, boîtes de conserve surtout forment, depuis des milles et des milles, une ligne presque ininterrompue. On suivrait à la trace le passage de l'armée anglaise.

La faune ici me semble extrêmement pauvre. Presque rien, sauf en des enclos cafres, un ou deux baudets apprivoisés, et des autruches qui détalent, l'œil rond, la tête bête au bout de leur long cou, secouant leurs ailes comme des moignons. De temps à autre, toutefois, on voit trotter un petit animal à longue queue, tenant le milieu entre le putois et l'écureuil, qui, de dix mètres en dix mètres, s'arrête, s'assied sur son derrière comme un lapin, et regarde autour de lui, d'un air comique, en tournant très vite, à gauche, à droite, son nez futé. Parfois aussi le mécanicien ralentit sa machine, jette brusquement deux ou trois jets de vapeur, un troupeau de gazelles s'enfuit qui encombrait la voie, et c'est tout ; le train reprend aussitôt sa course régulière, glissante. Son allure n'a rien de nos grands rapides européens A de certains

moments, on pourrait descendre en pleine marche.

A midi, le vent, qui soufflait depuis la veille, tombe complètement, et tout à coup j'aperçois à l'horizon un mirage singulier. Très loin, tout là-bas, au bord de la plaine, s'étend une bande de nuages ininterrompue dont la lisière inférieure ne touche pas absolument l'horizon. Entre ces nuages et le sol, une lame de ciel bleu se détache, brillante comme un fil de lumière. Nous eûmes beaucoup de mal à distinguer ce phénomène atmosphérique. Longtemps, ces nuages nous parurent une chaîne de collines lointaines, qu'un lac magnifique baignait à leurs pieds. Ce ne fut que par une observation attentive que nous pûmes vaincre cette illusion, nous rendre compte enfin de cet étrange effet de mirage.

Pendant le déjeuner, avec un bruit de marteaux sur l'enclume, nous franchissons l'immense pont de fer jeté sur l'Orange. C'est un grand fleuve aux allures torrentielles, en ce moment presque aux deux tiers à sec, mais qui doit se montrer redoutable quand il se gonfle au temps des crues. Il coule sur un lit de pierres, entre des berges de pierres, au bas de monticules qui ne sont également qu'un amas de pierres entassées.

Je me lève pour contempler un instant ce grand cours d'eau sinueux, dont, à perte de vue, on suit les longs méandres luisants au milieu de ce désert de rocs, d'un jaune si foncé qu'il en devient presque rouge. Quelques grands oiseaux, attirés par le voisinage de l'eau sans doute, s'enfuient à notre approche Ils s'envolent lourdement, puis disparaissent, les

ailes étendues, leurs longues pattes pendantes. Entre les rochers, un troupeau de gazelles cabriole en se sauvant.

Les pierres qui jonchent la plaine comme des tumulus se chargent de métal. Semblables à certaines compositions chimiques, elles paraissent se modifier sous l'influence du soleil ; leur croupe ronde, du côté exposé à la lumière, prend une teinte noire, opaque, luisante, pareille à celle des objets frottés à la mine de plomb.

Après l'Orange, nous traversons la Modder River, si célèbre pendant la guerre ; cours d'eau presque insignifiant aujourd'hui, mince filet brillant qui se tortille au fond d'un lit spacieux et dénudé ; puis le train siffle longuement et ralentit. Il passe la gare de Beaconsfield ; lentement, longe les faubourgs populeux de Kimberley. Ce sont des huttes en ramassis d'une invraisemblable structure, hétéroclite assemblage de tôles, de terre, de planches et de platras, où fourmillent des centaines d'ouvriers cafres, de femmes et de bambins. — Comme un fief, dominant ce village, au sommet d'une colline de glaise verte, se profilent deux grandes roues qui tournent dans de gigantesques échafaudages, moitié bois, moitié fer : une machine élévatoire des boues de la mine Du Toits Pan. — Et l'ombre tout à coup emplit nos vitres ; le train s'enfonce sous une voûte, s'arrête au milieu de cris et d'appels. J'ouvre la portière. Nous sommes en gare de Kimberley.

Jeudi, 2 avril (9 h. du soir).

C'est une horrible ville, toute en tôle, dont les cafés

sont en tôle, les hôtels en tôle, les temples mêmes en tôle; avec cela des rues tortueuses, sales, mal entretetenues, des boutiques où l'on vend toutes choses le double de ce qu'elles valent; l'enfer des touristes, le paradis des commerçants.

Nous y sommes arrivés aujourd'hui à 4 heures, et descendus dans le meilleur hôtel, infecte cahute où la chaleur du métal transpire à travers le platras jaune qui le recouvre. On nous octroie à chacun une chambre malpropre, véritable cabane à lapins au ras du sol, sans le moindre seuil, dont le plancher bâille le long des simaises, se parsème agréablement de petites crottes de souris. Des chiasses de mouches criblent les murs. Une table de toilette branlante porte une cuvette ébréchée. Au porte-serviette, pend une torchon souillé où se voit encore la trace crasseuse des doigts du précédent locataire. La lumière magnifique d'une lampe électrique répand sa splendeur sur ce délabrement.

J'installe sommairement mes colis, et vais régler notre cocher, nègre hideux, coiffé d'un chapeau mou à larges bords. Coût : 10 shillings. Pour cinq minutes de course, c'est un taux respectable : nous sommes dans la ville des diamants. — Le soir, au restaurant de l'hôtel, chacun nous regarde avec curiosité; se demande ce que diable peuvent bien venir faire ici ce trio de Français à l'allure insouciante, dégagée. Notre manière d'être, en effet, contraste avec les habitudes du lieu. Nous causons, rions, regardons de côté et d'autre, savourons longuement notre café en bavardant. Mais que d'efforts pour dîner lentement! A peine

a-t-on vidé son assiette qu'un domestique hindou se précipite, la carte à la main, forçant votre choix ; et comme je me défends, comme je lui explique que je désire souffler, attendre mes amis, il me regarde d'un air ahuri : *Times is money*.

En ce moment, j'écris dans le salon de lecture où ne lit personne. Tous les locataires se sont évanouis, je ne sais où, ni par où.

Vendredi, 3 avril (midi).

Si le logis se contentait d'être malpropre, passe encore, mais il est habité, et habité par des hôtes extrêmement désagréables. J'ai passé ma nuit de bout, à pourchasser de malencontreux insectes qui se glissaient sous mes draps, et me mirent en sang de la tête aux pieds.

Ce matin, nous nous rendons aux bureaux de la *de Beers Company*, afin de solliciter un permis pour la visite des mines. Les lettres de lord Lansdowne font encore leur effet. Sur leur présentation, un vieil employé rèche s'adoucissant tout à coup, avec un sourire mielleux, qui découvrait ses dents jaunes, nous accorde ce que nous demandons. Puis, nous parcourons la ville.

Et l'impression d'hier ne change pas, elle s'accentue plutôt. Nous n'avions pas l'idée d'une pareille hideur, d'une semblable désolation ; nous ne pouvions pas imaginer des maisons, des temples, des constructions, depuis la plus mesquine jusqu'à la plus grande, construites en tôle du sommet à la base, dont les parois s'enfoncent directement dans un sol poussié-

reux, sans le moindre soubassement de pierre qui les supporte. La plus médiocre de nos maisons deviendrait ici un palais. — Voilà pourquoi notre logis, tout infect qu'il soit, prend des allures de grand hôtel.

En réalité, Kimberley reste un camp minier, une cité artificielle, qui naquit avec les mines, en vit actuellement, mourra avec elles. Cette impression s'accroît encore lorsqu'on atteint les faubourgs de la ville. Au delà, tout autour, c'est la plaine, la solitude immense, que je vous ai décrite en arrivant. — Les hommes ne se sont pas étendus jusqu'ici comme une tache d'huile, cédant à une pression interne, élargis par la croissance régulière d'une natalité trop forte. Ils ont bondi comme des sauterelles, attirés par l'appât du gain, sans toucher, sans féconder les espaces intermédiaires.

D'autres cités artificielles, elles aussi, Mafeking, Bulawayo, Salisbury, se sont fondées de semblable manière, plus haut dans le centre de l'Afrique, au hasard des découvertes minières, reliées entre elles aujourd'hui par un moyen artificiel encore : la voie ferrée.

Et je ne puis m'empêcher de songer au commencement de cette ville, il y a trente-cinq ans à peine, lorsque l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui n'était encore qu'un désert. Que de hasards ! Quelle singulière aventure !

D'abord, deux découvertes, soudaines, foudroyantes de diamant sur la ferme du boër Van Niekerk, une fortune constituée tout à coup. La nouvelle s'en répand, et c'est alors un vertige, une ruée formidable.

En moins de deux ans, 10.000 hommes sont campés sur les bords du fleuve Orange, fouillant ardemment le sol, désagrégeant ses cailloux ; et d'autres arrivent encore, des centaines d'individus enfiévrés, hâves, décharnés, franchissant des espaces immenses, accroupis sur des chars à bœufs, voyageant, pendant des jours et des jours, sous la chaleur écrasante, atteignant enfin cette solitude, rassemblés au bord de ce fleuve aux eaux brunes, isolés, séparés du monde, n'ayant pour aliments que des conserves douteuses, parfois un peu de viande fraîche que leur apporte un pauvre fermier du voisinage. Et parmi ces misérables, se trouve Cecil Rhodes, inconnu, pâle, anémié, mourant, ressuscité tout à coup, au milieu d'une opulente fortune; dictateur de l'Afrique du Sud.

Quels hommes que ces pionniers! Quelle page superbe de magnifique énergie!

Cependant, des rumeurs circulent parmi les prospecteurs de l'Orange ; on a trouvé des diamants sur le territoire de deux fermes, Du Toits Pan et Bultfontein. Nouvelle migration. L'année suivante, deux autres mines sont découvertes, de Beers, Kimberley ; et la ville d'aujourd'hui se fonde, s'arrondit en croissant autour de ce champ de diamants de trois milles et demi de diamètre, lopin de terre où gisent des milliards ; la contrée la plus riche qui soit au monde.

Quant à la formation géologique du sol, elle est curieuse. Les mines diamantifères de Kimberley sont des cheminées, anciens cratères éteints remplis par une montée de boue volcanique, qui, fait étrange, s'arrêta à hauteur du sol, ne dépassa les bords du cratère

que d'un léger dôme, parfois même se figea en creux, formant alors une dépression circulaire au milieu de la plaine environnante. Des diamants brisés attestent, par cette rupture, qu'ils ne se sont pas formés en place, mais que, poussés des profondeurs du sol vers la surface par un flux boueux, ils se fendirent ensuite dans les craquements successifs de la roche refroidie. Outre les diamants, cette boue contient encore toute une série d'autres cristaux dont les rubis et les grenats comptent parmi les plus précieux.

Comme nous devons être à deux heures à la *de Beers*, nous déjeunons d'une haleine cette fois, en face de trois Anglais, aux dents de loup, qui, droits, les coudes au corps, sans quitter la fourchette et le couteau suivant la mode anglaise, dévorent silencieusement la série de portions qu'un domestique hindou, non moins taciturne, fait rapidement défiler devant eux. Le plus grand, de temps à autre, nous considère avec un regard féroce, d'autant plus effrayant qu'il n'y met aucune intention particulière de méchanceté à notre égard, et que toute cette cruauté provient simplement du calme implacable et naturel de deux yeux sauvages profondément enchâssés sous une rude arcade sourcilière. L'homme maigre, osseux, un grand squelette habillé, aux longs pieds, aux poings formidables, porte jeune. Sa figure annonce 25 ans au plus. D'ailleurs, tous les Anglais présents ici paraissent avoir de 20 à 40 ans. Tous dévorent plutôt qu'ils ne mangent. Ils arrivent, s'installent, on les sert, ils mastiquent, puis quittent la table, sans mot dire, sans

rire, sans souffler. Visiblement ils regrettent le temps perdu à déjeuner ; ils considèrent un repas comme une désagréable nécessité ; ils engloutissent leur nourriture avec la même impassibilité qu'une locomotive son charbon. Aussi, cette table d'hôte m'apparaît-elle sinistre, morne, effrayante de tension nerveuse, de *struggle for life.* Où sont nos boulevards, et nos jeunes élégants suçant la pomme de leur canne à la devanture des cafés? Comme je voudrais les voir 24 heures à Kimberley, assis en face de ces grands animaux superbes!

Ce qu'il y a d'insupportable, par exemple, c'est la soif. Les Anglais y semblent habitués, mais moi, Français, nouvel arrivant, et par cette chaleur, j'en souffre cruellement. Aucune carafe, aucune bouteille sur la table, nul verre. L'Hindou qui vous sert vous demande discrètement : « *What do you wish to drink?* — Que désirez-vous boire? » Généralement on répond « *Nothing.* — Rien du tout. » Nous, nous choisissons de la bière ; c'est, paraît-il, ce qu'il y a de moins cher. On nous apporte alors sur un plateau trois verres brillants, superbes, à moitié pleins, hélas ! L'Hindou les passe par-dessus nos têtes, les fait descendre délicatement devant nous ; les cinq doigts verticaux groupés autour de leurs bords, la paume de la main formant dôme au-dessus du liquide mousseux qui décroît. Puis, de suite, il nous présente la note ; 2 schellings chacun : on croit rêver. Rien n'est plus exact cependant, croyez-le. A ce taux exorbitant on préfère s'abstenir. Aussi les Anglais se contentent-ils, après leur repas, d'avaler tristement un modeste café

au lait. Et nous trois, en ce moment, avec nos bocks blonds posés devant nous, nous avons l'air de grands seigneurs, de sybarites français qui ne se refusent rien. J'en rougis presque.

Morale ! Kimberley n'est pas une ville drôle. Venez-y avec le dessein d'y faire fortune, et fuyez au plus vite. C'est d'ailleurs la conception de tous les gens assemblés ici, dont pas un seul, je pense, n'y rêve une villégiature.

A l'heure dite, nous arrivons à la porte de la *de Beers*. Un officier anglais, mince, correct, s'y trouve déjà, accompagné d'un de ses amis en civil, portant la casquette traditionnelle anglaise, cette casquette de laine à petits carreaux, souple et veule, qu'affectionnent nos palefreniers. Echange de saluts plutôt glacials, arrivée du gardien, grand vieillard moustachu, rouge, rogue, à l'allure militaire, qui nous fait signe, et nous précède. Tous les six, nous partons pour la mine, une, deux, en marquant le pas.

Nous voici au bord du trou, du grand trou de 300 mètres de diamètre, et de 150 mètres de profondeur, sorte de cratère immense, creusé dans l'ancien cratère éteint, au moment où les fouilles se faisaient à ciel ouvert.

C'était alors, paraît-il, un spectacle singulier. De longs fils d'acier, tendus des profondeurs aux bords supérieurs de l'excavation servaient de rails à de petits chariots de fer qui dégringolaient et remontaient prestement, portant leurs charges d'hommes et de minerai. — Mais des éboulements se produisirent, ce mode d'exploitation dut être abandonné, l'on creusa ces

grands puits verticaux et ces galeries souterraines par lesquels s'exploitent les mines aujourd'hui. Une mince balustrade de bois surplombe ce gouffre jadis plein de diamants. Un mineur qui travaille tout au fond de l'excavation, à l'extrémité d'une galerie souterraine qui y aboutit, semble à peine gros comme une fourmi.

Nous nous dirigeons maintenant vers cette tour de fer que nous apercevons là-bas, avec ses grandes roues tournantes à son sommet, et sa cage de tôle qui va et vient incessamment au milieu de ses fines armatures. — C'est un des puits extracteurs de la *de Beers*. De petits wagonnets bâillent à son pied. Tout à coup, ils reçoivent la formidable décharge du minerai jeté sur eux par la grande cuve oscillante que les poulies alertes viennent de remonter des profondeurs. Un grondement sourd, comme un coup de tonnerre, une fumée de poussière, puis les câbles filent, les roues supérieures tournent, et la cage énorme s'engloutit à nouveau, avec une rapidité vertigineuse et mol e.

Les wagonnets, pleins jusqu'au bord, vont s'en aller eux aussi. Des nègres les accrochent à un cable métallique horizontal, animé d'un mouvement sans fin, et les voilà maintenant, une vingtaine, avec leur dôme de terre bleue, leurs petites roues qui semblent ne pas pouvoir tourner assez vite, trottant tout seuls dans la plaine l'un après l'autre. sous le long câble mouvant que l'on ne voit pas glisser. — A deux milles de distance, ils déverseront ces roches sur les surfaces d'étendages, où, durant six mois, elles resteront exposés à l'air, au soleil, et aux pluies. De temps

à autre, on les écrasera même sous de lourdes herses à vapeur.

Quand nous pénétrons dans la chambre des machines, les volants immenses sont en plein mouvement. Des bras de fer s'agitent, des poulies tournent, des courroies flottent. — Comme personnel, un seul employé, assis au fond de la salle, calme, la main sur un levier, le regard fixé haut, sur le sommet du puits extracteur qu'il aperçoit à travers l'enchevètrage des machines, par un couloir de jour. — Sans hâte, sans effort, il abaisse légèrement le bras. Un demi-tour à peine, et moelleusement les volants énormes s'arrêtent, les pistons exhalent deux ou trois expirations mourantes; et de ce grand tumulte il ne reste plus rien : le silence. Une pression de la main, et le mouvement recommence, accéléré, rapide, dans un bruit assourdissant. De trois en trois minutes, la manœuvre se reproduit avec une régularité parfaite. L'obéissance souple de ces machines est impressionnante, vraiment.

Mais notre guide se montre impitoyable! et l'on ne peut demeurer. Il nous entraîne et nous fait prendre place sur un petit banc roulant posés sur des rails à voie étroite.

Nous y voici donc assis tous les six, dos à dos, un moutard nègre y accroche une mule, s'accroupit, je ne sais comment, à son extrémité, et l'attelage part au galop dans la direction des grandes bâtisses de bois qui s'allongent au loin devant nous. — Çà et là s'élèvent des collines de terre verte, d'un vert singulier, tirant sur le bleu clair, comme celui de l'eau de cuivre : ce sont les résidus boueux des mines, ce qui reste

de la *bleue* après l'extraction des diamants. A nos pieds, le sol file, nu, sans le moindre brin d'herbe, uni comme l'aire d'une grange. Les fers de la mule nous jettent des plaques de boue.

Auprès des grands hangars, c'est un bruit, une activité, un enchevêtrage de machines inouis. Il y a là deux bâtiments, l'un qui sert au broyage des parties dures (les *lumps*) que ni le soleil, la pluie, les herses n'ont pu disjoindre, l'autre, sorte d'immense moulin où sont lavées et criblées les pierres définitivement désagrégées. Entre les deux, se dresse un échafaudage de bois, plan incliné avec quatre rails sur lesquels des câbles métalliques tirent de longues cuves en tôle dont la boue ruisselle. C'est du sommet de ce bâtis que se déversent les résidus, formant ces collines verdâtres dont je vous ai déjà parlé.

Nous visitons l'usine de broyage, où les grands concasseurs Commet brisent avec un bruit lugubre, dans leurs entonnoirs d'acier, les roches que l'on y précipite; puis nous circulons dans les galeries du second bâtiment, au pied des *pulsators* et des *vanners*, appareils destinés à cribler le minerai suivant la densité

Depuis la base de ce hangar jusqu'au sommet, c'est un tremblement continu de toiles agitées d'un mouvement sans fin, d'une constante vibration. Elles se meuvent au fond de longues cuves de bois inclinées d'où l'eau entraîne les boues légères, laissant au contraire subsister les parties lourdes, cailloux noirs semblables à du charbon, parmi lesquels sont disséminés les cristaux précieux. Un ouvrier plonge la main dans un de ces cribles, et ramène une pleine poignée de

pierres sombres parmi lesquelles scintillent un petit diamant et un rubis magnifique, puis il écarte les doigts, et le tout s'égrène, disparaît, se replonge sous l'eau jaunâtre, distrait, pour un instant seulement, de son inéluctable destination.

Enfin, nous voici à l'atelier de triage, dernière opération que subit la matière diamantifère. Des ouvriers nègres et blancs se tiennent debout devant des tables de zinc, sur lesquelles s'étalent les cailloux noirs que leur apportent les ouvriers après les derniers cribles opérés par la machine. A un mètre derrière eux, une rampe de cuivre les éloigne des visiteurs. Je m'y accoude et les regarde. Ils travaillent avec une dextérité surprenante, d'un coup d'œil aperçoivent le moindre diamant, le saisissent à l'extrémité d'une petite pince d'acier, le jettent dans l'un des godets de zinc rangés à côtés d'eux, le classant suivant sa pureté, sa forme, ou sa grosseur. Un ouvrier renverse devant nous un de ces godets, et c'est aussitôt un ruissellement de rubis et de diamants, parmi lesquels il s'en trouve de superbes. Sur cette table, à quelques mètres de nos yeux, s'étalent certainement des centaines de mille francs, et le spectacle est étrange de voir ces hommes manier de telles pierres, avec la même insouciance que nous autres une poignée de cailloux. Je ne puis arracher mes regards de ces quelques centimètres carrés où tant de richesses éclatent. Je m'étonne moi-même de la fascination réelle, inouïe, qu'exerce ce cristal, banal par lui-même, ne suscitant aucune impression artistique élevée, évoquant simplement l'idée d'une valeur exorbitante, d'une valeur

qu'il doit seulement à la vanité des femmes, à l'incroyable imbécillité des hommes.

Dix mille nègres, deux mille blancs, travaillent aux mines. Des grèves seraient à craindre, qui, dans ces pays, prendraient très vite des allures de révolte, mais l'administration, précautionneuse, possède une artillerie particulière, destinée charitablement à l'usage de ses ouvriers. Elle n'hésiterait pas à s'en servir, à bombarder les noirs en cas d'émeute. De plus, ceux-ci sont parqués dans des quartiers spéciaux, dont ils ne peuvent sortir, et nous allons, avant de quitter la mine, visiter le *compound* célèbre où la compagnie les héberge.

Cinq minutes de marche, et nous entrons dans un campement que protège une double enceinte, en tôle ondulée, bien entendu. Un grillage horizontal se rabat, comme une véranda, au sommet de la clôture intérieure, s'opposant à ce qu'un objet puisse être lancé au dehors. Comme nous franchissons la porte, un employé de la *de Beers* délivre des permis aux ouvriers qui remontent de la mine. A la file, tous passent devant lui, sont minutieusement examinés, fouillés parfois; puis l'autorisation leur est donnée de pénétrer à l'intérieur. Ce contrôle se renouvelle, paraît-il, à toute descente, à toute montée des galeries, et notre guide ajoute de curieux détails sur les conditions du contrat intervenu entre ces travailleurs et la compagnie.

Tous ces nègres, nous dit-il, signent un engagement de trois mois au moins, abdiquant durant ce laps de temps toute liberté, devenant en quelque sorte

la propriété, la chose, de la *de Beers*. Ils ne sortent plus du *compound*. S'ils tombent malades, ils entrent à l'hôpital de la compagnie ; lorsqu'ils désirent parler à quelqu'un des leurs ils ne peuvent le faire qu'à travers un double grillage comme celui usité dans nos prisons. La viande, le pain, les boissons, les vêtements, toutes choses usuelles, leur sont vendues à l'intérieur de la mine. La journée de travail qu'ils fournissent est de huit heures, la moyenne de leurs salaires oscille entre trois et cinq francs, certains atteindraient même huit à dix francs. Qu'une telle existence, pour ces noirs, soit le bien-être, je le veux bien. En tous cas, c'est le bien-être dans l'esclavage.

Mais avec leur insouciance de grands enfants, eux, ne paraissent pas s'en apercevoir. Les uns dorment, étalés sur le ventre, en plein soleil ; d'autres vous regardent passer, accroupis à terre, les jambes droites, les genoux sous le menton, les bras enlacés autour des tibias comme un collier. D'affreuses couvertures grises, banales, réglementaires, les drapent pour la plupart. Certains ont conservé leur tenue de travail, plus abominable encore, pantalon de toile souillé, bourgeron de treillis, chapeau mou cabossé, aux bords rabattus, entré jusqu'aux oreilles. Leur face simiesque apparaît là-dessous, informe, comme sous une cloche à melon.

Des deux côtés, au ras de terre, leurs cabanes en tôle ondulée s'alignent, à moitié cachées par des files de pantalons, de chemises, et de torchons qui sèchent sur de longues tringles. D'énormes galets noirs posés sur le toit de tôle l'empêchent de s'envoler. Et quand

nous quittons le *compound*, l'heure du repas approche sans doute, car des groupes commencent à se former. Les nègres, l'œil allumé, la figure réjouie, s'accroupissent en cercle autour de marmites fumantes, sous le ventre desquelles s'écrasent de larges flammes étalées.

Samedi, 4 avril (6 heures du matin).

Je fais aujourd'hui exception à mes habitudes, je continue ce matin mon journal. J'ai eu hier une intéressante conversation avec un jeune Anglais établi ici; je m'empresse de la consigner.

Nous avons fait sa connaissance hier soir, en dînant, d'une façon inattendue et banale, en lui demandant de la moutarde. La glace se rompit, nous échangeâmes quelques mots, et tous quatre, nous voici faisant un tour de promenade, à la fraîcheur, dans les rues de Kimberley. — Peu de passants, aucune voiture, des rues excentriques, obscures, un sol inégal, et partout le silence. Cependant, lorsque nous passons devant un temple, on entend monter les chants rigides et graves des protestants assemblés, et j'admire vraiment ces hommes, si âpres, si rudes, si complètement tournés vers la conquête des biens matériels, qui néanmoins ont su conserver, avec un dogme rigide, le culte supérieur des grandes lois morales.

Et comme nous parlons de la *de Beers*, narrant la visite que nous avons faite de ses chantiers aujourd'hui, je reviens à une idée qui me travaille, et voici ce que j'expose : « Puisque les diamants sont indestructibles, chaque production en augmente définitive-

ment le nombre, l'abondance de ces cristaux n'en amènera-t-elle pas la vulgarité; n'occasionnera-t-elle pas une baisse de prix considérable ? »

« Oui, me répond notre compagnon, mais Cecil Rhodes a prévu le cas avant vous. Il a limité le rendement de l'exploitation, afin de maintenir les cours. Jusqu'en 1890, les quatre mines que vous voyez autour de Kimberley travaillaient isolément, se faisaient entre elles une concurrence ruineuse. Cecil Rhodes fusionna alors ces diverses compagnies, monopolisa ainsi le commerce du diamant. Pratiquement, nous sommes actuellement maîtres du marché. Nous avons passé un contrat avec un grand syndicat de Londres, auquel nous vendons, d'avance, notre production totale. La Compagnie, aujourd'hui, extrait à peine le quart des pierres précieuses qu'elle pourrait mettre à jour. Seules les mines de Beers et Kimberley travaillent, la Bultfontein et Du Toits Pan restent en réserve. Une autre convention existe avec les propriétaires de la Jagersfontein. Viennent des découvertes d'autres mines, nous ne les craignons pas. Nos machines sont installées ; le capital en est amorti ; nous pouvons abaisser momentanément le prix du diamant à un taux tel que les nouvelles compagnies ne pourront faire face aux frais de premier établissement et d'extraction. »

« Reste la question d'indestructibilité des diamants, il est vrai ; mais si le nombre de ceux-ci augmente, les besoins croissent aussi. Depuis que nous sommes ouverts, par exemple, la demande des Etats-Unis a plus que quintuplé. Ce pays absorbe, aujourd'hui, à

lui seul, plus de la moitié de notre production totale ; son développement, certes, n'est pas encore sur le point de se terminer. D'autres pays s'ouvriront, se créeront de nouveaux besoins. Quant à notre mine, on n'en peut prévoir la fin. Nos immenses cheminées diamantifères s'enfoncent verticalement dans le sol, et les plus profonds sondages n'en ont pas encore trouvé l'extrémité. Leur teneur en pierres précieuses reste toujours la même ; elle semble même s'accroître à mesure que l'on s'éloigne de la superficie »

Tels furent, hier soir, les prédictions optimistes que nous fit notre compagnon anglais. — Je le quittai, ébranlé, mais non convaincu.

(Même jour, deux heures du soir.)

Ce matin, après avoir rédigé mon journal, j'explore à nouveau Kimberley. — Dans les rues, rien de bien particulier. Çà et là des escouades de nègres balayent l'asphalte, sous l'œil calme d'un *policeman* ; d'autres noirs, en général des bambins, trottent à toutes jambes, avec une petite hotte sur le dos, remplie de pots de lait. Ceux-ci ce heurtent entre eux, et, semblable au bruit répété d'un grelot, l'on entend, à chaque pas du porteur qui vous croise rapidement, léger comme un coureur antique, le tintement clair du cristal.

Un quart d'heure de flânerie dans Du Toits Pan Road et j'arrive à la place du marché, *Market square*. C'est un immense carré, au milieu duquel s'élève l'hôtel de ville, sorte de monument vaguement grec, dont les solides assises de pierre et la blancheur contrastent vigoureusement avec les cahutes de bois et de tôle

qui forment l'enceinte de la place. Ce bâtiment, édifié en 1899, coûta 16.000 livres.

Autour, c'est le grouillement confus d'un marché en plein air. Les étalages de légumes s'amoncellent à terre, envahissent les chariots énormes dont les petits bœufs couchés dorment, écrasés sur le sol jaune. Leur attelage est singulier. Ils tirent, accouplés deux à deux par un bâton posé sur le garrot, retenu sous le cou par une lanière, ou simplement par une grosse corde. Cette lanière entre profondément dans leur chair, ridant la peau pendante et molle de leur gosier. Comment peuvent-ils résister à une pareille strangulation? — Il y a là aussi des mules, et surtout des files de petits ânes gris au nombre de vingt-cinq parfois, ramassés les uns sur les autres, leurs traits arrondis et pendants, chacun ayant le nez posé sur la croupe de celui qui le précède. Vraiment, ils sont gentils et drôles ainsi, avec leurs grandes oreilles mobiles, leurs jambes fines, enchevêtrées, leurs bons yeux doux et tristes.

Au milieu, circule la foule des acheteurs, domestiques cafres pour la plupart, vêtus à l'européenne, hélas! De temps à autre arrive, avec son long fouet, un conducteur de char boër, à la rude carcasse osseuse, au large chapeau plein d'ombre. Il claque de la langue, jette un appel rude, guttural, et l'attelage s'ébranle, les roues grinçantes, s'en va tout doucement dans une de ces rues tortueuses de Kimberley qui, à quelque distance, va finir en pleine solitude, ouverte brusquement sur la plaine, béante sur le désert qui, de toutes parts, nous environne. Certains de

ces chariots font quatre, cinq jours de marche avant d'arriver ici. Les plus proches se mettent en route la veille au soir, et la nuit, de tous les côtés de cet horizon, leurs convois en longues files convergent vers Kimberley apportant avec lenteur les fruits, les victuailles, les légumes dont ses habitants ont besoin. Dès l'aube, le marché commence, à dix heures il se termine, et les conducteurs repartent, vont s'approvisionner à nouveau, puis reviennent quelques jours plus tard.

Des *cape-carts*, voitures de location particulière, stationnent aussi sur la place. Ce sont des charrettes anglaises ou tilburys, aux roues fines, hautes, légères, attelées de deux petits chevaux rustiques. Un nègre les conduit; le prix de location s'élève à 7 schellings 6 par heure, taux raisonnable s'il en fut.

Autour, se groupent les maisons de commerce, les bars, la poste, le télégraphe, un armurier, deux ou trois marchands d'étoffe, un libraire à l'étalage particulièrement bien achalandé. J'y vois des cartes postales de la guerre, des photographies : lord Roberts, Cronje, les monuments funéraires de Magersfontein, enfin des culots de cartouches montés en porte-mine, des éclats d'obus authentiques ou non, des cartouchières en bandoulières, toutes sortes de vieilles défroques militaires.

Grâce à la guerre, Kimberley s'enorgueillit d'une histoire : elle en paraît fière; elle l'étale partout. Aux devantures, se pressent les ouvrages anglais sur la campagne de 1900; les notices spéciales sur le siège de Kimberley.

Ce fut un long siège, mais qui n'eut rien d'héroïque; moins un siège même qu'un investissement et un blo-

cus. Une ou deux sorties malheureuses furent tentées, puis l'on se terra, l'on se barricada, et tout l'effort des défenseurs consista, jusqu'à la délivrance, à supporter la gêne des rations réduites, et l'ennui des jours monotones d'inactivité et d'attente.

Les collines de *tailings* se transformèrent en petits forts à peu près imprenables, les sommets des puits extracteurs se coiffèrent de puissants phares projecteurs qui fouillaient la plaine, cherchant au large les mouvements de l'ennemi, prévenant toute surprise.

Cet investissement dura quatre mois. La rencontre des avant-postes des défenseurs et de l'avant-garde des libérateurs se produisit avec une certaine grandeur dramatique. Voici comment un historien anglais, Conan Doyle, la raconte : « Le 15 février, un corps de « cavaliers, inconnu des deux partis, apparut sur la « plaine, ouvrit le feu, mais à de telles distances qu'on « ne savait au juste sur quelle armée il tirait.

« Une patrouille se détache des avant-postes, l'un « des nouveaux venus s'avance, et sur interrogation « répond : je suis un de ceux du corps de la Nouvelle-« Zélande. Macaulay, dans son rêve le plus hardi de « l'avenir, ajoute orgueilleusement Conan Doyle, « n'aurait jamais osé peindre un New Zélandais, mar-« chant à la délivrance d'une ville anglaise au cœur de « l'Afrique.

« A Kimberley, cependant, on ignore encore ce qui « vient de se passer. La population se masse dans les « faubourgs. Elle regarde anxieusement ce nuage de « poussière qui rampe à l'horizon ; avec espoir et crainte « elle le voit grandir et s'approcher. D'abord on croit

« reconnaître l'armée de Cronje, puis, tout à coup, des « uniformes anglais se dessinent, estompés par la poussière. Les hussards et les lanciers apparaissent, et, « parmi les cris et les larmes, French entre dans Kimberley; tandis qu'autour de la ville se déploie la protection d'une armée nouvelle. »

CHAPITRE V

Blœmfontein.

Départ de Kimberley. — Paardeberg. — Magersfontein. — Récit de la bataille. — Belmont. — Paysage vu de la voie. — Rencontre de trois jeunes Hollandaises. — Récit de la destruction des fermes. — Blœmfontein. — Examen de conscience. La guerre considérée au point de vue anglais. — Visite à quelques notabilités boërs. — Fatalisme de ce peuple. — Chez M. Wessels. — L'intérieur d'une riche ferme orangiste. — La situation actuelle. — Une autre ferme. — Caractère éminemment pastoral du peuple boër. — Considérations sur l'état d'esprit des Boërs. — Visite de la ville. — Les deux palais du gouvernement. — Market square. — Souvenirs de la guerre. — Un récit de Conan Doyle. — Bloemfontein à vol d'oiseau. — Nous quittons cette ville. — Les adieux d'un cuisinier. — La colline de Thaba N'Chu. — Les exploits du général de Wett. — Causerie avec un officier anglais.

Samedi, 4 avril (dans le train).

Nous quittons Kimberley ce soir, par le train de trois heures, et serons à Blœmfontein demain, dans l'après-midi. La voie directe de Kimberley et Blœmfontein reste encore en chantier par suite du retard occasionné par la guerre. Il nous faut donc redescendre à nouveau jusqu'à De Aar junction, prendre l'embranchement de Naauwpoort afin d'atteindre la grande ligne de Cape Town, qui conduit à Blœmfontein.

Nous voyageons, cette fois, non dans le train de luxe, mais dans le train ordinaire ; et bien nous a pris

hier d'aviser la gare de notre départ. De Mafeking, les wagons arrivent bondés ; pas le moindre petit coin. Fort heureusement, ici, l'on retient ses places à l'avance, comme au théâtre.

Dans notre compartiment, se trouve un Boër des environs. Immédiatement, lorsqu'il apprend notre nationalité, il lie conversation. C'est un homme grand, aux mains calleuses, aux épaules carrées, tout en os. Comme la plupart des Boërs il a des yeux gris clair, d'une extraordinaire acuité.

Nous repassons, à toute vitesse, devant les mines de Beaconsfield, et les villages nègres campés au bas des chantiers, puis, nous atteignons à nouveau la Modder River. Notre ami boër nous indique les fameux kopjes de Magersfontein qui descendent par échelons rapides dans la plaine. Une colonne funéraire, fine comme un mât, se profile à leur sommet Cette ligne de coteaux, comme toutes les positions choisies par les Boërs, s'allonge perpendiculairement à la voie ferrée. Au loin, sur la gauche, presque au niveau de l'horizon, se dessine un monticule à peine bleui, le kopje de Paardeberg, l'endroit où Cronje, cerné par lord Roberts, se rendit après neuf jours de résistance.

Les circonstances dans lesquelles se produisirent ces événements sont bien celles que vous connaissez.

A deux reprises différentes, l'armée boër recule, à Belmont, à Grass-Pan, puis elle s'arrête sur les rives de la Modder. Cronje descend de Mafeking avec une troupe de renfort, et prend le commandement. Il dispose ses soldats sur les deux rives du fleuve, il attend. « Les collines et les Boërs, écrit Conan Doyle,

« étaient si entièrement unis dans l'esprit de nos chefs « qu'il leur semblait que les uns ne pouvaient exis- « ter sans les autres, et lorsqu'ils aperçurent la Modder « River, étalant ses méandres brillants au milieu de « la plaine, l'idée d'une résistance possible ne leur « vint même pas. Ils croyaient atteindre sans coup « férir Kimberley, dont, chaque nuit, on voyait, au « nord, à l'horizon, s'allumer la longue lueur frémis- « sante. » Mais le simple passage de la Modder leur fut durement disputé. Après l'action, pendant la nuit, il est vrai, l'armée boër se retira, mais Methuen avait perdu le dixième de son effectif, et trois graves nouvelles lui parvenaient coup sur coup : la défaite du général Gatacre à Stromberg, la tentative du commandant Prinslow à Grass-Pan, sur ses lignes de communication, enfin l'arrêt de l'armée de Cronje sur une très forte position à Spytfontein. Dix jours, il resta sur place, n'osant pas franchir la Modder, attendant des renforts. Ils lui arrivèrent enfin. Le dix décembre, à midi, le général anglais s'ébranle. Il pleut, les troupes bivouaquent sur le sol froid, humide, à trois milles des positions ennemies. A une heure, en pleine nuit, ordre est donné de reprendre la marche, et les hommes, repartent, harassés, dans la brume, l'obscurité et le silence. Tout à coup, on ne sait par quelle subite alarme, le camp boër s'éveille. Un tir plongeant couvre la plaine. Les *highlanders* décimés se jettent à terre : le général Wauchope, qui les commande expire. En moins de cinq minutes 700 hommes sont anéantis ; et le soleil se lève sur un spectacle extraordinaire.

D'un côté, sur les hauteurs, des tranchées silencieuses, terribles! Chaque homme, l'œil au guet, le *mauser* allongé, enfoui dans un trou, caché par une roche, invisible. De l'autre, un tiers de l'armée anglaise, couché dans la plaine, les soldats rasés sur le sol, immobiles, évitant le moindre mouvement, qui attirait sur eux l'arrivée d'une balle infaillible. Vers le soir, Methuen, avec des renforts et du canon, prend les tranchées en enfilade, dégage enfin les débris de ses régiments d'*highlanders*. Mais il perd un millier d'hommes, 57 officiers, et se retire derrière la Modder. Cronje reste dans ses tranchées, maître du champ de bataille.

L'humeur intraitable du vieux général s'accrut de tout l'orgueil de cette nouvelle victoire. Dès lors, il n'écoute aucun conseil; il se croit infaillible, incapable d'une erreur, presque un demi-dieu. A Villebois-Mareuil, qui le presse de prendre l'offensive, il répond avec hauteur : « Monsieur, je chassais avant vous. » Il commet cette lourde faute militaire, de rester sur la défensive, de s'immobiliser dans sa position.

Cependant Roberts, Kitchener, French, se concertent à Cape Town: un grand mouvement tournant est résolu, avec un double objectif : délivrer Kimberley, faire l'armée boër prisonnière. Le 15, toute la cavalerie de French, 2000 sabres, déborde Cronje sur son aile droite et se jette dans Kimberley. — Vingt-cinq mille fantassins, huit mille cavaliers, avec quatre-vingt-dix-huit canons et 700 wagons que traînent 12.000 mules et bœufs s'avancent sur son aile gauche, au milieu de l'état d'Orange, sous les ordres de Roberts et de

Kitchener. Alors Cronje se réveille, s'étire, se décide ; il sort de ses tranchées, s'éloigne, mais avec quelle lenteur ! Alourdi de ses gros canons et de ses chariots immenses, il se traîne vers Blœmfontein, s'acharnant à ne pas vouloir les abandonner, conservant au milieu de son armée une colonne de femmes et d'enfants qui l'attarde. A la nouvelle de son départ, brusquement, French quitte Kimberley ; il suit Cronje comme une bête qu'on traque ; il se rabat sur sa ligne de retraite. Ses soldats, « chancelants de fatigue », sous un climat impitoyable, font un effort désespéré. Knox, Kitchener accourent du Sud, à marches forcées, eux aussi ; 40.000 hommes convergent sur Paardeberg, où Cronje vient de s'arrêter, surpris. Pendant neuf jours, du 18 au 26, l'armée innombrable des Anglais s'accroît toujours. Brigade sur b igade, elle arrive de l'horizon comme les flots d'une mer autour d'un rocher. Le *laager* du général boër disparaît sous la mitraille, et le 27, au matin, Cronje se rend sans conditions avec ses 4.000 hommes.

L'après-midi du même jour, écrit Conan Doyle, on vit défiler une colonne de prisonniers sur la route de Modder River ; « et c'était bien, ajoute-t-il, la plus sin-
« gulière fraction de peuple que l'on ait pu voir alors
« sur la terre : hâves, déguenillés, grotesques, si la
« valeur pouvait l'être, quelques-uns avec des para-
« pluies, des pots à café, des casseroles, presque tous
« une Bible sous le bras, leur baga e favori. C'est
« ainsi qu'ils sortirent de leurs dix jours d'histoire
« glorieuse. »

Glorieuse, certes, je veux bien le croire, car l'his-

toire dira simplement que la plus puissante nation du monde dut appeler 40.000 hommes de tous les coins du globe pour en réduire 4.000 ; et ce sera le seul éloge des vaincus.

Et notre compagnon boër, avec lequel nous parcourons ce récit, ajoute, étendant le bras, indiquant successivement tous les côtés de l'horizon, cette phrase saisissante et biblique : « *They were, seen everywhere ; they were as numerous as locusts.* — On en voyait partout ; ils étaient nombreux comme des sauterelles. »

Le soleil se couche, lorsque nous arrivons à Belmont La plaine se remplit d'ombre. Il y a là trois kopjes considérables, affectant la forme de buttes de tir, dont on ne distingue déjà plus que la silhouette. Ce fut à cet endroit que Methuen livra sa première bataille.

La nuit noire nous surprend à Witte Puts station ; à Orange River nous descendons pour dîner. J'ai la fortune inestimable d'y trouver un grand plat de choux, qu'au grand ébahissement des Anglais je verse tout entier dans mon assiette.

A mon retour dans le wagon, notre Boër, confortablement installé devant des victuailles dépecées, fume gravement une bonne bouffarde. Un immense compatriote, long comme un boa, accouru d'un compartiment voisin pour bavarder avec lui, se tient à ses côtés, et je m'écrase, recroquevillé dans mon petit coin. A un certain moment, leurs souliers les gênent ; ils les enlèvent. — Nulle demande d'autorisation, aucune excuse, rien. Ces hommes ont, dans leur *veldt*, une telle habitude des coudées franches qu'ils ne peu-

vent se plier aux coutumes sociales dans l'exiguïté d'un compartiment. Ce sont de braves rustres, pas tout à fait des sauvages, cependant, comme le veulent les Anglais.

Dimanche, 5 avril.

La nuit fut ce qu'elle est toujours en wagon, entrecoupée de réveils en sursaut, de chocs inattendus A la pointe du jour, je me lève. Nous sommes à Naauw Poort junction. Nous allons maintenant remonter en ligne droite sur Blœmfontein.

Ce que j'apprends ici, c'est à ne plus médire des chemins de fer français. Quelle admirable institution à côté de celle dont nous jouissons! Touristes qui brûlez de nous imiter, retenez ceci, vous ne le trouverez dans aucun guide : lorsque vous prendrez un train, comptez toujours sur trois heures de retard. A cette seule condition vous arriverez à l'heure prévue.

A minuit, en passant de Aar junction, je m'en vais quérir au *refreshment room* un verre et deux bouteilles de bière. Bien m'en a pris, car c'est aujourd'hui dimanche, et l'on ne trouve rien à Naauw Poort. Pour tromper l'ennui, on fait sauter le bouchon de l'une d'elles, et nous trinquons : « Vive la France! » Au-dessus de moi, le Boër ronfle comme un tonnerre.

Quand nous repartons de Naauw Poort, le soleil se lève. Sur le sol, dans la plaine, s'étendent les grandes ombres des kopjes, tout roses dans ses premiers rayons; et partout de petites roches se dressent, vivement éclairées, posées à l'extrémité de taches brunes toutes allongées du même côté.

Le trajet jusqu'à Blœmfontein n'offrira rien de bien intéressant. — Un instant, à dix heures, le fleuve Orange nous apparaît, plus large qu'à Kimberley, son lit encombré de bancs de sable jaunâtres, entre lesquels se multiplient des ruisseaux rapides. Une rangée d'eucalyptus pousse sur ses rives; et ce rideau d'arbres pâles indique son cours dans la plaine, comme les peupliers au bord de nos fleuves.

Toujours la friche, des kopjes, la même perspective de terre nue et de cailloux noirs. Les *blockhaus* succèdent aux *blockhaus*, les chevaux morts aux chevaux morts comme sur la ligne de Kimberley. — Pas un homme, nul troupeau, rien de vivant. Le pays cependant dut être autrefois plus animé : la dévastation actuelle semble l'effet de la guerre. De petits bouquets d'eucalyptus apparaissent en effet çà et là, abritant des murs en ruines, parfois des maisonnettes de brique récentes couvertes en tôle. Ce sont là des vestiges de fermes dévastées, et de nouvelles habitations que l'on tente de réédifier. — A ce moment, notre Boër se lève, il me passe son gros soulier vers le nez, balance un instant ses jambes lourdes, puis glisse de sa couchette craquante, m'éclipsant le jour par son grand diable de corps osseux qui n'en finit plus.

Il prend sa brosse, son peigne, se râcle la tête au-dessus de la mienne, fouille dans son panier, en sort un *cake* qu'il me faut absolument partager avec lui. Le brave rustre que voilà !

Le train stoppe, je me penche à la portière. Un beau soleil, une petite gare, avec une dizaine de personnes sur le quai. Trois jeunes Hollandaises montent dans

notre compartiment. Nous y étions déjà au complet, nous y voilà empilés maintenant comme des conscrits se rendant au corps. Notre ami boër sert de trait d'union, et la connaissance se fait.

Ces jeunes filles, en bonnes calvinistes fidèles, se rendent au village voisin pour y assister au prêche protestant; elles nous montrent, près de la voie, l'attelage de mules qui vient de les amener. Leur petite ferme se trouve très loin, dans cette plaine, disent-elles, tout à fait au-dessous de notre horizon. Des amis les ont accompagnées, pauvres depuis la guerre, qui ne possèdent ni bœufs, ni mules, pour franchir ces distances, à peine une vache et quelques moutons, nécessaires à la reconstitution des troupeaux. — Alors, on se serra dans la carriole, et l'ont vint ensemble jusqu'ici, avec une fraternité charmante. Et tout cela conté de façon gracieuse, dans un anglais incorrect, mais simple, que je comprends presque, moi qui sais à peine la langue.

Attentivement, je regarde toujours le pays qui m'environne; il est désert. La gare, petite maison de brique au toit pendant, s'ennuie là, toute seule, à l'intersection de cinq ou six grandes routes qui la quittent très vite, s'écartant de tous côtés sur la plaine, comme les rayons d'une étoile. Par elles, tous les dimanches, arrivent les boërs du fond de leurs déserts, et c'est pour des hymnes et des cantiques que le train draîne, en passant, ces rudes solitaires primitifs

Nos jeunes compagnes se familiarisent; elles nous

content maintenant quelques détails horribles de cette guerre ; leurs fermes envahies par des soudards anglais, brutaux, froidement cruels, la maison mise au pillage, le prélèvement par la soldatesque de tout ce qui lui agrée ; enfin les dix minutes réglementaires accordées aux habitants pour arracher du logis les objets de première nécessité. Et voici les femmes, les enfants traînant rapidement au dehors les draps, les lits, les couvertures, des subsistances lorsqu'ils le peuvent ; puis tous s'éloignent anxieux, raidis par l'émotion. — Une flamme, une détonation, un nuage de fumée ; et la ferme reparaît disloquée, éventrée, sans toit, parfois totalement écroulée, un monceau de ruines. — Avec une rage silencieuse, les soldats anglais scient au ras du sol les arbres fruitiers ; parfois, l'un d'eux arrose de paraffine les dernières subsistances que ces malheureux viennent d'arracher à la destruction. Et c'est alors le départ pour les camps de concentration. — Deux de ces jeunes filles y sont allées, et, pendant tout le temps de la guerre, nous disent-elles, nous sommes restées seules ; nos pères et nos frères tenaient la campagne, combattant sous les ordres du général de Wett.

Alors, je demande quelques renseignements sur la situation économique du pays et voici ce que j'obtiens :

Avant la guerre, une ferme moyenne possédait 2.500 moutons, elle en a 50 aujourd'hui. A la paix, il lui en restait deux ou trois, souvent aucun. On trouvait de 10 à 12.000 moutons chez les plus importants fermiers de l'Orange ; chez les mêmes propriétaires on aurait peine maintenant à en compter 500 Le nombre des

chevaux oscillait entre une moyenne de 150, et un maximum de 1.500 à 2.000. Il est descendu à deux, puis remonté à cinq environ. Quant aux arbres, les Anglais donnaient ordre systématiquement de les détruire dans les fermes qu'ils ne faisaient que traverser. Ils ne les respectaient que dans les habitations où séjournaient leurs troupes. Or, des arbres en pleine croissance, dans ce pays sans eau, valent un trésor. Deux jeunes eucalyptus aujourd'hui coûtent cinq livres. Et pourtant, ce sont les Transvaaliens, nous dit-on, qui implorèrent la paix. Il est vrai que deux mille femmes et enfants à moitié nus, sans subsistance, erraient au nord du Transvaal, traqués par les nègres armés que l'Angleterre laissait agir. Continuer la guerre, c'était les sacrifier ; c'était peut-être risquer la destruction de la race.

Tandis que cette curieuse conversation se poursuit, j'examine plus attentivement encore le pays. En effet, j'aperçois maintenant des monceaux de ruines plus nombreux, et des *kraals* à bestiaux abandonnés, attestant une vie plus intense que celle d'aujourd'hui, annonçant que ce pays vient d'être rendu, hier seulement, à la solitude.

Lorsque je me retourne, nos jeunes compagnes boërs font admirer à mes amis leurs parures et leurs bijoux ; mais de bien simples, de bien pauvres bijoux. Comme bague un fil d'or, comme bracelets des cercles en argent unis. Une de leurs broches porte en son centre le portrait du président Steijn, et elles nous parlent de l'homme avec cette volubilité, cet enthousiasme, caractéristique de la jeunesse lorsqu'elle admire. S'y mêle-t-il aussi un peu de cet amour vague, indéter-

miné qu'à leur insu ressentent si souvent les jeunes filles, je le crois; et, songeant à la pièce célèbre de Rostand, que certains trouvaient trop romanesque, je me demande, en regardant le portrait de cet homme gros, barbu, sans élégance, mais héroïque, si ce n'est pas un sentiment réel, chez les êtres simples, d'aimer quelqu'un, non pour sa grâce physique, mais surtout pour sa beauté morale et le rayonnement de son âme.

A une autre petite station, nos aimables compagnes descendent. Voici que toutes trois nous font très gentiment leurs adieux. Je les suis un instant du regard sur le grand chemin qui s'en va tout droit dans la plaine, vers un minuscule village que l'on aperçoit là-bas. Elles marchent droites, la taille souple, les hanches opulentes, comme de véritables Hollandaises de Rubens qu'elles sont; puis le train repart, fait un détour, et le charmant tableau s'évanouit à jamais.

A trois heures nous arrivons en gare de Blœmfontein.

Lundi, 6 avril.

J'avais juré de ne plus vous entretenir de toutes ces misères, car elles se reproduisent toujours les mêmes, à chaque nouvelle villégiature, mais cette fois, vraiment, il en faut une mention spéciale. Elles étaient en si grandes masses, on les voyait faire de telles manœuvres de cavalerie sur les murs, les plafonds et les draps, lorsque brusquement on allumait l'électricité; elles vous assaillaient avec une si belle ardeur, que cela fera peut-être un souvenir marquant de voyage, mais que,

la nuit dernière, ce fut tout simplement insupportable.

Déjà, à la gare, j'avais eu le pressentiment du lieu, en voyant la pauvre carcasse de voiturette disjointe où s'entassaient nos bagages.

Ce matin donc, j'ai quitté cette demeure trop hospitalière, mais dont les hôtes ne me convenaient point. Je me suis installé dans une maison voisine. Les insectes se montrent en moins grand nombre et plus discrets. En saupoudrant mon lit de poudre insecticide, peut-être arriverai-je à dormir. Plus intrépides, mes amis demeurent fidèles à l'ancien poste; pour la première fois, nous nous trouvons séparés.

Aujourd'hui, nous ne faisons rien, une ou deux visites, et c'est tout. Le soleil luit, ce soleil d'Afrique plus brillant que le nôtre, dans un ciel plus inaltérablement bleu. Ma double porte ouvre sur un balcon de bois ouvragé; devant moi, avec ses maisons blanches et ses jardins, s'étend toute la petite ville de Blœmfontein. J'aperçois là-bas, au loin, la ligne nette de la plaine, cette ligne tranchante, sans brouillards, comme nos horizons après la pluie.

Quelles heures seraient plus propices pour feuilleter un peu ce journal, pour recommencer rapidement tout mon voyage? Suis-je resté fidèle à mes résolutions? Ai-je enregistré inaltérablement ce que je voyais, ce que j'entendais? Je le crois. Je ne veux être ni pour les Boërs, ni pour les Anglais; je laisse les choses agir sur mon intelligence : je transcris. Pourtant, lorsque j'arrive au passage que j'écrivais hier, à cette description de la désolation qui s'étend actuellement sur ce pays, je réfléchis malgré moi. Je fais alors

plus qu'enregistrer, je raisonne. Une telle destruction, aussi sytématique, ne fut-elle pas nécessaire? La guerre une fois déclarée, l'Angleterre, pour triompher, ne se voyait-elle pas acculée à conduire les opérations comme elle l'a fait? Peut-être. Il faut avoir vu ce pays, ces plaines immenses, ces étendues véritablement sans limites, pour apprécier sainement les choses. Le climat à part, c'est une autre campagne de Russie que les Anglais commencent. Dès lors, qu'on se figure le général en chef, poussant en avant une armée régulière, dans un pays sans ressources, contre une autre armée, qui, elle, n'existe pas, en face de commandos éphémères, tentant un rapide coup de main, puis s'évanouissant dans un désert. « Lutter contre les Boërs, dit fort justement lord Wolseley, c'est se défendre contre un essaim d'abeilles. » On surnomma le général de Wett le général fantôme, mais c'est toute son armée que cette appellation caractérise à merveille, cette armée composée d'éléments flottants qui se dispersaient et se réunissaient tour à tour. Aujourd'hui, elle existait, demain elle avait cessé d'être; chaque soldat rentrait en paisible citoyen à son foyer, quelques jours plus tard, il le quittait, à nouveau combattant.

Tout kopje alors devenait une embuscade, toute ferme laissée sur les derrières de l'armée envahissante un centre de ralliement, presque une forteresse. Pour assurer les communications, chaque maison aurait dû être gardée militairement. Trois millions d'hommes n'y auraient pas suffi; une seule ressource restait : les détruire.

Puis, dans ce conflit, comme on l'a justement écrit, l'empire britannique jouait sa suprématie définitive, ou le commencement de sa ruine. Vaincre, triompher, devint alors pour tout Anglais un axiome; la volonté d'aboutir, une résolution inexorable. Nos journaux parlaient de démarche amicale, d'intervention pacifique. Quelle folie ! L'Angleterre, pour vaincre, aurait été jusqu'à son dernier homme jusqu'à sa dernière guinée. Quiconque voudra l'arrêter devra mettre en ligne, non des mots, mais une force. Chaque gouvernement le comprend, et c'est pourquoi tous s'abstiennent.

Mardi, 7 avril.

Nuit meilleure, incontestablement, en se grattant de temps à autre, on parvient à se délivrer et à dormir. Tout cela, paraît-il, est un dernier souvenir du passage de l'armée anglaise ; j'en préférerais un autre.

Ce matin, nous rendons visite à diverses notabilités boërs, et nous trouvons des hommes charmants, véritablement distingués. J'avoue, que, sur les froids rapports anglais, je ne me figurais pas ainsi la haute classe de ce petit peuple. Il y avait là, très certainement, une élite susceptible de gouverner un pays dans les voies les plus civilisatrices, et sans l'assistance de messieurs les Anglais.

Mais quels fatalistes nous apparaissent certains de ces hommes ! L'un deux, petit vieillard alerte, à la barbe de neige, aux traits sérieux, tristes, dans un visage grave, nous conte de sa voix blanche des choses navrantes, cruelles, puis termine par ces mots :

« *All right*, tout va bien, courbons-nous sous le Dieu juste. Lui seul ne se trompe jamais. Les fautes de notre peuple ont dû mériter ce châtiment. » Voilà un bien grave état d'esprit chez un peuple vaincu. Souhaitons, pour l'avenir de la race, que les jeunes Burghers se montrent moins résignés.

Cette après-midi, sur les trois heures, deux de ces Messieurs viennent nous chercher en voiture : le général Herzog, et l'un de ses amis, ce dernier parlant assez correctement l'allemand.

A deux milles de Blœmfontein, on s'en croirait à dix ; c'est la plaine, cette plaine monotone que vous connaissez, telle que je l'ai si souvent décrite, avec la même indépendance, la même sauvagerie. Les dômes de fourmilières se montrent innombrables ; parfois quelques-uns tournent vers nous un trou béant, régulier, circulaire, semblable, mais en plus grand, à celui que les pics creusent en France au tronc vermoulu des chênes. Cette excavation est l'œuvre d'un curieux animal, petit mammifère devenu rare depuis la guerre, sorte de tamanoir qui perce les fourmilières de son groin dur comme un soc, introduit à l'intérieur sa langue visqueuse, et la retire lorsque les insectes la couvrent tout entière.

Une demi-heure de marche environ, et l'attelage s'arrête. Un grillage barre la route dans toute sa largeur. On tourne les chevaux ; notre cocher nègre les enlève d'un coup de fouet, et le break bondit au milieu des herbes, en plein veldt. Le sol se maintient dur, nous filons, à peine plus secoués que sur un chemin fréquenté. D'ailleurs, nul cantonnier ne travaille

sur les routes ici. Seul, le passage des chariots, en rapant les herbes, élargit les voies, les indique sur la plaine environnante.

Cependant, depuis quelque temps, nous avons repris une route plus normale ; notre voiture approche avec rapidité d'un haut massif d'eucalyptus, qui, par moments, entre deux bouquets d'arbres, laisse apercevoir une petite habitation. C'est la maison de M. Wessels, l'un des plénipotentiaires venus en Europe, géant de six pieds, qui, pour l'instant, se tient sur sa porte, les mains sur les yeux, se demandant évidemment quels peuvent être les visiteurs inattendus qui lui arrivent. — Certes, oui, inattendus, car il me paraît tout à fait étonné, ce bon M. Wessels, lorsque le général Herzog lui présente trois Parisiens, certainement les premiers qui se soient aventurés jusqu'ici.

L'habitation, sans être luxueuse, semble confortable, spacieuse, extrêmement propre surtout, ce trait caractéristique des maisons hollandaises. — D'ailleurs, comment juger un intérieur boër par celui que nous voyons ? Une organisation récente s'y indique en toutes choses. Le petit salon a des tentures neuves, des meubles neufs, des tapis aux couleurs vierges encore. Seuls, quelques vieux portraits de famille, jaunis, piqués de moisissure, laissent soupçonner aux visiteurs que les hôtes de cette demeure ont un passé. Des deux côtés de la cheminée, les photographies du président Kruger et de sa femme, sous la pendule celle du président Steijn, la poitrine barrée par la cartouchière en sautoir, enfin, dans l'un des chandeliers, un tout petit drapeau aux couleurs de l'Orange,

discret et sobre, mis là, non pour protester bruyamment, mais comme l'attestation de l'indestructible amour pour le Vrij Staat, qui s'est réfugié ici, dans le calme, dans l'inviolabilité du foyer familial.

M. Wessels, souriant, ravi, multiplie les prévenances de son hospitalité. On nous apporte des fruits, du laitage, du miel, tout ce que nous désirons, tout ce dont nous sommes privés à la ville, où la nourriture carnée lasse et délabre nos estomacs.

Puis nous visitons l'extérieur de la ferme. Le verger, d'abord, qui dut être magnifique, mais que les herbes folles ont envahi. De buissons informes, sortent, pliant sous les grappes, les branches robustes des arbres qui s'y trouvent ensevelis. Il y a là des oranges, des pommes, tous les produits de notre Europe méridionale. Des grenades superbes, fendues par le soleil, montrent leurs grains de pourpre luisants, pressés les uns contre les autres comme des alvéoles d'abeilles. Le potager fait suite, avec des légumes frais, aux grandes feuilles vertes, puis la surface brune d'un étang desséché. Sur ses bords, des arbres robustes, noueux comme des saules, conservent entre leurs racines à nu, tourmentées, luisantes, boueuses, quelques derniers restes d'humidité.

De culture, je n'en vois aucune trace, mais seulement des *kraals* à bestiaux, parcs en pierres sèches et découverts, tels que j'en remarquais sur le trajet de Kimberley à Blœmfontein. L'herbe aussi les envahit ; ils paraissent peu fréquentés ; et M. Wessels nous déclare qu'il possédait autrefois 400 chevaux, qu'il lui en reste seulement trois aujourd'hui ; bestiaux, mou-

tons, volailles ont été décimés dans les mêmes proportions. « Voilà notre situation à tous, ajoute-t-il, dans l'Etat libre et au Transvaal. »

Deux ou trois vaches, dernières survivantes d'un troupeau immense, sortent lentement de leur *kraal* lorsque j'y arrive. Un petit berger nègre les conduit, minuscules, dans cette plaine sans fin. Ce *kraal* diffère un peu des autres. A l'intérieur, court une galerie d'un mètre environ, supportée par des piliers en pierres sèches; dans l'ombre, on distingue les mangeoires.

Et voici la ferme d'un des plus riches fermiers de l'Orange, bien différente des nôtres, certes, telle qu'on ne se la figure pas en Europe, telle que je ne l'imaginais pas avant de venir ici.

De nouveau, la voiture roule en plein *veldt*, sur ce sol dur, sans cahots. Le tirage doit être pénible toutefois, car, sur la croupe des chevaux, la peau se ride sous l'effort des muscles tendus; au bord des harnais qui frottent la sueur mousse comme de l'écume; mais notre *boy* claque de la langue, agace les deux bêtes avec la mèche de son fouet, et bientôt nous traversons à g ande allure un nouveau parc d'eucalyptus, propriété du fermier auquel le général veut nous présenter.

C'est un jeune homme, cette fois, de taille moyenne, dont les attaches fines, les yeux et les cheveux bruns, l'allure dégagée, surtout la physionomie mobile, curieusement expressive, indiquent l'influence lointaine d'un sang latin ou celtique

Comme toutes les fermes ici, sa demeure n'est qu'un grand rez-de-chaussée susceptible d'agrandissements

indéfinis, suivant les besoins successifs. La pièce où nous entrons est vaste, meublée sans faux clinquant, d'une opulence sobre, sévère. Table, chaises, buffet paraissent du plus pur style hollandais. — Voici sa jeune femme qui s'avance, gracieuse, portant un grand plateau qu'elle nous présente tour à tour, et je savoure longuement, d'une langue gourmande, une tasse de thé au miel dont le lait moelleux et doux traîne sur le palais comme du velours. — Puis, nous partons à travers le parc, à la découverte des étables et des troupeaux. Peu de culture dans cette ferme : un verger, un potager seulement, juste le nécessaire pour les besoins journaliers des habitants. Les parcs restent déserts à présent. Il y avait ici 75 chevaux avant la guerre ; aujourd'hui pas un. En revanche, les arbres, la maison, les meubles ont été complètement respectés ; les troupes anglaises occupaient cette demeure. Comme toutes les fermes des environs de Blœmfontein, celle-ci avait été transformée en poste avancé. Roberts tenait la ville avec 60.000 hommes, mais de Wett, lui aussi, errait toujours à l'horizon ; et ces fortins éparpillés n'étaient pas de trop, pour se mettre à couvert des subites incursions de l'effrayant rôdeur.

Nous suivons une allée d'eucalyptus, plus belle, plus spacieuse encore que les autres. Une colonne funéraire en granit noir la termine, tombe du père de famille, fondateur de cette demeure, vieux *trekker* de 1836, ancien combattant de Majuba hill, mort de chagrin pendant la guerre.

La solitude est complète ici, le foyer se resserre,

les morts demeurent auprès des vivants. On ne s'en sépare pas. Je songe à toute ce Vrij Staat, à tout ce Transvaal, où s'espacent tant de foyers solitaires, tant de couples pareils, plus isolés encore. On comprend alors le sentiment grave, religieux de ces hommes, vivant seuls, près d'une femme qu'ils aiment, au milieu de leurs enfants et de leurs troupeaux. Chanteurs de psaumes, grands lecteurs de la Bible surtout; comment voudriez-vous qu'ils fussent autres ? Quel livre leur conviendrait mieux ? Que feraient chez eux nos ouvrages? — Les demi-vierges, un crime d'amour, la physiologie de l'amour moderne : Qu'est-ce que tout cela? mais Homère, les Testaments, les Prophètes; voilà ce qui reste vrai, ici comme partout.

Et, comme pour compléter ces impressions antiques, le soir, lorsque nous rentrons, un cavalier, « dompteur de chevaux », parcourt au galop la plaine déjà brune. Sur la blancheur du crépuscule, on voit distinctement sa silhouette agitée et dansante. Il rabat des chevaux épars dans le *veldt*, des chevaux de la cavalerie anglaise, dont on aperçoit le vaste camp aux tentes pointues, à l'ouest de Blœmfontein, comme une ville à côté d'une autre ville.

Mercredi, 8 avril.

Ce matin, l'air furieux, arrivent dans ma chambre mes deux amis. Ils me déclarent qu'ils viennent s'installer à côté de moi, dans mon hôtel. Ils ont passé une nuit effroyable. Elles faisaient sur les murs et les draps de vraies manœuvres de cavalerie; c'était

comme des migrations de fourmis, me déclare l'un; l'autre ajoute : « Oui, mon cher, Cronje à Paardeberg, voilà notre situation! » Enfin, après cette nuit de tortures, ils ouvrent leur porte : plus de bottines; on les leur avait volées. Alors, en jurant, ils ont quitté cette « sale boîte », me crient-ils, exaspérés encore, et les voilà.

Aujourd'hui nous visitons la ville. Blœmfontein est une cité coquette et gaie, en vérité moins une capitale, comme on se la figure en Europe, qu'un grand centre rural, le lieu où se groupèrent les administrations et le gouvernement d'un petit peuple de pasteurs. Mais justement, cela en fait le charme. Cette bourgade ne semble pas égoïste, elle n'existe pas pour elle-même, mais pour les autres, pour tous ces paysans perdus sur cette plaine qui l'environne. Et, de suite, cela se voit à la permanence, à la solidité de ses monuments, massifs, en pierre de taille, quelques-uns vraiment beaux.

A l'extrémité de Law-Court (une jolie rue dont les maisons hollandaises alternent avec des jardins verts), voici d'abord l'ancien palais du gouvernement, longue bâtisse de briques, portant un fin clocheton en son milieu. Les fuseaux pâles des jeunes eucalyptus coupent, çà et là, sa façade étendue. Au centre de ce palais, sur la grande place, dans l'alignement de Law-Court, une statue de bronze, celle du président Brand, burgher à la face calme, au front élevé, dont la barbe massive couvre l'ouverture du gilet Dans cet édifice, le Gouvernement anglais vient d'établir ses bu-

reaux. Des chevaux attendent, attachés aux grilles. Des estafettes vont et viennent.

De l'autre côté, presque en vis-à-vis, s'élève la chambre des représentants, aujourd'hui palais de justice, bâtiment en pierres de taille, entouré de colonnes doriques, surmonté d'un dôme de quatre-vingt-dix pieds de haut. Des assignations en langue anglaise sont affichées à la porte. Enfin, à 300 mètres sur la droite, l'ancienne demeure du président Steijn, une jolie villa en stuc blanc, flanquée de deux clochetons légers.

Là aussi, des chevaux séjournent, des estafettes entrent et sortent : l'administrateur anglais fit sienne cette habitation. Une tristesse me vient de contempler tous ces édifices désafectés, ces rues dont les noms récents s'étalent sur des plaques d'émail neuves et luisantes, une tristesse semblable à celle que je ressentis à Strasbourg en y trouvant les vestiges de nos aigles et de notre ancienne gloire ; et, pour l'accroître encore cette amertume, voici qu'en me retournant, au milieu d'un jardin, devant une villa, j'aperçois un vaste drapeau anglais, aux larges ondulations mollement flottantes. — Quelle âme sans délicatesse insulte ainsi à la douleur de si nobles vaincus ?

Un coup d'œil rapide au temple réformé, à la cathédrale anglicane, dont les deux clochers ont des pâleurs de plâtre, puis, je longe à nouveau la rue principale.

Des maisons basses à vérandas, coquettes et fraîches, puis des boutiques pressées les unes à côté des autres, presque exclusivement anglaises Aux devan-

tures trône le portrait du général de Wett, comme à Cape Town celui de Chamberlain. Les Anglais, excellents commerçants, proposent à leur clientèle la marchandise qui lui agrée.

Enfin, je traverse Market Square. C'est là, le 28 mai 1900, que fut proclamée l'annexion, que l'on déclara le Vrij Staat, Orange River Colony. Un large préau central s'élève sur cette place, ample et tranquille, où toutes les rues aboutissent. Des quatre-roues, des *cape-carts* de louage stationnent sur l'un de ses côtés; sur l'autre quelques chariots à bœufs. Parfois un passant la traverse, seul, sous le grand soleil, traînant sous les pieds la tache brune de son ombre. — Et je songe au temps de l'occupation anglaise, quel mouvement ! Quelle différence alors !

«Les rues de la petite ville hollandaise, écrit un historien britannique, étaient un sujet d'observation curieuse pour qui voulait s'instruire des ressources de l'empire. Toutes les races anglo-celtiques éparpillées avaient envoyé le meilleur de leur sang combattre pour la cause commune. Se tenir sur la place du marché de Blœmfontein, observer les types de soldats qui s'y croisaient : c'était emporter l'assurance de la perpétuité de notre race. Réguliers anglais, Canadiens, Australiens, New-Zelandais, hommes de Tasmanie, troupes de l'Inde et de Ceylan, irréguliers Sud-Africains, se côtoyaient ; et l'homme qui pouvait voir ces superbes soldats, se rappeler les sacrifices de temps et d'argent que beaucoup avaient dû faire pour se réunir et combattre au centre de l'Afrique, ne pouvait douter que l'âme de la race brillât maintenant aussi

vive que jamais. Les gloires véritables de la nation anglaise se trouvent dans l'avenir, non dans le passé. »

Rabattons un peu de cet enthousiasme. A Cape Town l'on me disait : « Vous ne pouvez pas vous figurer ce qu'était l'armée anglaise ; c'était quelque chose d'inimaginable. » Et ce qui était inimaginable, ce n'était certes ni leur discipline, ni leur splendide organisation, mais plutôt tout le contraire. Ne parlons donc pas de troupes superbes, ou de soldats magnifiques ; mais quant au fait de leur réunion, avouons-le, il reste un des plus extraordinaires de l'histoire. Commandement à part, cette armée ressemblait à la grande armée, avec cette différence encore que les hommes qui la composaient, venus des quatre parties du monde, parlaient la même langue, marchaient de leur plein gré, sous le même drapeau.

Jeudi, 9 avril.

Dès l'aube, je vais à ma fenêtre, je lève mon store. Ciel vide, profond, limpide : celui des belles matinées de juin en France. Il fera chaud tout à l'heure lorsque le soleil montera vers ce zénith sans nuages ; aussi, sans plus tarder, partons ; et je me dirige vers une petite colline d'où je veux voir une dernière fois les aspects du pays environnant. Le vent souffle tiède ; on sent encore, dans l'air, la fraîcheur douce de la nuit.

En dix minutes, je me trouve non loin de Blœmfontein, dans des terrains bouleversés et vagues, au milieu d'un éparpillement de maisons qui, dans quelques années, vont se grouper, former des rues, ouvrir leurs

boutiques, tant la croissance est rapide de toutes ces villes d'Afrique, encore dans l'enfance aujourd'hui.

Arrivé à mi-côte, un soldat anglais, au large chapeau de feutre gris, descend à ma rencontre, me fait des signes, me crie de m'arrêter. Diable, j'avais oublié les forts perchés au sommet de ce coteau.

Je me retourne. J'embrasse déjà un grand cercle d'horizon. Le soleil ne luit pas encore, et pourtant les herbes sont rousses, à ce point incendiées, grillées par la sécheresse, que, même sous cette lumière diffuse, la plaine ici apparaît uniformément grise. Le kopje où je me trouve ressemble à tous les autres, des cailloux disjoints, avec, dans leurs interstices, de maigres buissons tordus d'arbustes noirs et rampants.

D'ici, la ville de Blœmfontein s'aperçoit tout entière, oasis d'eucalyptus au milieu d'un désert, avec des centaines de petits carrés clairs qui sont des maisons. Quelques édifices plus hauts dominent : le dôme, le clocher du palais, les flèches blanches de l'église anglicane, puis, là-bas, à l'extrémité d'une rue, qui, effet curieux de perspective, monte comme une tour, une sorte de pain de sucre, monument érigé en mémoire des Burghers, tombés dans la guerre du Basutoland en 1868.

Autour de cette ville, c'est la terre nue, sans un arbre ; les routes blondes, la voie luisante du rail, se détachent sur ce gris universel, s'en vont à perte de vue sur ce grand cercle désolé. Çà et là, la ligne nette, lointaine de l'horizon se bossèle des silhouettes plates de collines trapézoïdales, aussi dénudées, aussi

tristes que le sol sur lequel elles reposent. Il y a bien, tout près de la ville, un espace de cent ares environ, où l'on voit comme quelques touffes noires qui doivent être des arbres, le parc commencé en 1902 lors du couronnement royal; puis, un peu plus loin, éparpillés aux environs, ces villages éphémères, ces tentes de soldats anglais qui surveillent Blœmfontein; mais tout cela reste si minuscule dans cette immensité; n'ayant pas même l'air d'un faubourg!

Et ce pays s'étendait, plus désert encore, avant l'arrivée des Boërs que les Anglais n'ont fait qu'accompagner pas à pas, suivant cette poignée d'hommes comme des requins une petite barque. Leur histoire n'est-elle pas navrante à ces pauvres Burghers, chassés du Cap qu'ils ont fondé, émigrants par deux grands *treks* successifs, repoussés du Natal dès qu'ils l'ont pacifié, s'établissant enfin sur ces hauts plateaux de l'Orange et du Transvaal, dont les Anglais viennent de leur ravir la possession.

Le soleil monte. A travers mon mince chapeau de paille, je sens la brûlure cuisante de ses rayons, et je redescends le kopje, le pied incertain sur les pierres roulantes.

Le paysage a changé d'aspect. La contrée tout entière s'est encore aplanie. Les faibles vallonnements du veldt ont disparu, nivelés, écrasés par la lumière. A mes pieds, les toits de zinc des maisons de Blœmfontein scintillent, posés comme des boucliers, au milieu de la plaine blanche, tandis qu'au loin les silhouettes allongées des collines dont, par places, la

ligne de l'horizon se gonfle, pâlissent déjà, rongées par l'éclat du jour.

Vendredi, 10 avril.

Hier soir, le général Herzog, chez lequel nous avons été prendre le thé, s'amusa à dessiner notre silhouette. Fernand aurait le visage et l'allure d'un véritable sud-africain ; Paul ressemblerait à un Hollandais ; moi, je rappellerais, paraît-il, un de ces braves guerriers francs de la conquête mérovingienne.

Nous avons quitté Blœmfontein à trois heures du soir, emportant la promesse formelle du général Herzog qu'il nous télégraphierait à Prétoria au cas où de Wett voudrait nous recevoir. Nous espérions, en effet, voir le général à Blœmfontein : ce fut même la cause de notre long séjour ici. Tout à l'heure, sur le quai, nous avons cru l'apercevoir : un grand paysan osseux, la pipe au coin de la bouche, accompagné d'une petite femme à la figure anguleuse et sèche, et qui doit être le général dans la maison, comme lui l'était au milieu de ses Burghers. Tout le monde regardait cet homme avec curiosité ; toutefois, dans le doute, nous n'osâmes l'aborder.

Au reste, nous nous trouvions, je l'avoue, en singulière compagnie pour lier connaissance. Le cuisinier de notre hôtel, vrai Français de Provence, ravi de trouver des compatriotes, ne nous lâchait pas d'une semelle. Il nous avait accompagnés jusqu'à la gare, sa toque sur la tête, son tablier blanc sur le ventre, et, d'une voix de stentor, nous prodiguait sur le quai les *r* sonores de ses adieux. Il nous serrait les mains

avec effusion ; pour un peu, nous aurait embrassés

Dans le train, nous lions de suite connaissance avec un jeune lieutenant de cavalerie anglaise, intelligent, fort aimable. Il se plaint de l'avancement trop lent, des tours de faveur, des injustices, tout cela me rappelle la France; puis il nous montre les divers endroits où campa l'armée anglaise dans sa marche sur Prétoria. Nous avons, en effet, cette bonne fortune de suivre pas à pas l'itinéraire de lord Roberts, et lorsque nous terminerons notre voyage, nous aurons traversé les plus importants champs de bataille. C'est ainsi qu'après une demi-heure de trajet notre compagnon nous indique à l'horizon une petite colline doublement célèbre : *Thaba N'Chu.*

Il y avait autrefois, en cet endroit, un royaume indigène de 15.000 noirs. Six mille environ en occupaient la capitale ; mais comme ce petit état se trouvait enclavé dans la république d'Orange, les Burghers, en 1884, par une simple décision du Volks-Raad, l'annexèrent purement et simplement, sans beaucoup plus de soucis du droit de ces noirs que l'Angleterre ne vient d'en montrer pour le leur. Il faut bien croire que cette acquisition était excellente, aussi bien au point de vue agricole que stratégique, car, le dix-huit mars, aussitôt après son arrivée à Blœmfontein, lord Roberts détacha une petite colonne pour occuper Thaba N'Chu.

Les Anglais entrèrent dans la ville, sans coup férir, la traversèrent, et poursuivirent leur marche. Mais de Wett, avec une ruse de sauvage, vint leur tendre un piège extraordinairement audacieux. Divisant ses

forces en deux parties, il embusqua quelques centaines d'excellents tireurs sur les pentes d'un ravin, près de Thaba N'Chu, entre cette colline et Blœmfontein; puis, lui-même, avec ses canons et 2.000 hommes, se porta, dès l'aube, à la rencontre de la colonne anglaise. Il la surprit dans son camp. Le colonel Broadwood, qui commandait, se voyant débordé, se replia sur Blœmfontein, fit partir en avant ses bagages et son artillerie; lui-même couvrait la retraite avec ses cavaliers. Cachés dans le ravin, les Boers laissèrent en silence s'approcher le convoi, puis, lorsqu'il fut arrivé à bonne portée, ils ouvrirent sur lui un feu à ce point meurtrier qu'en moins de dix minutes ils jettèrent bas tous les attelages. Les Anglais perdirent dans cette affaire 500 hommes, 30 officiers, 100 wagons, 7 canons. Les Boërs se retirèrent sans être inquiétés. Les Burghers appellent ce combat, Sannah's Post, leurs adversaires Korn Spruit; je crois qu'il fut dénommé par les journaux français : l'attaque des réservoirs. A Thaba N'Chu, en effet, sont établies les prises d'eau qui alimentent la ville de Blœmfontein.

A cinq heures, nous passons le pont de Karree, sur la Modder, lieu où fut livré un important combat dont les troupes de Roberts sortirent victorieuses, en subissant des pertes énormes. De la voie, on aperçoit distinctement les collines sur lesquelles s'établirent les Burghers, avec leurs gros canons. Les kopjes s'étagent en échelons, tout à fait semblables à ceux de Magersfontein.

Quant à la description générale du pays, je ne la

recommencerai pas. — Je me lasse, quelle qu'en soit la grandeur, d'en reproduire incessamment la monotone uniformité.

A onze heures, nous nous arrêtons. J'entends crier : Kronstadt. Cette ville fut un moment la capitale de l'Etat libre, jusqu'au mois de mai 1900, époque à laquelle lord Roberts y fit entrer ses troupes... Puis le train s'ébranle, je clos mon journal et m'assoupis.

CHAPITRE VI

Prétoria

Entrée au Transvaal. — Les portraits des trois généraux par notre compagnon anglais. — Prétoria. — La grande place de l'Eglise. — Physionomie générale de la ville. — Histoire d'une statue et d'un piédestal. — Les généraux transvaaliens. — Une audition de l'armée du salut. — Arrivée inopinée du général Botha. — La campagne autour de Prétoria. — Visite des ruines. — Détresse des Boërs à l'heure actuelle. — Les femmes boërs. — Les jardins, les vergers. — Rentrée à Prétoria. — Conversation avec les généraux boërs. — Avec un Français de Prétoria. — Les armées transvaaliennes pendant la guerre. — Banquet offert par le général Botha. — L'avocat Ewald Esselen. — Un malicieux compliment. — La situation des Boërs à l'heure actuelle. — Les trois classes de citoyens. — L'Eglise de Prétoria. — Prétoria à vol d'oiseau. — Vers Johannesburg.

Samedi, 11 avril 1903.

Sept heures : nous venons d'entrer au Transvaal. Le pays est moins plat, l'horizon plus rapproché, la plaine se gonfle de larges ondulations, comme une mer soulevée. Le Veldt aussi semble plus verdoyant Et j'aperçois quelques arbres... enfin !

Notre officier, lui, devient tout à fait communicatif Il nous parle des Boërs. Et voici son opinion : Il les considère comme des primitifs, dont la langue n'existe guère, une sorte de patois, nous dit-il. Quant aux

trois généraux de Wett, Delarey, Botha, ils possédaient des qualités diverses ; aucun, selon lui, n'était, au sens propre du mot, un véritable commandant d'armée. Botha certainement s'en rapprocherait le plus. C'était un stratégiste, susceptible de conduire et de manier de grandes masses. « Tenez les deux autres « comme deux incomparables chefs de bande, con- « naissant à fond le pays, mettant admirablement à « profit son immensité ; voilà tout. » De Wett commettait des fautes, mais c'était un homme d'une force de volonté splendide, se tirant des plus mauvais pas, n'admettant pas que quelque chose lui fût impossible. Delarey, au contraire ne laissait rien au hasard Combinant ses moindres coups, prévoyant, circonspect, il frappait au lieu et au moment choisis, avec une sûreté de main incomparable. C'était un *Fabius cunctator* qui, de plus, possédait ce don si rare de l'autorité, que n'avaient à ce degré ni de Wett, ni Botha. Jamais il n'eut à souffrir de l'indiscipline de ses troupes.

« Quant au caractère de ces trois hommes, voilà ce « que j'en pense, moi Anglais : De Wett est un « sauvage, Botha un polique avisé et malin, mais « Delarey me semble un homme loyal, un gentleman, « dont on doit croire absolument la parole, lorsqu'il « a mis une fois sa main dans la vôtre. »

Il est dix heures, nous venons de passer Germiston, où s'embranche le rail de Johannesburg. Dans une heure nous atteindrons Prétoria. Toujours ce paysage de grande plaine ; un peu plus boisé cependant. Nous

longeons en ce moment un petit massif de sapins qui m'intrigue. J'en ignore l'essence, les feuilles en sont longues, nombreuses, fines comme des aiguilles.

Même date, 10 heures du soir.
(*Prétoria, Grand hôtel.*)

A onze heures, ce matin, nous arrivons ici. Immédiatement Fernand place ses lettres d'introduction; voit toutes les personnes à qui nous sommes recommandés. Ces courses à travers la ville m'en donnent de suite une impression d'ensemble que je transcris sans plus tarder.

Si vous voulez avoir une idée générale de Prétoria, imaginez quatre larges avenues se coupant à angle droit, et formant ainsi une grande croix. Au centre, s'élèvent l'église, les monuments publics, les hôtels principaux; entre les bras, s'éparpillent des jardins, des maisons, des vergers; le tout situé dans une large vallée, qu'entoure de tous côtés un cercle de mamelons verdâtres. Au loin, la perspective des avenues se heurte aux versants de ces coteaux, et c'est, dans ce pays de plaines continues, une des originalités de Prétoria.

Le quartier commerçant s'y trouve extrêmement resserré. Une seule rue, l'ancienne Kerk straat, avec ses magasins aux devantures lumineuses, pressés les uns contre les autres, ressemble le soir à nos belles rues de Paris. Les autres rappellent plutôt les voies incertaines de nos grands bourgs suburbains : Meudon ou Viroflay, par exemple. Chaque maison y montre à peine, cachée derrière des touffes d'arbres, l'une un

bout de toit, l'autre une tourelle. Prétoria semble la banlieue d'une ville qui n'existerait pas.

Mais c'est une banlieue charmante. Je suppose les habitants d'une telle cité, heureux, satisfaits, calmes, polis, sérieux, un peu lents, n'ayant rien de cette fébrilité entrevue à Kimberley, que je retrouverai sans doute à Johannesburg. — Prétoria, Blœmfontein ont des affinités. Toutes deux doivent leur existence à des besoins progressifs, toutes deux s'entourent d'une vie rurale, sont un centre, non des camps, des cités de hasard.

La place principale est un immense rectangle. Au centre s'élève une petite église rouge, au clocher carré, aux minces fenêtres ogivales, aux arcs-boutants massifs et sans décoration : l'église primitive de Prétoria, lorsque cette ville n'était encore qu'une bourgade. De chaque côté, en vis-à-vis, s'allongent le palais de Justice, celui du gouvernement, édifices modernes à colonnades, aux fenêtres rectangulaires, à l'allure générale sévère et massive. Des maisons de banque, de grands hôtels, de hautes maisons ferment cette place de toutes parts, sauf au sud, pourtant, ou s'étend encore un terrain vague par-dessus lequel s'aperçoivent les mamelons verts des collines environnantes.

Tout cela est enduit d'un crépit rouge, brillant, couleur du sol lui-même. A midi, lorsque le soleil tombe d'aplomb sur cette place, ses rayons se mêlent à ces teintes; on ne sait plus au juste ce qui vient du sol, des murs, ou de la lumière : tout semble baigné dans une atmosphère éclatante et rose.

Une statue domine le palais du Gouvernement, celle de la Liberté. Lorsqu'on l'érigea, de vives protestations s'élevèrent. Les uns voulaient y voir la vierge Marie, d'autres la vieille reine défunte. Une statue qu'alternativement l'on peut prendre pour l'Immaculée Conception ou pour la reine Victoria ; cela ne fait point précisément l'éloge de l'artiste qui l'a sculptée.

En face de ce palais, se dresse un piédestal dont l'histoire est plus drôle encore. Un richissime banquier de Prétoria avait remis des sommes fort importantes à Cecil Rhodes pour soutenir l'expédition Jameson. Survint l'échec. Aussitôt il fit édifier ce socle, l'offrant au président Krüger pour qu'en pût y placer son image, « en témoignage, disait-il, de son admirable résistance aux prétentions injustifiées de l'Angleterre ». Peu après, la guerre éclate, Krüger s'enfuit ; avant l'inauguration, lord Roberts entre dans la ville. Croyez-vous notre homme embarrassé ? — Du tout. Il paie d'audace, fait à nouveau volte face, sollicite une audience de Kitchener, et simplement, avec une impudence qui feint de s'ignorer, lui fait don de l'encombrant piédestal. Le noble lord accepte, et, de Prétoria même, repasse le cadeau à sa très gracieuse souveraine. Mais ce piédestal avait la guigne..., et la portait. La reine meurt sans avoir rien décidé, l'odyssée continue ; et voilà comment, aujourd'hui, il se dresse au milieu de la grande place de Prétoria, veuf de sa statue. Quel personnage y montera ? On l'ignore. La vieille reine, lord Roberts, Cecil Rhodes, ce sont là, tous, de sérieux compétiteurs. Mais qui sait ? le roi Edouard est un fin compère ; s'il laissait

les choses telles quelles, qu'en diriez-vous ?— Ce serait charmant. — Ce piédestal resterait alors ce qu'il est aujourd'hui : le plus délicieux symbole d'une comédie qui se joue partout et chaque jour.

Toutes les personnes que nous visitons, M. Wolmarans, les généraux Smuts, Ferreira, gendre du général Delarey, sont avenantes, courtoises, s'offrent spontanément à nous servir. Quant à ces intérieurs, je ne les dépeins pas ; ils n'ont rien d'original. Un salon, deux ou trois chambres, une véranda, un jardin, voilà tout. Etre en Afrique du Sud, et n'avoir que cela à vous offrir ; vraiment j'en rougis. La vérité m'y oblige.

Enervé, je clos mon journal. Sous mes fenêtres, la voix glapissante d'une jeune adepte de l'armée du salut prêche, depuis bientôt une heure, et ne paraît pas vouloir de sitôt terminer. Ses paroles moralisatrices s'entremêlent de piaulements d'accordéon du plus heureux effet. De temps à autre, un compère fond en larmes, singeant un nouveau converti. Alors, abondamment, la prêcheuse lui dispense des consolations évangéliques. Vraiment, cette scène pseudo-religieuse frise la comédie bouffe. Mais les Anglais, avec le respect de la loi, ont celui de toutes les choses graves. En cercle, ils écoutent, droits, attentifs, sans un geste, sans un sourire surtout..... Hommes étranges, vous ne comprendrez jamais Voltaire !

Dimanche, 12 avril.

Boum! ..... Visite inopinée du général Botha qui tombe dans ma chambre, ce matin, et que je reçois en chemise de nuit, en caleçon. Je m'habille à la hâte. Nous causons avec lui pendant plus d'une heure.

L'impression générale est celle d'un homme d'une urbanité exquise, d'une parfaite éducation, d'une intelligence vive, originale, souple, capable de se ployer aux besognes les plus diverses, aux situations les plus différentes. D'excellent général il se transformera certainement en politique astucieux, redoutable; pour l'instant, il se montre tout à fait opposé à l'introduction de la main d'œuvre chinoise, la grande question, la question vitale de ce pays. Dans son fort intime je le soupçonne d'être convaincu de l'absolue nécessité de ce moyen. Alors... serait-ce une manœuvre? Tenterait-il, par cette opposition, d'obtenir certains autres avantages, au point de vue de l'enseignement de la langue hollandaise, par exemple? — Peut-être. L'avenir nous le dira.

En nous quittant, il nous convie pour demain à un grand banquet qu'il désire donner en notre honneur.

A onze heures, déjeuner; puis, nous sautons en voiture, accompagnés d'un burgher haut dignitaire du gouvernement, sous la présidence de Krüger, et nous partons au grand trot pour les environs de Prétoria. Notre nouveau compagnon est un Boër pur sang; des pieds larges, de longues mains, une grande barbe, peu

de chair ; la rude carcasse partout apparente, ordinairement silencieux. — De temps à autre il se penche hors du cabriolet, appuie l'index sur l'une de ses narines, souffle bruyamment pour expulser ce qui le gêne dans l'autre.

A peine a-t-on dépassé les dernières maisons de la ville, que l'on se trouve déjà en pleine campagne. Ce n'est plus, ici, la grande, la superbe immensité des plaines qui lassait hier encore nos regards, mais plutôt de larges vallées successives, délimitées nettement par des chaînes de collines continues. Les kopjes se relient les uns aux autres. Ils affectent la forme de mamelons, leur sommet s'arrondit ; ils rappellent assez, en beaucoup plus petit, les ballons des Vosges. « Ces collines horizontales « qu'on dirait aplaties avec la main, ces mornes bizar- « res et désolés avec un bloc informe posé sans « adhérence au sommet, » ont complètement disparu. Le sol, lui aussi, a changé d'aspect, avec une herbe sèche, fine, jaune, brillante, extraordinairement touffue, d'une hauteur telle qu'elle verse parfois comme un champ de blé, que les animaux y disparaissent jusqu'au milieu du poitrail, que notre route s'y enfonce comme entre deux tranchées, notre voiture, jusqu'au sommet des roues.

Mais les troupeaux s'y montrent rares. La dévastation, ici comme partout ailleurs, est complète. Jamais peuple ne fit plus suprême effort pour conserver sa liberté, n'alla jusqu'à cet extrême d'une résistance, au delà de laquelle il n'y a plus que la mort.

Nous croisons, de temps à autre, d'informes monticules de briques disjointes, noires, brûlées. Parfois un pan de mur disloqué se dresse, debout comme la pierre d'une tombe. Ce sont là les derniers vestiges de fermes autrefois florissantes. Leurs habitants ont émigré. Aujourd'hui, les familles se groupent, se réunissent, mettent en commun le peu qui leur reste. Quand elles ont acquis suffisamment d'aisance pour vivre indépendantes, elles se séparent à nouveau; elles viennent reconstruire leurs fermes, s'efforcent de multiplier leurs troupeaux comme après le grand trek. « Voyez, nous déclare tristement notre compagnon, tout est à refaire dans ce pays, comme il y a 50 ans, lorsque nos aïeux y arrivèrent pour la première fois. Seule, la guerre contre les indigènes manquera à notre persévérance, mais nous ne trouverons plus, nous autres, ce grand soutien, cette grande consolation dans l'espoir de la liberté! »

Cependant, la voiture s'arrête au milieu d'un groupe de ruines plus importantes. Par-dessus l'herbe élancée, touffue, la crête des kraals en pierre sèche se dessine comme de minces filets noirs. On distingue entre les murs à moitié écroulés, ici, la pointe d'une tente, là, les tôles luisantes d'une pauvre cabane.

A quelque distance, dans un repli de terrain, trois hommes s'occupent à la cuisson d'une meule de briques couverte d'argile délayée. Dans ce paysage aux teintes uniformes, aux lignes calmes, ce groupe est un véritable Puvis de Chavannes.

A pied, à travers ces grandes herbes qui nous montent jusqu'aux aisselles, et qu'il faut enjamber en jetant

les genoux presque à hauteur du ventre, nous arrivons devant une habitation récemment terminée. C'est une petite maison rectangulaire, au toit de tôle, construite avec ces briques aux coins émoussés, aux arêtes écrasées, presque rondes. Les murs restent sans enduit. Le mortier bave entre les larges joints.

A deux cents mètres environ, un groupe de femmes, d'enfants très soigneusement vêtus (car c'est aujourd'hui dimanche), s'arrêtent, nous considèrent, surpris, inquiets de cette visite inattendue. On leur fait signe, toute la troupe arrive ; nous sommes introduits dans la maison.

Une vaste pièce d'abord : la salle à manger. Une longue table centrale couverte d'un morceau d'andrinople porte en son milieu une flûte de verre où s'épanouissent trois roses. Des chaises de paille s'alignent le long des murs nus, au papier à fleur luisant, sans gravures ni tableaux. Tel est l'ameublement. On sent dans ce logis l'humidité des plâtres frais.

Les enfants, délicieux blondins, qui reviennent du prêche, se retirent entre les jambes de leurs pères, s'appuient à sa poitrine, nous regardent en dessous, la tête baissée, de ce regard candide, honteux et charmant à la fois. Les mères de famille et trois jeunes filles, cinq femmes en tout, se tiennent là également, rangées sur une seule ligne, le long des murs, rigides, immobiles, hiératiques, assises sur leurs sièges comme des statues égyptiennes.

Tour à tour, nous leur sommes présentés. L'une après l'autre, elles inclinent alors très légèrement la tête, comme des pantins à ressort, puis redeviennent

immobiles. Et tandis qu'on nous raconte leur histoire, celle-ci prise dans l'armée de Cronje, celle-là envoyée au camp de concentration, pas une seule fois leur visage ne s'émeut. Leur bouche, leurs traits, leur front conservent la même impassibilité. —Est-ce de la froideur ou de la timidité? L'une et l'autre, peut-être.

Ces femmes, confinées dans cet étroit abri, réduites aujourd'hui au strict nécessaire, formaient une véritable classe moyenne rurale pour ce petit peuple boër. D'une autre éducation que nos citadines, différentes, mais non pas inférieures, elles me plaisent par leur simplicité naïve. Leurs sentiments doivent être plus profonds même que ceux de tant d'Européennes, couvertes de soie et de bijoux, mais d'un cœur dur et d'une âme vide : simples devantures d'orfèvre ou morceaux de chiffons.

Le soleil baisse; il faut songer au départ.

Ces huttes, ces tentes que j'examine en m'en retournant; quel assemblage hétéroclite en vérité! Les chaises, les buffets, les couvertures, la vaisselle s'y amoncèlent pêle mêle. L'existence de quatre ou cinq personnes se concentre dans un espace où ne pourrait en vivre raisonnablement qu'une seule. Sous la toile trop écartée d'une tente, et qui ne joint plus au sol, j'aperçois les pieds en fer de trois lits, et des coins de couvertures pendantes.

Et nous voici dans les vergers, coupés, ravagés, hachés par l'armée anglaise. Le pied heurte les troncs sectionnés au ras du sol, la plupart brûlés, afin d'empêcher qu'une nouvelle pousse en jaillisse.

Lorsque nous montons en voiture, un des paysans s'approche, nous tend sa large paume; notre main fluette disparaît dans la sienne, complètement enveloppée par les grands doigts calleux; puis nous repartons.

Nos petits chevaux filent rapidement, passent à proximité d'animaux morts que nous n'avions pas remarqués tout à l'heure. Notre approche en fait s'envoler des vautours. Ils tournent au-dessus de nos têtes, en cercle, à de si faibles hauteurs qu'on aperçoit distinctement le gris de leur ventre entre leurs deux ailes étendues, puis, nous passés, ils retombent sur leur proie, verticalement, comme une pierre. Des nègres aussi nous croisent, conduisant du bétail, chargés de fardeaux, ou bien insouciants, marchant d'un pas allègre, en joyeux promeneurs. L'un se tient debout dans un grand cercle de fer; il y trotte, il y court, le pousse des pieds et des mains comme un écureuil dans sa cage, dépasse ainsi la vitesse d'un cheval au trot.

Quand nous atteignons Prétoria, il fait nuit. Le crépuscule détache vivement les silhouettes des collines, accusant à leur sommet un petit cube noir, gros comme un dé à jouer. Sur tous les coteaux avoisinants, il en existe de pareille forme, de semblable grandeur. Ce sont les fortins construits par les Anglais pour surveiller la ville. Partout, les traces de la guerre vous obsèdent, vous poursuivent. On ne peut risquer un pas dans ce pays sans se heurter à ses vestiges.

Lundi, 13 avril (10 heures du matin.)

Nous causions, avec les généraux boërs, de l'Europe, des divers groupements de puissances, de la situation présente de l'Angleterre surtout, puis de la suppression du service militaire, de la substitution d'une garde nationale à l'armée régulière. . . . .

« Gardez-vous, nous dirent-ils, de commettre une « pareille faute. Ignorez-vous les conditions dans les- « quelles nous avons été défaits. Le nombre y fut, « certes, pour quelque chose. Cependant, si, dès le « début de la guerre, nous avions eu une armée de « carrière, organisée, le Cap était conquis, les *Afri-* « *kanders* soulevés, l'Angleterre privée de sa base « d'opérations. Les Anglais triomphèrent, soit; mais, « par leur indiscipline, nos troupes s'étaient vaincues « elles-mêmes. »

Cette après-midi, en causant avec un Français établi ici, j'obtiens des détails plus curieux encore sur le désordre des armées transvaaliennes.

Lorsque les Boërs eurent assiégé Ladysmith, ils se trouvèrent si heureux, si fiers, de tenir ainsi 10.000 Anglais, qu'ils ne songèrent plus à autre chose. Ils espéraient une réédition de l'affaire de Majuba Hill, attendaient une dépêche semblable à celle que leur avait envoyée Gladstone.

La plupart avaient d'ailleurs une conception étrange de la guerre, la considérant comme une simple partie de chasse. Le samedi, en foule, les paysans des environs, guêtrés, bottés, cartouchières en bandoulière,

arrivaient au palais du gouvernement à Prétoria, demandaient un billet d'aller et retour, et partaient pour Ladysmith. Chacun allait trouver ses amis, sollicitait d'eux une bonne place d'où l'on pût commodément démolir son Anglais. On appelait cela : « Aller sur le front. » — Les vieux soldats mettaient à profit la présence de ces recrues, réclamaient eux aussi un congé, s'en allaient pendant deux ou trois jours fumer placidement des pipes sur le seuil de leurs fermes. — Résultat : nulle stabilité dans les cadres, nulle permanence dans les effectifs.

Quant aux subsistances, conserves alimentaires, viande fraîche, on en fit, au début de la guerre, une consommation désordonnée.

Par malheur, les troupes étrangères apparaissaient plus pitoyables encore. Il s'y remarquait bien quelques gentilshommes : Villebois-Mareuil, de Kersauson par exemple ; mais elles se composaient en majorité d'un ramassis de forbans. La lie, l'écume de toutes les nations refluaient sur le Transvaal. Si le gouvernement ne s'était, à la fin, interposé, le pays aurait été submergé par tous les aventuriers du monde.

(Même date, neuf heures du soir.)

Ce fameux banquet eut donc lieu, où se rencontra la fine fleur de l'élément boër, généraux, avocats, journalistes que Botha avait groupés autour de nous. Il fut banal comme tous les banquets ; il restera cependant comme un témoignage de la chaude cordialité que nous trouvâmes ici.

C'est une curieuse figure que celle de l'avocat Ewald Esselen qui s'asseoit à mon côté. Grand, solide, correct, la face soigneusement rasée, il porte haut ce masque altier et calme d'un homme habitué à dominer par la parole. D'origine germanique, la langue allemande lui est quelque peu familière, et nous causons. — Il étudia à Edimbourg, me dit-il, aborda la médecine, l'abandonna pour le droit, fit avec les Boërs la première guerre de l'indépendance, puis, après quelques années d'une haute magistrature, prit définitivement place au barreau.

En 1893, la politique l'attire. *Leader* du parti progressif, dont le chef était le général Joubert, il fit une vive opposition à l'élection du président Krüger, mais, malheureusement pour son pays, échoua.

Un instant procureur général, il tenta à nouveau une politique conciliatrice, se rapprocha des *Uitlanders*, nomma chef de la sûreté un Anglais, M. Trimble, avec mission spéciale de surveiller attentivement la fabrication et la vente des spiritueux. Devant une opposition nationale étroite et bornée, il dut résigner ses fonctions. Depuis lors, rentré dans la vie privée, exerçant sa profession d'avocat avec une haute compétence, il jouit en toutes matières d'une autorité grandissante.

Tel est l'homme à l'intelligence éclairée, vaste, compréhensive, qui se trouve aujourd'hui l'un des amis, l'un des familiers de Botha, probablement son meilleur conseil, l'inspirateur de la politique habile, de l'opposition ferme, mais prudente et raisonnée, qu'il faut souhaiter, pour le plus grand bien des

burghers, devoir être celle de l'intelligent général.

Durant le repas, tous trois, nous essayâmes de tirer parti des convives que nous voyions là pour la première et dernière fois. Quelle était la situation exacte des Boërs à l'égard des Anglais? Accepteront-ils le gouvernement du roi? N'attendent-ils qu'une occasion propice pour se révolter? Voici ce qu'il me fallait découvrir; je n'y réussis qu'en partie. Je n'avais pas, en effet, en face de moi, nos gais compagnons du midi, à la tête bourdonnante, légère; mais de solides gaillards du nord, qui, sous un climat méridional, avaient conservé leur réserve, leur prudence, leur froideur. Ils ne dirent que ce qu'ils voulurent, et ce qu'ils voulurent fut peu de chose.

Voici cependant ce que je crois pouvoir affirmer.

Une révolte contre l'autorité anglaise me semble actuellement impossible, parce que les Boërs sont désarmés, qu'ils sont isolés les uns des autres, qu'ils n'ont aucun gouvernement, aucun rudiment d'armée qui puisse, comme avant la guerre, leur servir de centre de ralliement; et surtout, parce qu'ils m'apparaissent comme extrêmement divisés. Depuis la conclusion de la paix, il n'y a plus ni Transvaaliens, ni Orangistes, mais trois classes de Boërs, toutes trois désignées sous des noms différents. Les Boërs qui firent leur soumission aux Anglais, sans pour cela prendre les armes contre leurs concitoyens, sont appelés ici « *hands uppers* », de l'expression *hands up*, qui veut dire les mains en l'air, position qui rend tout résistance impossible, qui, par suite, suppose la reddition à l'ennemi. Ces hommes

abandonnèrent la lutte lors de la proclamation du maréchal Roberts. Ce sont les plus riches fermiers du pays. Leur conduite fut dictée par l'égoïsme : ils voulaient sauver leurs fermes d'une destruction totale.

Les *traitors* ou traîtres viennent ensuite, Boërs qui, non contents de se soumettre aux envahisseurs, se joignirent à eux, combattirent leurs anciens compatriotes. Beaucoup, parmi ces derniers, m'explique-t-on, croyaient agir pour le bien public. Ils voulaient précipiter la conclusion de la paix, en abrégeant la résistance, qui, selon eux, ne pouvait avoir d'autre issue qu'un accroissement de misère pour le peuple.

Enfin la troisième catégorie comprend les *irréconcilables* ou irréconciliables, tous ceux qui tinrent en échec les Anglais jusqu'à la dernière heure. Ce sont les hommes de Botha, de de Wett, de Delarey, composés en grande partie des rebelles du Cap, du Natal, et des *bywohvers*, Boërs qui ne possédant pas de terres eux-mêmes, par suite n'ayant rien à perdre, vivaient, avant la guerre, sur de petites fermes qu'ils louaient à de plus riches propriétaires. Tous ces hommes se méprisent entre eux, se considérant encore aujourd'hui comme des inconnus, même lorsqu'ils se trouvent être anciens amis ou proches parents. Les *traitors* sont naturellement soutenus par les Anglais. Les 75 millions votés par la chambre des Communes pour la reconstruction des fermes leur ont été, paraît-il, presque totalement attribués.

Cette situation est extrêmement regrettable. Il eût été plus habile d'oublier les faits passés, et de faire bloc contre l'adversaire, sinon à main armée, ce qui

devenait impossible, du moins sur le terrain des réformes politiques.

Telles sont les idées principales que j'ai cru saisir, enveloppées dans la conversation prudente de nos hôtes.

Et pour terminer le récit de ce banquet, j'ajouterai deux opinions (celles-là certaines), émises durant le repas par l'avocat Esselen ; l'une concerne nos grands écrivains, et c'est Balzac, entre tous, que l'on préfère ici, préférence bien naturelle chez un peuple envahi par tant de chercheurs d'or ; l'autre se rapporte à ce que l'on pense, au Transvaal, de notre caractère national. « J'aime les Français, me dit tout bas Esselen, « parce qu'ils ne prennent pas le bien des autres ; « voilà des gens qui restent chez eux au moins ! » Oh le malicieux compliment ! qui me fit faire une terrible grimace, dont s'aperçut mon interlocuteur, je crois.

Après déjeuner, en compagnie du général Botha et de ses amis, nous rendons visite à cinquante de nos béliers, qui vont être répartis entre les fermiers des environs. Chacun s'extasie, les trouvant gras, dodus, superbes. Enfin, dans l'après midi, M. Engelenburg, directeur du journal le *Volksstem*, nous emmène dans sa voiture visiter la ville. Je n'en recommence pas la description. Je note simplement deux villas historiques : celle où s'éteignit le général Joubert, celle qu'habitait lord Kitchener et où fut signée la paix, enfin un jardin zoologique, jeune encore, mais déjà fort présentable.

Dix heures viennent de sonner. — Au moment de clore ce journal, lorsque tout à coup mon regard quitte le papier où ces lignes courent avec rapidité, j'aperçois par ma porte entrouverte un spectacle de féerie. — Il fait plein clair de lune; les bosses rondes des collines se festonnent au loin sur le fond d'un ciel pâle, comme les bords d'une dentelle noire, et les monuments rouges de l'immense place, sous la lumière dormante, semblent de marbre rose. La masse sombre, la flèche aiguë de l'église, dont l'ombre pointue s'accuse nettement sur le sol éclairé, donnent à ce paysage des aspects de décor : on attend les acteurs d'une scène biblique religieuse et grave.

Et je songe avec tristesse que la démolition de cette antique église est résolue, paraît-il. — Il ne gêne pourtant personne ce vieux temple. Ne pourrait-on le laisser là, avec son grand clocher, debout au milieu de cette place, comme le symbole des hautes vertus morales qui dominaient tellement toutes les autres chez ce petit peuple de pasteurs, dont les mœurs antiques, elles aussi, vont bientôt disparaître.

Mardi, 14 avril (4 heures du soir).
Train de *Prétoria* à *Johannesburg*.

Suivant ma coutume, je n'ai pas voulu quitter Prétoria sans en avoir une vue d'ensemble, et je suis monté, ce matin, sur une des plus hautes collines qui l'entourent. A mesure que je la gravissais, les mamelons moins élevés s'écrasaient dans la plaine. Derrière eux, je découvrais d'autres plateaux, puis d'autres montagnes encore; et lorsque j'arrivai au sommet,

toutes ces chaînes de collines m'apparurent comme de simples renflements qui bossuaient le sol, semblables aux lignes de grosses houles à la surface de la mer. — La ville, elle aussi, avait changé d'aspect. Les faubourgs les plus éloignés, ceux qui me faisaient face, remontaient sur le ciel avec les dernières élévations qui limitaient l'horizon. Le paysage, tout entier, comme sous une formidable poussée, semblait se redresser dans le sens de la verticale. Prétoria m'apparaissait maintenant à vol d'oiseau, mon regard plongeait dans les détails de sa structure intime, de sa superficie. Entre les lignes blanches des avenues qui se coupaient à angle droit, j'apercevais les massifs cubiques des maisons, comme les carrés d'un damier. Chaque villa était entourée de son jardin. La grande place, son église, ses hauts monuments se détachaient sur toute cette verdure, comme un rond-point au milieu d'un parc. — A droite, derrière un repli de terrain, s'étalait une forêt magnifique et noire, semblable aux grandes plaques brunes de sapins qu'on aperçoit dans les vallées profondes de nos Alpes.

Rentrant en ville, je passe devant la maison du président Krüger, longue bâtisse, mais simple rez-de-chaussée aux portes parallèles et semblables, s'ouvrant toutes en dehors sous l'abri d'une véranda. C'est aujourd'hui le mess des officiers. En face, de l'autre côté de la rue, le petit temple où le président allait de temps à autre prêcher.

A onze heures, nous présentons nos adieux au général Botha qui, très courtoisement, nous invite à le venir voir, dans une de ses propriétés, au Zoulouland

Même date, 4 heures du soir.

Nous venons de passer Elandsfontein junction. Faisant un brusque tournant à droite, notre train se dirige maintenant sur la ligne de Johannesburg qui se prolonge jusqu'à Klerksdorp. Nous nous trouvons en plein Witwatersrand ; le paysage a pris tout à coup les aspects de banlieue de nos plus grandes cités industrielles.

De tous côtés, des réseaux télégraphiques s'entrecroisent comme d'immenses toiles d'araignée. Les poteaux de fer, avec leur godets brillants de porcelaine, se dressent aussi nombreux que des échalas de vigne ; les hautes cheminées succèdent aux hautes cheminées ; une colonne de fumée les prolonge, qui monte toute droite dans l'air calme, et s'élargit peu à peu comme une pyramide renversée. Puis, voici les bâtisses en fer des puits extracteurs, de grandes cuves de zinc accouplées par douzaines, d'immenses roues à godets tournant avec lenteur entre leurs montants de bois massif. Partout, de minces filets d'une eau boueuse courent avec rapidité dans des conduites de bois, dont le sol pierreux est sillonné.

Le train marche à grande allure.

Quelques maisons apparaissent, disparaissent, s'enfuient. D'autres les remplacent, se groupent, deviennent plus denses ; nous arrivons évidemment dans une agglomération urbaine considérable. La voie traverse de véritables rues, longe à droite un superbe parc d'eucalyptus. Je me penche à la portière. Là-bas, à

l'extrémité de la voie rétrécie, s'ouvre un vaste *hole*, large gueule noire d'où jaillissent nos rails. Les freins serrent, les roues grincent, le wagon tremble, s'arrête dans l'ombre et le tumulte d'une grande gare. Plusieurs machines y stationnent ; on entend les jets saccadés de la vapeur : . . . . . Johannesburg.

CHAPITRE VII

Johannesburg.

Johannesburg. — Les *Jinricshaws*. — Anglais et Allemands à Johannesburg. — Un tour d'exploration dans la ville. — Les constructions.— Les fils télégraphiques. — Spontanéité d'éclosion de Johannesburg. — Historique rapide de cette cité. — — Market Square. — Commissioner Street. — La bourse. — Les prostituées françaises à Johannesburg. — La *Robinson*. — Histoire de sa découverte. — Le puits incliné d'une mine d'affleurement. — La descente dans la mine. — Une perforatrice à air comprimé. — Le filon aurifère. — Un train de wagonnets. — Les roues élévatrices. — Les batteries de pilons. — Le moulage du lingot. — Johannesburg le soir. — La poussière dans Pritchard Street. — La Popote à Johannesburg. — Les convives. — Excursion aux environs. — Doornfontein. — Vue d'ensemble de Johannesburg. — Développement vertigineux de la ville.

Mercredi, 15 avril.

Me voici donc arrivé dans cette ville unique au monde, célèbre aujourd'hui dans l'univers entier, dont aucune maison n'existait il y a dix-huit ans, et qui compte à l'heure actuelle plus de 100.000 habitants. Nulle part, dans aucun temps, n'existe pareil exemple d'une aussi foudroyante éclosion.

L'hôtel où je descendis hier est un des plus réputés. Cependant, la chambre que j'occupe est moins une chambre qu'un couloir. A peine puis-je me glisser entre mon lit et la cloison ; une étroite fenêtre sans

volets ouvre sur une cour intérieure d'où monte l'odeur des latrines. Coût : une livre *sterling* par jour !

Dès notre arrivée, hier, nous remarquâmes une longue file de *jinricshaws* qui stationnaient près de la gare. Nous en avions bien aperçu quelques-uns à Prétoria, mais en petit nombre. Ici, ils forment évidemment un moyen de locomotion fort en usage : c'est une importation de Durban.

Le *jinricshaw* se compose d'un nègre, et d'une voiture ; l'un traînant l'autre. La voiturette, léger cabriolet sans capote, à deux roues fines et caoutchoutées, semble devoir rouler toute seule. A votre passage, le nègre qui la tire, vêtu d'oripeaux aux couleurs voyantes, hennit, caracole, pour bien démontrer sa vigueur. Jambes et pieds nus, il porte d'ordinaire des jarretières aux longs rubans épars qui maintiennent à ses genoux les jambières de sa culotte. Flottante sur le torse et les épaules, mais serrée à la taille, sa tunique se coupe en biais de bandes multicolores ; et sa coiffure varie à l'infini, depuis le simple chapeau de feutre jusqu'aux shakos les plus invraisemblables : pseudo-plumes d'autruches dressées en gerbes, ou roulées en turban, et surtout bonnets singuliers aux deux cornes recourbées, si parfaitement adhérentes qu'on les croirait parties intégrantes du visage.

Les *jinricshaws* donnent aux rues de Johannesburg une animation particulière. — Au pas, l'air placide, l'œil fureteur en quête d'un client, ou bien chargés, filant alors à toute vitesse, on les voit dans la ville aller et venir, tantôt inclinés sur les brancards, tantôt soulevés par eux, suivant qu'ils montent ou qu'ils des-

cendent, le visage et le corps en sueur, la respiration sifflante, les yeux injectés. Car ce métier est un des plus rudes qui soit, et cependant, m'affirme-t-on, on ne pourrait, sans provoquer une révolte, l'interdire à ces hommes, tant les nègres aiment le clinquant, le panache, et les couleurs

Aujourd'hui, nous pouvons nous vanter d'avoir causé une rude frayeur à l'un de nos aimables nationaux. C'est un brave enfant de Marseille, gras et rubicond, ingénieur aux appointements de 60.000 francs par an, qui parut terrorisé en nous voyant entrer dans son bureau. Il craignait que nous ne venions lui demander assistance. — Quand il sut que nous n'étions que des touristes, il exulta, et quelle amabilité dès lors! Aussitôt, les offres de services se multiplièrent, d'autant plus étendues que le fin compère se rendait parfaitement compte que nous n'en avions nul besoin.

Ce soir, après notre dîner, diverses personnes de la colonie française sont venues nous voir, accompagnées de plusieurs Anglais, et il a été presque exclusivement question du discours que Georges Albu, président du conseil d'administration de la Général Mining and Finance Corporation, prononça aujourd'hui même à l'assemblée générale des actionnaires. Ce discours fait grand bruit par la ville. En de certains passages, l'orateur, allemand d'origine, y traite vertement le protectionnisme de M. Chamberlain, la reconstitution de divers monopoles au profit de la *Chartered*, et de la *de Beers*, etc. Beaucoup d'Anglais s'en montrent vexés. Ils reprochent à Georges Albu d'avoir gardé,

sous sa naturalisation anglaise, de vifs sentiments pangermaniques.

Tout cela est intéressant, surtout bien significatif, il me semble, de la lutte sourde de ces races qui se côtoient en Afrique, sans se pénétrer.

Jeudi, 16 avril.

Ce soir, assisté d'un ingénieur français établi ici, nous irons visiter une des mines du Rand, mais il est actuellement sept heures du matin ; jusqu'à midi je reste libre ; nous allons ensemble, si vous le voulez bien, faire un tour d'exploration dans la ville.

Puisque j'y habite, partons de Pritchard Street, une des plus belles rues de Johannesburg, qui en possède beaucoup d'autres. Des constructions hautes, en briques généralement, avec des vérandas superposées, sortes de grands balcons couverts, où le soir les habitants viennent causer, fumer, respirer un peu ; des rez-de-chaussée, occupés par des magasins de détail aux somptueux étalages, voilà ce qu'on y trouve. On vend ici, à des taux exorbitants, tout ce que vous avez en Europe : meubles, jouets, fruits, épices, bijoux, photographies, médicaments, parfumerie et modes.

D'innombrables fils télégraphiques (sur un seul poteau j'en ai compté jusqu'à 500) longent ou traversent cette voie en tous sens. De temps à autre, on croise une rue perpendiculaire aussi large, aussi animée que Pritchard Street. Des trams y circulent, s'y succèdent de façon presque ininterrompue. Hommes et femmes vont et viennent, tous vêtus à l'européenne ; et n'étaient ce ciel si clair, la chaleur, et ces

petits *jinricshaws* qui trottent silencieusement partout, on croirait presque se trouver dans une de nos anciennes villes du Continent. — Que tout cela n'ait pas vingt ans d'existence, voilà ce que l'on a peine à imaginer.

Car Johannesburg n'est pas plus vieille que cela. Aucun des hommes que j'y rencontre ne put y naître. Fait étrange : dans cette cité, créée comme par une puissance magique, tout fut importé, même les habitants.

En 1856 il y avait là simplement quelques cabanes éparpillées au long d'un *reef*, actuellement propriété de la Vemmer et de la Ferreira company. En janvier de l'année suivante, le petit village commençait à grossir ; à la fin de 1887, l'emplacement de la grande ville future se fixa, et ce fut au sud de la pente de ce Witwatersrand, dans un des endroits les plus froids et les plus élevés du Transvaal, « là, où le sol, pour « l'agriculture et le pâturage, se trouvait être de si peu « de valeur que les fermes changeaient de maître pour « le prix d'un attelage ou d'un troupeau ».

En 1886, un *stand* de 50 pieds carrés y valait déjà 7 livres ; en janvier 1895, sur Commissioner Street, deux *stands* se payent 22.000 livres ; en 1902, dans la même rue, la *Standard Bank* en achète quatre pour la somme de 145.000 livres ; en 1897, enfin, un *stand* sur Pritchard Street en coûtait 40.000. Les prix depuis cette époque n'ont fait qu'augmenter encore.

De Pritchard Street gagnons Market square, la plus grande place de toutes les villes sud-africaines. Elle mesure un quart de mille en longueur ; au centre se tient

le marché. De hautes constructions briques et pierres l'entourent, semblables à celles de Pritchard Street. A l'ouest, le trou béant d'un terrain sur lequel s'élèvent quelques maisons basses, annonce un spéculateur que l'excessive cherté du sol ne décourage pas encore. Cette place, autrefois une des curiosités de Johannesburg, est aujourd'hui déserte. Lorsqu'en 1896 M. Pierre Leroy-Beaulieu la visita, il y trouva, écrit-il, d'énormes chariots à bœufs sur lesquels les fermiers du voisinage apportaient leurs denrées et leurs produits. A peine, ce matin, en puis-je compter deux ou trois, tant la guerre récente a dépeuplé la campagne. Johannesburg n'est plus alimentée que par les navires et la voie ferrée, et c'est par elle, à travers l'océan, que lui parvient cette atroce viande frigorifiée que l'on y distribue au poids de l'or. Les fruits, les légumes surtout, deviennent extrêmement rares, hors de prix. Des entreprises maraîchères réussiraient fort bien aux environs de la ville. De grands travaux d'irrigation y sont d'ailleurs projetés.

A l'est de cette place, à l'extrémité de Pritchard Street s'élève un nouveau bâtiment : le *Post and Telegraph Office.* La salle principale mesurerait, dit-on, 120 pieds de long sur 38 de large. Je le crois sans peine, tant y souffle un bourdonnement de ruche lorsque j'y entre ; tant on y voit occupé d'employés, écrivant, télégraphiant, courant, étiquetant les correspondances, placées dans des petits casiers de bois, dont sont garnis les murs, comme des alvéoles d'abeilles.

Traversons maintenant la place, passons devant la chambre des mines du Witwatersrand, devant le petit

musée géologique, puis arrivons dans Commissioner Street, la plus ancienne, la plus longue, la plus vaste des rues de Johannesburg. Les constructions se modifient. De ci, de là, on y voit bien encore ces maisons en retrait, à vérandas, à balcons superposés, dont je vous parlais tout à l'heure; elles ne forment plus la majorité, toutefois. Ici, se trouve le centre des affaires, les grandes banques, les grandes maisons de commerce. Le moindre lopin de terre doit rapporter; et les façades rigides, froides comme les nôtres, serrées comme par une lutte, se suivent, toutes pareilles, avec de grandes fenêtres rectangulaires ouvrant sans balcon, sur l'alignement même de la rue. La brique a disparu en partie. Les murs de pierre luisent sous l'enduit de stuc couleur crème qui les recouvre. Parfois, à l'encognure d'un magasin, s'accroche un petite tourelle brique et ardoise. Au milieu de la chaussée, des tramways vont et viennent, plus nombreux que partout ailleurs, puis des *jinricshaws*, des *cabs*, des *capes-carts*, des victorias, de superbes coupés de maître enfin, cochers, valets irréprochables, chevaux piaffant, encensant, caracolant, jambes de devant, envolées, aussi pimpants que nos plus beaux en pleine avenue des Acacias. Mais, tout de suite, la note excentrique reparaît, rappelle le sud de l'Afrique : un domestique nègre vous croise, un hindou en bicyclette, son petit bonnet sur la tête, pédale avec fureur, habillé de blanc de la tête aux pieds, n'ayant de noir dans toute sa personne que les mains, les bottes et le visage.

Entre Commissioner Street et la place du Marché,

s'ouvre une petite rue dont une chaîne tendue barre chaque extrémité. Les voitures n'y passent jamais. Sur la chaussée, en plein air, dans un bâtiment qui s'y élève se tient la bourse de Johannesburg. C'est le principal centre de la ville, « le saint des saints, » déclare le guide *to south Africa*, l'endroit d'où partent les tramways dans toutes les directions. Quand j'y arrive, les habitués y séjournent déjà, les uns groupés, discutant avec animation les dernières nouvelles; d'autres isolés, debout, les bras ouverts, consultant la cote sur les feuilles des grands journaux qu'ils tiennent dépliés devant eux. Assis sur la chaîne, un Anglais, qui sans doute vient de perdre une forte somme, ouvre un regard vide sur toute la scène, que, certainement, il ne voit pas.

Midi sonne : remontons Commissioner Street ; traversons à nouveau la grande place du Marché. C'est l'heure où les employés sortent, vont déjeuner. La ville devient mouvementée, tumultueuse ; de suite on a l'impression de la fébrilité qui règne ici. Des gens affairés, à la figure rude, se croisent en tous sens, hâtifs, le corps droit, la marche précipitée. A quoi peuvent servir alors ces somptueux étalages, auxquels nul ne s'arrête, sur lesquels personne ne jette un instant les regards? Des prostituées, nombreuses, elles aussi, circulent dans toute cette foule, avec lenteur. Une robe plus alerte, une taille plus souple, un minois chiffonné sous un chapeau provocant annoncent une Française. On s'approche, on écoute ; les mots harmonieux de notre langue, plus douce encore au milieu de toutes ces syllabes nettes, dentales, arri-

vent à vos oreilles, confirment votre supposition. Ce n'est que dans la bouche de ces malheureuses qu'on entend retentir la langue maternelle. A Johannesburg, comme à Cape Town, les filles restent un de nos principaux articles d'exportation. On en sourit à Paris. — J'en suis humilié, ici!

(10 heures du soir.)

A peine sort-on de Johannesburg que déjà, on se heurte aux monticules de résidus de la *Robinson*. Il en est ainsi, nous dit-on, pour tout le sud et l'ouest de la ville. Le *rand* s'étend de ce côté; la *Ferreira*, *Wemmer*, *Worcester*, beaucoup d'autres mines encore, seront un perpétuel obstacle à l'extension de Johannesburg dans cette direction. Au nord, à l'est, au contraire, de grands espaces restent libres, avec des vallées et des coteaux sur lesquels grimpent peu à peu les villas suburbaines. Jeppe's Town, Doorfontein, simples faubourgs en 1896, prennent déjà aujourd'hui des aspects de villes indépendantes.

La mine *Robinson*, comme la mine *Ferreira*, porte le nom de son premier propriétaire. C'est une des plus anciennes exploitations; c'est aussi l'une des plus riches. En voici un court historique.

En 1886, lorsque les premières nouvelles de découvertes sur le *Rand* parvinrent à Kimberley, Robinson qui se trouvait alors dans cette ville, partit aussitôt. Accompagné de Rhodes et d'autres financiers, tantôt en voitures à mules, tantôt en chars à bœufs, il franchit en quinze jours les espaces qui le séparaient des fameux conglomérats. A peine arrivés, tous les voyageurs se

mirent à prospecter. Robinson, pour sa part, négocia l'achat de terrains qu'il soupçonnait devoir être d'une grande teneur minérale, fit mettre le *reef* à nu, et de suite tira du lavage des produits extrêmement riches. A cette époque, dit-on, l'or scintillait, visible sur le filon découvert. Mais bientôt, on vit se produire les mêmes inconvénients qu'à Kimberley. Les tranchées, en s'enfonçant, s'escarpaient, et s'éboulèrent. Le travail souterrain dut remplacer le travail à ciel libre. Les propriétaires de *claims*, où l'extrémité du filon affleurait, creusèrent des puits inclinés pour le suivre; les propriétaires de *claims* que le filon traversait foncèrent des puits verticaux pour le rejoindre : de là, deux sortes de mines, les mines d'affleurement et les mines *deep-levels*. La *Robinson* appartient à la première catégorie; c'est dans un puits incliné que nous allons descendre.

Nous voici au pied d'un échafaudage de bois, haut de trente mètres environ. De grandes roues, qui d'ici paraissent fines et légères, tournent au sommet; un plan incliné en descend qui s'engouffre à nos pieds dans un trou noir, comme un tunnel. Sur ce plan, s'allongent des rails, filent de gros câbles métalliques flottants que supportent des poulies luisantes, polies par l'usure, et tout à coup, une longue cuve de bois y vient rouler, débouchant de la terre comme une lourde bête de son trou. A hauteur du sol, elle s'arrête. Tant bien que mal, on y fixe quelques planches; on nous invite à nous y coucher plutôt qu'à nous y assseoir; on nous recommande surtout de ne dresser ni la tête, ni les bras; les étais du puits étant à quel-

ques mètres seulement au-dessus de nos fronts. Un coup de sifflet; brusquement le véhicule se détache : nous glissons.

On voit encore clair. De longues raies blanchâtres, transversales, se distinguent, qui doivent être les redoutables étais; et comme sans la lever je retourne la tête, j'aperçois au-dessus de moi le trou lumineux du sommet qui rapidement décroît et se rétrécit. Le puits change d'inclinaison sans doute, car subitement ce petit carré de lumière disparaît comme sous un clapet qui tombe. Dans une obcurité complète, nous continuons à glisser maintenant; bientôt on perd la notion du mouvement. Restons-nous immobiles? Remontons-nous? On ne sait. Parfois, la cage nous secoue violemment, frissonnante, agitée de brusques trépidations, comme par les hoquets de la machine. Derrière soi, alors, on sent trembler le long câble qui nous soutient dans le vide. D'un trait, nous coupons plusieurs galeries transversales, où luisent des falots, où des ouvriers apparaissent, immobilisés par l'éclair du passage. L'un tient son pic levé que je ne vois pas retomber; l'autre, le corps ramassé sur ses jambes ployées, pousse une pelle sous un amas de cailloux qui roulent devant elle. Un instant, ces hommes se détachent avec le relief, le calme d'une statue; puis tout disparaît, tout redevient noir; le même tremblement nous secoue, le même glissement immobile nous entraîne. L'eau suinte, découle sur nos visages.

Enfin, la cage s'arrête, deux nègres nous en tirent, jargonnant des mots sauvages, incompréhensibles. Ils

nous distribuent des bougies; et nous nous enfonçons avec eux dans un long boyau obscur au sol inégal, bossué par les traverses, creusé de flaques d'eau, dont les parois luisantes reculent incessamment devant les lueurs vacillantes des chandelles.

De temps à autre, du fond de ce couloir, une petite lumière grossit, s'approche, presque au ras de terre, faisant luire les rails Nous nous rangeons sur une seule ligne, le dos collé à la muraille, tenant notre bougie comme un cierge, dans une attitude militaire. Alors, passe devant nous un train de wagonnets plein de minerai jusqu'au bord, poussé par deux nègres moitié nus, dont les yeux blancs nous considèrent au passage avec une curiosité effarée.

A l'extrémité de cette galerie, au lieu même où, pour la poursuivre, on attaque les conglomérats aurifères, des ouvriers blancs, cette fois, sont groupés autour d'une perforatrice à air comprimé, sorte de grand insecte métallique, au corps maigre de sauterelle, juché sur trois hautes pattes de fer, et qui, de son dard aigu, fouille l'épaisseur du rocher.

J'entends l'air siffler dans la machine. La tige d'acier tourne avec une rapidité telle qu'elle semble immobile. La pierre crie, rongée par le foret. Quatre trous sont ainsi percés, à des distances variables; suivant la largeur du filon. Dans l'un on place une cartouche de dynamite, on allume, on se retire : le bloc désagrégé saute en dehors du massif.

Comme dans toutes les autres mines, il existe à la *Robinson* deux filons parallèles; tantôt ils s'éloignent, tantôt se rapprochent. Parfois ils se touchent presque.

A l'un de ces endroits, par une excavation qui les unit, j'aperçois une autre perforatrice occupée au même travail dans le *reef* voisin.

Au retour, la chandelle levée, j'examine la voûte et les deux côtés de la galerie. Nous nous trouvons en plein rocher. On se croirait dans une caverne naturelle. Aucune traverse, nul étai ; simplement, de place en place, des fûts de pierre ont été laissés, piliers isolés et rocheux, comme des stalactites et des stalagmites rejoints. Ces mines d'or ont eu tous les bonheurs : celui de s'ouvrir d'abord dans un sol, à ce point résistant, qu'il ne réclame qu'un minimum de travaux souterrains; celui ensuite d'exister à côté d'importants gisements de houille, découverts par hasard, au moment précis où l'avenir de l'exploitation allait être mis en question par la rareté du bois dont on alimentait les moulins.

Ecrasant la flamme de ma bougie sur les parois, je distingue très bien le *reef* aurifère. C'est un filon, large de vingt à quarante centimètres, plus sombre que la roche avoisinante. Des morceaux de quartz transparents s'y trouvent enchâssés. Ils contiennent l'or en suspens. Des milliers de particules métalliques et jaunes scintillent sous la flamme, mais ce sont des paillettes de cuivre, l'or reste invisible.

A nouveau trois petits trains de wagonnets, puis personne. L'activité de cette mine si riche, si célèbre, paraît infime. Les pilons, à l'heure actuelle, broient à peine le tiers du minerai qu'on en devrait extraire. La pénurie d'ouvriers est seule cause de ce ralentissement. L'importation de la main d'œuvre

asiatique apparaît comme absolument nécessaire. Tous croient fermement ici qu'elle se produira.

Une cage, semblable à celle qui nous a descendus, nous remonte, avec les mêmes secousses, dans la même obscurité, puis tout à coup nous immobilise dans l'aveuglement du jour.

Alors, méthodiquement, nous suivons le minerai dans les diverses transformations qu'il subit à la superficie; d'abord aux ateliers de triage où la roche aurifère est séparée du grès stérile, dans les concasseurs qui la broient, sous les pilons qui la réduisent, enfin sur les tables d'amalgamation, et dans les cuves de cyanuration où, par des procédés chimiques, la poussière d'or se sépare définitivement des matières inertes qui la contiennent.

Certes, l'aspect général de cette exploitation laisse une impression puissante et singulière, avec ces innombrables conduites où court une eau rapide et limoneuse; avec ces roues de bois énormes qui tournent pesamment, et dont les larges godets remontent les résidus à hauteur des cuves de cyanuration, réservoirs de tôle immense, semblables à des gazomètres d'usine.

Mais le spectacle le plus grandiose, peut-être, est celui des batteries de la *Robinson*. Cent pilons accouplés par cinq frappent alternativement leurs mortiers avec un bruit semblable à celui de tambours énormes heurtés par de colossales baguettes. Dans un hangar voisin, sur des toiles inclinées, tremblantes, agitées d'un mouvement sans fin glissent les nappes fines d'une eau boueuse. Lorsque, du doigt, on rebrousse le

courant, on y voit descendre comme des marbrures et des franges d'or.

Enfin, dans un bâtiment isolé, on extrait les lingots de leurs moules et comme un enfant, je m'offre ce plaisir de tenir en main les lourds morceaux de métal, semblables à de grosses briques ternes et jaunâtres.

Après dîner, je sors. — Je veux voir l'aspect de Johannesburg le soir. Rues désertes, nuit noire, silencieuse; quelques ombres vagues de rôdeuses, un ou deux *jinricshaws* qui me hèlent : c'est tout. Comme à Cape Town, la vie commerciale cesse ici à six heures. Chacun rentre chez soi, se repose, va au théâtre, chez des amis, nul ne passe sa soirée dans la rue. L'équivalent de nos boulevards n'existe pas.

Aussi, en traversant Market Square, les fenêtres sans volets des hautes bâtisses m'apparaissent-elles illuminées par les clartés intérieures. Il semble qu'autour de la place de grands miroirs à facettes soient dressés ou suspendus dans l'air nocturne.

Vendredi, 17 avril.

Je quitte l'hôtel par un temps abominable. Un véritable vent de tempête prend Pritchard Street en enfilade; des nuages d'une poussière rouge, aveuglante, tourbillonnent sur la chaussée, enlevés parfois jusqu'au sommet des édifices. Les yeux, le nez, la bouche s'emplissent d'un sable fin dont les dents, elles aussi, sont agacées. Ce phénomène, paraît-il, se repro-

duit souvent à Johannesburg, c'est le siroco de l'Afrique du Sud.

Gagnant Commissioner Street, j'arrive à une maison de banque. L'intérieur en est splendide. Un large escalier de pierre tourne dans une encognure, conduit aux étages supérieurs. Partout, derrière de hauts comptoirs, griffonnent des employés dont on aperçoit la tête, l'ouverture du gilet, le bout des porte-plumes agités. Les panneaux d'acajou brillent comme des miroirs. Tout cela, somptueux déjà dans une ville d'Europe, admirable ici, lorsqu'on songe qu'à cette même place, il y a vingt ans, tremblaient, au milieu de cailloux, quelques brins d'herbe rousse et brûlée.

Connaissez-vous la Popote? Non.— Eh bien, ce nom éclectique s'il en fut, désigne à la fois une maison, un groupe d'individus, enfin, et surtout, un régime alimentaire. La Popote, à Johannesburg, est une réunion insurrectionnelle où l'on proteste chaque jour, sans lassitude, contre l'atroce régime anglais ; et ce, tout simplement, en mangeant de la cuisine française. Ai-je besoin de vous dire qu'on n'use envers elle d'aucune répression?

Aujourd'hui, l'un de nos compatriotes johannesburgeois nous y conduit. Nous y déjeunons. — Peu de gaieté. Comme le caractère national se modifie ici, bon Dieu ! — Durant tout le repas, c'est un chassé-croisé de nouvelles assourdissantes. On ne parle que de carats, d'or, de diamants, de découvertes récentes, d'achats de terrains, de coups de bourse, de vente d'actions, etc. Tous les convives me semblent agités,

vibrants, nerveux, comme en effet on doit l'être, lorsqu'on habite une ville dont les pays environnants restent encore inconnus, où les découvertes d'or, de diamants, éclatent et se succèdent comme les étincelles d'un feu d'artifice, comme des éruptions de volcans. Combien cette vie doit lasser l'âme, et fatiguer la pensée !

A deux heures, nous montons en voiture; l'un de nos hôtes nous accompagne. Nous devons aller au nord, à travers le parc d'Hospital Hill, voir les villas de Doornfontein.

En traversant Jouberts park, je ressens cette même impression de vitalité, d'énergie intense que l'on éprouve toujours ici. Notre voiture file sur de larges allées sablées, entre deux murailles vertes d'une hauteur de douze mètres environ. De temps à autre nous croisons des cavaliers, des promeneurs, des équipages modernes. Et ces arbres comptent dix ans ! Et ces lieux sortent à peine de la sauvagerie et de la solitude.

La voiture s'arrête. Nous devons descendre, paraît-il, pour gravir un mamelon, récemment planté d'eucalyptus et de sapins, qui se dresse à notre droite, avec de petites villas qu'on aperçoit à son faîte. Dix minutes d'ascension pénible sous un soleil blanc, au milieu d'un parc embryonnaire, dont le sommet des arbres pourrait passer sous nos aisselles, et nous arrivons sur une haute terrasse, dominant une plaine déserte et nue, qui s'étend toujours pareille, jusqu'à cette chaîne lointaine de collines mamelonnées et ver-

dâtres, et que je reconnais pour être une de celles qui entourent Prétoria.

A peine sur le *veldt* immense, dévoré de rayons, aperçoit-on, de loin en loin, quelques taches brunes; des villages nègres, paraît-il; et deux ou trois huttes isolées, dont la fumée monte droite tout d'abord, puis promène la sinuosité d'un fil noir sur la limpidité du ciel. Tel était l'emplacement de Johannesburg il y a vingt ans. Ce sont de pareilles solitudes qui, à l'heure actuelle encore, environnent cette ruche immense de 150.000 abeilles.

De nouveau, nous traversons le parc, au milieu de pâles eucalyptus. Au grand trot, nous passons devant la villa de lord Milner; le gouverneur s'y trouve, un soldat anglais guêtré, costume *kaki*, cartouchières en bandoulière, chapeau de feutre au bord relevé sur l'oreille, se tient à la grille avec une nonchalance, une mollesse offusquante chez un militaire. Puis, nous longeons le mur d'une autre grande propriété, et tout à coup, derrière une grille, dans l'enfoncement d'une longue allée perpendiculaire, apparaît et disparaît la façade somptueuse d'une villa magnifique : l'habitation du fameux Barnato. Ce milliardaire, par un caprice qui lui coûta des millions, fit jaillir ces arbres et cette demeure d'un champ de cailloux. Sans rêve, sans but élevé dans la vie, poursuivant simplement l'accroissement indéfini de son immense fortune, un jour, il trouva l'existence si vide, si désespérément insignifiante, que, revenant de Londres à Johannesburg, il se précipita dans la mer.

Nous voici à Doornfontein, le Passy de Johannes-

burg. A tout moment, derrière de petites grilles, au milieu de sapins, d'eucalyptus, apparaissent de hautes villas, aux toitures contournées, aux balcons de bois en saillie, aux clochetons de forme imprévue. Que de gens vivent à l'aise sur le bénéfice de ces mines d'or !

Seconde halte, et nouvelle ascension. D'épaisses nues noires couvrent maintenant le soleil. Hâtons-nous; il semble parfois qu'on entende gronder l'orage. Au nord apparaît le paysage que nous contemplions tout à l'heure, mais regardons le sud et l'est de cette plaine. Toute la ville de Johannesburg s'y découvre. Les nuées, qui montent rapidement sur le ciel, plombent les lointains d'une teinte brune, violacée. De longs éclairs éblouissants et durs y font, de temps à autre, tomber brusquement leurs crochets. C'est à peine si, dans cet horizon noyé, tout là bas, au bord du plateau infini se détache la silhouette des échafaudages et des hautes cheminées fumeuses, qui d'ici révèle seule l'existence du *Rand* et les moulins des mines d'or. A droite, sur la pente d'une colline, au milieu des jardins, s'éparpillent les constructions suburbaines de Doornfontein ; et, nous faisant vis-à-vis, emplissant l'espace depuis ces usines éloignées jusqu'au pied de nos collines, se tassent les maisons de Johannesburg, toutes pareilles, écrasées par la hauteur d'où nous les contemplons, sans la saillie d'un seul édifice, véritable nappe de toitures, à peine trouée, çà et là, par la pointe courte d'une petite église ou d'un clocheton. Parfois, entre un grondement de tonnerre, une bouffée de vent d'orage, on croit entendre le

ronflement des centaines de batteries en marche, le martèlement des pilons écrasant incessamment le minerai. Cette ville de vingt ans a les aspects des vieilles cités industrielles, Liège ou Maubeuge, par exemple.

Et tandis qu'au grand trot nous traversons à nouveau les rues vertes de Doornfontein, notre compagnon nous déclare : « Tout cela vous étonne, vous, nouveaux venus, que dirai-je moi, qui, depuis 1886, me trouve être le spectateur de ce développement vertigineux. Songez que j'ai vu Commissioner Street plus hideuse que les plus affreuses rues de Kimberley : quelques cahutes de tôle posées à même le *veldt*, sans fondation, ni seuil. On ne parlait pas de batteries de 100 à 200 pilons à cette époque ! mais de petites usines de cinq à huit mortiers tambourinaient le long d'un mince ruisseau qui traverse le *Rand*. Chaque compagnie y envoyait broyer son minerai dans des charrettes à bœufs couvertes de bâches, comme les cultivateurs en France expédient leur blé au moulin. Puis, le chemin de fer n'existait pas. Nous étions isolés du monde. On ne pouvait atteindre Johannesburg qu'à l'aide de voitures à mules, ou de chariots à bœufs. On couchait en route sous des relais de tôle, espacés en pleine solitude. Les machines, les approvisionnements, les matériaux de construction, tout, jusqu'en 1892, nous parvint par cette voie. En 1889, nous nous trouvions 50.000 sur le *Rand* lorsque tout à coup la famine menaça. Ce fut une extraordinaire panique. 10.000 personnes s'enfuirent à la côte. Le gouvernement du Transvaal, celui du Natal durent offrir des

primes à ceux qui amèneraient sur le *Rand* les premiers fourgons de vivres.

Mais tout cela n'est plus qu'un songe. Aujourd'hui on vient ici en *sleeping-car*.

CHAPITRE VIII

Chez le général de Wett

Le Réveil. — A Kopjes-Siding. — La course en *cape cart*. — Arrivée à la ferme. — Le général. — Généreuse hospitalité. — Le veldt au matin. — Silhouette du général. — La sortie des troupeaux. — Les fermes détruites. — Les anciens kraals à bestiaux. — Description de la ferme. — La salle à manger. — Présentation à la famille. — Mme de Wett. — La prière familiale. — La bouillie de blé. — Simplicité de l'hospitalité boër. — Le veldt à midi. — Tristesse du général. — Son opinion sur Kersauson. — Second déjeuner. — Notre mérinos. — Les enfants du général. — Causerie devant la ferme — La vie au milieu du veldt. — Une visite. — Rentrée des troupeaux. — Une leçon de tonte. — Le dîner. — Un chœur autour de l'harmonium. — Les adieux de l'interprète. — Portrait de de Wett. — Le départ.

Samedi, 18 avril.

Je m'éveille, ce matin, dans une petite chambre, couché dans un lit d'enfant, à côté de mes deux compagnons qui dorment encore. Le soleil se lève. A travers les rideaux transparents j'aperçois la fuite infinie du veldt. Depuis hier soir, nous sommes les hôtes du général de Wett.

Ce voyage fut résolu en coup de foudre.

A Johannesburg, hier, nous recevions une dépêche du général nous invitant à le venir voir dans sa ferme. Il fut décidé dans la journée que nous y partirions le soir même.

A huit heures, en montant dans le train, Paul prévenait le contrôleur qu'il désirait descendre à Kopjes-Siding, station qui nous avait été indiquée par le général. Sur les minuit, arrêt brusque ; il fait nuit noire : nous devons être arrivés. — Je me penche à la portière, un souffle froid s'engouffre dans le compartiment ; mais, au dehors, rien, nulle gare, le silence. On entend seulement, à quelques mètres le crachement rythmé de la machine. Cependant, je perçois le bruit d'un pas qui craque sur le sable, la lueur allongée d'une lanterne se traîne au ras des herbes, un employé s'approche. Nous sommes à Kopjes-Siding. Alors, avec un écart de jambes qui n'en finit plus, je pose le pied à même la voie, parmi les rails et les cailloux, puis le train siffle, repart, sa grande forme sombre se noie dans la nuit, ses feux arrière brillent un instant, puis disparaissent. Nous nous trouvons seuls, en pleine campagne, sans direction. L'obscurité, le silence, l'immensité de l'espace, qu'on sent vaguement sans l'apercevoir, nous oppressent, nous étourdissent.

Cependant, une petite silhouette de maison se dessine, qui doit être la gare sans doute. Une ombre s'en détache, et vient à nous. Et tout à coup, je crois rêver, ces paroles françaises résonnent : « Etes-vous, Messieurs les trois hôtes du général ? — Mais... oui. — Alors, Messieurs, veuillez me suivre, je suis moi-même son secrétaire. » Machinalement nous obéissons, déshabitués à ce point d'entendre des mots de notre langue, qu'ils sonnent à notre oreille comme ceux d'un idiome inconnu

Contournant la gare, où ne brille aucune lumière, où ne réside aucun employé, bicoque en tôle, simple abri pour les voyageurs qui viennent prendre le train des fermes avoisinantes, nous arrivons auprès d'une voiture, dont nous voyions, depuis quelques instants déjà, noircir la forme indéterminée. C'est un *cape-cart* du genre de ceux que je vous ai décrits à Kimberley : charrette au coffre haut, avec de grandes roues légères, un seul timon, et deux mules. On y glisse nos bagages, nous y montons, et l'on part.

Nous roulons en rase campagne, au milieu d'une plaine sombre, sans coteaux, sans maisons, sans arbres. — On distingue vaguement la forme des choses dans une demi-obscurité. Un grand cercle d'horizon nous environne ; la campagne s'étend autour de nous comme une immense plaque circulaire et brune. De route il n'y en a pas. On suit de vagues sillons tracés par le passage répété des précédentes voitures. Lorsque le chemin devient trop mauvais, notre compagnon boër enlève les mules d'un coup de guide, les stimule par un appel singulier, un *dji*, huit ou dix fois répété, et la voiture saute en plein champ, au milieu du veldt, dont on entend, au long des roues, siffler les herbes. De temps à autre, nous franchissons des ruisseaux, fossés étroits, abrupts, rapides comme des trous. Les mules y descendent, d'abord avec précaution, en tâtonnant. Leurs jambes y clapotent. — Alors, pour les lancer sur la pente, notre cocher se soulève, leur coupe les reins d'un coup de fouet La voiture tombe dans un éclaboussement,

rebondit sur la berge, l'un des ressorts s'écarte comme s'il voulait s'ouvrir, l'autre s'écrase, touche l'essieu d'un coup sec; le coffre grince, penche, se redresse; nous nous cramponnons aux banquettes pour n'être point projetés en dehors. Puis l'attelage reprend son trot régulier, et, dans les boues molles, le bruit martelé des fers, le chuchotement des roues s'assourdissent et s'éteignent.

Pas un mot, pas une parole; chacun réfléchit. Ce silence, cette solitude nous en impose. Je ne soupçonnais pas qu'une lande déserte pût avoir cette majesté, cette religieuse grandeur. Parfois, les nuages s'écartent, la lune luit : toute la plaine apparait pâle, tranquille, vaste, comme une mer immobile et figée, puis l'obscurité se referme, plus opaque après toute cette lumière. Un orage traîne à l'horizon, y allumant de temps à autre un large vacillement de lueurs vagues.

Notre compagnon nous indique une masse sombre à quelque cent mètres de nous, ronde sur la plaine brune. C'est une ferme; une des rares fermes respectées par les Anglais, « propriété d'un traître, ajoute-t-il avec tristesse, d'un burgher qui combattit contre nous » Peu après, notre voiture passe entre deux poteaux isolés : l'entrée, paraît-il, de la propriété du général.

Général fantôme, il l'est vraiment pour nous ce soir cet homme qu'à plus de mille lieues de la France nous allons trouver chez lui, en pleine nuit, au milieu de son veldt dévasté. Et une joie ridicule m'envahit d'accomplir une chose que nul n'a faite, de contempler un spectacle que peu de regards ont pu voir, de

me trouver seul, au milieu d'étrangers, dans un pays à peine connu, loin de mes amis, « de l'autre côté de la terre ».

La voiture s'arrête. Une ombre se dresse à la tête de nos chevaux. On soupçonne une maison à travers l'obscurité. C'est là. Notre guide nous introduit dans une salle à manger spacieuse, puis nous quitte, tire la porte, s'en va remiser son attelage. Un instant, j'entends le pas des mules décroître ; puis, le silence. Une seule chandelle nous éclaire, à la flamme droite, longue, fumeuse, dont le suif ruisselle sur la table.

Alors, l'une des portes intérieures, qui donne sur cette pièce, s'ouvre. Un homme grand, vêtu d'un paletot de chasse, à la physionomie rude, maigre, tourmentée, s'avance la main tendue. C'est de Wett; je le reconnais parfaitement. Son secrétaire nous a rejoints. Nous échangeons, par son intermédiaire, quelques phrases banales d'amitié et de bienvenue.

Notre arrivée cause du trouble dans cette maison. J'entends, derrière les portes, des bruits de chaises remuées, des chuchotements aussi. D'une pièce voisine sort un petit garçon, à peine vêtu, pieds nus, ses vêtements sur le bras. Il traverse discrètement le fond de la salle. Dans ce pauvre logis, qui date d'hier, dérangerions-nous à ce point qu'il fallût nous céder des lits occupés pour que nous puissions dormir?

Je ne me trompe pas. Le général nous introduit dans cette chambre que l'enfant vient d'abandonner. Il s'excuse de n'avoir que deux couchettes à nous offrir; il finit à peine d'acheter les premiers objets nécessaires. Après la guerre, il ne lui restait rien

comme abri, pour lui, et sa famille. « Pas même le toit d'une cahute de nègre, » dit-il.

Et lorsqu'il est parti, dans cette chambre récente, au papier frais encore, une petite scène vraiment drôle se produit. Mes amis ont pris le grand lit, moi le petit, au matelas creusé, chaud du corps de l'enfant ; et voilà qu'en les découvrant nous n'y trouvons qu'un seul drap. Alors, grave conciliabule : Faut-il l'étendre par-dessus, faut-il le mettre par-dessous? et tout à coup j'attrape la solution : je le plie, je m'y roule et je m'endors.

Repos d'un seul trait, d'une haleine, sans poudre insecticide, ni démangeaisons. C'est la première fois que pareille chose m'arrive dans l'Afrique du Sud. Le général calomniait son logis ; il ne se rend pas compte du luxe qu'il vient de nous offrir.

Je me lève et sors. C'est bien le paysage que j'attendais, la plaine uniforme et nue, sans un vallonnement, sans un arbre, sans le moindre kopje. L'herbe brûlée, roussâtre, en plein midi, conserve une teinte plus douce, presque verte, sous les lueurs tendres du matin. Le ciel, encore couvert de nuages, va se dégager tout à l'heure. Un espace, déjà libre, grandit et s'avance, limpide comme un lac. On n'entend aucun bruit ; pas un oiseau ne chante.

Au loin, sur ce terrain découvert, le général marche à grands pas. Il m'a vu, il vient à moi, il m'aborde. — Il est vêtu du même veston de chasse qu'hier soir, en toile grise, fermé par un seul bouton à hauteur du col, dont l'échancrure découvre l'ampleur du cou

massif et rouge. Les pans flottants s'évasent sur ses hanches ; l'étoffe flasque d'un pantalon plus clair tremble autour de ses jarrets. Le bord effrangé d'un chapeau de feutre gris de poussière et rapé lui couvre les yeux. Il porte aux pieds de lourds souliers ferrés qui sonnent sur les pierres ; un lacet noueux, passé au hasard dans quelques trous, en laisse bâiller des œilletons.

Il me souhaite la bienvenue, mais nous ne nous comprenons pas; lui parle *dutch* et moi français. Il veut être aimable, mais sa rude physionomie reste immobile, comme si les muscles durcis, paralysés, ne répondaient plus à son appel. Mes amis me rejoignent, nous suivons le général dans le veldt. Il va de kraal en kraal surveillant la sortie de ses troupeaux. Voici les vaches d'abord, parquées dans une enceinte de pierres sèches, en plein air, sur le flanc à peine incliné d'un petit kopje. Les veaux sont laissés avec leur mère. Baissés, la tête renversée, comme des gloutons, ils sucent à plein gosier les grosses mamelles. De Wett donne ses ordres au boy, lui indiquant l'endroit où doivent paître aujourd'hui les bestiaux D'un bond, le nègre saute dans le kraal, en ouvre largement les portes, fait claquer son fouet ; et les vaches sortent l'une après l'autre, lentement, s'éparpillent dans la plaine, s'amoindrissent aux lointains sans disparaître. Puis vient le tour des moutons. Le général en possède déjà d'importants troupeaux, répartis en différents kraals, selon les espèces. Tous ces animaux passent la nuit dehors, sans abris, si grande est la douceur du climat dans ce pays.

Tombe-t-il une averse, les bêtes se secouent ; un rayon de soleil arrive qui les sèche : tout est fini par là. Pour eux, comme pour les bœufs, de Wett donne des ordres, fixe à chacun l'emplacement qu'il doit occuper ; et du kopje où nous nous trouvons, de tous les côtés de l'horizon, nous voyons les troupeaux s'éloigner, suivis de leur pasteur, s'en allant pâturer à l'extrémité de la plaine, aux endroits désignés par le maître. — Un des derniers qui part, et passe tout près de nous, est un groupe de moutons de Perse, tous superbes, la tête noire, la queue large, charnue. Un magnifique bélier les suit, en retardataire, mécontent sans doute, secouant la tête, le front massif, les cornes enroulées comme des volutes, les yeux ardents, à demi cachés sous la laine sombre et crépue.

Le soleil brille maintenant, jetant sur le sol rouge les ombres allongées des touffes d'herbes hautes et rares. De Wett nous entraîne sur le versant opposé du kopje, où sa nouvelle maison est construite. Le pied cherche son aplomb, sans le trouver, parmi les cailloux détachés et roulants. Nous marchons en silence : il fait chaud déjà.

Tout à coup, le général se retourne d'une seule pièce, s'arrête, fixe comme un piquet, nous montre du doigt, à quelque cinquante mètres, un amas de décombres et de pierres entassées. Un peu plus loin, il en existe un second semblable, puis nous en distinguons deux, trois, quatre autres pareils. Ce sont là les anciennes habitations du général, détruites pendant la guerre. A peine quelques débris de murs restent-ils encore debout, indiquant que ces masses écroulées furent

jadis des constructions. Puis, nous traversons un grand espace singulier ; il semble qu'un ouragan de roches s'y soit abattu. Le sol, plan comme une aire de grange, est parsemé de grosses pierres éparpillées et noires, semblables à des moraines. En ces lieux, se trouvaient les anciens kraals à bestiaux. Au plus grand amoncellement de décombres, on distingue parfaitement les endroits précis où s'élevaient les murs. Sur la plaine, j'embrasse du regard les dessins réguliers des grands parcs détruits. La guerre a passé sur ces choses comme un cataclysme de la nature : un tremblement de terre, un coup de foudre, un incendie.

Nous redescendons le kopje aux cailloux noirs, polis, luisants, reflétant les rayons du soleil comme des morceaux de jais. De la ferme nouvelle quelqu'un nous fait signe de revenir. C'est une petite construction de pierres sèches, couverte en tôle ; simple rez-de-chaussée : une façade, deux portes, deux fenêtres, un seuil et trois marches. L'un des côtés n'est pas encore terminé. Les murs sans toit s'y élèvent à leur demi-hauteur. — Aux environs, aucun arbre, à peine quelques monticules buissonneux ; et cette bicoque se dresse au milieu de la plaine rousse, maisonnette infime sur l'immensité des terres.

Hâtons-nous, il est dix heures. On nous appelle pour déjeuner, paraît-il.

A la suite du général (car il marche toujours en avant), nous entrons à la file, d'un pas militaire, dans la grande salle à manger. Des murs nus, un plafond bas ; au milieu une table longue comme un billard, à l'une de ses extrémités une pile d'assiettes haute comme

une tour, à l'autre une serviette boursouflée par une vingtaine de tasses qu'elle recouvre. Autour de la pièce s'alignent des chaises de sapin, au dossier droit, au siège inflexible et dur.

Présentation à la famille.

Trois grands gaillards osseux se tiennent à droite : ce sont les fils du général ; trois grandes brunes maigres, à gauche : ce sont les filles du général. — Messieurs, bonjour. Mesdemoiselles, nos hommages. — Nous bredouillons quelque chose qui veut dire cela, ou je ne sais quoi ; on nous répond dans la même langue élémentaire, inarticulée. Chacun cherche à faire sortir sur son visage l'esquisse d'un sourire contraint.

Alors, au fond de la pièce, apparaît une petite femme, sèche, anguleuse, raide, à la peau parcheminée, à la figure figée et dure.... Mme de Wett, la femme de l'homme illustre. Trois profonds saluts. L'on s'assied.

Je lance une plaisanterie, puis un tout petit éclat de rire, aigu comme un son de flûte ; mais je m'arrête, étonné, surpris. Cela tombe dans l'assemblée comme un morceau de fer rouge dans de l'eau froide. Chacun me regarde, effaré. Quelle inconvenance aurais-je commise ! Et tout à coup je comprends. Le général incline son visage dans ses mains noueuses. On ne voit plus que son front, le bout de sa barbe. D'une voix sourde, caverneuse, il murmure une prière à laquelle toute la famille s'associe, silencieusement, avec respect. Et je ne souris plus maintenant, tant ce tableau devient impressionnant, tant cette

austère simplicité a pris de sereine, de majestueuse grandeur.

Cependant, une jeune fille se lève, gagne la cuisine, revient, portant une grande soupière toute pleine de quelque chose qui ne fume pas, qui paraît gélatineux, qui ressemble vaguement à de la colle de pâte, à du riz très épais qu'on aurait fait cuire sur une passoire. Mme de Wett prend devant elle cette soupière au large ventre, saisit la louche, comme Pénélope ses fuseaux, et fouette chaque assiette, que l'on se fait passer à la ronde, d'une pleine cuillerée de l'aliment inconnu. Cela claque sur la faïence, cela reste en monticule, cela tremble, cela ne s'étale pas : c'est tout à fait consistant.

Timidement, je demande à l'interprète le nom de la substance. C'est de la bouillie de blé cuite à l'eau... excellent mets pour l'estomac. « Eh oui, pensai-je, mais à condition qu'on puisse se l'introduire jusque-là. »

On me passe du lait froid, du sucre. Je me sers copieusement. Cela doit être utile pour faire passer cet inquiétant fricot. Mais bah ! impossible : j'y renonce. A chaque bouchée, j'ai peine à arracher ma cuillère toute seule. Le contenu veut repartir avec elle. Je tourne la purée dans mon assiette ; je bois un peu de lait pur. On se lève de table ; ouf !... heureusement.

Je plaisante, et cependant qu'importe ! Ces gens ruinés font ce qu'ils peuvent ! En Europe, dans nos pays de civilisation factice, l'hospitalité se mesure à la quantité, à l'excellence des plats ; ici à la cordialité chaude avec laquelle on vous fait asseoir au

foyer. Puis, j'aime cet homme que n'a pas étourdi sa gloire, et qui sait allier à la renommée de Scipion le calme, la grandeur rustique de Cincinnatus...

Il est onze heures. Le soleil, suspendu au centre de la plaine, la frappe d'aplomb de traits durs, verticaux. Les buissons, éclairés à pic, n'ont autour d'eux qu'un mince cercle d'ombre; ils semblent jaillir d'un trou noir. A nos pieds, entre les herbes courtes, blanches, rares, fouillées par les rayons jusqu'aux racines, le sol rouge, couleur de brique pilée, apparaît distinctement, comme le terreau d'un jardin entre les premières pointes d'un gazon nouveau. Plus loin, sous l'incidence des regards, sa couleur se confond avec celle des herbes; elle devient cette teinte indéfinissable, d'un gris ardent et violacé, caractéristique du veldt desséché. La lumière trop vive s'irradie aux bords des horizons, troublant leurs contours. A quelques cents mètres de la ferme, des bœufs couchés dans la plaine y semblent de petites bosses blanches, imprévues, singulières.

Le général est triste! Pour la cinquième ou sixième fois, il nous conte la mort d'un bélier mérinos que nous lui avions apporté. Il voudrait connaître les causes de l'accident. Mais les renseignements fournis sont trop vagues. Peut-être un coup reçu en cours de route, peut-être la fatigue, nous ne savons. Puis, à bâtons rompus, nous causons d'autres choses : de Paris, de l'Europe, dont le général déteste la vie tumultueuse, enfiévrée; enfin des connaissances qui

nous sont communes, et comme l'un de nous évoque le souvenir de Kersauson, ce jeune Français qui, pendant trois ans, combattit pour l'indépendance du Transvaal, de Wett s'arrête, et, les yeux brillants, prononce quelques mots rapides que l'interprète nous traduit ainsi, en commençant par la phrase sacramentelle : « *Le général dit :* De Kersauson ! si j'avais eu 10.000 hommes comme lui, j'aurais été à Londres. »

Mais la chaleur, sur cette plaine nue, devient insupportable, et la faim aussi nous tenaille l'estomac. Rentrons. — Bon espoir pour le prochain repas. Je viens d'apercevoir, accroché au pignon de la maison, un quartier de notre mérinos, bidoche rouge et saignante, qui s'attendrit au soleil au milieu d'un essaim de mouches.

A deux heures moins le quart exactement, on nous demande de passer à table. — Même cérémonie religieuse à laquelle, cette fois, nous nous associons. Même menu succulent. Jugez. Un seul plat. Mérinos en pot au feu, monté sur bouillie de choux, et purée de citrouilles ; le tout mélangé ensemble, inexorablement servi en grandes masses par la rigide Mme de Wett. — Je goûte quelques bouchées de mérinos, je mange un peu de bouillie de choux, séparée tant bien que mal de la purée de citrouilles. Paul, plus difficile, ne touche à rien, fait la moue, n'aime pas le lait pur, honteusement demande s'il ne pourrait y joindre un peu de café. Mme de Wett consultée refuse, avec autorité, sèchement, secouant la tête de gauche à droite... Non, c'est la règle ; et d'ailleurs y en a-t-il à la maison ?

L'après midi, on vaque autour de la ferme; et j'observe.

Voici d'abord trois petits garçons, derniers enfants du général; ils se tenaient, debout, autour de la pièce, tout à l'heure quand nous déjeunions, nous considérant le regard en dessous, mécontents de ces inconnus assis à leurs places accoutumées. Mais ils sont maintenant tout à fait consolés. Avec des cris, des rires, ils attellent deux mules à une voiture bizarre, simple caisse plate montée sur quatre roues hautes et minces. L'un prend les guides, l'autre le fouet; et les moutards partent seuls, au grand galop, à travers la plaine. Le troisième s'est assis à l'arrière, la jambe nue, pendante. Il a perdu son bas et son soulier. Il restera ainsi toute la journée, sans que personne s'en occupe. Qu'il se débrouille.

Le soleil tourne. Du toit de la maison, un grand carré d'ombre tombe sur le seuil. Le général apporte des chaises, s'assied. Nous prenons place à côté de lui. De temps à autre, il se lève, gravit le petit kopje derrière l'habitation, promène ses regards sur l'horizon, surveillant de là ses bergers, contrôlant leur obéissance à ses ordres. Parfois, il leur fait des signes. La vue de ces hommes est à ce point exercée qu'ils perçoivent d'insignifiantes modifications de l'attitude, là où nous avons peine à reconnaître la forme même d'une silhouette.

A trois heures, notre interprète nous quitte. Il va demander, à un fermier voisin de la gare, l'heure exacte des trains. Il enfourche un biquot maigre, la tête pendante, sans allure Il part au petit trot, sau-

tant sur la selle, les pieds entrés jusqu'aux talons dans des étriers trop lâches. Je songe à l'appréciation du lieutenant anglais rencontré sur la ligne de Blœmfontein : « Ces Boërs, nous disait-il, sont à la fois des cavaliers ridicules et splendides. »

Lui parti, la conversation languit, tombe. — De Wett sait l'anglais, mais ne veut pas le parler. Il tire de sa poche du tabac, une grosse pipe. Les lèvres avancées, il l'allume en suçant ; l'aspiration creuse ses joues maigres. C'est une bouffarde hétéroclite, au tuyau en corps de chasse, au fourneau noir, massif, creusé dans un morceau de bois rugueux. Silencieusement, il jette par saccades de minces filets de fumée qui s'écrasent, s'élargissent sur l'air calme, flottent longtemps devant son visage, ayant peine à se disperser

Ainsi, doit se renouveler chaque jour l'existence de cet homme, assis dans la même attitude, en face du même spectacle. De distractions, il n'en a pas : la solitude est complète. Les fermes les plus proches restent au-dessous de l'horizon. On doit affronter deux heures de cheval pour voir un autre visage. De culture, on n'en tente guère : à quoi cela servirait-il? D'ailleurs, ce sol rocailleux s'y refuse. — Dans un petit champ, on récolte des betteraves, quelques fruits, quelques légumes, exactement ce que réclament les besoins de la famille. Le veldt se trouve là qui suffit à tout, et à tous ; son immensité est une mine inépuisable. Quand les animaux ont tondu l'herbe d'un côté, on les pousse d'un autre. Lorsqu'un enfant se marie, on lui donne quelques centaines de têtes de bétail ; on l'éta-

blit quelque part, aux environs, sur un coin de la grande ferme, qui lui-même est susceptible de se morceler encore. Les Boërs, comme les Arabes, sont un peuple pasteur. Une faible population, disséminée sur d'immenses étendues, leur permet ce genre de vie primitif. La concurrence, la densité de leurs colons ne les ont pas encore forcés à se courber sur le sol, pour demander à un petit espace des récoltes et des fruits qu'il ne peut naturellement produire. C'est encore ici l'âge d'or; les grandes journés lumineuses et tranquilles de la Bible et d'Homère.

Mais le général s'agite à côté de moi. Il se lève, met la main sur ses yeux, le torse penché en avant cherche à voir quelque chose que nous ne distinguons pas. Les rayons du soleil moins ardents éclairent doucement les lointains paisibles. Là-bas, au dessous de l'horizon, doit passer un train. On aperçoit le fil mince de sa fumée qui se déplace sur le bord de la plaine, comme s'il courait dans une tranchée. Et quelque chose de noir s'agite sur le veldt, un point microscopique que nous apercevons maintenant, et qui paraît avancer vers nous. Et ce point grossit, devient une voiture singulière, traînée par deux petits chevaux maigres, trottinants; camion bas aux roues de fer grinçantes dont le siège avant est une caisse vide de soda water. Un homme s'y trouve assis, avec un boy à ses côtés. C'est un ami de de Wett qui vient le voir. Tous deux emportent chacun une chaise, s'en vont à quelque distance, loin de tout opportun, causer tranquillement en fumant leur pipe. Et pendant une

heure nous les regardons, inactifs nous aussi, assis, le corps ployé, coudes sur les genoux, les mains ballantes entre les jambes écartées. A cinq heures, l'étranger quitte de Wett, passe devant nous sans un salut, monte en voiture et repart. Et voilà une visite, entre fermiers, au Transvaal.

Le soleil baisse, voici l'heure de la rentrée des troupeaux. Le général monte sur le kopje pour surveiller leur retour. Je l'accompagne. De tous les côtés de l'horizon nous voyons leurs masses mouvantes converger avec lenteur vers la petite ferme isolée. Ils forment, sur le veldt déjà sombre, comme des plaques mobiles et plus claires, derrière lesquelles se dresse toujours un petit piquet noir, la silhouette du berger qui les suit. — Et de Wett fait signe au pasteur de moutons d'avoir à pousser un peu ses animaux, car il est impatient d'apprendre le maniement d'une tondeuse mécanique, que nous lui avons apportée de France.

Lorsqu'ils arrivent, le général, sa pipe, et son boy se lancent à la poursuite d'un bélier. Le nègre l'atteint, lui saute sur le dos, revient, le traîne entre ses jambes. C'est une des trente bêtes que nous avons données au général.

Et la leçon de tonte commence. — Femmes, jeunes hommes, enfants, un fermier des environs, qui vient d'arriver à cheval, tous se groupent autour de la machine, intrigués, curieux. Derrière nous, les bergers, avec des cris sonores, poussent les troupeaux qui défilent au trot. On entend, sur le sol dur, gronder leur pas précipités. Les grandes portes charretières tournent, grincent, se ferment. Dans les kraals, les porcs

grognent, les vaches mugissent, de tout petits agneaux bêlent après leur mère; puis tout ce bruit décroît, et les bêtes s'assoupissent.

Ce soir, pour nous châtier, sans doute, d'avoir dédaigné l'exquis mérinos de ce matin, Mme de Wett nous octroie à chacun une assiette de bouillie de blé ., « nourriture excellente pour l'estomac », puis insouciant du proverbe, « ventre affamé n'a pas d'oreilles » : on va nous régaler d'un peu de musique.

On ouvre une pièce contiguë; un petit harmonium y occupe une place d'angle. Une des jeunes filles s'en approche, l'ouvre, s'apprête à y jouer; les trois fils, les deux autres filles, debout, se rangent derrière elle, en cercle; Mme de Wett s'assied dans un coin, son plus jeune enfant sur les genoux, de Wett dans l'autre, tenant droite sa face rude, énergique, tourmentée. A nous, reviennent les meilleures places, sur les fauteuils et le canapé. Alors, commence un chœur religieux, grave, aux lentes mélopées, qu'accompagnent les sons traînants, nasillards de l'harmonium. Le général et sa femme y prennent part à mi-voix; et tout à l'heure, quand on chantera l'hymne national, la figure sauvage de l'homme d'action va s'empreindre d'une douceur rêveuse, mélancolique, presque contemplative. Le ciel demeure sans lune; la croisée, grande ouverte, pleine d'étoiles, nous envoie un souffle frais, celui des nuits de l'Orange.

Tel est le foyer sévère de l'homme qui nous étonna par ses exploits. Français et primesautier, j'ai pu

sourire tout à l'heure, je le remercie maintenant de me l'avoir ouvert, sans y changer rien de sa rustique simplicité. Il dut y puiser sa ténacité, son extraordinaire persévérance. Mais son rôle aujourd'hui me semble terminé. Génial par certains côtés, primitif aussi par d'autres, par la fixité d'idées entières plantées dans son cerveau comme des dogmes et des axiomes, il m'apparaît comme l'homme d'une grande heure, d'une circonstance héroïque ; incapable de se plier à un ordre de choses nouveau. Dédaigneux du bruit, de la popularité, inhabile aux compromissions politiques ; caractère droit, magnifique, d'une seule pièce, une fois vaincu dans ses projets et ses rêves, il rentrera dans l'inaction, et dans un volontaire oubli.

Voici l'heure du départ. Nous entendons le pas des mules qui s'approchent. Le jeune secrétaire du général qui fit toute la campagne à ses côtés quitte la maison lui aussi ; il retourne à Cape Town, dont son chef, par une attention véritablement délicate, l'avait appelé pour nous servir d'interprète. Il présente ses adieux à la maîtresse du logis. Tous deux se tiennent debout, face à face ; la famille fait cercle. Mme de Wett vient d'abandonner l'une de ses mains dans les mains du jeune homme. Celui-ci parle lentement, doit dire des choses tristes, émouvantes, car la figure ridée de la vieille petite femme s'altère, devient pâle, immobile, presque extatique, révélant tout à coup, comme sous un déchirement du visage, les sentiments profonds, sincères, de ces âmes rudes, farouches et droites.

Et nous partons, maintenant, longeant d'abord le petit lac rempli du chant des rainettes, puis roulant par la même plaine brune, déserte, silencieuse.

Dans le train, tous les compartiments sont fermés à l'intérieur. Impossible d'y pénétrer. Alors, tandis que mes deux compagnons dorment, étendus dans des casiers à bagages; moi, accroupi sur une malle, papier sur les genoux, jusqu'à notre arrivée à Johannesburg, je consigne dans les notes de ce journal les souvenirs, vibrants encore, de cette journée extraordinaire.

CHAPITRE IX

De Johannesburg à Dundee.

Les hôtels au Transvaal. — L'école des maristes français. — Nos compatriotes à Johannesburg. — Visite à la Jumpers Deep. — Une mine deep-level. — La haute société anglaise. — Départ de Johannesburg. — Chariots embourbés. — Volksrust. — Charlestown. — Majuba Hill. — La tactique des Boërs. — Glencœ Junction. — Dundee. — L'hôtel Victoria.

Dimanche, 19 avril.

Jour du Seigneur. Tristesse et repos. Ici le dimanche est un jour mort.

Bien qu'avant hier nous ayons prévenu l'hôtel de notre retour, nos chambres se trouvent prises. Nous devons nous contenter d'un petit appentis dans lequel on nous entasse tous trois ensemble. Songez que nous payons 25 francs par jour, qu'il existe 60 chambres à cet hôtel, qu'elles ne désemplissent pas, que plusieurs même, comme la nôtre, sont occupées par deux ou trois voyageurs ; calculez le bénéfice que l'on peut réaliser à Johannesburg dans cette branche d'industrie.

Cette après-midi pourtant, je m'arrache à mon *far-niente*. Je vais visiter une école, la plus belle de la ville, dirigée par des religieux français. Le supérieur m'y reçoit, me promène pendant une heure à travers

classes, cours, réfectoires et salles de gymnastique. Dans une de ces dernières, un alignement de fusils indique la formation de bataillons scolaires semblables aux nôtres. L'une des cours a son *refreshment room*, et sa petite écurie destinée aux chevaux des enfants qui viennent des environs. Tout cela donne à cette école un air original, moitié français, moitié anglo-saxon, qui plaît vivement.

Aucune trace ici de nos disputes confessionnelles. Les plus riches familles juives placent leurs enfants au pensionnat catholique. Sur 500 élèves qui s'y font inscrire, me dit le supérieur, on en trouve près de la moitié tant israélites que protestants. L'éducation est avant tout pratique et commerciale. L'enseignement des langues occupe la première place. Le français a supplanté le *dutch* depuis la guerre, les jeunes Anglais, paraît-il, se montrent friands d'apprendre notre idiome. Le latin occupe un rang secondaire ; n'étant requis que pour la matriculation, examen qui précède celui du baccalauréat. Le grec est ignoré. Quant à la littérature, elle n'est guère en vogue ; seuls, les jeunes gens riches la cultivent, mais à un point de vue exclusivement pratique : comme un moyen de se tirer d'affaire dans le monde. Cette manière d'envisager les arts ne révèle-t-elle pas, à elle seule, les mœurs d'une société, le genre d'esprit de tout un peuple ?

Lundi, 20 avril.

Il ne se trouve ici qu'une petite poignée de nos compatriotes ; à peine arrivés, nous sommes déjà les confidents de leurs dissensions. Un grand pro-

cès s'engage en ce moment entre deux commerçants français. Nous n'aurons pas traversé une ville sans voir nos nationaux se déchirer les uns les autres.

Aujourd'hui, notre ami M***, ingénieur, vient nous chercher pour nous montrer une seconde mine. Avec lui, nous prenons le train, et nous voici à l'autre extrémité du *rand*, dans la propriété de la *Jumpers deep Company*. Le puits dans lequel nous descendons est un puits vertical, la mine une de ces *deep levels* qui firent tant de bruit, il y a quelques années.

La composition du filon aurifère, son extraction me paraissent absolument semblables à tout ce que j'ai vu à la *Robinson;* seul, le traitement de la roche diffère des méthodes employées jusqu'ici. Vous le décrirai-je ? Non. Quand je vous aurai montré le broyage sous les pilons, l'amalgamation sur les plaques, les détails de la cyanuration, le filtrage, la distillation, le coulage du lingot, en seriez-vous mieux renseigné ? Des ouvrages spéciaux existent, que je ne saurais dépasser.

En revanche, il me faut vous dire quelques mots de la situation des noirs employés sur le Rand. En effet, comme la *de Beers*, les mines d'or ont leurs compounds ; et comme à la *de Beers* également, on me fait remarquer quel bien-être relatif se dissimule sous cet apparent esclavage. Les ouvriers travaillent huit heures, ils ont de la viande deux fois par semaine, et des légumes tous les deux jours. Des hôpitaux, des médecins sont à leur disposition. Un inspecteur du gouvernement visite leur logement, en contrôle la salubrité. Et comme tout cela reste gratuit, les noirs

peuvent économiser la totalité de leurs salaires, soit deux schellings 6 à trois schellings par jour. Combien de tâcherons européens se trouvent dans une situation inférieure!

Quant à l'aspect extérieur de la mine, point pour point, il rappelle celui de la Robinson. Puits extracteur, petits wagonnets filant sous des courroies sans fin, immenses cuves de tôle rangées par six, batteries de pilons, grandes roues élévatrices, nègres au pagne flottant courant çà et là, rien ne manque à cette nouvelle mine de ce que j'ai vu dans l'autre. La crise de la main-d'œuvre s'y fait également sentir. Il est inadmissible, vraiment, que de pareilles richesses restent improductives faute de bras pour les exploiter, alors que tant d'autres pays regorgent d'ouvriers inoccupés.

A notre départ, nous allons saluer un des hauts fonctionnaires de la mine. Grille ouvragée, frais jardin anglais, coquette petite villa en brique et bois. Jour de réception. Trois jeunes femmes sont assises dans le salon ; toutes d'une extrême élégance. Meubles, tentures, sièges ont la légèreté futile des mobiliers modernes. La lumière arrive tamisée par des rideaux plissés de soie et de satin. C'est un appartement parisien. La maîtresse de la maison, elle-même, bagatelle au milieu de ces bagatelles, paraît un autre frêle petit bibelot, une poupée grêle, à la figure angélique, tendrement perverse. Gracieusement, elle m'offre du thé. Son bras rose, en s'allongeant, sort d'une vaste manche de dentelles; son corps se ploie, ondule entre les baleines souples d'un long corset. Quel miracle

transporta cette étrangère raffinée, délicate, dans un pays si peu fait pour elle? Quel abîme entre ces uitlanders et ces paysans boërs! Comme le luxe de ces nouveaux arrivants détonne à côté de la simplicité du foyer où je m'asseyais hier; et pourtant ce furent ces pasteurs que l'on accusa de corruption!

Mardi, 21 avril.

Ce matin, préparatifs de départ. Enregistrement des malles, achat de provisions, etc. A quatre heures, ce soir, nous prenons le train pour Dundee. Nous y arriverons demain, dans la journée. Au moment où le wagon s'ébranle, je ne vois pas disparaître sans émotion cette grande ville, nouvelle Troie, pour laquelle tant d'hommes se sont entretués, et que vraisemblablement je ne reverrai jamais.

Mercredi, 22 avril.

Grave accident de machine; rupture d'un piston; arrêt en pleine voie. Nous avons dormi sur nos banquettes aussi bien que dans des lits; mais le train prend sept heures de retard : c'est le revers de la médaille. Il stoppa toute la nuit; et vient de repartir à la pointe extrême de l'aube. Paysage toujours semblable : grandes plaines à peine ondulées, dont le sol paraît moins rocheux cependant, l'herbe plus haute et plus verte. Des habitations, des troupeaux : aucun. A neuf heures, nous nous arrêtons à Standerton, sur la rive droite du Vaal. Au loin, une ligne de collines plates, uniformément grises. L'étroite rivière serpente à travers la plaine, se plie, se replie en détours

sinueux, en méandres luisants. A cent mètres, trois chariots passent un gué. Deux gravissent déjà le côté opposé de la berge. Sur la route à pic, leur huit paires de bœufs s'égrènent ; ils tirent puissamment, le corps étendu, appuyant sur le joug avec pesanteur. Comme une mouche, un gamin s'agite autour d'eux, sautant de l'un à l'autre, avec son grand fouet mince à la lanière tournoyante. Le troisième wagon reste embourbé : ses deux dernières roues enfoncées dans la rivière profonde ; son arrière, plongeant dans l'eau. Tout ce convoi, éclairé à contre-jour, se détache vigoureusement, en silhouettes noires, semblables aux ombres découpées d'un théâtre de marionnettes. Lorsque nous nous éloignons, tout cela diminue encore, reste longtemps visible, devient, dans la grande plaine solitaire, de tous petits points sombres, qui s'agitent comme des fourmis.

A midi, le train quitte Volkrust, dernière station transvaalienne. Cette ville fut prise par sir Redvers Buller en juin 1900. Nous arrivons aux endroits où, depuis 50 ans, se livrèrent les plus furieuses batailles entre Anglais et Boërs. Les souvenirs historiques de différentes époques vont se mêler et se confondre aux mêmes lieux. Voici d'abord Charlestown, ville anglaise de 1.500 habitants, ayant en face d'elle Majuba Hill, grande montagne sombre qui domine toute la contrée. Ici, les Anglais, le 24 février 1881, subirent un véritable désastre. C'est à la suite de cette défaite que l'Angleterre termina la guerre par la fameuse dépêche de Gladstone : « *Nous avons eu tort faites la paix* » « L'en-

« nemi, écrit un officier anglais, se trouvait sur le som-
« met de la montagne, à une assez grande distance de
« nos lignes ; cependant tous ses projectiles portaient.
« Nos troupes gravissaient des pentes abruptes à dé-
« couvert ; les soldats, de temps à autre, apercevaient
« une petite colonne de fumée derrière un rocher,
« apprenant ainsi qu'un Burgher s'y tenait abrité. » Curieuse description, qui résume admirablement toute la tactique des Boërs, merveilleux tireurs d'embuscade, déplorables soldats d'offensive. La guerre de 1900 les retrouvera tels, avec les mêmes qualités et les mêmes défauts.

Au sortir d'un tunnel de 700 mètres, les collines aplaties de Laing's Nek et Prospect-Hill s'élèvent à notre gauche. En 1881, avant l'affaire de Majuba, les Anglais y furent également deux fois battus, rejetés en deçà de l'Ingogo, obligés d'abandonner leurs voitures et leurs blessés, au passage de ce torrent, qu'un enfant traverserait aujourd'hui d'une enjambée.

Et voici les passes fameuses qui conduisent du Natal au Transvaal. Elles me paraissent tout autres que je ne me le figurais. Ce sont moins des défilés ou des escarpements qu'une suite de terrasses étagées formant une transition insensible entre les hauts plateaux supérieurs et la plaine du littoral.

Le premier traité de paix fut signé à Newcastle où nous arrivons, bourgade évacuée avec tant de précipitation, en 1899, qu'un haras de 300 chevaux y tomba entre les mains des Boërs. A 4 heures nous descendons à Glencoe junction, d'où part un petit train qui nous dépose ce soir à Dundee.

Dans l'hôtel où nous logeons, les images du roi, de la reine, de la vieille impératrice se répètent à profusion sur tous les murs. C'est une obsession. Mais le patron me procurant deux tasses d'excellent laitage, de grand cœur je lui pardonne son chauvinisme. Si vous désirez la silhouette de ce bienfaiteur, imaginez un petit homme rond, grassouillet, joufflu. Il porte une calotte enfoncée jusqu'aux oreilles, espérant dissimuler ainsi les ravages d'une calvitie qui lui dévaste la presque totalité du crâne.

CHAPITRE X

Chez le général Botha (Zoulouland)

Autour de Dundee. — Arrivée à 'Nqutu Road. — Le commandant Krüger. — La patache. — Le débarcadère. — En carriole. — Notre cocher et son attelage. — Pénible locomotion. — Passage de torrents. — Le paysage. — La route. — Diverses rencontres : un Boër, deux Zoulous, les relais. — Croisement de chariots. — Le déjeuner. — Départ du commandant Krüger. — Vryheid. — Un galop de 500 chevaux. — Chaleureuse réception des généraux Heymett et Weber. — Le français du commandant de Wett. — Notre détective. — Départ pour la ferme. — Nos équipages. — Paysage du matin. — Feux et villages zoulous. — Charles Botha. — Les montagnes. — Les Zoulous; leur salut. — Paul monte en selle. — Déjeuner sur l'herbe. — Trois soldats anglais. — A la poursuite de nos montures. — La ferme de Botha. — A travers le parc d'eucalyptus. — Le vieux serviteur du général. — La ferme du général Heymett. — Les huttes de Zoulous. — Le jardin de Mme Botha. — Nous repartons. — Une famille boër émigrante. — Une demande en mariage. — Réfection des routes au Transvaal. — Banquet en notre honneur. — Départ dans un deux roues. — La voiture embourbée. — Exercices de voltigeurs. — Une laitière. — Dans le train de Ladysmith.— Isandhlwana.— Le tombeau du prince Napoléon. — Nicholsons Nek. — Ladysmith.

Jeudi, 23 avril.

Sous le ciel gris bleu du matin, une grande route au sol rouge; de petites maisons récentes à vérandas et toits de tôle, sans arbres, sans jardins, qui défilent incessamment des deux côtés de la voiture : c'est la

ville de Dundee, que nous traversons pour gagner la gare. Çà et là, des cimetières nouvellement édifiés, souvenirs des dernières luttes. Dans la cour de l'église anglicane, j'aperçois le tombeau du général Symons, tué à l'attaque de Talana Hill.

Sur le quai, se promène un jeune Anglais qui depuis hier ne nous quitte plus. J'imagine que le gouvernement, inquiet bien à tort de nos déplacements successifs, nous adjoignit ce détective. C'est un garçon intelligent parlant le cafre, le *dutch*, l'anglais; au reste, joyeux et charmant compagnon.

Il se donne à nous comme journaliste, attaché jadis à l'état-major de Roberts, ayant suivi toutes les opérations de la guerre. Immédiatement, je mets à profit sa présence pour recueillir quelques renseignements qui me manquent encore. Les rôles se renversent; j'interroge, et lui répond. Si, comme je le suppose, lord Milner nous dépêcha ce guide inespéré, je l'en félicite, et le remercie : il nous fut très utile

La ligne décrit une courbe et repasse devant Dundee, qui nous apparaît maintenant tout entière, étalant sur un mamelon gris ses quantités de maisonnettes neuves éparpillées autour d'un fin clocher. Quelques instants plus tard, un groupe d'usines se détache, perdu comme une oasis sur le veldt désert. Ce sont les charbonnages de Dundee, les plus importants de l'Afrique du Sud. Aux environs se trouveraient de riches mines d'or et de fer, encore à peu près inexploitées.

A dix heures 1/2, nous descendons à 'Nqutu Road station, point terminus actuel du chemin de fer qui

doit pousser jusqu'à Vryheid. Au nom de Botha, le commandant Krüger nous y reçoit, et me remet une lettre du général écrite en *dutch*. Très obligeamment, notre espion fait office de traducteur.

Chargé de nos ballots, le commandant nous présente à notre voiture. Je vous la présente à mon tour. C'est un vieux quatre roues hors d'usage; omnibus disloqué depuis les ressorts jusqu'à la toiture, qui suivra, je ne sais comment, tout à l'heure, les huit mules qu'on y attelle. Sur les côtés, au-dessus des roues, sont fixées des planches horizontales, sur lesquelles on assujettit les bagages. En ce moment, nos valises s'y empilent, étranglées dans les nœuds compliqués de fortes lanières de cuir. Sur ce débarcadère, je remarque un autre véhicule d'un luxe à peu près semblable : la seconde diligence ; puis des chariots dételés, des bœufs épars, des chevaux de selle amenés par des boys nègres à la rencontre de leurs patrons, enfin un petit tombereau attelé de deux jolies mules blanches. Le soleil brille sans nuages; les lointains gardent cette limpidité calme des contrées de haute altitude.

D'ici, en regardant le pays, on pourrait le croire une plaine continue, mais, en l'observant attentivement, de grandes raies transversales, plus sombres, indiquent de profonds affaissements sous cette apparente uniformité. — De route, il n'en existe guère, à moins que ce ne soient ces vagues rubans de terre nue, qui serpentent au milieu de l'herbe courte et desséchée. La chaleur, le manque d'eau ont pulvérisé ce sol. La plaine est grise, comme ensevelie sous

une mince couche de poussière, partout répandue.

Je monte dans la carriole. Les ressorts grincent. Le marchepied plie, comme s'il voulait se retourner sous le coffre de la patache; et je m'assieds péniblement, de côté, la pointe des fesses sur une banquette étroite. Paul et Fernand m'enjambent. Moitié couchés, moitié assis, ils se casent au fond du véhicule, parmi les paniers, les sacs et les légumes. Une grosse matrone hollandaise, suivie de deux petits boërs mal équarris, fait une trouée parmi nous comme un boulet, tombe à côté de moi, sur la banquette qu'elle écrase; enfin, fermant la marche, arrive une négresse superbe, corsetée, gantée, costumée à l'Européenne depuis le chapeau jusqu'aux bottines. Trois négrillons, véritables ouistitis, s'accrochent à ses jupes. Ce groupe original me fait maintenant vis-à-vis. Nous avons sept heures à passer en cette compagnie. Excellent souvenir de voyage; désagréable perspective aujourd'hui.

On va partir. — Notre cocher, grand gaillard mal assemblé, au nez camard, aux cheveux crépus, moitié boër, moitié nègre, se campe à droite, s'empare des guides. A côté de lui se place un de ses amis, d'une race bâtarde analogue, préposé spécialement à l'exercice du fouet. Et ce n'est pas une sinécure : l'instrument ayant la longueur d'une canne à pêche, et ne se maniant qu'à tour de bras. — L'autre diligence, avec notre espion, prend les devants; à cent mètres devant nous, elle court sur la plaine dans une corbeille de poussière.

Tout à coup, clic clac, deux coups de fouet : nous démarrons. Le commandant Krüger nous suit à cheval.

Quelle locomotion, Dieu de la Bible! Nous ne sommes plus assis, mais en suspens. Nos têtes touchent aussi souvent la bâche que nos postérieurs la banquette. De temps à autre, quand cela tourne véritablement par trop au supplice, on se soulève un peu sur les bras comme sur des ressorts, puis, cette position devenant fatigante à son tour, on se laisse aller, on offre de nouveau ses fesses en holocauste. Rien n'arrête ces maudites mules trottinantes, sur les oreilles agitées desquelles voltige et bourdonne incessamment la mèche piquante du long fouet.

Parfois, la roue, tout à coup immobilisée, s'enfonce dans un trou comme un pieu, puis rebondit sur la route; tantôt, au contraire, gravit une pierre énorme, et tombe en craquant sur le sol dur. D'une claque vigoureuse, la banquette vous lance en l'air, comme un tremplin.

De temps à autre, aussi, tous les deux milles à peu près, à bride abattue, nous dévalons au fond d'un pli de terrain; et notre patache avec des sauts, des cahots, des balancements effroyables, traverse le lit desséché d'un torrent étroit, abrupt comme une fondrière. Puis, à grands appels et coups de fouet, péniblement, on remonte la rampe opposée. Souvent alors je descends de voiture, je m'arrête en deçà du ravin; je regarde l'attelage gravir l'escarpement qui me fait face. Les talus sont à ce point rapides que j'aperçois les bêtes par le dos, la guimbarde par son toit. La malle-poste semble pendre verticalement à l'extrémité d'une grappe de mules, accrochées les unes sous les autres. Et lorsque la diligence atteint la crête de la

plaine, je dégringole à mon tour, les pieds dans le sable fin, grimpant dans la carriole au moment où les roues s'envolent dans un tourbillon de poussière.

Et chaque fois que l'on émerge ainsi au niveau du plateau, ce sont toujours les mêmes étendues herbeuses et solitaires, qui apparaissent, limitées par les mêmes collines monotones et plates, un peu plus longues peut-être, mais tristes, dénudées, aux teintes grises, uniformes, telles que je les ai si souvent décrites au Transvaal.

La route, sur ce sol dur, simplement tracée par le passage des chariots, atteint aux endroits défoncés 200, 300 mètres de largeur, quelquefois davantage. On voit alors dix, quinze chemins parallèles s'ouvrir en pattes d'oie sur la route principale, s'écarter dans la plaine comme les branches d'un éventail, puis, le passage difficile une fois franchi, se rapprocher, se rejoindre; et le mince ruban de terre rouge s'enfuit à nouveau, solitaire, parmi la rousseur des herbes brûlées.

Parfois, on croise un Boër coiffé d'un large chapeau, à cheval sur son bidet trottinant, aux jambes raides et sèches; parfois, un troupeau de bœufs et de moutons, qu'un berger nègre ramène des pâturages. Voici deux Zoulous, à peine vêtus, aux figures sauvages, un faisceau de zagaies à la main, qui dépassent le relai où nous nous arrêtons. Ils poussent devant eux une cinquantaine de bêtes, dont plusieurs bœufs à bosses de Madagascar destinés à la reconstitution des troupeaux. — Et les relais sont originaux, eux aussi : simples bicoques de tôle, animaux épars sur le veldt.

De très loin, elles se révèlent ces cahutes, brillantes sous le soleil comme de petites plaques de métal ; et sur cette plaine rase notre approche, elle aussi, doit être signalée à de grandes distances, car, longtemps avant d'arriver, on aperçoit, aux environs de la maisonnette, un cavalier au galop rassemblant les animaux destinés à notre attelage.

Continuellement, sur cette route, apparaissent de grands chariots à bœufs ; et leur voisinage, par leur masse, leur peu de mobilité, présente toujours un certain danger. Aussi, dès qu'il les voit poindre, notre cocher saisit une grande trompe, l'embouche, et module deux ou trois sons de hauteurs différentes, qui s'enfoncent dans l'air immobile de l'immense espace, se prolongent comme des beuglements, vont avertir là-bas les conducteurs des chariots de notre arrivée prochaine.

Alors, la silhouette d'un homme qui tient une longue perche se dresse. Il saute du véhicule, se détache de l'arrière, accourt à hauteur du premier couple de bœufs, et, tirant ou pesant sur le flanc des animaux, les force à prendre une direction oblique. La longue file suit, ondulant comme un serpent. Parfois, lorsque les chariots sont trop nombreux, les conducteurs détournent leurs attelages, et les arrêtent. Au grand trot, nous courons sur leur front, comme si nous les passions en revue. Immobiles, la tête basse sous le joug, les bœufs nous regardent hébétés, de leurs yeux inexpressifs et vagues ; les hommes restent placides, appuyés sur leurs longues perches, adossés contre les grandes roues de leur char, dans cette pose simple et superbe

de cette belle figure dessinée par Léopold Robert au centre du tableau célèbre : « Le retour des moissonneurs dans les Marais Pontins. »

Nous déjeunons à l'un des relais, misérable appentis de tôle, chauffé à ce point par le soleil qu'on y pourrait faire cuire les aliments sur le toit. Par antithèse, sans doute, on nous y distribue une portion de poulet qui veut être froide, qui reste tiède, et dont la gelée a fort à faire pour conserver sa forme consistante.

La collation terminée, nous repartons. — Alors, jusqu'à ce soir six heures, ce sera le même trajet monotone, parmi les mêmes rencontres, au milieu d'un paysage toujours semblable. A peine, de loin en loin, quelques taches noires sur la plaine indiqueront-elles un bouquet d'eucalyptus, et probablement une ferme, que nous ne verrons pas. Les deux diligences font la même route ; elles se dépassent alternativement. De son siège, le jeune Anglais, qui nous surveille, nous envoie d'amicaux saluts.

Sur les trois heures, à des distances infinies, nous apercevons la silhouette d'un cavalier, debout sur la route, avec un cheval à son côté. C'est le domestique du commandant Krüger, qui amène une monture de rechange à son maître. Il doit faire encore cinq heures de cheval pour regagner sa ferme. — Pendant quelques instants, il trotte à la portière de la voiture, comme un garde du corps, nous faisant ses adieux ; puis il prend une direction oblique, et longtemps les deux cavaliers restent visibles sur la ligne plate de l'horizon. Jamais, sans que leur forme se troublât, je ne me

suis écarté des choses dans un pareil éloignement.

Au pied de collines, à droite, à des milles et des milles, comme saupoudré par la vapeur lumineuse du soleil, apparaît un semis de maisons blanches : Vryheid. Mais pour l'atteindre, nous allons encore franchir deux ou trois fissures de torrent, gravir des bosses de terrain, d'une rondeur telle que le mail-coach grimpera d'un côté, tandis que les mules descendront de l'autre.

Vers le soir, au soleil tombant, une longue ligne de poussière, au-dessus de laquelle des formes noires s'agitent, s'avance vers nous, barrant une partie de la plaine comme une lame sur la mer. Cela s'approche avec l'ampleur, la fougue, la rigidité d'une charge de cavalerie. Ce sont 500 chevaux vendus au gouvernement du Natal, et que poussent au galop, par derrière, une dizaine de cavaliers. La trombe passe, dans un grondement de tonnerre, et longtemps, sur le veldt, traîne un rideau de poussière, soulevé par les milliers de sabots fugitifs.

Sous les rayons horizontaux du soleil, nous entrons à Vryheid, bâtie sur un petit mamelon, au milieu de la plaine. Derrière les éternels jardinets, les maisons défilent, construites en brique et tôle, quelques-unes de structure hollandaise ; et notre coche s'arrête au milieu d'une grande place, sous de hauts eucalyptus espacés. Les généraux Heymett, Weber, d'autres encore, nous y attendent, nous souhaitent la bienvenue, nous conduisent à l'hôtel où nous devons passer la nuit. Alors, jusqu'à onze heures, ce soir, ce sera un défilé ininterrompu de personnes qui viendront nous saluer. L'un nous invite à son foyer, un autre met

ses chevaux à notre disposition ; le général Weber doit nous prendre en voiture demain, et nous conduire à la ferme de Botha. On pousse même l'amabilité jusqu'à faire chercher, à l'extrémité de la ville, un burgher qui résida jadis en France, et parle notre langue ; c'est le commandant de Wett, un des parents du général. Tout essoufflé, voici qu'il arrive, court, replet, bedonnant, chauve, une vraie tête de bureaucrate français. Mais vraiment, de quel idiome se sert-il, ce brave commandant. Quand il parle l'anglais : je le devine ; hélas ! le français sur ses lèvres me devient une langue absolument inconnue. N'importe, sourions, remercions-le de cet effort sympathique.

Assis dans un coin, notre détective nous lorgne. Que d'efforts pour découvrir un complot imaginaire ! Nous en rions d'abord, puis à la fin cela nous agace. Et lorsqu'à un moment donné il veut se mêler à notre conversation ; et comme il se lamente de la dépêche qui l'appela ici près de son frère, lequel, naturellement, ne s'y trouve plus, se demandant ce qu'il va faire, Paul, énervé, lui répond d'un ton sec : « *Why! that's very easy, sir, you've but to go off.* — Mais c'est très simple, Monsieur, vous n'avez qu'à partir. » L'homme se sentit éventé. Le lendemain, nous ne le vîmes plus.

Vendredi, 24 avril.

Dès l'aube, nous traversons les rues silencieuses de Vryheid. Et voici notre cortège : deux voitures, un cape cart, un quatre roues, petit-duc attelé de quatre mules conduites par un jeune nègre. C'est dans ce dernier véhicule que, Fernand et moi, nous nous pré-

lassons avec une indolence de grands seigneurs. En tête file le cape-cart. Par-dessus le coffre et la capote émerge la tête de Paul, vacillante à chaque cahot.

Un vent frais, une lumière grise, d'un mot une belle matinée d'août en Provence; et Vryheid s'éloigne de nous, avec, derrière elle, des collines vertes dont l'herbe paraît fraîche et mouillée. A un mille, nous traversons les chantiers du chemin de fer, solitaires à cette heure matinale. Le calme, la grandeur du paysage ne sont pas encore troublés par ces centaines de terrassiers qui viendront tout à l'heure y fouiller le sol comme des fourmis. Pelles, pioches, brouettes gisent sur place, dans un désordre immobile. Bientôt, Vryheid disparaît; nous nous trouvons en pleine campagne. Les lignes plates des collines, toujours étirées dans le sens de l'horizontale, s'enlèvent, nettes, vigoureuses, sur un ciel blanchâtre. De toutes parts, dans l'air calme, où croît la lumière, montent, droites et minces, de fines colonnes de fumée, pâles comme des fusées de vapeur. Elles proviennent de feux allumés dans des villages zoulous; mais à l'endroit précis d'où elles jaillissent du sol, on ne distingue rien, tant les hommes se trouvent perdus, insignifiants et minuscules, sur le déroulement trop vaste de ces paysages infinis.

Un cape-cart nous rejoint, celui de Charles Botha, le frère du général; un boy trotte à ses côtés, à cheval. On descend : saluts, présentations, serrements de mains puis notre petite caravane, grossie du nouvel arrivant repart au trot, s'égrène à nouveau sur la route.

Peu à peu, la structure générale du pays se modifie. Les montagnes perdent leur uniforme planéité; elles se bossellent, elles se contournent: des pics rocheux appraissent, comme arrachés des massifs principaux par de soudaines déchirures. Les torrents que nous traversons coulent au fond de vallées plus profondes, d'une plus large amplitude. Le sol fut ici boursouflé par de vastes mouvements géologiques.

Et les rencontres que nous faisons me paraissent étranges, moins communes aussi. D'abord, les mêmes grands chariots à bœufs qu'hier, puis des Zoulous par groupes ou isolés qui de leurs kraals vont à la ville. Ils passent, armés, portant le bouclier de peau joint à la poitrine, casse-tête, faisceaux de lances à la main. En croisant notre voiture, ils tournent vers nous leur face aux traits fortement accusés, rude, féroce, fière; et sans un mot, sans un autre geste, le corps droit, élèvent, perpendiculairement au-dessus de leur tête, la tige blanche d'une flèche ou d'une zagaie. C'est un salut. — Le général Weber, et nous, y répondons en portant le doigt à la bordure de nos chapeaux, comme par un geste militaire vaguement ébauché. Et l'homme s'éloigne avec rapidité, pliant un peu sur les genoux à chaque enjambée, de son grand pas plongeant d'infatigable marcheur. — Nous ne portons aucune arme; et dans ces contrées désertes, d'hier pacifiées, l'impression est saisissante de cet hommage incessamment rendu à la puissance des blancs.

A notre première halte, près d'un petit bois dont l'essence des arbres m'est inconnue, aux feuilles fines et légères, Botha s'aperçoit que son jeune boy vient

de se blesser à la cuisse. On le fait monter en voiture; notre ami Paul saute en selle à sa place. Jusqu'à la ferme du général, il va galoper devant nous, en éclaireur. — Sous son vaste chapeau de feutre gris, avec sa bonne face placide, et sa barbiche en pointe, il prend tout l'air, ma foi, d'un parfait Sud-Africain.

Insensiblement, se succédant l'un à l'autre, des sommets s'élèvent sur notre gauche; et comme nous gravissons au pas un pli de terrain étendu, le général Weber nous indique trois hautes montagnes parallèles, à la crête longue et plate, s'avançant isolées au milieu de la plaine, comme des promontoires. — Sur ces montagnes se livra, il y a vingt ans, une bataille de trois jours. Les Zoulous y furent écrasés. Les Anglais vengèrent là le désastre d'Isandhlwana, où périt le prince impérial. Toute cette contrée est pleine de souvenirs historiques, ensanglantée depuis un siècle par les luttes des blancs et des noirs.

A dix heures, arrêt en pleine campagne pour une halte plus longue. On dételle les chevaux qui, débridés, gambadent sur le veldt. La contrée, mieux arrosée, paraît plus fertile. L'herbe pousse drue, droite, vigoureuse. Les bœufs attelés qui la traversent y disparaissent jusqu'au poitrail. Les chars y enfouissent en entier leurs grandes roues gémissantes. De loin, on ne voit que la bosse ronde et blanche de leur bâche en toile, qui semble glisser sur les herbes, comme un traîneau.

Au centre du laager formé par les voitures abandonnées et les harnais répandus, nous déjeunons; et trois

visiteurs inattendus nous arrivent, trois cavaliers, que j'aperçois là-bas, comme des traits minces, à des distances qu'on ne peut plus apprécier. Nos visages doivent leur déplaire, car, arrivés à notre hauteur, ils nous considèrent longuement, tournant même la tête, en s'éloignant, pour continuer à nous voir. Ce sont deux soldats anglais, et un lieutenant. Ils portent le costume kaki, la cartouchière en sautoir, le traditionnel chapeau de feutre gris au bord relevé sur l'oreille. Une carabine se balance à côté d'eux, la crosse appuyée aux fontes de la selle, le canon haut et droit, qu'ils tiennent à la main comme un cierge.

Notre repas fini, il nous faut rattraper nos chevaux; ce n'est pas une mince affaire. On les aperçoit disséminés de tous côtés, à deux, trois, quatre cents mètres l'un de l'autre, même davantage. — Chacun fait de son mieux, courant au milieu des herbes qui lui montent jusqu'à mi-corps, et notre attelage se trouve bientôt au complet, sauf un double poney capricieux et taquin qui nous échappe encore. Il nous regarde venir bien en face, les jambes raides, les oreilles droites, l'œil malin ; puis, au moment où nous l'atteignons, brusquement il se retourne, lance une pétarade, détale, et s'arrête 50 mètres plus loin, pour recommencer le même manège.— Alors nous enfourchons, qui un cheval, qui une mule; et comme des chasseurs au lasso nous cernons l'animal, et le capturons.

Deux ou trois gués, où les fers des mules grincent,

glissent en montant et descendant les berges, sur des roches polies comme des dalles, et voici qu'apparaît, sur le veldt gris verdâtre, la grande tache étendue d'une forêt. Ce sont les parcs d'eucalyptus qui entourent les fermes des généraux Heymett et Botha.

A mesure qu'insensiblement nous descendons, ils montent, cachant la plaine et les montagnes que nous voyons s'affaisser derrière eux. Bientôt, remplaçant la tache sombre de tout à l'heure, c'est une ligne d'arbres qui se dresse devant nous, et nous limite l'horizon. Puis cette ligne se rapproche; et nous pénétrons sous une futaie magnifique, dans une longue allée, où, durant une demi-heure, nous filons entre une double haie de feuillages touffus et de rameaux enchevêtrés. Mais, brusquement, les eucalyptus s'écartent, une place nue s'élargit, et nos voitures s'arrêtent devant des murs en ruines, et des pignons écroulés.

Grâce à la solidité des matériaux dont ils étaient construits, ces bâtiments ont mieux résisté que les petites fermes des environs de Prétoria, mais les grosses pierres, disjointes par la dynamite, paraissent incapables cependant de supporter de nouvelles édifications. Les kraals à bestiaux ont été rasés, leurs enceintes disparues jonchent le sol de briques et de débris. Trois masses de hautes ruines attestent, par leur ampleur, la magnificence de cette habitation ravagée. Aujourd'hui, la nature vigoureuse les envahit; des arbustes s'entrecroisent dans leurs lézardes.

A notre arrivée, un vieux serviteur en sort, qui vît là, seul, avec une vache et quelques poules. Il s'approche, dételle nos chevaux, qu'on laisse, comme

tout à l'heure, sans brides ni mors, errer à l'aventure ; puis nous offre un peu de pain bis et du laitage. Le général Weber sort du coffre quelques autres provisions : cela compose un excellent déjeuner.

A peine le terminons-nous que Weber nous appelle ; il veut nous conduire à la ferme du général Heymett, qui se trouve derrière celle de Botha, sur cette colline dont nous apercevons la ligne claire par-dessus les eucalyptus élancés ; et nous partons tous quatre, grimpant sur la côte raide, avec de hautes herbes jusqu'aux hanches, un soleil de plomb sur les épaules. Essoufflé, je m'arrête un instant près d'une petite source qu'on entend chanter quelque part.

Au sommet, le même spectacle que tout à l'heure nous attendait. Deux maisons sans toit aux murs disjoints, lézardées, éventrées, s'écroulent devant un rideau d'eucalyptus. Un fouillis d'arbres fruitiers les entoure, où pendent des oranges, des grenades, des pommes. Deux ou trois tentes dressent à côté de ces ruines leurs pointes aiguës et claires, à peine plus hautes que les herbes environnantes. Quelques serviteurs les habitent.

Il faut avoir vu ce pays, désert, sans route, sauvage encore, où toute construction coûte des efforts inouïs de persévérance, de temps et d'argent, pour apprécier l'étendue des désastres laissés ici par la guerre. Beaucoup de ces maisons ne seront plus réédifiées. La civilisation, de ce chef, va subir un temps d'arrêt dans ces contrées. Peut-être, au point de vue stratégique, certaines destructions s'imposaient-elles ;

celles-ci ne me semblent pas du nombre. — Les Anglais, en ravageant ces fermes, si éloignées des lieux où s'engageait la lutte, ont méconnu cette loi de la guerre, exigeant que tout acte d'un belligérant ait comme fin, non une inutile vexation, mais la réduction de l'adversaire

En redescendant la pente rapide, parsemée de petites plantes grasses, aux feuilles courtes, larges, épineuses, l'immense horizon, comme un gouffre, me fait face. Les premiers contreforts des monts Drakensberg étagent au loin leurs masses bleues, aux lignes déjà sinueuses, tourmentées, où les formes tabulaires des collines vont se disjoindre et s'abîmer. A nos pieds brunit à nouveau la tache sombre du parc d'eucalyptus ; et çà et là aux alentours, posés, comme des bosses, sur le renflement de petits mamelons, s'aperçoivent des groupes de huttes d'aspect bizarre qui sont des villages de Zoulous. Ils se composent d'une ligne circulaire de cases, rondes comme des meules, couvertes d'herbe desséchée, et dont les ouvertures basses, cintrées, où l'on doit se glisser accroupi, se tournent toutes vers l'intérieur. Au centre du village, second cercle concentrique au premier, un enclos de pieux et de branches tressées renferme les troupeaux de bœufs et de moutons. Quelques plantations de maïs verdissent aux environs

Comme nous approchons d'un de ces villages, les femmes et les enfants, effrayés, disparaissent en rampant dans les huttes, comme des rats dans leurs trous Et, lorsque je songe que tout un continent, depuis

Dakar, qui fut notre première escale, jusqu'à cet extrême sud-africain, est habité par une race semblable, qui, seule de toutes les autres races humaines, ne put jamais s'élever, comme conception architecturale, au-dessus de ces cahutes misérables ; dont la religion reste engluée dans le plus grossier fétichisme ; dont les prêtres ne sont que d'impudents sorciers et des imposteurs, je souris de ces philosophes en chambre, qui rêvent, pour d'aussi pitoyables animaux, le bénéfice intégral des droits de l'homme civilisé !

Tandis qu'on attelle nos voitures, Weber nous promène dans le parc du général Botha, aux alentours de la villa détruite. C'était la propriété préférée de Mme Botha, paraît-il. Quelques restes de plates-bandes et de massifs de fleurs, enfouis sous les herbes parasites, rappellent en effet, par leur disposition harmonieuse, la présence d'une direction et d'une main féminine. De ces arbustes, comme souvenir, nous détachons chacun une fleur

Et nous repartons par la même allée d'eucalyptus ; nous suivons le même chemin accidenté, traversant à nouveau les gués escarpés que nous franchîmes tout à l'heure. Il est tard, le soleil baisse déjà, et des guides et du fouet le boy active le trot fatigué des mules pour gagner Vryheid avant la nuit. Le paysage prend des teintes plus adoucies A mesure que le soleil tombe, la fluidité des contours s'accroît aux lointains, les détails disparaissent dans les masses montagneuses qui, peu à peu, à l'approche de la nuit, ne vont plus se dessiner que par la ligne limpide de leurs silhouettes.

La première rencontre que nous faisons est celle d'un char à bœufs, couvert de sa grande bâche en toile grise. Lorsqu'il nous croise, Weber arrête ses chevaux, et nous indique ce chariot qui, dit-il, ne transporte pas des marchandises, mais une famille boër émigrante. En avant se trouvent les domestiques cafres, en arrière les maîtres blancs. Comme, maintenant, nous nous éloignons en sens inverse, nous les distinguons en effet très bien, accroupis, debout ou couchés, au milieu de leur ameublement en désordre, dans la pénombre de la bâche, qui s'ouvre sur la route brillante comme l'entrée sombre d'une caverne.

Un peu plus loin, voici une rencontre plus curieuse encore. Du renflement d'un pli de terrain, jaillissent tout à coup, sur notre droite, une quinzaine d'hommes aux silhouettes dansantes, dont les bras agités font tournoyer des bâtons. Bientôt, nous reconnaissons des nègres armés. Weber tourne ses chevaux en travers de la route, fait face à cette troupe, lève son fouet. Comme sur l'ordre d'un maître, tous accourent aussitôt, et nous entourent. Ce sont de superbes guerriers, en grands costumes d'apparat, jambes nues, colliers de perles sur la poitrine, autour des bras et des reins, la tête surmontée de gerbes de plumes en panache, et dont les mains tombantes tiennent rassemblées en faisceau les flèches et les zagaies luisantes qu'ils agitaient tout à l'heure. Des muscles puissants roulent sous leur peau de bronze, et, tout en causant, ils rient largement, découvrant leurs dents très blanches. Renseignements pris, ils vont, paraît-il, à un kraal voisin demander pour l'un d'eux une jeune fille en mariage.

Et tout à coup, parce qu'à la fin sans doute notre curiosité les importune, sur un mot de leur chef, en criant, par des bonds prodigieux, avec une agilité, une souplesse de fauve, dans une fuite aérienne, ils s'envolent sur la route, et disparaissent.

Sur les six heures, nous croisons une escouade de nègres, qui, sous la surveillance d'un policeman ceux-là, raffermissent la route en y pilant des fourmilières, façon originale d'empierrer les routes au Transvaal; puis nos attelages s'arrêtent devant une ferme appartenant à un Boër de la classe pauvre. Un homme, du même type toujours, grand, sec, à la longue barbe inculte, vient nous recevoir, et, sur la demande de Weber, nous permet de visiter sa demeure. En voici le rapide croquis : une vaste pièce centrale, au sol brun en terre battue, sur laquelle s'ouvrent les portes des différentes chambres. Dans ces dernières, des matelas grossiers, étendus sur des cadres de bois brut, se dissimulent à moitié sous des couvertures rapées et des draps grisâtres. Une partie de la maison est couverte en tôle, l'autre en chaume. — Mais l'heure avance, Weber nous presse ; et nous regagnons nos voitures, longeant le verger coutumier, les kraals aux bestiaux en pierre sèche, et le petit bois d'eucalyptus traditionnel.

Au coucher du soleil, Vryheid nous apparaît enfin ; et lorsque nous atteignons les portes de la ville, Hélios tombe, comme dirait Homère; les chemins tout à coup s'emplissent d'ombres. Au loin, dans la campagne silencieuse, s'élèvent des fumées droites et tranquilles, semblables à celles que nous apercevions

ce matin, comme si les coutumes de ces peuplades primitives prenaient, dans ce pays uniforme, la même régularité que la marche du soleil !

Samedi, 25 avril.

Hier soir, banquet offert en notre honneur par nos hôtes, charmants, prévenants à l'excès, d'une exquise urbanité.

A six heures, ce matin, la diligence, un deux-roues attelé des huit mules réglementaires, s'arrête devant notre hôtel. C'est une patache encore plus délabrée que celle d'avant-hier. Figurez-vous un dog-cart, bas sur roues, dont l'usure a rongé la peinture, dont un ressort disloqué ne tient que par un écrou, et sur lequel on entasse un monceau de colis et de voyageurs dans un indescriptible désarroi. C'est dans cet équipage que nous quittons Vryheid à toute vitesse, faisant fumer derrière nous la poussière. Aux descentes rapides, l'arrière trop chargé traîne sur la route ; lorsque des cahots se produisent (et Dieu sait s'ils sont fréquents), nos reins martèlent le dossier. Les roues plongent dans des trous profonds ; et nous sautons continuellement sur les banquettes, comme des cavaliers sur leurs selles. Huit patients se trouvent dans cette guimbarde, assis dos à dos, serrés à ce point qu'ils forment bloc, soulevés des mêmes heurts, retombant des mêmes chutes, ébranlés des mêmes secousses.

Au passage du premier torrent, la voiture qui nous précède s'embourbe. Cris, coups de fouet, imprécations, rien n'y fait : les mules se retournent, refusent de tirer ;

le coche bascule, le timon s'enlève, l'arrière trempe dans l'eau avec les bagages. Une grosse dame, effrayée, jette de petits cris aigus, se cramponne aux montants de la bâche, inquiète de la position inclinée que prend la diligence, du glissement de tous les objets vers la rivière, qui coule à moins d'un demi-mètre de ses pieds. — Tout à coup, un Anglais, assis à côté de nous, saute à terre (sans doute pour porter secours aux voyageurs en détresse; nous le croyons, du moins), arrive près de la voiture, se campe bien en face, déploie méthodiquement un kodak, et photographie toute la scène. Puis, flegmatiquement, il revient s'asseoir à nos côtés. La grosse dame suffoque de colère. Indignée, la respiration sifflante dans sa poitrine grasse, on l'entend parler vivement à ses voisins. Enfin, sous un violent coup de fouet, les mules se jettent sur leurs traits, enlèvent la carriole; notre voiture suit, et les deux pataches s'avancent au galop sur la plaine nue

Cette course de huit heures à travers le veldt est un continuel exercice de voltigeurs. — A tous les gués desséchés que nous franchissons, craignant de rester embourbés, il nous faut sauter à terre, laisser filer la diligence, puis la rattraper au moment où les mules, à fond de train, sous les zigzags cinglants du fouet, gravissent la rampe opposée. Impossible de s'arrêter pour nous attendre. Sur ces pentes rapides, le véhicule trop lourd ne pourrait s'ébranler à nouveau.

Notre voiture roule avec une rapidité croissante. D'un seul bloc, sans flexion des durs ressorts, elle saute les cailloux et les fossés. Pour nous, qui tournons le

dos à sa marche, c'est une singulière sensation. La route fuit sous nos pieds; semble s'arracher du dessous des coffres; s'éloigne comme entraînée par une force invisible. La mèche du long fouet au repos nous suit, ondulant, traînant dans la poussière comme un serpent.

Au dernier relais, avant d'arriver à la gare, une petite négresse s'approche, à peine vêtue, les seins découverts, les jambes nues, longues et fines trottant sous son pagne court. Elle porte sur la tête un plateau, un pot de lait, et quelques tasses. Aimablement, elle vient nous offrir sa marchandise; et tous nous acceptons, autant pour sa gentillesse que pour son excellent laitage.

Maintenant, nous voici dans le train filant sur Dundee, Glencoe, où nous reprendrons la grande ligne, pour aller coucher ce soir à Ladysmith. Par la portière, je viens d'apercevoir le lit sinueux de la Buffalo river, ce cours d'eau si célèbre dans l'histoire de l'Afrique Australe. — Le 16 décembre 1827, Prétorius, avec 800 Boërs, y écrasa les troupes du chef zoulou Dingaan, faisant un tel carnage de ses ennemis que l'une des rivières auprès desquelles l'action eut lieu en prit le nom de Bloed river, « la rivière du sang ». Cette journée du 16 décembre, en grand honneur chez les Boërs, devint leur fête nationale sous le nom de Dingaan Day.

En 1879, un combat important entre les Anglais et les Zoulous se livra à nouveau en cet endroit, à Isandhlwana, au gué de Rorke's-Drift, à ce même confluent

de la Buffalo et de la Bloed River. La petite troupe anglaise y fut surprise par les nègres, obligée de battre précipitamment en retraite, abandonnant dans la brousse les morts et les blessés, parmi lesquels le jeune prince Napoléon.

Aujourd'hui, le chemin de fer siffle à quelques milles de ces lieux célèbres, si longtemps disputés à la civilisation ; et c'est par la portière du wagon, en touriste, chapeau mou sur la tête, et canne à la main, que nous apercevons au loin les sommets écrasés de ces coteaux où se sont éteints les derniers espoirs d'une restauration impériale.

Puis, le même paysage recommence, monotone, décevant : des plaines, des collines aplaties, d'infinis horizons comme ceux de la mer. En approchant de Ladysmith, nous retrouvons à nouveau ces fourmilières étranges, innombrables, grosses comme de petites meules, que nous avions aperçues du côté de Kimberley.

A six heures, notre train franchit la Sand-River. Sur la gauche, pâlie dans l'éloignement, une colline repose sur la plaine comme une longue bande : Nicholsons Nek. Le 30 octobre 1899, les Boërs y repoussèrent une sortie tentée par les Anglais captifs à Ladysmith. Peu après, au milieu d'un cercle de hauteurs qui la dominent de toutes parts comme un nouveau Sedan, nous nous arrêtons dans cette ville.

CHAPITRE XI

Ladysmith. — Le col de Van Reenen Spion-Kopje. — Pietermaritzburg. — Durban.

Sur la ligne d'Harrismith. — Aspect singulier des montagnes — Le col de Van Reenen. — Le ravin des Bushmen. — Deux mots sur les Bushmen. — La caverne. — Magnifique vue sur le Natal. — Retour à Ladysmith. — Départ pour Spion Kopje. — Conversation avec notre cocher gallois. — Ses griefs. — Politique de l'Angleterre à l'égard des indigènes. — En vue des collines. — Le combat du 22 au 23 janvier. — L'emplacement des tombes actuelles. — Les sépultures boërs. — Impression générale de Ladysmith. — Départ pour Pietermaritzburg. — Colenso. — Pietermaritzburg. — Quelques monuments. — L'hôtel de ville. — Le palais de l'assemblée législative. — La statue de sir Theophilus Shepstone. — Un précurseur de Jameson. — Aspect gracieux de la petite ville. — Durban.

Dimanche, 26 avril.

Aujourd'hui, dimanche 26 avril, repos dominical. Dans un pays de mœurs protestantes, vous savez ce que ce mot veut dire Impossibilité de rien faire, de rien voir, de rien se procurer. Aussi, résolu d'échapper à l'ennui mortel de cette journée vide, prenons-nous le train à 7 heures pour Harrismith. Notre intention est de nous arrêter au col de Van Reenen.

Je désirais voir ce col pour différents motifs. Parce que d'abord la ligne du chemin de fer y franchit les

monts Drakensberg à 1.600 mètres d'altitude, et qu'on y jouit, paraît-il, d'une admirable vue sur le Natal et le Zoulouland ; parce qu'ensuite ce col fut un des principaux passages que choisirent les Boërs lorsqu'ils convergèrent sur Ladysmith ; enfin, parce que le général de Wett, alors simple chef de commando, y commença, dans la dernière guerre, la série de ses extraordinaires exploits.

Une heure à peine après avoir quitté Ladysmith, notre machine commence à souffler sur des rampes fortement inclinées. A deux reprises, même, on doit changer la locomotive de côté, les versants abrupts n'ayant point permis d'y faire tourner la voie. Le soleil brille, légèrement terni, les lointains apparaissent salis de brouillard. Vers dix heures, la ligne de l'horizon s'allège et recule, les perspectives s'allongent ; les sommets s'écrasent sous nos regards ; nous dominons bientôt toutes ces montagnes échelonnées qui, par rebondissements successifs, vont s'écrouler dans la mer Les fameuses collines étirées, de forme tabulaire, ont complètement disparu. D'un côté, des escarpements, des pics, des déchirures ; quelques taches de forêts y noircissent, accrochées là on ne sait comment ; on voit se dessiner les lacets fins de la voie ferrée où nous allons passer tout à l'heure. De l'autre, des croupes rondes, dénudées, jaunes, éclatantes de soleil, sans un arbre, sans une maison, rangées côte à côte, ou se succédant l'une l'autre, toutes pareilles, toutes inclinées du même côté, s'affaissant ensemble dans la plaine. De loin en loin, sur leurs bosses, et dans leurs ravins, ondule la bande terreuse

d'une route, que parcourt lentement un chariot, dont les bœufs noirs semblent à peine gros comme des mouches.

A midi, notre train passe entre deux fortins anglais, construits en brique et tôle, et plantés là au temps de la guerre. Dix minutes de course sur un plateau rocailleux ; arrêt brusque à la station de Van Reenen. Nous descendons.

Déjeuner dans un hôtel banal, au milieu d'Anglais corrects qui mastiquent, et dévorent, droits, silencieux, coudes au corps ; laissant, entre chaque plat, fourchette et couteau croisés dans leurs assiettes ; puis, peu après, départ à travers la plaine herbeuse, pour le fameux ravin des Bushmen.

Ce nom n'évoque évidemment dans votre esprit rien de bien particulier ; pour nous, un peu sud-africains déjà, il est au contraire significatif. Les Bushmen : ce sont les nègres nains de Stanley, les San des anthropologistes, et, selon l'opinion la plus accréditée, les premiers occupants de l'Afrique du Sud. On les trouve essaimés un peu partout sur le Continent, depuis certains districts de la colonie du Cap et de l'Orange jusqu'à la région des grands lacs ; mais leur race tend à disparaître, exterminée par les Cafres et les Boërs. Ces pygmées seraient de petite taille, 1 m. 30 à 1 m. 40 environ, auraient le teint clair, la peau plissée, les yeux brillants, les attaches fines. Ils ne manqueraient pas d'intelligence.

Nous ne trouverons, bien entendu, aucun représentant de cette humanité dans la grotte que nous visitons. Il faut, pour joindre les Bushmen, s'enfoncer

beaucoup plus avant dans l'intérieur des terres; là où les ont repoussés les persécutions cruelles des noirs et des blancs. Mais ces lieux que nous visitons furent récemment abandonnés par eux. Au commencement du siècle ils s'y trouvaient encore.

Depuis une heure, nous marchons sur un plateau uni, lorsque, tout à coup, nous arrivons devant une déchirure profonde que rien ne faisait soupçonner. Il semble que les terres se soient ouvertes comme une blessure ; les anfractuosités des deux lignes de roches qui se font face correspondent les unes aux autres ; autrefois, elles devaient être jointes à l'intérieur du même bloc. Les pluies, les vents ont fait glisser dans cette crevasse un humus gras et noir; la végétation d'arbres touffus qui s'y pressent contraste vivement avec l'aridité jaune d'alentour. Nous y descendons par un sentier de chèvre, piquant nos talons dans la terre molle pour ne pas glisser, nous accrochant aux cailloux qui transpercent çà et là, nous retenant aux branches supérieures qui plient sous notre poids. Au milieu de roches grises, tantôt les contournant, tantôt sautant sur leurs croupes, nous atteignons enfin le fond de la crevasse, toute remplie d'énormes blocs éboulés. Un petit torrent y court avec fureur, en faisant mousser son écume. Sur notre gauche, à la naissance même du ravin, avec de gros bouillons, il sort d'une excavation ombreuse. Nous y pénétrons; et c'est la grotte des Bushmen.

Rien de bien particulier ne nous y étonne, à vrai dire. C'est une grotte des plus banales, semblable à toutes celles que j'ai déjà vues en France, à toutes

celles sans doute que l'on peut voir dans le monde. Si quelques objets intéressants s'y trouvaient autrefois, ils ont depuis longtemps disparu. Tout ce que nous pouvons remarquer sur l'une des parois de roche est une teinte ocreuse et vague, qui dut être jadis une inscription ou un dessin. Que des hommes aient séjournés en cet endroit, il faut le savoir, on ne le devinerait pas.

Et maintenant qu'à notre retour nous pourrons affirmer avoir vu une caverne de Bushmen, par le même petit sentier en lacet, nous escaladons les flancs âpres du ravin, et bientôt, assis tous trois sur une large pierre qui le surplombe, nous devisons tranquillement, en contemplant le paysage magnifique. Devant nous, la série de croupes égales que je vous ai décrites tout à l'heure ; plus loin, une étendue sans détails, brillante sous le soleil, les cent kilomètres de plaine où s'élèvent Ladysmith, Pietermaritzburg et Durban ; plus loin encore, l'immense déclivité de l'Océan Indien, que l'on ne voit pas, mais que l'on sait exister, et qui s'abaisse dans l'espace avec la rondeur du globe. A gauche et à droite, les sommets culminants du Drakensberg, cette chaîne de montagnes, qui, dans toute la partie est de l'Afrique, court parallèlement à la côte, à 200 kilomètres de la mer. Derrière nous, quelques pics de quatre à cinq cents pieds, noirs, isolés, brûlés comme des mornes ; enfin l'immensité des plaines de l'Orange. Car ces hautes montagnes n'ont point de versant, ou plutôt leur versant se trouve à près de 2.000 kilomètres en arrière, aux confins de ce plateau colossal du Transvaal, de la Rhodesia, et du

Damaraland, sur les rivages mêmes de l'Atlantique.

Tandis que le train descend les étages successifs qui conduisent à la plaine, nous parlons un peu de de Wett, que nous connaissons maintenant, et, nous reportant de quelques années en arrière, nous le voyons, simple chef de commando, plein d'espoir alors, sûr de la réussite finale, comme tous les Boërs à cette époque, traverser ces vallons où nous sommes pour aller assiéger Ladysmith.

Et comme s'il devinait nos pensées,comme s'il voulait nous enfoncer tout à fait dans les souvenirs de la guerre, ce soir, en rentrant, notre hôtelier nous fait visiter sa maison, où les trous béants des boulets, soigneusement encadrés entre deux vitres, disent les souffrances et le long siège qu'eut à subir la petite ville.

Lundi, 27 avril.

Pour la troisième fois, depuis notre arrivée dans ce pays d'admirable lumière, il pleut. Le ciel est uniformément gris ; de partout l'eau ruisselle. Cela durera certainement toute la journée. Qu'importe, il faut partir : un cape-cart attelé à quatre nous attend à la porte. Nous l'avions commandé, hier, pour gagner Spion Kopje.

Rien décidément ne peut donner une idée de la solitude qui règne autour de ces villes sud-africaines. Même dans ce Natal, civilisé depuis longtemps, où nulle ferme ne fut détruite, c'est toujours le même horizon dénudé, la même immensité morne. Ladys-

mith vient seulement de sombrer au fond du cercle de collines qui l'entoure, et déjà nous roulons au milieu d'un désert. Durant nos quatre heures de voiture, à peine apercevrons-nous deux ou trois baraques, qu'on nous dit être des fermes.

Notre cocher, originaire du pays de Galles, résidait à Ladysmith pendant le siège. La résistance des Anglais fut moins extraordinaire, nous dit-il, que l'absolue incapacité des Boërs. Lorsqu'on a vu cette ville, véritable souricière, dominée de tous côtés par des positions formidables, on ne peut s'expliquer en effet ce long investissement de six mois que par une singulière impuissance offensive des armées républicaines. D'ailleurs ce bon Gallois nous inspire pleine confiance dans ses jugements, d'autant moins suspect de partialité qu'il critique amèrement son propre gouvernement, trop enclin, selon lui, à favoriser les noirs, à les exempter de taxes et d'impôts.

« Il semble qu'en Afrique, nous dit ce brave homme, tout soit réglementé en faveur des Cafres. D'abord on leur tolère la polygamie ; et ce privilège est scandaleux. Le nègre n'a qu'un but : acquérir suffisamment d'argent pour acheter deux ou trois femmes, les faire ensuite travailler comme des bêtes de somme, et vivre dans l'oisiveté. Il peut vendre ses filles, les échanger contre quelques têtes de bétail ou contre une somme d'argent. La mendicité lui est permise ; et dans les immenses et fertiles régions qui lui sont réservées, il s'établit, il cultive à sa guise, sans connaître aucun maître, sans payer aucun loyer. »

Evidemment, ces reproches ne sont qu'en partie

justifiés. L'Angleterre ne pourrait supprimer, d'un trait de plume, les anciennes coutumes des noirs sans provoquer un immense soulèvement, et son intérêt lui commande au contraire de se concilier les indigènes, pour les opposer aux races hollandaises, dont elle craint toujours la révolte. Il serait sage pour elle cependant de ne s'engager qu'avec prudence dans cette voie. Ce faisant, elle s'aliène toutes les petites gens parmi ses propres nationaux. Pour gagner deux noirs, elle perd un blanc. Déjà plusieurs Anglais se sont livrés devant nous à pareilles récriminations. Peut-être, un jour, dans ce pays verra-t-on s'opérer entre le peuple boër et la classe pauvre de la Métropole des rapprochements inattendus.

Voici Spion Kopje enfin, une longue colline dont le sommet ondulé forme plusieurs crêtes. Sur le ciel noyé d'eau, deux silhouettes fines de colonnes funéraires s'en détachent à peine. Une méchante cahute de tôle et de platras chancelle à sa base : elle sert d'hôtellerie aux voyageurs. Avant de commencer l'ascension, on vient y manger, dans une salle humide, sur une table branlante, les provisions apportées de Ladysmith.

Sous la pluie fine, incessante, continue, nous gravissons le petit sentier de chèvre, par lequel, dans la nuit du 22 au 23 janvier, les soldats anglais tentèrent l'escalade de cette position. Voici les circonstances dans lesquelles se produisit cet assaut.

Depuis le trente octobre, le général White, avec dix mille hommes, se trouvait enfermé dans Lady-

smith. Redvers Buller, accouru de Durban pour le délivrer, par deux échecs successifs, avait été rejeté en deçà de la Tugela. Le dernier effort à Colenso lui avait couté dix canons.

Mais Buller (tous les généraux boërs nous l'ont déclaré) était un homme inflexible, d'un héroïque courage. Ce grand soldat méconnu, immobilisé dans un pays d'accès difficile, par son opiniâtre ténacité, permit à d'autres de faciles exploits. Avec White, il porta tout le poids d'une campagne dont Kitchener et Roberts récoltèrent les lauriers. Sa patrie fut injuste à son égard. Pour qui visita ce pays, ceci ne fait plus aucun doute.

Le 19 janvier donc, il songea à remonter la Tugela, à prendre la position de Spion Kopje entre deux colonnes, comme entre les deux branches d'un étau, à déborder ainsi l'aile droite de l'armée boër, opération difficile assurément, mais d'une irréprochable stratégie. Le 22, au soir, ce mouvement était exécuté ; l'assaut final devait être livré la nuit même. Un télégramme l'annonçant fut envoyé à Londres, télégramme, dit un historien britannique, « qui laissa tout l'Empire dans l'angoisse et dans l'attente ».

A la faveur d'une nuit noire, les soldats anglais, en file indienne, gravissent le sentier de chèvre qui conduit au sommet. Les Boërs, surpris, se débandent, abandonnent leurs tranchées. Les Anglais se croient maîtres de la position ; ils n'en occupent qu'une partie. La colline de Spion Kopje n'est, en réalité, qu'une suite de mamelons ; le dernier, le plus élevé, reste entre les mains des hommes que commande Botha.

Au matin, à la pointe du jour, les troupes britanniques s'aperçoivent de la méprise ; elles se terrent pour éviter les feux rasants des tireurs infaillibles. Cependant les généraux Woodgate, Thorneycroft tombent. C'est à moins de cent mètres l'un de l'autre, durant toute une journée, un terrible combat de deux lignes d'infanterie. Les efforts faits pour hisser les canons sur ces pentes rapides restent infructueux, et le soir, les débris des troupes anglaises doivent abandonner leurs positions. — Le lendemain, elles repassent la Tugela.

Nous voici au sommet de Spion Kopje, sur le large plateau central où stationnaient les troupes anglaises. C'est aujourd'hui l'emplacement de leurs tombes. La bataille fut si peu mouvementée qu'à peine aperçoit-on sur cette colline deux ou trois croix isolées. Les hommes des deux camps tombèrent dans les tranchées même qu'ils occupaient. On les y a ensevelis. Chaque mamelon garde son armée de morts irréconciliés : d'un côté les Anglais, de l'autre les Boërs.

Les sépultures anglaises sont les plus nombreuses : deux longues files de pierres blanches que terminent les obélisques gris des monuments funéraires. Sur l'un, sont inscrits les noms innombrables des soldats ; sur l'autre celui des officiers. Une simple croix marque l'emplacement des tombes boërs. J'y lis un nom illustre en France : Hugo.

L'horizon, aujourd'hui noyé par l'averse, doit apparaître immense par un temps clair. Au sud-est, vers le Natal, sur la vaste plaine, les mamelons se

succèdent les uns les autres, ondulant à perte de vue. La Tugela tord ses grands lacets métalliques au pied du mont Alice. De là, tiraient les canons de marine; de là aussi, Buller et Warren suivaient anxieusement, dans la journée du 23, l'effroyable duel d'infanterie qui se prolongeait sur le plateau de Spion Kopje.

Derrière nous, s'étend le veldt nu, à peine vallonné, limité au loin par les collines de Ladysmith. Cette position enlevée, c'était le libre accès vers la ville assiégée. Quelle dut être l'angoisse du général anglais, lorsqu'il vit, le soir du 24, qu'il ne pouvait s'y maintenir! Combien peu suffit à la guerre pour changer un victorieux en vaincu !

La pluie a cessé; mais des nuages sales et lourds traînent sous le ciel bas, et, pendant quatre heures, c'est sous cette grisaille, dans la plaine uniforme, qu'il nous faut rouler pour regagner Ladysmith.

Mardi, 28 avril.

La petite tour de l'hôtel de ville légèrement écornée, simplement consolidée par un pilier de fer pour que les traces de la guerre se perpétuent à jamais; des casemates et des fortins que je croirais laissés là exprès à l'usage des touristes, si l'agence Cook était plus puissante ici; enfin, quelques cartes postales illustrées rappelant les principaux épisodes du siège, voilà à peu près tout ce qu'on trouve à Ladysmith d'intéressant et d'historique; le reste vaut à peine une mention. Les maisons n'attirent même pas l'œil par leur laideur, comme celles de Kimberley; elles demeurent banales, indifférentes, basses pour la plupart, sans

jardin, ouvertes à l'alignement de la rue, semblables à de petits bazars rapidement édifiés. Les rues sont droites, la principale finit à Wagon Hill, cette colline dont, le 6 janvier, l'armée boër risqua l'assaut. Ce fut, dans la même nuit, avec la tentative contre Ceasar Camp, le seul mouvement offensif des Boërs pendant la guerre. Satisfaits, ils s'assirent ensuite sur leurs collines, les jambes croisées, bourrant leurs pipes, et bombardant la ville. — On connaît le résultat de cette admirable stratégie.

A dix heures, notre train côtoie la Tugela, et s'arrête à Colenso, nom célèbre entre tous par la victoire qu'y remporta Botha. Ce fut la seconde tentative de Buller pour débloquer Ladysmith. Il y perdit 7 canons. Le fils unique de lord Roberts fut tué par Maritz, en voulant les dégager.

Comme à Spion Kopje, de petits cimetières de pierres blanches se sont élevés aux places occupées par les combattants. Ils bordent les deux rives de la Tugela dont les rapides successifs se brisent en des chutes écumantes. La rivière a des allures torrentielles, mais je croyais toutefois ses escarpements plus considérables. Ce sont à peine des coteaux qui s'élèvent sur ses rives. L'imagination, la distance, la lutte héroïque d'un petit peuple contre une puissante nation ont grandi tous ces lieux. Ainsi en advint-il autrefois pour Léonidas au défilé des Thermopyles.

A partir de Colenso, le brouillard d'une pluie fine nous ferme toute vision. — A peine, aux silhouettes vaporeuses de maisons, à des champs de maïs vague-

ment entrevus, reconnaissons-nous une contrée plus fertile, une plus vieille colonie.

Cette brume opaque ne se lèvera qu'un instant, lorsque, par des lacets successifs, nous descendrons sur Pietermaritzburg, dont, pendant une demi-heure avant d'y arriver, nous apercevons les clochers, les dômes et les toitures.

A notre entrée dans la ville, le ruissellement d'eau recommence, dissimulant à nouveau toutes choses, et je note cette désagréable sensation : la vue de ces *jinricshaws* aux couleurs multicolores, dont les pieds de bronze pataugent dans la boue, dont les petites voitures roulent au milieu d'éclaboussements noirâtres.

Mercredi, 29 avril.

Décidément, le soleil est un grand enlumineur. — Sous ses rayons, Pietermaritzburg devient une jolie ville. M'en serais-je douté hier? Les tristes, les mornes collines grises ont enfin disparu. De tous côtés on aperçoit les lignes ondulées de grands coteaux verdâtres. Les rues sont propres, larges, un peu trop tirées au cordeau,par exemple, comme dans toutes les cités sud-africaines. On retrouve ici les trottoirs abrités et les maisons à vérandas; mais elles sont construites d'une brique particulière, ces maisons, d'une brique aux teintes rouges, claires, luisantes, vernies. Ce sont elles, je crois, qui donnent à cette ville son aspect coquet, presque souriant.

Et puis, comme Pretoria, comme Blœmfontein aussi, Pietermaritzburg est un centre. Ce n'est pas

seulement un entrepôt, une usine. On sent de la chaleur autour d'elle. Un rayonnement de vie rurale y converge. Ses monuments sont ceux de la collectivité d'une colonie : palais du conseil législatif, palais de l'assemblée législative, édifices au style vaguement corinthien, imposants et sobres. Sur la façade de ce dernier, se découpe, en marbre blanc, la statue de la vieille reine, impérieuse, la tête renversée, hautaine, montrant le sol du glaive tendu.

Ces édifices se pressent autour d'un édifice plus considérable : l'hôtel de ville, entièrement reconstruit en 1900, après un incendie, brillant, pimpant aujourd'hui, multipliant, depuis la base jusqu'à son haut clocher, ses briques rouges, claires, aux jointures nettes et lumineuses.

Une colonne s'élève, en vis-à-vis, érigée en commémoration des combattants tombés dans la guerre contre les Zoulous. Aux quatre angles du socle se dresse une statue : deux soldats anglais, un marin, un boër ; ce dernier avec le costume traditionnel : veston de chasse, large chapeau de feutre, cartouchière en sautoir. Puisse ce monument devenir un jour le symbole d'une Afrique du Sud pacifiée, unie sous une administration autonome et libérale.

Enfin, voici une immense statue, celle de sir Théophile Shepstone, moins remarquable par son esthétique que par l'homme qu'elle représente.

Ce fut un précurseur trop peu connu de Jameson, et ce fut un précurseur heureux. Ecoutez le délicieux morceau qu'Alfred Alwyard écrivit à son sujet. Cela se passait en 1877. « Les annexionnistes et le parti du

désordre étaient concentrés dans les villes et les villages miniers. Au milieu de cette confusion , le représentant anglais arriva. Il tomba avec une escorte dans la capitale de cette République effarée. Il ne venait pas pour s'emparer du pays ; il n'était, disait-il, « qu'un conseiller secourable, un ami ». Sir Theophilus garda d'abord un silence énigmatique, recevant des visites, écoutant chacun. Pendant ce temps les troupes étaient en marche vers la frontière. Enfin il parla et ce fut pour prononcer l'annexion. Il est impossible de concevoir une entreprise de conquête menée avec plus de discrétion, plus habilement ; et exécutée avec plus de douceur, et en un moment plus opportun. »

Que dire de cette phrase admirative finale sinon qu'elle est exquise.

Lundi, 4 mai. (Durban). Marine Hôtel.

Voici trois jours que je n'ai pas écrit ! Je me lasse de la rédaction de ce journal.

C'est que nous devons partir demain, que tous ces préparatifs m'absorbent ; que mon corps est ici et mon esprit ailleurs, loin de cette Afrique du Sud, presque en Europe déjà ; qu'enfin toutes ces villes récentes n'ont plus rien d'inattendu pour moi, rien d'original, rien qui les distingue absolument les unes des autres.

Dans celle-ci, que trouverais-je de particulier à vous décrire ? — Sauf quelques somptueux hôtels, vous avez tout vu, vous connaissez tout, magasins, maisons à vérandas, Zoulous, Cafres, Hindous, jusqu'aux prosti-

tuées françaises, qui pullulent dans les rues, comme à Cape Town et a Johannesburg.

Mais puisque c'est ici le berceau des *jinricshaws*, la ville d'où ils se sont répandus dans toute l'Afrique du Sud, je noterai cependant le costume extraordinaire de celui qui me conduisit ce matin. Les deux cornes traditionnelles et trois vieux chapeaux de femme, attachés les uns aux autres, flottant derrière son dos comme une queue de Chinois.

TROISIÈME PARTIE

EN MER

DE DURBAN A NAPLES

CHAPITRE XII

Lourenço-Marquès. — Beira — Mozambique.

Le Herzog. — Départ de Durban. — Pleine mer. — Delagoa Bay. — Lourenço-Marquès. — Banalité des rues à Lourenço. — Le Change. — Suprématie anglaise. — Un pétrolier en feu. — Une jolie femme à bord. — Nous quittons Lourenço. — Révolution féminine. — Arrivée à Beira. — Les rues.— Les wagonnets. — Lumière et chaleur. — Fermeture de deux maisons françaises. — Dernière impression de Beira. — Devant l'embouchure du Zambèze. — Singulier débarquement de passagers. — Un Tartarin du Congo. — La perte du Gouverneur. — Rencontre du Président. — Impressionnante manœuvre. — Mozambique. — Charmante impression d'arrivée. — Mozambique au clair de lune. — Un ancien couvent de jésuites. — Une partie fine en compagnie du consul d'Allemagne. — En boîte, en boîte.

Mardi, 5 mai.

Aujourd'hui, à midi, nous prenons place sur *le Herzog*, navire allemand à deux hélices de 5.200 tonneaux. Ce superbe bâtiment appartient à la Deutsche Ost Africa Company qui, d'ailleurs, sur cette ligne, en compte de plus imposants encore.

Le commandant ne donna l'ordre de départ ce soir qu'à six heures, tant il y eut de retard dans l'embarquement des marchandises. — Enfin, au coucher du soleil, deux petits remorqueurs vinrent s'accrocher à la poupe et la proue de notre vaisseau, et nous arrachèrent du milieu des vapeurs où nous ne pouvions manœuvrer. En pleine rade notre hélice s'ébranla, une longue ondulation parcourut la coque du steamer, le plancher frémit de ces tremblements courts et successifs qui font vibrer la poussière, et nous franchîmes, avec trois coups majestueux de tangage, la grande vague de la barre entre les deux collines boisées qui ferment l'entrée du port. A peine distinguait-on sur leurs sommets, tant l'obscurité s'épaississait, les silhouettes grises des sémaphores.

A toute vitesse, nous entrâmes en pleine mer, et presque aussitôt la côte d'Afrique, les lumières de Durban s'effacèrent, rongées par le crépuscule. Une demi-heure après notre départ, une lueur tremblante et vague, derrière nous, marquait seule leur emplacement. Puis la distance s'accrut, tout disparut et devint noir. En ce moment, il fait complètement nuit, la sensation de marche du paquebot ne s'accuse que par le bruit rythmique des machines, le tremblement continu des hélices.

Mercredi, 6 mai.

Un temps calme, un beau soleil sur la pleine mer. L'océan se montre partout d'un bleu très pur, à peine assombri aux premiers plans par un clapotis léger de petites vagues.

Ce matin, mise en ordre de notre cabine, l'après-

midi nous nous asseyons sur le pont, dans nos chaises de bord, au milieu des passagers.

Et la monotonie de la traversée va commencer, interrompue seulement par la musique du bord, et aussi par les notes étranges, disparates, du clairon qui, trois fois dans la journée, pour annoncer l'heure des repas, se prolongent singulièrement dans la solitude des airs.

Jeudi, 7 mai.

Ce matin, sur les huit heures, le paquebot fait un brusque changement de route. Virant sur notre gauche, nous entrons dans la baie célèbre de Délagoa. Un instant, sous la forme d'une côte verte et basse, la presqu'île des Ama Tonga nous apparaît, puis la baie s'agrandit à nouveau comme une mer. Une heure plus tard, devant nous, au fond de l'horizon, se révèle une ligne de toits rouges : Lourenço-Marquès.

A cinq cents mètres environ de la ville, la machine stoppe, et nous mouillons. Divers bateaux, éparpillés, sont ancrés en rade, déchargés pour la plupart, laissant voir au bas de leur coque rouge, sous la ligne de flottaison, une longue bande d'acier rouillé. Au sommet des mâts, sous le grand soleil, leurs pavillons anglais saignent superbement. De tous côtés, des rives basses et nues émergent, à peine surélevées au-dessus des eaux.

Dix minutes en barque, cinq au long d'une jetée de fer qui sonne sous les pas : nous voici à Lourenço-Marquès.

D'abord une grande place nue, sans arbres, entourée

de petites maisons de commerce, avec, à chacun des coins de son trottoir central, quatre beaux cafés en forme de kiosques chinois; puis deux rues parallèles que je parcours à la hâte, bordées de maisons neuves, enduites d'un crépit trop blanc, toutes deux aussi communes, aussi insignifiantes l'une que l'autre : la première habitée par les Européens, la seconde par les Indigènes et les Hindous. Somme toute, ville née d'hier, entrepôt banal, sans caractère.

Ne préjugeons rien cependant. Voici, dans les quartiers supérieurs, de larges avenues poussiéreuses, couleur d'ocre, qu'empierrent des nègres enchaînés, des forçats sans doute. De petites villas coquettes s'alignent des deux côtés, neuves, pimpantes, luisantes de peintures fraîches; et des eucalyptus nains récemment plantés, de simples tiges avec quatre ou cinq feuilles, de dix mètres en dix mètres, frissonnent au long des trottoirs. Voici la nouvelle ville, celle qui va remplacer l'autre, ou du moins la continuer, car Lourenço s'apprête pour de hautes destinées. Lorsque le Transvaal sera exploité de façon intensive, cette ville deviendra le premier port de l'Afrique du Sud.

Dans une grande avenue récente, ombragée pourtant d'assez hauts eucalyptus : la poste. Là nous attendent les difficultés inextricables du change. Un timbre vaut je ne sais combien de reiss. Pour affranchir une lettre, c'est une affaire compliquée que de trouver l'équivalent de ses schellings en monnaie portugaise.

Heureusement l'or britannique, reçu directement par les commerçants, vous dispense de pénibles calculs. Il fait prime ici. La langue de la métropole

recule devant la langue anglaise. — C'est en anglais que sont rédigées les affiches commerciales sur les murs ; c'est de l'anglais également que je lis sur les cartes postales offertes aux devantures des libraires. Quant aux Français, deux ou trois commerçants les représentent seuls dans la ville.

Un de ces derniers, bijoutier, logeant au milieu de la vieille rue européenne, me déclare : « Voici quinze ans que j'habite Lourenço, je suis maintenant un fiévreux, secoué toutes les semaines environ par un accès fébrile qui m'épuise. » Telle est la salubrité de ce climat.

Et dans un petit canot, je regagne au soleil couchant la grande forme du Herzog. Avec ses mâts de charge étendus, au milieu des chalands qui l'entourent, il a l'air de se débattre contre une nuée d'insectes qui le dévorent.

Onze heures du soir. — Accoudé sur le bastingage, je regarde la mer. Là-bas, au fond de la baie, près de l'embouchure du Tembi, brûle un pétrolier. On entend des détonations semblables à celles d'un feu d'artifice. Un bouquet de flammes, sous des masses lourdes de fumée, repose sur l'eau, et les vagues arrivent brillantes et lumineuses jusqu'à nous, resplendissantes comme sous des lueurs de Bengale.

Vendredi, 8 mai.

Ordre de départ affiché pour aujourd'hui midi ; mais tant de marchandises restent encore à décharger que nous ne lèverons l'ancre probablement que fort avant

dans la soirée. L'heure de l'appareillage restant incertain, je ne vais pas à terre : je demeure, accoudé sur l'entrepont, amusé par le grouillement des nègres et des hindous occupés à la manœuvre.

Incessamment, de petites barques arrivent, pleines de nouveaux passagers. Sur les onze heures, voici que s'en approche une où nous distinguons à l'arrière, sous l'ombre bleue d'un parasol, une très jolie femme au buste droit, svelte, dominateur. Elle aborde, monte à la coupée, disparaît rapidement dans l'escalier des cabines. A peine, entrevoit-on, sous l'épaisseur des jupons lourds et soyeux, le trot mutin de ses hautes bottines Un vieux beau la suit avec une gravité, un sérieux, une componction ridicule. Il porte son ombrelle et d'autres menus objets, respectueusement, comme un saint sacrement. Alors parmi les passagers commencent les chuchotements; les interrogations se croisent. A bord de ce navire, l'apparition de cette jolie femme produit une véritable révolution.

A quatre heures, les deux coups de sirène réglementaires retentissent enfin. On lève l'ancre, nous partons. Lourenço-Marquès disparaît comme elle nous était apparue hier ; en quelques instants la ligne basse de ses entrepôts rentre sous l'horizon. Le temps se maintient beau ; même ciel bleu, profond, sans une ombre ; mer calme, elle aussi, avec d'innombrables petits flots légers et courts, comme des frisures. A notre gauche, des dunes sous-marines s'allongent, sur lesquelles s'étalent et courent les nappes amincies de l'eau verdâtre. Parfois, ces dunes émergent, en bandes irrégulières et sinueuses. Frappées par le soleil, elles semblent alors

de grandes lanières d'or posées à la surface de l'océan Nous suivons le chemin des balises. Jusqu'à l'horizon, de distance en distance, on les voit comme des bouchons monter et descendre sur l'eau gonflée. Des plaques d'écume blanchissent sur des bas-fonds invisibles, et nous avons déjà dépassé depuis longtemps les voiliers des pilotes, ancrés immobiles à l'entrée de la baie, que le matelot, debout à la coupée, balance encore des deux bras, comme un lanceur d'épervier, le fil de la sonde, et, de minute en minute, crie en chantant à l'officier de quart le chiffre des profondeurs.

Au coucher du soleil, un vapeur venant à gauche, et par notre travers est signalé par la vigie. Il arbore des drapeaux, il demande que nous nous arrêtions. Alors, tandis qu'il s'approche, majestueusement, balancé avec lenteur, poussé par sa vitesse acquise, un lieutenant et six de nos marins sautent dans la baleinière — Les bossoirs sont retournés. La petite embarcation glisse au long du navire, avec les six matelots, arcboutés sur leurs rames, qui l'écartent, dans la descente des hautes parois du vaisseau.

Et le canot flottant s'éloigne. Le lieutenant droit, rigide, vêtu de blanc, sanglé à la taille, gouverne à la poupe. A chaque traction des rameurs la coque mince repart d'un élan subit, la proue soulevée. Au milieu du vol des avirons, elle semble le corps fin d'un insecte qui glisserait sur l'eau, les ailes étendues. Puis la baleinière accoste, revient; le lieutenant remonte rapportant un pli pour le commandant : deux beuglements sourds de la sirène et nous repartons.

L'autre vaisseau tourne à notre poupe, rentre dans

la baie, les brisants s'éloignent, le cercle solitaire de la pleine mer se referme, le jour baisse; nulle autre rencontre n'aura l'eu maintenant. C'est la nuit.

Samedi, 9 mai.

Le mot n'était pas trop fort. Ce fut une révolution. On s'émut tout d'abord, lorsque, le premier soir, le commandant fit asseoir la jolie voyageuse à sa droite, puis, lorsqu'on vit le luxe des toilettes changeantes, l'allure dominatrice de la marche, l'impeccabilité des habits du vieux compère, cela devint de la fureur, et l'on commença à murmurer des choses atroces et perfides, attentatrices à l'honneur de l'inconnue. Aussitôt la rivalité des toilettes commença, et maintenant, à la table du commandant, les corsages magnifiques deviennent plus nombreux, les habits plus fréquents.

Toujours même temps calme, même vent léger. Le vaisseau ne roule ni ne tangue. Nous voguons très près des côtes africaines, mais nous ne les voyons pas, tant elles restent plates, presque au niveau de la mer. La chaleur augmente; la lumière aussi, semble-t-il.

Journée vide, silencieuse, passée sur nos chaises de bord à regarder l'océan.

Dimanche, 10 mai.

A onze heures ce matin, nous arrivons à Beira. Je suis descendu à terre cet après-midi. Tout à l'heure je vous dirai mes impressions, permettez-moi d'abord un petit hors-d'œuvre. Il faut que je vous conte une historiette.

Pendant notre séjour à Lourenço-Marquès nous

avions remarqué un vaisseau portugais à l'ancre, autour duquel résonnait un effroyable tintamarre. Une dizaine de barques l'environnaient, chacune portant un orchestre, dont les notes en se mêlant atteignaient un degré de cacophonie inimaginable vraiment. Ce vaisseau, parti hier après nous de Lourenço-Marquès, nous rejoignit en pleine mer, et sur les six heures nous dépassa à babord avec un échange de salut. Notre étonnement fut grand, aujourd'hui, en le voyant entrer sur rade de Beira deux heures après notre arrivée. Bientôt, voici ce que nous apprîmes. Ce vapeur est un cargo effectuant pour la première fois la traversée. A deux reprises son capitaine l'a jeté hors de sa route. De là son retard. Mais, bons diables, les Portugais ne lui en gardent nulle rancune, et, tout à la joie nationale de le voir, ils arrivent en de petites embarcations bruyantes qui s'éparpillent autour de lui avec leur musique, et, jusqu'au soir, lui jettent à qui mieux mieux les notes discordantes de leurs aubades.

A midi, j'endosse mes habits de toile, je descends. Chaleur écrasante, pas un souffle de brise. Dix minutes d'une course rapide, aux avirons, et la proue de notre barque, rapidement lancée, gravit une plage de sable où elle s'enlise. Une dizaine de longues pirogues effilées, amarrées les unes à côté des autres, se balancent au clapotis de l'eau causé par notre remous, et, trop obligeants cicérones, des nègres crient et dansent en nous voyant arriver.

De suite, en débarquant, je me heurte à un grand mur de pierres, sorte de rempart haut de cinq mètres environ, et qui borde tout le rivage. Les rayons du

soleil le frappent d'aplomb ; ses larges pierres luisent, aveuglantes, comme du métal chauffé à blanc. Un petit escalier s'enfonce dans ses parois ; par lui nous atteignons son sommet ; et nous voici dans Beira. — D'abord une sensation terrible de chaleur, de lumière. Les yeux se ferment. Le casque de liège, tout à coup alourdi, vous étreint le front, comme chargé des rayons pesants du soleil. Puis, vient une certaine accoutumance ; on peut alors observer.

De tous côtés, des maisons basses en bois, en plâtras, en tôle, sans jardinets d'ordinaire, mais coquettes cependant avec leurs vérandas et leurs balcons à jour. Quelques-unes plus importantes, plus longues, façades à l'alignement des avenues, sont des entrepôts, des maisons de commerce. Et dans quelles rues originales nous avançons ! Entre deux trottoirs de petites briques ou d'un bitume uni et qui brille, les larges chaussées s'endiguent, ni macadamisées, ni pavées, simplement couvertes d'un sable jaune et fin, où l'on enfonce jusqu'à la cheville comme dans de la poussière. Au milieu du sable, des rails luisent, sur lesquels roulent, poussés par des nègres, d'étroits wagonnets inattendus et drôles. Et ce sont à la fois les fiacres, les camions, les voitures de livraison de cette singulière cité.

A toute vitesse, en voici un qui nous dépasse avec son couple de nègres aux jambes de bronze envolées sous la blancheur des pagnes flottants. Une Portugaise indolente s'y trouve assise dont nous ne voyons maintenant, par-dessus le dossier, que le large chapeau, et, des deux côtés de la banquette, les étoffes légères de toile et de dentelles, soulevées au vent comme des

écharpes. D'autres voiturettes semblables lui succèdent, toujours poussées par le même galop furibond des nègres ; les unes, pleines de caisses et de ballots, d'autres confortables, capitonnées, avec un seigneur et maître portugais qui, complaisamment, s'y étale. D'ordinaire il est vêtu de blanc, la tête couverte du casque colonial, ou de ce chapeau aplati aux bords inclinés et verdâtres comme ceux d'un abat-jour. Il tient une cravache au poing pour stimuler l'ardeur de son attelage humain, sans doute. — Un médecin que je rencontre fait ses visites. Sa petite voiture s'arrête, attend, repart, comme un de nos fiacres à Paris. Puis sur un camion plus large, au centre de sa plate-forme, voici que nous arrive un énorme bonhomme, poussif, majestueux, calme comme un bonze, bouffi, les yeux boursouflés, son fouet à la main. Cinq ou six nègres, ruisselants de sueur, le poussent en chantant. Enfin, à l'extrémité d'une rue débouche un tramway à vapeur que traîne une vénérable Decauville ; et je salue ce glorieux représentant de l'industrie française.

D'ailleurs, grâce à la compagnie puissante du Mozambique, en partie fondée avec nos capitaux, notre industrie me semble se maintenir ici en meilleure posture qu'ailleurs. Aux étalages, à l'intérieur des boutiques je note au passage l'existence de produits français : parfumerie, articles de ménage, billards de Lyon, etc. La plupart des commerçants portugais de la ville parlent notre langue, et cela me confirme dans cette opinion précédemment émise qu'il nous serait avantageux de diriger notre commerce vers les colonies latines.

Mais à la longue, la chaleur devient insupportable, en tous points comparable à celle de Dakar. Les ombres projetées ont la même vigueur, la même opacité. Les clartés plus éblouissantes sont plus fatigantes encore. Deux vrilles de lumière vous trouent les yeux, vous pénètrent sous le crâne. Chaque aspiration devient une brûlure. La chaleur trouble l'air; l'atmosphère vibre. Au loin les lignes tremblantes des objets se déforment. vacillant incessamment, comme un tourbillon de grains de poussière dans un rayon de soleil.

Lundi, 11 mai.

Désagréable nouvelle, ce matin. Deux maisons de commerce françaises viennent, paraît-il, de liquider leurs approvisionnements. La concurrence allemande serait cause de ce désastre. L'homme qui me donne ces détails est un Bavarois, commissionnaire voyageant pour le compte d'une maison française de Bordeaux, me dit-il doucereusement. Mais ce Teuton ne m'inspire qu'une médiocre confiance. A table, depuis Durban, il ne fait qu'examiner tous les vins portugais, italiens et autres, les comparant avec ceux du Médoc, sans doute pour arriver à supplanter ces derniers. Car les Allemands mettent à profit jusqu'à leurs défauts, jusqu'à ce manque d'individualité commerciale qui fait d'eux les premiers contrefacteurs du monde. Ces marchands tour à tour audacieux et sournois nous livrent d'acharnés combats démarquant nos produits, écoulant les leurs sous nos propres étiquettes, imitant nos modèles sans vergogne, ni pudeur.

Aujourd'hui, à onze heures, je retourne à terre.

Comme hier, les deux interminables rues qui longent la mer et composent toute la ville m'apparaissent chaudes, aveuglantes, avec leurs mêmes nègres trotteurs, leurs mêmes voyageurs indolents. Elles me semblent moins animées cependant, sans doute parce que le transport des marchandises que débarqua notre bateau vient de se terminer. — A ces villes neuves, sans histoire, sans besoins artistiques, exclusivement commerciales, et construites sous un pareil climat, le mouvement du port donne seul quelque relief et quelque vie. Entre un steamer qui arrive et celui qui s'en va les négociants se reposent, restent chez eux, abrités de l'implacable soleil, et les rues désertes ou mouvementées passent alternativement par des jours d'activité, d'immobilité, et de silence. Aussi l'intérêt qui s'attache aux hommes doit-il s'épuiser vite ici; un romancier y trouverait peu d'études, un peintre en revanche y découvrirait de merveilleux tableaux

Car, on ne peut se lasser de le redire, dans cette région des tropiques, ce qu'il y a de splendide, d'admirable, c'est la lumière. Elle seule y fournit un inlassable spectacle. Énoncer que l'on n'y voit pas de brume serait inexact encore, il faut affirmer que l'on n'y distingue pas d'atmosphère. Les quelques flocons nuageux qui passent, aux contours nets, d'une blancheur de neige, paraissent flotter dans le vide; toutes les choses ont des couleurs vives, jeunes, éclatantes, comme si rien ne s'interposait entre les yeux et leurs surfaces. L'éloignement même n'amène aucun trouble dans la vision; les objets reculent, diminuent, sans perdre un détail de leur implacable netteté. Tout

à l'heure, à midi, lorsque dans ma petite barque j'approchai du Herzog, à grands coups d'avirons, je discernais les moindres finesses des vergues et des cordages, et l'immense rade réfléchissante s'étendait, à ce point immobile, radieuse sous le soleil, que la coque blanche du vaisseau semblait reposer, non sur des flots, mais sur de la lumière!

Mardi, 12 mai.

Ce matin, je suis réveillé, dès l'aube, par la marche anormale du bateau. Nous ne faisons plus de route; notre cabine se balance mollement, le froissement continu des vagues au long des parois ne s'entend plus au dehors, et, continuellement, passe et repasse, devant le disque de nos hublots grands ouverts, la corde d'une sonde que nous entendons claquer sur l'eau et s'engloutir.

Intrigué, je me lève, et monte sur le pont. Nous nous trouvons en face du port de Chinde, à l'embouchure du Zambèze. Ces parages sont particulièrement dangereux. Des sables mouvants charriés par le fleuve modifient incessamment la hauteur des fonds. C'est pourquoi nous avançons avec cette précaution, restant même, ici, loin du rivage, attendant en pleine mer le petit bateau plat qui doit venir de la côte nous amener ses passagers, et rembarquer les nôtres.

Le jour est incomplètement levé. Phénomène rare, sous cette latitude, un brouillard léger dissimule encore le continent. On distingue cependant, à la jumelle, un ruban de maisons basses aux toits rouges, qui sont celles de Chinde. A gauche s'ouvre un large estuaire

vaporeux, blafard, aux fonds mollement perdus dans les grisailles de la brume. C'est l'embouchure immense du Zambèze. Bientôt, la forme d'un petit remorqueur se détache de ces horizons incertains. Je reconnais la cheminée jaune ceinte du large collier aux couleurs allemandes. Un quart d'heure plus tard, un vapeur de la Compagnie, *l'Adjutant*, s'amarre à notre bord. Nos mâts de charge s'abaissent; et, rapidement, voici que se font des échanges de choses, de bagages, et de gens.

Ils sont curieux l'embarquement et le débarquement de cette dernière catégorie de marchandises. Un grand panier d'osier, en forme de cage d'ascenseur, est suspendu à l'extrémité d'un mât de charge. On le descend sur le pont, et, par une porte semblable à celle d'une cage à poules, après des effusions, des embrassements, des serrements de mains, les passagers y pénètrent, l'un après l'autre, en se courbant un peu. Quand le chargement est au complet, un coup de sifflet, et crac la cage s'envole, remonte, glisse sur les palans, redescend sur le pont du petit bateau ancré à côté de nous. Une dizaine de fois cette manœuvre se renouvelle jusqu'à l'épuisement complet des voyageurs, et cela, au milieu d'une foule bigarrée, grouillante d'émigrants qui encombrent l'avant-pont, nègres, hindous, arabes, gens bronzés de toutes latitudes et de tous climats.

Et ces passagers eux-mêmes ne sont pas des touristes ordinaires. Voici trois Anglais qui nous quittent dont l'un est parent de Gordon Sprigg, premier ministre du Cap. Armés jusqu'aux dents, ils vont en Afrique chasser la panthère et l'éléphant. Puis, un officier belge

monte à bord, qui sans doute revient d'une mission dans l'état indépendant du Congo. Un interminable convoi de caisses, de ballots, cargaison de cornes, de défenses, peaux de bête, casse-têtes, lances, zagaies, le précède et le suit. Lorsqu'avec cet attirail, superbe, moustache en croc, l'air terrible, il débouche sur le pont au milieu des autres voyageurs, inoffensifs et corrects, il évoque pour moi le souvenir de Tartarin, équipé de pied en cap, arrivant au sommet du Rigi.

La manœuvre terminée, nos mâts de charge repliés, le petit vapeur nous quitte avec de courts soufflements rageurs. Il s'en retourne à la côte, lumineuse à présent; et nous aussi, mais pour la pleine mer, nous repartons à notre tour. Le tremblement des hélices recommence ; nous filons, ne sentant plus maintenant les longues ondulations molles qui passent sous notre quille, et nous berçaient doucement tout à l'heure lorsque nous étions au repos.

Et jusqu'au soir, par un beau soleil, nous naviguons sans bruit sur l'océan monotone et splendide.

Mercredi, 13 mai.

Une rumeur étrange, inquiétante, circule aujourd'hui. L'autre jour, à Beira, nous aurions embarqué vingt naufragés du vapeur allemand *le Gouverneur*, perdu corps et biens près de Ibo, sur la côte orientale d'Afrique. On commente l'événement, tous vont aux nouvelles, mais sans aucune frayeur. Assis sur le pont, au milieu de tous ces passagers riant et causant, il semble à chacun que le navire sur lequel il se trouve

soit insubmersible. On ne peut imaginer qu'une catastrophe semblable à celle du *Gouverneur* puisse nous atteindre. On a besoin de raisonner pour s'en rendre compte. On ne *sent* pas la possibilité du danger, et cela écarte toute panique.

Sur les trois heures, un vaisseau venant de bout, juste en face de nous, est signalé. Très distinctement, à la jumelle, j'aperçois sa haute coque blanche, son mât, sa cheminée, un ruban de fumée que le vent rabat à sa gauche. A l'œil nu je ne distingue qu'un point noir à la limite des eaux. Le commandant monte sur la passerelle, et nous annonce *le Président*, vaisseau de même type que *le Gouverneur*, de la même compagnie, jaugeant 3.400 tonneaux. Il vient de Zanzibar, et doit avoir des nouvelles.

On stoppe : l'écume ne déferle plus à l'avant, ne roule plus sur les bords, le bateau s'immobilise. Aucune terre à l'horizon, autour de nous, rien, si ce n'est le cercle calme des grandes eaux. Seule là-bas, la petite fumée avance, grandit, nous apportant des nouvelles du steamer en détresse, probablement disparu.

Les drapeaux qui servent aux communications optiques en pleine mer sont déposés sur la passerelle. On en hisse trois sur les étais, entre les mâts. Ils disent au *Président* qui s'approche des choses que nous ne comprenons pas. Le vapeur nous croise lentement, répond en arborant de nouveaux drapeaux aux demandes que nous lui adressons, puis s'éloigne, et bientôt commence une manœuvre superbe, véritablement grandiose dans cette solitude.

Pendant une heure, en plein Océan, par cette chaude

après-midi qui déjà confine au soir, les deux vaisseaux décrivent un cercle immense, exposant toujours l'un à l'autre le même bord, comme s'ils étaient soudés à l'extrémité d'un même diamètre. Et le long des mâts les petits drapeaux montent et descendent incessamment, frissonnants et mobiles, échangeant des mots terribles et silencieux. Le colloque terminé, les paquebots se rapprochent. Tous deux poussent avec leur sirène trois formidables beuglements, une sorte d'adieu, puis ils s'éloignent, disparaissant l'un à l'autre, inclinés en sens inverse sur la rotondité des eaux.

Le commandant descend, nous annonce que *le Gouverneur*, sans aucune avarie, vient d'être renfloué, qu'il s'apprête à continuer sa route, que nous le verrons à Zanzibar.

Et la nuit tombe rapidement, à peine séparée du jour par un court crépuscule ; nous atteignons la région des tropiques.

Jeudi, 14 mai.

A cinq heures du soir nous sommes arrivés en rade de Mozambique. Immédiatement l'ordre du départ fut affiché pour le lendemain quatre heures, nous n'avons pu voir cette ville en plein jour, comme je l'espérais. Je me sens tout à fait désappointé !

Dès l'arrivée, tandis que nous longions lentement l'îlot de corail sur lequel elle est construite, cette petite ville de Mozambique m'avait séduit. Les affreuses cahutes de zinc disparaissaient enfin, remplacées par des maisons blanches, sans toit, cubique, des demeures arabes, sans doute. Au milieu d'elles, dominant la

mer au long de laquelle il s'élève, le vieux fort Saint-Sébastien, avec ses hautes murailles noires et crénelées de 70 pieds de haut, me faisait l'effet d'un monument bizarre et factice, composé, comme ces palais éphémères d'exposition, de stuc bruni et de carton. — Debout, à l'entrée d'un porche sombre, une dizaine de soldats nous regardaient, immobiles comme des figurants de féerie, et, sur la ligne nette des remparts, se détachaient, semblables à des points noirs, de vieilles caronades accroupies, la gueule tournée vers la haute mer.

Au commencement du XVIe siècle, dit-on, les Portugais construisirent ce fort, employant la main d'œuvre esclave et des matériaux apportés directement d'Europe. Etait-ce l'effet du soir splendide, apaisé, silencieux, des teintes exquises et douces que prenaient les choses, mais il me semblait qu'une végétation plus fraîche, plus luxuriante qu'à Beira ou Lourenço-Marquès commençait ici. J'apercevais enfin des arbres et des gazons véritablement verts, d'un vert limpide et vif auquel nous étions déshabitués. — Vue sous les dernières lueurs d'un coucher de soleil lumineux et calme, puis sous la clarté rapide d'un crépuscule déjà court, Mozambique restera certainement une des plus belles visions de mon voyage, une de celles que, plus tard, il me sera doux d'évoquer.

« Puisqu'il en est ainsi, lieutenant, vous mettrez la « chaloupe à la mer, je ne veux pas courir le risque « qu'un seul de mes passagers soit noyé par ces sales « nègres. » Cela est dit par le capitaine au second,

après le dîner, sur la passerelle de commandement. — En effet, les bateliers indigènes se disputent avec une telle furie au bas de l'échelle de bord, s'arrachant leurs clients les uns aux autres, que deux ou trois barques ont déjà chaviré, et que l'usage des autres devient impraticable ou périlleux.

Lorsque la mesure est connue, c'est bien autre chose encore! Chacun de ces pauvres diables l'impute à faute à son voisin : une bataille générale s'ensuit, à grands coups d'aviron, avec des cris sauvages.

La lune s'est levée derrière la ville, pleine, lumineuse, toute blanche. Il fait un de ces clairs de lune superbes, un de ces clairs de lune irradiants des tropiques dont la transparence diaphane m'étonne. Au ciel gris clair, pas une étoile ne brille. Toutes se sont éteintes sous cette diffusion de clartés tranquilles, comme sous les rayons d'un soleil.

Je viens de quitter la petite chaloupe haletante qui, du navire à terre, promène incessamment sur l'eau sombre le triangle vert, rouge et blanc de ses trois feux; je longe maintenant la jetée de pierre, la jetée solide qui conduit à la ville. Le médecin du bord, beau garçon de trente ans, la figure zébrée de coups de sabre, m'accompagne, et, tant bien que mal, je lance des *Ya mein Herr*, des *gern*, des *so*, d'un accent guttural, autant que je le puis, autant que le comporte mon organe surtout.

Tous deux, nous voici dans les rues étroites de Mozambique, curieux, intrigués, passant notre tête dans les embrasures des portes, par les fenêtres entr'ouvertes, écartant les vantaux des magasins pour surprendre

quelque chose de leur intérieur. Des falots à l'huile fumeux, tremblants, en éclairent encore quelques-uns. Jamais nous n'y voyons un Portugais ou un Arabe; toujours des Hindous y apparaissent, actifs, remuants, derrière des comptoirs encombrés, occupés à compter leur caisse, à mettre en ordre leurs approvisionnements, à tout apprêter pour le lendemain dès l'aube. Ces hommes industrieux et rapaces pullulent ici, ils ont envahi toute l'Afrique, ils sont une lèpre des pays chauds.

Quant à Mozambique, c'est bien la ville moitié moderne, moitié arabe que j'avais supposée. Les rues s'enchevêtrent, contournées, silencieuses, désertes, bordées par les hautes murailles blanches et nues des maisons sans toit. Le clair de lune y tombe en plein. A peine de loin en loin, sous un arbre penché, une tache ombreuse noircit-elle, opaque comme de l'encre, puis tout de suite, la pleine lumière recommence sans transition ni pénombre. — Au centre de la ville, quelques jalousies restent encore levées. A l'intérieur des chambres· le grand lit blanc à moustiquaire se détache, vous rappelle la malaria et les redoutables insectes. Puis une forte odeur de marée nous emplit les narines, nous atteignons le rivage opposé, bordé de vase et de roseaux, et soudain, illuminée par la lune, la mer immense apparaît d'une blancheur laiteuse et figée.

Et la chaleur nous enveloppe, moite, lourde, sans un souffle.

Dans une rue spacieuse et droite, par laquelle nous regagnons la jetée, voici le palais du gouverneur,

ancien établissement de jésuites, nid d'aigle, fief de burgraves. Construction haute, massive, solide comme toutes celles qu'édifia cette compagnie, forteresse et couvent à la fois, elle reflète tout à fait l'esprit de cet ordre, incontestablement le premier du catholicisme, dressé pour la prière et le combat. Ce soir, aux clartés de la lune, avec sa lourde forme cubique, ses pâles créneaux, la flèche blafarde de son église, cet édifice prend un air mystérieux et farouche, évoquant, sous ce climat de mollesse, une étrange idée de force, de volonté, de domination implacable et froide.

Et tandis que sur la petite chaloupe ronflante du *Herzog* je m'approche de notre grand navire lumineux, du milieu des citadins assemblés, la musique militaire de la garnison portugaise groupée sur la place, et soufflant dans ses cuivres, m'envoie les notes superbes d'une marche triomphale de Schubert.

Vendredi, 15 mai.

Mer calme, ciel moins pur, laiteux, tissé de nuages aujourd'hui. Nous atteignons les régions équatoriales. L'humidité augmente : comme après Dakar, tout sue, les boiseries de la cabine, les boutons de métal, les bastingages, jusqu'aux jumelles marines qui glissent entre les mains. Les effets, à nouveau, collent à la peau, flasques, imbibés d'eau. Le pont sèche à peine sous le soleil, gardant toute la journée sa teinte rouge de bois mouillé.

Revenons un peu en arrière, s'il vous plaît.

Hier soir, rentrant à bord, je trouve mes deux amis installés en nombreuse compagnie. On parle joyeusement notre langue. Présentation : notre consul, et trois Français au service d'une maison de commerce établie à Mozambique. Tous quatre ont des mines superbes, rubicondes, ne me paraissent aucunement souffrir de l'insalubrité du climat. A minuit, le bar ferme, impossibilité de se procurer à nouveau de la bière : l'on peste. A ce moment un monsieur blond, mince, correct, s'approche avec un sourire discret sous la moustache, s'assied à notre table, commande six bouteilles et nous dit en excellent français : « Souffrez, « Messieurs, que je vous offre cette bière, elle est « fraîche, elle vient de m'arriver en boîte ; c'est un « présent de la reine Pomaré, qui me l'envoya par « automobile sous-marine. » Ebahis, ahuris, nous restons cois, puis tout s'explique. L'étranger n'est autre que l'agent de la Compagnie, consul d'Allemagne, et les expressions dont il vient de se servir sont courantes, à Mozambique. Tout ce qui s'y produit d'heureux vient, paraît-il, de la reine Pomaré, et toujours par automobile sous-marine. Tout ce dont on est satisfait est en boîte. Exemple : Dans une maison amie, vous offre-t-on un excellent gigot, répondez à votre hôtesse qui vous interroge : « Madame, ce gigot est en boîte, » et si vous avez passé une bonne nuit, dites à l'ami inquiet de votre sort : « Mon cher, merci, j'ai dormi en boîte. »

Ce sont là des idiotismes africains. Il faut les connaître, avouez-le. Avis donc aux voyageurs futurs.

Sur ce, arrivent un groupe d'Allemands altérés, vociférant, réclamant de quoi s'humecter le gosier. Refus formel : le bar est fermé.

Alors, jusqu'à deux heures du matin voici le spectacle réjouissant qu'offre le pont du *Herzog*. — Une dizaine d'Allemands, voyageant sur bateau allemand, réduits à contempler par la fenêtre du bar, cinq ou six farceurs de Français qui fort joyeusement, en compagnie du consul de l'Empire, vident les bouteilles de bière de la *Deutsche ost africa Company*. Et vive le Kaiser donc, on ne s'ennuie pas à Mozambique!

Samedi, 16 mai.

La composition de ce paquebot est singulière vraiment. On y coudoie les gens les plus divers : chasseurs des grands bois, petits boutiquiers revenant de Johannesburg après fortune faite, ingénieur des mines, explorateurs, pasteurs protestants, prêtres catholiques, voyageurs de commerce en quête d'affaires, le long du littoral, gentilshommes et banquiers voyageant pour leur agrément, sans oublier un lord anglais et un prince russe, s'il vous plaît, qui s'en vont prospecter à Madagascar.

Traversée calme, temps superbe. Si *le Herzog* maintient sa vitesse, nous atteindrons Zanzibar demain, à la première heure.

CHAPITRE XIII

De Zanzibar à Mombassa.

En rade de Zanzibar. — Des Hindous, des Hindous partout. — Leurs silhouettes. — La place du palais. — Temps couvert. — Les rues de Zanzibar. — L'allée de tamariniers. — Les huttes indigènes. — Le cimetière. — Les bazars. — La place du marché. — Le vaisseau de pierre. — La cérémonie du drapeau. — Les perruquiers hindous. — Chez les brocanteurs. — Entrée à Dar es Salaam. — Décor de féerie. — Visite de Dar es Salaam. — Le village illuminé. — Les boutiques. — Dar es Salaam, la ville des palmiers. — Les trois villes : la ville indigène, la ville arabe, la ville européenne. — Impression de propreté, de hiérarchie, d'autorité. — Les villas européennes. — Le jardin zoologique. — L'Hôpital. — La statue de Bismarck, celle de Guillaume Ier. — Les cartes postales. — Les deux églises évangélique et catholique. — Les quartiers indigènes. — Les rues. — Quelques types. — Beit, notre jeune compagnon anglais. — De nouveau à l'ancre en face Zanzibar. — Le Gouverneur. — Les nègres plongeurs. — Les bateliers dans leurs pirogues. — Départ de Zanzibar. — Arrivée à Tanga. — Les mouches phosphorescentes. — Nuit noire. — Conversation avec nos guides. — — Matako, Matako. — Dispute de Beit et des bateliers. — La chanson des rameurs. — Entrée à Mombassa. — Une colonie anglaise. — Les nègres trotteurs. — Forêt de palmiers.

Dimanche, 17 mai.

Des Hindous... des Hindous partout! Le bateau en est infesté, ce matin, sur cette rade de Zanzibar où nous ancrâmes cette nuit. Dès l'arrivée, ils ont pris d'assaut le navire, étalant sur le pont, sur les escaliers,

dans tous les coins, les mille curiosités de leur commerce de brocanteurs; et maintenant, il faut marcher comme sur des œufs au milieu de tous ces objets fragiles étalés partout. Voici des bijoux singuliers, dents de lion, griffes de tigres, montées sur or, en colliers, en boucles, en broches, en épingles, puis des cannes à pommes d'argent, des arcs, des zagaies, des cravaches en peau de rhinocéros, des éventails d'osier, et surtout des animaux d'ivoire curieusement travaillés, pieuvres, langoustes, lézards, dont pas une patte, pas une écaille ne manque.

Mais la marchandise dominante, ce sont les éléphants, des éléphants d'ivoire, d'ébène, de toute taille, la trompe en l'air ou recourbée, rangés les uns à côté des autres, formant sur ce parquet une drôle de petite cavalerie immobile.

Et je regarde les vendeurs, par leurs costumes plus divers, plus curieux encore que leurs étalages : les uns au large turban, au vaste burnous, les jambes entourées d'une mousseline blanche à travers laquelle brunit leur peau; d'autres à la casquette en forme de mitre avec un tatouage rouge sur le front; plusieurs les cheveux longs, rejetés en arrière, réunis par un ruban comme une perruque Louis XV, sanglés de la nuque à mi-jambes dans une tunique étroite qui les enserre, fait saillir leurs fesses et leur poitrine comme celles d'une femme; la plupart enfin, vêtus d'un complet de toile blanc européen, la tête couverte d'une petite toque de velours noir. Et tout ce monde grouille, se croise, jacasse, vous arrête, exigeant des prix exorbitants qu'il faut débattre longuement. — D'un vendeur

de cigarettes, j'obtiens un paquet de tabac par une offre moitié moindre.

Ces hommes, au visage si tranquille, ont pourtant une audace sans pareille. Tandis que nous gagnons la côte dans une pirogue étroite où rament quatre nègres presque nus, nous glissons entre les embarcations qui leur servent à faire le cabotage et à regagner les Indes. Ce sont des boutres pointues aux deux extrémités, taillées en forme de nacelle, dont la construction ne varia jamais depuis des temps immémoriaux. — Deux mâts, une voile latine, dix hommes d'équipage, point de boussole, comme guide les étoiles : il n'en faut pas plus à ces navigateurs intrépides pour faire en quatre-vingts jours la traversée de Bombay à Zanzibar. Et ces Hindous frètent à des taux tellement bas qu'aucune compagnie européenne ne peut rivaliser avec eux.

Lorsqu'on saute à terre, en arrivant à Zanzibar, on se trouve sur la place du palais... Oh ! n'imaginez pas des choses extraordinaires. Ce palais, en vérité, n'est qu'une grande bicoque assez banale, une carcasse de fer à fines colonnettes, dissimulée sous des plâtras et des peintures : un de nos beaux kiosques d'exposition universelle, tout cela, mais rien de plus. — Et la place elle-même avec son sol à peine nivelé, sa vingtaine de vieilles caronades hors de service, quelle dérision ! Combien peu de choses suffisent pour frapper l'imagination des soldats et du peuple que commande ce sultan !

Depuis ce matin, le temps se maintient gris, couvert, le vent souffle, des nuages uniformément tendus

sur le ciel passent très vite, à peine séparés les uns des autres par de grandes zébrures lumineuses. Mais le jour ne baisse point dans ces régions de clarté, et sous cette lumière diffuse les choses gardent la même lucidité que sous les rayons du soleil. Cela est utile pour nous faire oublier un peu ces rues sales, tortueuses, étroites que nous suivons, bordées de hautes constructions blafardes, aux plâtres souillés par le ruissellement des pluies. On y tourne comme dans un labyrinthe; on y piétine sur un sol visqueux et gras. Sans cesse pliées et repliées sur elles-mêmes, ces ruelles ne sont en réalité que des encognures successives ou croupissent des immondices, où s'effritent des détritus. Nous nous attendions à mieux, je l'avoue, dans ce Zanzibar si vanté.

Les portes des maisons, cependant, ont un cachet particulier. Sombres, hautes, massives, en chêne ciré, s'ouvrant sur un seuil de trois ou quatre marches elles présentent leurs grands panneaux luisants hérissés de clous de cuivre aux pointes quadrangulaires. De temps à autre, par un porche entrouvert apparaît une cour intérieure aux fines arcades fleuries d'arabesques, ayant en son centre un bassin, un jet d'eau, souvent un palmier élancé, dont on voit de la rue, par-dessus les murs de la maison, se balancer les longues palmes. Puis la voie étroite et capricieuse continue, avec, çà et là, dans des encognures, de petits escaliers tordus dont les marches et la rampe extérieures détachent vivement leur noirceur sur le fond blanchâtre des bâtisses. Plus loin, s'ouvrent les boutiques de ces marchands hindous que nous vîmes le matin sur le paquebot, bou-

tiques encombrées des mêmes objets, des mêmes bijoux, des mêmes bibelots inutiles et bizarres.

Enfin, nous voici *extra muros*, au milieu d'une allée de tamariniers touffus qui conduit à l'intérieur de l'île. D'interminables troupeaux de chèvres la suivent en ce moment. A droite, aux portes de la ville, comme à l'entrée de toute cité musulmane se bosselle un grand cimetière, cahos de pierres entassées au milieu de hautes herbes incultes. Nul respect, aucun entretien ; on circule là comme dans des foins. A gauche, une grande étendue bourbeuse où luisent quelques flaques d'eau, et que vient couvrir la mer à la marée montante, enfin, derrière ce cloaque, se détachant sur un fond de palmiers, les cases pressées des indigènes, aux toits d'herbes et de branchages dont les quatre pans inclinés tombent à peu près jusqu'à terre.

Par une rue détournée, rentrons à Zanzibar. Toujours la même décrépitude, la même saleté, ces mêmes intérieurs de bazars, obscurs, pouilleux, noirs de fumée, où des choses innòmmables s'entassent. Accroupis sur le seuil de leurs portes, des maraîchers nègres nous regardent passer, nous suivent des yeux sans tourner la tête, gardant leur stupide immobilité de brute.

Et peu à peu les maisons s'élèvent, se rapprochent, la rue se rétrécit, se change en ruelle... Voici les halles de la ville, les bazars où se concentre le commerce des comestibles. Les auvents des boutiques se font vis-à-vis, se touchent presque, formant au-dessus de nos têtes une voûte ininterrompue au milieu de laquelle s'allonge une fente de clarté, un capricieux fil de jour.

Et là-dessous, une cohue grouillante, une étourdissante clameur, un hétéroclite assemblage de races et de costumes, hindous, banians, arabes, nègres suahélis drapés dans des étoffes à fleurs aux couleurs éclatantes. Debout derrière leurs comptoirs, des trafiquants nous appellent; d'autres marchands ambulants nous entourent, nous pressent, cherchent à vaincre notre résistance par des mots estropiés de toutes les langues. Aux étalages s'amoncèlent des bananes, des pastèques, de la cannelle, des clous de girofle, de grosses oranges vertes, d'autres fruits inconnus, et parmi cette débauche de victuailles, parfois la boutique d'un drapier tranche vivement avec ses babouches de soie en guirlandes, ses étoffes multicolores et fraîches. Le sol se change en boue liquide souillée d'ordures et de détritus. On y marche avec précaution, en glissant. A côté de nous trottent de petits nègres dont on ne peut se débarrasser. Sans cesse, avec des mots obscènes, ils nous soufflent, dans une haleine fétide de dents cariées, des adresses de prostituées européennes.

Nous atteignons ainsi la place du marché où se font les échanges en plein air. A même le sol, ou dans de grands paniers d'osier les denrées s'étalent, s'accumulent. A ce moment un rayon de soleil y tombe entre deux nuages; d'innombrables parasols blancs s'y sont ouverts, épanouis comme de grandes fleurs pâles. Peu d'arabes, mais des hindous, et des nègres en grand nombre, tous vêtus d'une tunique droite, blanche, flottante, donnant cette impression ridicule et singulière d'une cohue d'hommes, qui circuleraient en plein air, sous une simple chemise de nuit.

Et maintenant, nous revenons au port longeant le vieux fort en ruines, aux rondes tours brunes à créneaux, puis cet étrange vaisseau de pierre, de 50 mètres de long, curieusement sculpté, et qui sert de réservoir à la ville. Sur la place ensoleillée, avec de grands gestes bizarres, des bateliers nègres nous hèlent. Deux par deux, par-dessus le flot de la rive, ils nous emportent dans leurs pirogues, et par une forte houle sur laquelle nous dansons, à force de rames, notre petite embarcation regagne *le Herzog*.

Cinq heures 1/2 du soir, sur la grande place du palais. — Après avoir écrit mes lettres et rédigé mon journal, je suis redescendu à terre, et voici ce que j'y trouve. Une foule de nègres et d'hindous, flaneurs, nez au vent, qui semblent attendre quelque chose, et la garde du sultan, cinquante hommes environ, habillés à la turque, en ligne sur deux rangs, l'arme au pied, face au palais du chef. Des officiers indigènes les commandent. Sous le péristyle, dans la pénombre de la galerie inférieure, se tient immobile un musulman à longue barbe, au burnous sombre, chargé de broderies, rehaussé de deux larges bandes rouges qui tombent de chaque côté du col comme une étole. De temps à autre, il regarde de très près un objet minuscule, placé dans le creux de sa main, et qui doit être une montre. En avant de la garde, à dix pas, quatre clairons, les yeux fixés sur ce personnage, attendent... Six heures [1].... Lentement l'homme lève le bras, un

1. Pour être exact, midi, l'écart étant de 6 heures à Zanzibar sur notre système horaire.

coup de canon retentit, les clairons sonnent, la troupe présente les armes. A l'extrémité du mât, on amène le drapeau du sultan. Puis en mauvais ordre, les soldats s'en vont, la foule se disperse, tout redevient silencieux. La cérémonie à laquelle je viens d'assister est une des curiosités de Zanzibar, elle se reproduit chaque jour, sur la même place, à la même heure.

Lundi, 18 mai.

Ils sont une dizaine d'Hindous, assis en tailleur, le dos au mur. — Devant eux, leur faisant face, le patient à genoux, un nègre, les mains derrière le dos, le crâne baissé, dans cette attitude de condamné à mort d'autrefois portant la tête sur le billot. — Cela se passe en pleine rue à Zanzibar, sur les dix heures du matin, dans le quartier des perruquiers indigènes

Méthodiquement, avec scrupule, chacun râcle la peau de son client, n'y laissant pas le moindre duvet, la moindre petite poussière de cheveux, et ce spectacle, déjà vu à Dakar, m'intrigue, m'amuse à nouveau. — Quelle singulière identité de coutumes dans cet immense continent africain !

Deux heures de perdues chez les brocanteurs à choisir des bibelots et des souvenirs, puis au bureau de poste à fixer nos timbres avec trois poils comme pinceau, et de vieilles râclures de gomme sèche en guise de colle. Quand nous sortons : un temps sombre, inquiétant, et bientôt une pluie droite, serrée, opaque, telle que je n'en ai jamais vu en Europe. — A dix pas on n'aperçoit plus rien. — Du bord des toits sans chêneaux des gouttes crépitent.. , non... des nappes d'eau

se déversent. Dans les rues, des ruisseaux boueux vous montent jusqu'aux chevilles; le fond de la barque devient un baquet; et sous mes habits de toile blancs, trempés et lourds comme si j'étais tombé à la mer, je remonte sur le pont du *Herzog*.

Ainsi finit ma dernière excursion à Zanzibar.

A midi, le paquebot lève l'ancre se dirigeant vers le sud. Dans un beau ciel lumineux, tranquille, le soleil nous est revenu après l'ondée de ce matin; seule la mer reste encore émue d'une assez forte houle qui me balance désagréablement.

Pendant une heure, on longe l'île de Zanzibar, verdoyante, étoilée de palmiers ; puis lorsque les rochers isolés qui la terminent vont disparaître, devant nous, un peu à droite, émergent doucement les constructions nouvelles, les fins clochers de Dar es Salaam. — Et voici qu'avec lenteur, laissant des deux côtés, mollement, se dérouler les rives, notre navire pénètre dans une crique merveilleuse, d'une telle harmonie qu'on la croirait factice comme un décor. Des cocotiers élancés, chevelus, se penchent sur les rivages. Du fond de la baie, Dar es Salaam s'avance, avec ses églises pointues, grandissantes, qui montent sur les profondeurs incendiées d'un couchant d'orage. — Et sans bruit, sur une eau calme qui frise à peine, nous glissons toujours, nous glissons sans cesse. — A bord la musique joue un air national. Les passagers allemands rassemblés sur le pont écoutent, contemplent, recueillis. L'air moite, attiédi, délicieux, n'a plus un souffle; majestueusement, les notes sonores des cuivres s'y répan-

dent, s'y étalent ; et là-bas, debout sur une langue de sable, minuscule au bas des hauts palmiers, un officier soulève sa casquette plate de toile blanche et salue.

Huit heures. — Je saute à terre, sur la berge, en pleine nuit. Ce désir m'est venu tout à coup de visiter le soir Dar es Salaam... m'y voici. D'abord je traverse des quartiers mal éclairés ; je me heurte aux troncs nus de cocotiers qui se dressent en pleine rue comme des pieux ; puis j'arrive au village indigène. Là des rues fréquentées, populeuses, en pleine activité ; des maisons construites en bois, couvertes de feuilles de palmiers desséchées, se touchant l'une l'autre par leurs pignons, formant ainsi deux lignes continues entre lesquelles s'élargit une voie spacieuse et propre.

A vrai dire, elles n'ont pas de façades ces maisons. Leur toit, du côté de la rue, repose simplement sur des poteaux frustes et tordus, et dans leur intérieur, sur toute leur étendue, le regard plonge librement. Des marchands arabes, hindous, nègres y apparaissent accroupis ou debout, derrière des monceaux d'objets étalés à terre, d'une forme, d'un usage inconnus : grandes cuillères de bois, marmites, poteries, ustensiles de ménage bizarres dont je ne puis imaginer l'emploi. Devant chacune d'elles, accrochés au bord de leur toiture, brillent deux ou trois quinquets clignotants. La rue tout entière s'en trouve illuminée. A neuf heures, lorsque je traverse le marché aux victuailles, lui aussi m'apparaît actif, bruyant ; des échanges s'y font encore. Après la pluie de ce matin, la température, toujours chaude, est devenue cependant douce,

calmante, délicieuse. Incessamment des hommes noirs me croisent, silencieux, sans bruit, me dévisageant au passage. A trois mètres ,je ne les distingue, ni ne les soupçonne. Lorsqu'ils arrivent près de moi, j'entends tout à coup le frôlement assourdi de leurs pas; j'aperçois, flottantes autour d'eux comme de la gaze ou de la mousseline, les étoffes claires et légères dont leurs reins sont enveloppés.

Et comme je regagne la côte, une nègresse affreuse, vieille guenon infâme, m'indique le quartier des hétaïres, et veut absolument m'entraîner dans son bouge.

Mardi, 19 mai.

Je nommerai *Dar es Salaam* [1] la ville des palmiers, tant ils y poussent pressés, tant ils m'y paraissent splendides. De tous côtés, en sortant de la ville on se heurte à leurs futaies ombreuses. En tous sens, par-dessus les toits, on aperçoit leurs belles crêtes vertes étoilées. Ce sont des cocotiers pour la plupart : ils remplacent ici la providence. Tout à l'heure, en parcourant à nouveau les rues indigènes que je suivais hier, à la nuit, j'étais émerveillé des besoins multiples qu'ils peuvent satisfaire. Je trouvais du beurre, de l'huile tirés de leurs amandes, des cordes, des nattes, des brosses fabriquées avec les fibres de leurs noix, jusqu'à des vases, des ustensiles, taillés dans leurs coques dures. Leurs troncs se reconnaissaient, bruts encore, dans les solives et bois de charpentes, leurs

1. En arabe : « maison de la paix »

palmes séchées couvraient les toits. Des éventails, des paniers, des chapeaux, des plats mêmes étaient composés des filaments de leurs feuilles. Et des femmes nègres, en de larges corbeilles nous offraient aussi leurs noix telles quelles pour en croquer l'amande, ou pour en boire le suc.

On compte 20.000 habitants à Dar es Salaam, mais dans cette ville il y en a trois : la ville indigène, la ville arabe, et la ville européenne. Hier, en arrivant dans la baie, c'est cette dernière que nous avons aperçue ; lorsqu'on débarque, il faut la traverser pour atteindre les autres. Les rues en sont droites, régulières, tirées au cordeau. Dès les premiers pas on se heurte aux casernes, aux magasins, aux manutentions militaires, à des affûts de canons récemment débarqués. Tout s'y montre, la voierie comme le reste, d'une extraordinaire propreté; et malgré cela, à cause de cela même, on s'y sent oppressé, vaguement gêné. Les choses et les gens se trouvent ici trop étroitement réglementés. Une vigilance excessive, une centralisation extrême s'étend partout. Il semble que pas une pierre des trottoirs n'ait été posée à la place qu'elle occupe, sans la permission particulière, l'ordre spécial du Kaiser. Allez dans l'intérieur de la Deutsche ost Africa, me disait hier un jeune et spirituel Anglais, en plein pays sauvage vous y trouverez quatre hommes, un caporal, deux bicoques, et une pancarte, sur laquelle vous lirez ces mots sacramentels : « *Zutritt verboten*, » car il faut toujours quelque chose d'interdit dans une colonie allemande. Il y a de l'humour dans cette boutade, mais beaucoup de vérité aussi.

La voie que nous suivons longe la mer. Les constructions qui s'y trouvent ont une double façade, l'une tournée vers l'océan, l'autre du côté de la rue. Ce sont de jolies villas, avec des toits plats et débordants, souvent de petits clochetons quadrangulaires. Ainsi, furent construits le pavillon de l'agriculture, la villa du gouverneur, beaucoup d'autres habitations particulières. Et même de véritables palais s'y rencontrent, l'hôtel de la Poste, celui des Affaires gouvernementales, monuments massifs et lourds aux grandes fenêtres mauresques ou romanes. Tous ces édifices s'élèvent sur l'emplacement d'une ancienne forêt de palmiers Aux carrefours et sur les places, quelques cocotiers dressent encore leurs tiges isolées; d'autres au long des avenues alignent leurs belles têtes vertes, aux palmes ébouriffées et retombantes.

Je traverse le jardin zoologique, puis un bois de cocotiers, aux troncs lisses, droits, montant les uns à côté des autres comme les piliers intérieurs d'une cathédrale. Pas un rayon de soleil n'y glisse. Il ne fait ici ni nuit, ni jour. On circule, comme l'écrirait Loti, « sous une transparente nuit verte ». Tout à coup, dans un éblouissement, j'en atteins la lisière. Devant moi s'élargit un grand espace herbeux, une immense pelouse fraîche. A son extrémité se déploie un long monument ensoleillé, d'une blancheur neigeuse, aux innombrables fenêtres ogivales, aux toits plats, presque invisibles, que surmontent trois petits dômes octogonaux.

C'est l'hôpital de la ville. Les massifs, les gazons, les allées y gardent cette même propreté minutieuse, énervante, caractéristique décidément de l'adminis-

tration germanique. D'ailleurs, l'autorité militaire s'exerce tyranniquement ici : les grands souvenirs de l'empire partout apparaissent. En regagnant la ville indigène, je passe devant le monument de Bismarck (*Bismarck denkmal*), devant celui de Guillaume Ier (*Kaiser Wilhelm denkmal*), hautes colonnes de pierre que domine un buste sévère. Les deux hommes portent l'uniforme : le souverain coiffé du casque à pointe, le chancelier tête nue avec son grand front soucieux En ce climat si doux, si chaud, si délicieusement amollissant, ces faces dures et meurtrières étonnent. Ces figures (on ne le saurait pas, on le sentirait) ont vécu, ont pensé sous d'autres latitudes, et sur elles, aujourd'hui, comme pour les adoucir, lentement, de hauts palmiers tranquilles, qui se dressent en arrière, promènent l'ombre mouvante de leurs grandes palmes apaisées

Dans une boutique européenne, j'achète des cartes postales d'une gravure solide, nette, exacte, consciencieuse, mais enjolivée de culs-de-lampe inquiétants Ce ne sont que des clairons, des fusils, des sabres, des canons, des tambours, des drapeaux, réunis en faisceaux, ou groupés en panoplie. Au centre s'arrondit un petit médaillon où l'aigle noir de Prusse s'encadre, avec son bec crochu, ouvert, sifflant, violemment tourné vers la gauche

Le long de la berge, sur le port, voici les deux églises évangélique et catholique, toutes neuves, au plâtre frais, blanc, sans aucune tache encore, celle-là avec une tour unique, large, carrée, terminée par un petit clocheton écrasé qui la coiffe comme un enton-

noir ; l'autre, au contraire, plus vaste, gothique, avec son clocher mince, gracile et fluet.

Je dépasse Gerasani maintenant : le quartier où logent les fonctionnaires sans doute, car on y trouve, correctement alignées et toutes pareilles, de petites maisons basses avec des toits de tôle brillants et plats, des perrons de cinq à six marches, des vérandas garnies de claires-voies pour les défendre un peu contre les rayons tyranniques du soleil.

Et tout cela, hôpital, statues, églises, villas, laisse toujours la même impression de création rapide, subite, gouvernementale, exécutée par ordre. Ces édifices ne répondent pas à des besoins préexistants, il les devancent. Ils furent bâtis, non parce qu'ils étaient nécessaires, mais parce que dans toute colonie idéalement bien organisée, il faut les y trouver parce que « *Cela doit être ainsi* ».

J'arrive aux quartiers indigènes, enfin, et l'on se sent comme délivré d'un poids trop lourd !... Les voilà donc, ces bons nègres insouciants, gais, jaseurs, tels que je les aime, les plus francs rieurs de tous les hommes, comme les appelle Fromentin. — Les autres, les Européens, me déplaisent. Ils s'établirent ici par un effort terrible de volonté ; ils s'harmonisent mal avec cette belle nature tranquille, avec cette végétatation jaillissante ! Eux, les indigènes, nés dans ce pays, s'y multiplient naturellement, sans efforts. Leurs faces sont aussi radieuses que les rayons de leur soleil.

Sous l'ombre des grands cocotiers, deux pileuses de couscous, nues jusqu'à la ceinture, disparaissent vive-

ment lorsqu'elle m'aperçoivent, puis je traverse les rues qu'hier je parcourais à la nuit. Je reconnais les petites maisons couvertes de chaume, et leurs hôtes aussi, accroupis ou couchés dans ces cases ouvertes en plein vent. Sous l'une d'elles, une négresse manœuvre rapidement sa machine à coudre dont le tic-tac régulier détonne au milieu de tout cet exotisme.

La chaleur est déjà grande, la rue s'allonge devant moi absolument déserte, bordée de chaque côté par des toits tombants de palmes sèches, brillants et jaunes comme de l'or. Vivement, traversons le quartier arabe en tous points semblable à celui-ci, d'une architecture aussi primitive, aussi rudimentaire, avec ses murs extérieurs faits des mêmes branches enlacées, crépis de la même terre, du même mortier boueux ; arrivons aux rues où s'enchevêtrent les bazars indigènes et hindous. Ici, du moins, les constructions diffèrent, irrégulières, malpropres, en pierre, en brique brune, en tôle. A l'étage supérieur de quelques-unes, une véranda de bois s'avance, que supportent quelques grossières colonnes de plâtre blanc Des deux côtés de la rue, c'est maintenant un amusant fouillis de cahutes, d'appentis, de baraques. On y voit accrochés les objets les plus divers : poignards, arcs, flèches, cuillères à soupe, trompettes de bois, casse-tête, peignes d'ébène, d'autres bibelots en grand nombre. Comme à Zanzibar, des marchands ambulants vous harcèlent, cherchant à placer leurs objets usagés dont ils ne savent que faire. Et cela dure ainsi jusqu'au marché, grande halle singulière posée sur de grosses colonnes renversées, dont la base élargie supporte le toit, dont le fût par contre

pénètre dans le sol, directement, sans aucun soubassement.

Quant aux costumes, que vous en dirai-je ? Ils me paraissent plus banals encore qu'à Zanzibar. D'ordinaire les Hindous portent une chemise droite sans plis, les nègres un simple pagne autour des reins. — Peu d'étoffes voyantes, drapées, multicolores, comme à Dakar; mais, pour les plus coquets, de simples cotonnades, jetées négligemment sur une épaule, à travers le dos et la poitrine. Les belles lignes du corps disparaissent sous ces oripeaux de pacotille. En les voyant s'avancer ridicules, informes comme des paquets de linge, on souhaiterait que tous ces hommes fussent nus. A peine de temps à autre, tranchant sur ce délabrement monotone, une femme suaheli plus riche passe-t-elle, les poignets et les chevilles chargés de bracelets, le corps enveloppé dans une fine étoffe à fleurs, la tête entourée d'un large bonnet de toile aux dessins multiples et bigarrés; ou bien, traversant la rue pour aller d'une maison à l'autre, deux ou trois Mauresques silencieuses, précédées d'un petit serviteur nègre qui les guide, presque aveugles sous le grand voile pâle et flottant qui tombe autour d'elles jusqu'à terre, et ne laisse apercevoir que les pointes brodées de leurs babouches.

Et toujours, de quelque côté que l'on aille, à l'extrémité de toutes les rues, on se heurte à la forêt épaisse des palmiers. Le village indigène s'y enfonce, s'y continue par de petites huttes espacées, mais la ville de Dar es Salaam s'y arrête : elle s'en entoure comme d'une immense muraille verte.

A midi, lorsque j'arrive sur le port, prêt à regagner *le Herzog*, derrière moi trois coups de canon retentissent. — Surpris, je sursaute, et me retourne. J'aperçois alors une demi-douzaine d'officiers allemands, les jambes ployées, les mains sur les hanches, riant éperdûment de ma frayeur ; et longtemps, tandis que je m'éloigne dans ma barque, j'entends leur gros rire qui me poursuit.

Ce soir, en descendant à terre, pour mettre mon journal à la poste, je rencontre Beit, le jeune Anglais dont nous avons fait connaissance sur le paquebot. Suivi d'une vingtaine de nègres hurlant après ses chausses, il tient à la main une zagaie dont ces pauvres diables exigent un schelling, mais lui se débat : *No, No*, répond-il drôlement; *six pence*, *six pence*. Et pendant une heure, dans les grandes rues de Dar es Salaam, le voilà parti traînant après lui la longue théorie de ces nègres hurleurs. Finalement il l'emporte. De guerre lasse, on lui laisse l'objet pour le prix qu'il désire. Et comme je m'étonne que l'on puisse prendre tant de peine pour une affaire aussi minime, il me répond textuellement : — « *It wasn't a question of money, I enjoyed myself with coping.* — Ce n'était pas une question d'argent, je m'amusais à lutter. » Au premier chef, cette phrase ne vous semble-t-elle pas caractéristique d'un tempérament anglais.

Mercredi, 20 mai.

De nouveau, à l'ancre, en face Zanzibar. *Le Gouverneur* est amarré à côté de nous, grande carcasse surélevée, à moitié vide, qui penche terriblement à

gauche. Ce navire doit sous peu se diriger sur Hambourg. Grand bien lui fasse, et bon voyage : je ne voudrais pas être son passager.

Comme l'autre jour, le pont est encombré par une cohue de marchands de bibelots, de fruits, d'épices Certains m'offrent des défenses d'éléphants qui dépassent la taille d'un homme. Merci, Messieurs, cela est trop beau pour moi ; puis aujourd'hui, je vous prête peu d'attention. Je suis tout yeux pour des nègres superbes, qui, bravant la colère et les coups de fouet de notre maître d'équipage, grimpent à l'assaut du paquebot, envahissent le pont comme une armée de singes, et de la passerelle supérieure piquent des têtes dans la mer pour y rattraper les pièces de six pences que des passagers y jettent à la volée. D'autres, plus malins, nagent continuellement, restant à l'affût de cette pluie de monnaie qui tombe. Dans la transparence de l'eau calme, on les voit se mouvoir comme de grosses grenouilles noires, aux pattes incessamment agitées. Les houles gonflées qui passent les soulèvent, les balancent sur place comme des bouées, et, la tête droite, la bouche grande ouverte, ils nous hèlent, nous criant des mots sonores, rythmés, gras de voyelles. Leurs pirogues étroites et basses, creusées dans un tronc brut, tournent incessamment autour d'eux. Un nègre nu s'y trouve, assis contre l'eau comme sur une simple volige. Vivement, à l'aide d'une palette qu'il manœuvre à deux mains, il rame, la portant alternativement de l'un à l'autre bord. Parfois une vague vient emplir son embarcation. Pour la vider alors, il trépigne, il frappe de la plante du pied le fond de la coque, et l'eau émiet-

tée jaillit en gerbes au dehors ; se retourne-t-elle, il se jette à la nage, la remet d'aplomb, la vide, la secoue, la balance, saute dedans à nouveau, et continue sa course pour recommencer un instant après cette voltige. Tout cela exécuté en un clin d'œil, par un rapide tour de mains, avec une surprenante agilité.

A dix heures, au coup de sirène, avec des cris, des clameurs, des appels assourdissants, les vendeurs ambulants nous quittent, dans un tohu-bohu effroyable, entassés sur l'échelle de bord au point de la faire craquer. Peu après, on lève l'ancre.

Le soleil brille, l'air garde sa limpidité des lendemains de pluie, et longtemps, nous apercevons, à l'horizon, comme une bande de maisons posée sur l'eau, la ville de Zanzibar, avec son palais, ses églises, la masse blanche de ses constructions sur lesquelles les petits drapeaux des puissances allègrement s'agitent.

Ce soir, ancré en rade de Tanga ; *le Herzog* reprend la mer demain matin dès l'aube. C'est de nuit qu'il nous faut visiter cette ville.

A neuf heures, nous descendons à terre, mes deux compagnons, moi, l'Anglais Beit, espiègle, primesautier, boute-en-train comme un gavroche, un jeune baron allemand, hobereau compassé et raide, frais émoulu de sa province.

Au débarcadère, immédiatement, une dizaine de nègres m'entourent, et s'offrent à me conduire. J'en choisis deux, simplement pour me débarrasser des autres, et nous voici tous les huit, par un sentier montueux, encaissé, nous dérigeant vers la ville. L'air est chaud,

moite, immobile, la nuit noire sans lune, le ciel austral merveilleusement constellé. Sous ces latitudes (est-ce un effet de la limpidité de l'atmosphère?), les astres se détachent les uns des autres, reculent, s'avancent. Entre ces étoiles plus rapprochées qui brillent, et ces autres qui ne sont qu'une poussière lumineuse, on croit voir, on croit sentir la profondeur des distances effroyables...

Aux deux côtés de la route, noircissent de courts buissons, des orchidées, des fougères, je pense. Avec un crépitement, un grésillement continu, de petits points lumineux en jaillissent, innombrables comme des étincelles. Ce sont des mouches phosphorescentes semblables aux vers luisants de nos contrées. Puis nous longeons la lisière sombre d'un bois de cocotiers, avec les silhouettes de ses milliers de palmes dressées sur le ciel comme de longues épines noires. Un souffle vient d'y passer. On entend le sifflement doux, prolongé, moelleux des grandes feuilles vernies qui se froissent.

Lorsque nous atteignons Tanga, la ville est complètement éteinte. Pas une boutique éclairée ne s'y aperçoit comme à Dar es Salaam. C'est dans de grandes rues silencieuses, obscures, que chacun avance sans mot dire. A nos côtés trottent deux nègres de leurs pas assourdis de félins agiles. Parfois, devant certaines habitations plus grandes, ils s'arrêtent, nous donnant en langue indigène de longues explications fatigantes, car nous ne les saisissons pas.

Aucun naturel ne se rencontre sachant la langue

allemande. Tout à l'heure un factionnaire indigène ne nous comprit que lorsque Beit se fût expliqué en anglais. Un marchand de vins dont la boutique reste encore ouverte à cette heure tardive, et chez lequel j'achète des timbres, me refuse les pièces impériales, il accepte au contraire de me changer une livre et des schellings, tant sont puissantes, universelles, la langue et la monnaie britanniques. Le baron allemand, à l'écart, en grogne de dépit.

De distance en distance, par l'entrebâillement d'une porte, s'aperçoivent des mahométans à genoux, faisant leurs dévotions avec de grands salamalecs, ou bien des indigènes absolument nus qui dorment étendus sur leurs nattes de palmes. Mais c'est là une exception : et d'ordinaire les cases fermées restent noires, farouches, impénétrables.

Cependant, à nos côtés, les deux conducteurs nègres baragouinent et trottent toujours. Ils m'ennuient à la fin ces hommes ; et brusquement, par plaisanterie, je demande à l'un d'eux : « *Kennst du Kaiser Wilhelm den zweiten.* » « *Ia, Ia,* » me répond-t-il en hochant la tête, et de suite il nous conduit devant un grand café, ou trois officiers allemands vêtus de blanc, coiffés du casque colonial, boivent de profonds bocks de bière en suçant leur barbe. « Connais-tu Loubet, la reine Victoria? » interrogeons-nous à nouveau. « *Ia Ia,* » répond notre guide, et fort amusés de l'aventure nous voici repartis dans une autre direction. Au bar Victoria, une grosse Bavaroise, avenante et décolletée, me reçoit avec une amabilité et des empressements qui me laissent un peu rêveur sur son genre de commerce,

au café Roubaix (et non Loubet) un couple français (que diable est-il venu faire dans cette galère?) nous souhaite la bienvenue, et dans la salle basse, au grand billard central, au comptoir de zinc, aux litres méthodiquement rangés le long des murailles, un instant, j'ai l'illusion de m'asseoir dans un de nos cafés de banlieue.

Et voici tout ce que je connais de Tanga. Il fait toujours nuit noire, sans lune, et nous regagnons maintenant la plage escortés d'une troupe bruyante de nègres riant à grands éclats. C'est que nous prenons une leçon de langue indigène, et pour demander la signification des mots il nous faut exécuter une mimique expressive et drôle. On lève son casque, *kofea*, on montre son nez, *poa*, son doigt, *kidolé;* le grave baron allemand, à notre stupéfaction (qui l'aurait cru capable d'une telle inconvenance?) exhibe la partie charnue de sa personne ; alors, avec de grands rires qui n'en finissent plus, tous les nègres crient ensemble, dansant autour de nous, et frappant des mains : *Matako, matako.*

Oh Rabelais ! oh Silvestre ! grands hommes que n'êtes-vous ici ! Votre genre de gaîté éternel est en outre de tous les pays.

Des cris, des gestes, des vociférations. C'est une discussion, une dispute interminable entre les bateliers, et ce diable de petit Anglais résolu, tenace, têtu comme une mule. Les nègres cèdent à la fin, ils acceptent un prix réduit : nous embarquons. Mais à vingt mètres du bord, ils s'arrêtent, laissent plonger les

rames, nous montrent le tarif. Très malins, ces primitifs. Beit s'indigne, tempête, veut revenir à terre, nul de nous ne l'approuve : somme toute, ils ont raison ces hommes; nous promettons le taux réglementaire et l'on repart. Mais, vexé d'être battu, le petit Anglais, en veut du moins pour son argent : il commande aux nègres de chanter.

Alors, sous cette nuit chaude, étoilée des tropiques, nos quatre bateliers entonnent un chœur, une sorte d'hymne, long comme une mélopée, doux comme une complainte, aux voyelles harmonieuses tendrement, largement ouvertes. D'avant en arrière, régulièrement, leur corps s'avance et se renverse. Ils tirent les rames en cadence, et nous, assoupis dans un demi-sommeil, nous écoutons, silencieux, cette traînante mélodie, tandis que la barque file, et que s'approche rapidement la forme haute du *Herzog* qui, là-bas, seul sur l'eau noire, en pleine nuit, avec la multitude de ses petites fenêtres éclairées, scintille comme un grand monument sombre illuminé

Jeudi, 21 mai.

Une eau tranquille, un long chenal toujours pareil, large comme l'embouchure d'un grand fleuve, deux rives couvertes de palmiers, avec quelques vestiges de vieilles tours roussâtres, anciennes fortifications portugaises : voici *Kilindini*, et c'est l'entrée de *Mombassa*. — De ville, il n'y en a point, ou plutôt, s'il en existe, elle se cache beaucoup plus loin, dans l'intérieur des terres, derrière cette forêt d'arbres étranges que je traverserai tout à l'heure.

. . . .

Sous un soleil droit, vertical, écrasant, j'avance dans une allée étroite, au sable brûlant, que bordent de gros arbres trapus d'une essence inconnue, manguiers, mangoustaniers, palétuviers, boababs, je ne sais. Parfois ces arbres s'écartent, une clairière apparaît avec de hauts cocotiers espacés, sous lesquels se groupent de petites huttes aux toits jaunis, puis la verdure luxuriante se referme, touffue, impénétrable à nouveau. — Entre ces hauts murs de feuilles, pendant une heure environ, il me faudra marcher sous un soleil terrible avant d'atteindre les premières maisons de Mombassa.

M'y voici : Un vieux fort quadrangulaire portugais aux murailles droites et claires, des rues tortueuses, des murs écroulés, des maisons enduites à la chaux d'une blancheur criarde, fatigante, et dans des masures de beaux magasins bien vivants, bien achalandés, avec de riches articles de cotonnade, qui, de suite, révèlent l'occupation britannique, c'est là tout ce que j'y trouve. Quelques hommes me croisent, nègres suahelis, hindous, arabes, types absolument semblables à ceux que je rencontrais à Dar es Salaam et Tanga. — Dans les ruelles, le soleil, à son zénith, plonge à pic. A peine, au bas des maisons, un mince filet d'ombre tombe-t-il de la bordure des toits. Aussi, les rues se vident peu à peu. A midi, la solitude y devient complète.

Pourtant, voici un porteur d'eau, avec son pagne autour des reins, et ses deux seaux cubiques, suspendus à l'extrémité d'un bâton qui plie, posé sur son

épaule. Il vient de les puiser à une fontaine bizarre auprès de laquelle j'arrive, seule curiosité de la ville C'est un profond trou circulaire, de 100 à 120 pieds de diamètre, presque une citerne. Une dizaine de poutres, rangées en cercles, inclinées à 45 degrés, convergent à son centre comme les rayons d'une roue, comme les charpentes d'un toit. Des cordes pendent à leur extrémité qui servent à monter et descendre les seaux vides ou pleins. Debout, ou assis sur le rebord, des nègres les manœuvrent en chantant.

A cette ville d'Européens et d'Hindous, s'accole un village nègre parsemé de palmiers, aux huttes de paille, monotones et pareilles, en ce moment désert lui aussi. Deux ou trois fois je le traverse en entier sans y trouver face humaine.

De suite, en arrivant à Mombassa, on sent combien diffère une jeune colonie anglaise, des colonies allemandes et des nôtres. Le rôle de l'Etat y reste infime; à vrai dire nulle part il n'y apparaît Point de ces beaux palais gouvernementaux comme à Dar es Salaam, mais simplement une confortable villa au bord de la mer : le consulat britannique. Hormis cela, rien. L'initiative individuelle doit tout édifier; la croissance de Mombassa suivra les besoins progressifs de son industrie et de son commerce.

Cependant, non; une entreprise les devance, mais une entreprise d'utilité : la voie ferrée. Pour tout Anglais, la nécessité de création immédiate des chemins de fer dans une colonie récente est un dogme, un article de foi. Aussi, accomplit-on ici des choses

vainement tentées par les Allemands dans leur Deutsch ost Africa. Sur le magnifique pont Salisbury devant lequel je me trouve en ce moment, et qui joint cette île au continent, depuis 1901 déjà, circulent des trains rapides qui touchent en quatre jours Port-Florence, au bord du Victoria Nyanza. Il en faudra quinze lorsque le réseau sera terminé, pour atteindre Khartoum.

Tels sont les efforts créateurs et productifs d'un peuple régi par des lois, par une constitution vraiment civile. Aux colonies, les fonctionnaires allemands sont encore des soldats, les nôtres, supérieurs assurément, mais déformés par une éducation hiérarchique, par nos réglementations impériales et consulaires, malgré nos belles phrases creuses de liberté, restent trop souvent des politiciens ou des militaires en redingote.

Il est trois heures de l'après-midi Le soleil, haut encore, me fait craindre le retour, et je m'assieds dans un de ces petits wagonnets poussés par deux nègres qui sillonnent ici les rues, comme à Beira. Trois Portugais montent avec moi. Assis deux à deux et dos à dos, nous partons. — Lorsque la voie descend, les nègres sautent sur les marchepieds ; la voiturette livrée à elle-même, entraînée par sa pesanteur, avec ses roues bruissantes qui tournent trop vite, atteint alors des vitesses vertigineuses. D'ailleurs, soit en montée, soit en palier, jamais les deux boys ne poussent ensemble. L'un se repose à côté de nous, tandis que l'autre travaille. — Le corps courbé, luisant, perlé de sueur, avec un souffle rauque dans la poitrine, me frôlant presque, je vois ce malheureux qui détale à longues, à souples

enjambées. Une lourde charge, un soleil implacable dans cette tranchée de verdure, comment ces hommes peuvent-ils résister à tout cela ? Et je songe à ce que certains blancs affirment de la paresse, de l'indolence des indigènes, de la prétendue destruction fatale de ces races inférieures. Beaux raisonneurs. Eh! messieurs les sybarites qui morigénez et faites peiner les autres, vêtus d'étoffe blanche, et coiffés d'un chapeau large et confortable, ne criez pas si haut. Exécutez d'abord un pareil labeur; je ne vous accorde pas trois heures pour tomber foudroyé.

Vendredi, 22 mai.

Ce matin, au petit jour, dans une de ces longues pirogues indigènes effilées, j'aborde l'île de palmiers, près de laquelle *le Herzog* se berce à l'ancre. A travers une langue de sable mouillé mes nègres me portent à terre, puis, par un sentier de chèvre, je grimpe aussitôt dans l'intérieur. — Mon absence durera deux heures environ; il est entendu que mes bateliers doivent m'attendre.

Cette forêt, aux arbres jeunes encore, n'a pas la magnificence de celle qui entoure Dar es Salaam. On n'y trouve pas cette futaie d'arbres pressés dont les têtes rejointes forment comme une voûte, comme une immense velum de feuilles tendu uniformément partout. Les palmiers y montent isolés, secouant à tous les vents leurs belles crêtes vertes échevelées, qui semblent, à l'extrémité de leurs longues tiges, une grosse étoile de verdure. Entre elles, le soleil pénètre librement : il éclaire leurs dessous; de hautes herbes fines

y brillent, des branches cassées et jaunes y retombent comme des palmes d'or.

Une brise légère agite le sommet des cocotiers, et sur le sol on voit un tremblement continu de larges taches d'ombre et de lumière. — Çà et là, sous les tiges dominatrices, la masse sombre d'un grand palétuvier s'étale, la petite cahute jaune d'un indigène s'accroupit. N'étaient ces nègres nus que je rencontre, et qui rentrent précipitamment dans leurs cases en m'apercevant, je me croirais, tant cette nature est belle, dans un jardin botanique factice, planté tout entier de mains d'homme ; et cette végétation se prolonge ainsi pendant des lieues et des lieues sur tout le littoral de cet immense continent équatorial !

A midi, nous levons l'ancre ayant chargé à bord pour le jardin zoologique d'Anvers vingt-cinq zèbres et trois lionceaux.

CHAPITRE XIV

De Mombassa à Naples.

Concert de zèbres et de lionceaux. — Impression de pleine mer. — Catholicisme et protestantisme. — Distraction à bord. — Le cap Gardafui. — Un coucher de soleil. — Aden. — La chaleur. — Nous partons pour la ville. — Nuit noire. — Enterrement musulman. — La montée. — La grande place. — Une rue la nuit. — Singulier dortoir. — Les réservoirs. — « Il était un petit navire ». — Aden par Hugues Le Roux. — La liste du Maltais. — La mer Rouge. — Distribution des récompenses. — Un bal à bord. — En vue de Suez. — Entrée dans le canal. — Le lac Timsah. — Ismaïlia. — Le canal, la nuit. — Port-Saïd. — Une association de gamins. — L'attaque d'un factionnaire. — La statue de Lesseps. — Les côtes de Crète. — Reggio. — Charybde et Scylla. — La Tarentelle. — Naples.

Samedi, 23 mai, 7 heures du matin.

Ah ! les abominables bêtes ! Notre cabine devient intenable maintenant, on n'y peut plus dormir. Les lionceaux rugissent ; dans leurs caisses de bois, les zèbres effrayés trépignent ; nos hublots s'emplissent d'une odeur de fumier qui nous emplit ensuite les narines ; et notre manche à air elle-même, la misérable, conspire contre nous, recueillant délicatement de précieuses parcelles de crottin que la brise disperse, qui voltigent partout, saupoudrant agréablement nos éponges, nos brosses et nos habits. Décidément sommes-nous donc prédestinés aux animaux ? En allant, les moutons ; en revenant, les bêtes féroces. C'est une

antithèse : j'en souhaiterais une autre, car payer une cabine quarante et une livres, pour être logés sous une ménagerie, c'est excessif, convenez-en.

Trois heures. — On s'habille, on s'assied sur sa chaise de bord ; on déjeune, on se rassied sur sa chaise de bord ; on dîne et l'on dort. Et voilà une journée en pleine mer. Le navire suit toujours la même direction, le vent couche la fumée toujours du même côté. Le soleil se lève à droite et se couche à gauche.

Les orages sont peu fréquents dans ces régions, où soufflent les moussons et sept jours s'écouleront probablement dans cette uniformité, dans cette monotonie avant d'atteindre Aden.

Cette nuit nous passerons l'Équateur.

Dimanche, 24 mai.

Nous avons à bord deux pasteurs anglicans, trois luthériens et un prêtre catholique. Cela me rassure C'est plus qu'il n'en faut évidemment pour envoyer tout le monde au paradis en cas de sinistre. Comme à Jérusalem, autour des saintes reliques, ces graves dépositaires de la parole divine se mangent le nez, et cela est d'autant plus grave ici qu'aucun Turc n'est chargé de la police. Espérons dans la mansuétude du Seigneur !

Le prêtre catholique, bon *diable* vraiment (sans antithèse, car je n'y mets aucune malice), vient nous demander d'assister à un petit sermon. « Il est vexé, nous dit-il, de voir le zèle avec lequel les ouailles protestantes écoutent et suivent leurs ministres... »

Allons, puisque cela lui est agréable, j'y consens

très volontiers; et notre homme rayonne à la pensée de faire la nique aux pasteurs. « Ah! ah! messieurs les Anglicans, vous en prendrez la jaunisse, vous allez voir si mes catholiques ne sont pas aussi fervents que vos grandes cigognes de fidèles! »

Et ce sermon eut lieu dans le petit salon du premier étage. Ce brave curé nous dit des choses peu amusantes, mais extrêmement sensées. Evidemment, ni Kant, ni Spencer, n'auraient opiné du bonnet, mais cela dépassait certainement toutes les tirades de M. Homais, pharmacien, esprit fort, et libre-penseur comme vous savez.

Bref, on ne s'y ennuya pas trop; il faut dire, pour être équitable, qu'ici les distractions sont rares.

Lundi, 25 mai.

Il ne se passe rien. Le navire avance, le soleil brille, le ciel reste pur, la surface de la mer se montre immuablement tranquille. La chaleur augmente, supportable encore dans la journée. Le seul moment pénible devient celui du sommeil. Sur mon étroite couchette, je ruisselle de sueur, et pourtant depuis huit jours nous dormons nus, nos hublots grands ouverts. Le thermomètre marque trente-huit degrés dans les cabines.

Pour se distraire les passagers organisent des jeux, des bals. Aussi les inimitiés, les rancunes, les cancans se donnent-ils maintenant libre cours. Anglais contre Allemands, laiderons contre jolies femmes. Quelle arche de Noé! Quel cauchemar aussi pour le commandant lorsqu'il s'agit d'accorder tout ce monde!

Quant à moi, je regrette à présent les nuits calmes et noires du *Concordia*. Toutes ces futiles disputes ne nous y troublaient pas. Pendant un mois, seuls avec des marins, nous y vécûmes leur rude vie, face à l'océan.

Là, seulement, à certains soirs, j'aurai véritablement senti la solitude majestueuse de la mer.

Mardi, 26 mai.

A dix heures, ce matin, du pont supérieur, je distingue, sur la gauche, une haute et longue falaise. — Elle devait être en vue depuis longtemps, mais un brouillard m'empêchait de l'apercevoir. — Subitement, elle se révèle, en masse imposante, avec toutes ses nervures, ses aspérités, ses tons roux de brique brûlée Les longues stries inclinées du rocher s'y dessinent nettement, avec vigueur.

Le premier capitaine vient s'accouder vers moi...... « Quel est le nom de cette falaise; serait-ce déjà le cap Gardafui? — Non, le cap se trouve derrière ce promontoire, on le reconnaît aisément à sa forme caractéristique, celle d'une grosse tête de lion posée sur les flots. »

En effet, à midi, la falaise abrupte tourne complètement à babord, et découvre, en face de nous, la bande rose d'une langue de terre qui s'allonge fort loin dans la pleine mer. A son extrémité s'accuse la tête léonine que l'on m'annonçait tout à l'heure. Je prends un croquis de ce cap curieux.

A peine l'avions-nous doublé que l'océan, calme déjà, s'apaise encore. Les longues boursouflures de la

houle s'écrasent, des vagues clapotantes leur succèdent, puis l'eau s'étale, lourde, luisante comme de l'huile, à peine ridée çà et là d'insensibles frisures. — A quatre heures, l'onde devient absolument plane, lisse comme une plaque d'argent poli. Les remous que soulèvent nos hélices se succèdent par petites bosses arrondies, qui s'en vont l'une après l'autre, ondulant mollement à perte de vue. De tous côtés, à notre approche, des poissons volants jaillissent. Ils filent très loin, rasant la mer comme des flèches de métal. Au départ, la traînée de leurs ailes sur l'eau plate y laisse deux lignes de stries parallèles et fines, semblables à des dentelures de peigne, à des barbes de plumes. Partout des bandes sombres de courants sillonnent de leurs marbrures l'immobilité lourde de l'océan.

Au couchant, à six heures, le soleil s'enveloppe d'un brouillard de sable rougeâtre et lumineux. La ligne de l'horizon s'évanouit dans cet épaississement de l'atmosphère. Comme un charbon, l'astre brûle au centre d'un halo immense et roussâtre. Les rayons s'y diffusent. La moitié du ciel et de l'océan s'emplit de cette clarté trouble où l'on ne distingue plus rien. On avance, on navigue dans de la lumière partout répandue.

Mercredi, 27 mai.

Décidément ils sont bizarres ces Anglais ! Quels drôles de corps! Voici un bonhomme de 65 ans, que tous les jeunes Allemands, à bord, tournaient en ridicule depuis Durban. Ils l'appelaient *le savon du Congo*. Le diable m'emporte si je sais pourquoi. Nous

venons d'apprendre son histoire. Morbleu ! à côté de lui, ces freluquets ne sont que des mazettes !

A quarante-cinq ans, ce bonhomme part de Londres, aborde à Durban. Il a 500 francs en poche, une bonne santé, son métier de charpentier en tête et dans les bras. Il travaille, spécule sur des terrains, gagne deux millions, et, fatigué, atteint de neurasthénie, s'embarque pour se reposer. Il se rend à Hambourg. De là, un autre navire le transportera en Amérique, il traversera le nouveau Continent, et rentrera à Durban par l'océan Indien. C'est le tour du monde.

Vous connaissez l'aventure... voici l'homme : la face rouge, cou massif, sans faux-col, barbe hirsute, cheveux abondants et mal peignés, jambes raides et titubantes, personnage vulgaire, en un mot. Mais quand il parle du roi, de la vieille reine, de la Grande-Bretagne surtout, il se transfigure, il devient superbe d'entrain, d'enthousiasme, presque jeune.

A Durban, il laissa sa femme et ses deux fils : des paresseux, nous déclare-t-il, de grands fainéants qui ne feront jamais que de bons journalistes. — « Mais alors », objectons-nous. « Non, non, ils m'agacent, des paresseux, vous dis-je, qui travaillent le jour, c'est vrai, mais qui dorment toute la nuit ; tandis que moi, leur papa, ça me tourmente là dedans (et le bonhomme montre sa tête). Je me couche, je me relève, je ne puis pas reposer. Sans cesse, j'étudie le plan de la ville, je cherche les terrains qu'il faudrait acheter, ceux que je devrais vendre,... des paresseux, des paresseux ! »

Et notre ami Beit, qui prend part à cette conversation, approuve, ne paraît nullement étonné. C'est que lui-même se trouve sur ce bateau dans des conditions analogues. Parti de Londres à la suite d'un travail excessif, il fait tout simplement le tour de l'Afrique... Toujours histoire de se reposer!

Même temps qu'hier : calme absolu. A la nuit tombante les pointes du rocher d'Aden apparaissent. Sur les sept heures nous mouillons en rade.

Jeudi, 28 mai.

Une chaude, une oppressante matinée. La mer rose, d'un magnifique rose tendre. Le soleil va se lever.

La plupart des passagers ont passé la nuit sur le pont, tous sont rassemblés à tribord. Silencieux, ils regardent au loin quelque chose; et voici ce qui disparaît à l'horizon. Un rocher énorme, sombre, noir, aux reflets cuivrés par places, formidable assemblage de pics dentelés, et de mamelons, bloc de lave ou de métal, qui pèse sur la mer comme une montagne de bronze.

C'est *Aden* que nous quittons, nous en sommes repartis ce matin à quatre heures, ne restant en rade que le temps strictement nécessaire pour y faire du charbon. Je n'ai vu la ville et le port que la nuit... J'en garde une impression profonde.

Vus du navire, les lumières du port, le décor tout entier me reportent à notre arrivée à Cape Town. Mêmes silhouettes sombres de rochers derrière la ville, mêmes

clartés innombrables et clignotantes indiquant des faubourgs étalés sur la plage comme ceux de la grande cité sud-africaine. De suite, cependant, les grosses formes rampantes et sombres des cuirassés aux sabords illuminés, vous rappellent que l'on se trouve ici, non devant une place simplement commerciale, mais devant un des plus formidables bastions de l'Angleterre.

Tous trois, accompagnés de Beit et du baron allemand, nous sautons dans un des canots amarrés à notre bord. Les bateliers, comme à l'ordinaire, se disputent, s'arrachent furieusement les passagers. L'embarcation, avec peine, se détache du navire, et s'en va sur une eau lourde presque aussi chaude que l'air ambiant. La transpiration s'accélère, devient continue : veste, chemise, flanelle se traversent de sueur à chaque aspiration; on sent passer dans sa gorge comme une coulée de chaleur.

A terre, la température plus implacable croît encore. Il fait nuit noire, il est neuf heures. Depuis longtemps le soleil a disparu; pourtant à peine peut-on respirer dans ces rues brûlantes encore comme des fournaises.

Deux heures de voiture pour se rendre à la ville, aller et retour. Coût : trois roupies. Un cocher nègre nous prendra tous les cinq pour ce prix infime. Beit négocia le marché, non sans avoir discuté longuement, avec une volubilité de méridional, une ténacité d'Anglo-Saxon. — Au moment de partir : halte-là, un policeman indigène s'interpose. Les règlements interdisent de monter plus de trois dans une voiture; soit :

ne vous fâchez pas, brave homme, nous en prendrons deux ; roulons.

Autre petit incident..... Tandis que nous achetons des photographies dans une boutique, arrive furtivement le médecin du bord, et deux de ses amis. Ils proposent à notre cocher un prix supérieur, et naturellement sont préférés. Commercialement parlant rien ne se ressemblent davantage que les Européens et les nègres. Nouvelle discussion avec un autre automédon, nouvelle intervention de policeman ; enfin nous partons.

Route fort curieuse probablement, mais nuit obscure à ce point que l'on ne distingue presque rien. Longeons-nous la mer ? Je le crois, il me semble entendre ses remous. En tout cas, certainement, nous filons entre deux rangées de maisons qui doivent être les faubourgs du port. A gauche, surplombant les constructions, se dresse une ligne continue de rochers noirs, dentelés, dont les masses énormes se détachent vigoureusement sur un ciel plein d'étoiles. Ces rochers sont d'origine volcanique, même en pleine nuit cela se reconnaît à leur surface aride, terne, lisse, comme une coulée de lave.

Une rampe assez raide, de hautes murailles, celles d'un fort, d'une caserne, puis nous franchissons une poterne obscure sous laquelle veille une sentinelle anglaise. A droite les maisons du faubourg se continuent, et aussi la ligne sombre des rochers. Mes yeux s'accoutumeraient-ils à l'obscurité, ces montagnes me semblent se profiler maintenant sur un ciel plus gris.

Voici un cortège étrange, une troupe hurlante de

nègres et de musulmans, qui gesticulent et crient, marchant, courant presque, et portant au-dessus de leur tête une longue huche de bois blanc. C'est un cercueil. Passe encore pour ces pleureurs, dont l'affectation me choque pourtant, mais ce mort est mal enseveli. Dans le sillage de son cortège traîne une affreuse odeur cadavérique, fade et nauséabonde.

Au grand trot, notre voiture passe devant le ghetto, groupe pressé de maisons blanches, accrochées aux premières assises des rochers, puis toute habitation nous quitte : nous arrivons en rase campagne. La route s'incline à droite, se rapproche insensiblement des hauteurs derrière lesquelles se trouve Aden ; et l'on monte, et la chaleur plus lourde m'enveloppe comme d'une tunique de plomb.

Un petit mur haut de cinquante centimètres borde maintenant la chaussée. Il file à côté de nous, à la lueur des lanternes. Derrière lui, doivent se creuser des ravins, des gouffres, de profonds escarpements. Au loin, de gros massifs noirs de rochers s'élèvent, émergent de l'Océan, semblent suspendus en l'air comme des nuages, tant la mer invisible reste sombre, semblable au ciel qui la domine.

Et la chaleur terrible, la chaleur écrasante, croît, augmente encore, toujours. Rageusement on ôte sa veste, on arrache son gilet, on ouvre largement sa chemise pour laisser circuler, autour du torse nu, un peu de cet air brûlant de la course qui vous arrive. — Mais rien : nulle sensation de fraîcheur. Seules, à la surface de la peau, les gouttes de sueur perlent, s'évaporent, se renouvellent incessamment, vous pi-

quant comme des brûlures. — Des Arabes drapés dans leurs burnous blancs nous croisent, fantômes légers, silencieux, puis des tombereaux dont les freins grincent, traînés par des bœufs ou des chameaux, à l'allure pacifique, majestueuse, dressant dans la nuit leurs grands cous de cygne ou d'autruche. — Cela annonce déjà l'Arabie ; et aussi ces chevaux foudroyés, gisants sur la route, devant lesquels les nôtres de temps à autre font de brusques écarts. Et nous montons à pic maintenant. — Sur les parois de la montagne les lacets du chemin se dessinent, par un scintillement de lumières. Sous les roues, sous le fer des chevaux, le sol rocheux, sonore, métallique, prend comme des résonnances de voûte.

Enfin, notre break se dirige perpendiculairement à cette muraille de granit que nous longeons depuis une heure. La route s'encaisse entre deux parois de rocs droites comme des falaises, passe sous un pont qui la surplombe à dix mètres de hauteur, et débouche tout à coup dans une vaste plaine circulaire, qu'entoure de tous côtés la noirceur d'encre des rochers. Au centre tremblent les lumières innombrables de la ville d'Aden. Sous la lumière du jour le spectacle doit être pittoresque ; vu ainsi par une nuit sombre, sans détails et par silhouettes, il prend une véritable grandeur. L'imagination y ajoute ce que l'œil n'y trouverait pas.

Descente rapide, légère, par une pente insensible, en longeant des villas européennes. Sous leurs vérandas circulaires des blancs se reposent, couchés dans des hamacs, assis à l'américaine en de larges fauteuils d'osier, le front renversé, les pieds à hauteur de la

tête. Car voici l'heure de la fraîcheur en effet; alors, qu'est donc la température ici, lorsque le soleil plonge vertical au fond de cette chaudière de granit!

Brusque détour à gauche, traversée d'un pont de pierre qui résonne; puis de suite on débouche sur la grande place du marché. Pittoresque pendant le jour, ayant un cachet d'islam très prononcé, encombrée de marchands arabes, et de centaines de dromadaires accroupis; ce soir, elle s'agrandit, à peu près solitaire, morne, bosselée simplement çà et là de quelques ombres informes qui sont des chameaux endormis. Une longue ligne de maisons l'entoure, aux toits plats, à deux étages, presque toutes avec galeries à colonnades. Les murs sont enduits à la chaux, et d'une telle blancheur, que, sous cette nuit sans lune, ils paraissent éclairés d'on ne sait quelle lumière.

Quittant cette place, par un des coins, à gauche, notre attelage passe devant un hôtel brillamment illuminé. A la terrasse, en pleine rue, une cinquantaine de personnes dégustent lentement des boissons tièdes. Une telle torpeur pèse sur cette foule qu'aucune conversation ne s'y entend, à peine de courts chuchotements, de légers murmures. Des maraîchers arabes avec leurs ânes et leurs voitures, des marchands juifs au nez fortement busqué, coiffés d'un fez rouge, circulent lentement à travers les groupes, proposant leurs marchandises et leurs denrées, à voix très basse, presque éteinte, comme s'ils étaient exténués eux-mêmes, ou comme s'ils craignaient de réveiller ces consommateurs assoupis.

Maintenant, nous voici dans les quartiers excentriques, dans une large rue bordée de maisonnettes basses, de cahutes infectes et noires : les habitations des nègres. Des deux côtés de la voie, s'aligne une série de lits de sangle, sans oreillers, ni couvertures, sur lesquels reposent les hôtes de ces masures. Et ces lits s'allongent, tous parallèles, distants l'un de l'autre de un à deux mètres, la tête tournée vers la maison, les pieds du côté de la chaussée. La rue semble l'allée centrale d'un dortoir, d'une salle d'hôpital, d'une chambrée de caserne, dont l'admirable ciel constellé, le ciel scintillant des tropiques, formerait le plafond. Hommes, femmes, enfants, dorment là tranquillement allongés, le corps nu, en plein air. La lueur brutale de nos lanternes les éclaire en passant. Reveillés en sursaut, éblouis, quelques-uns se dressent sur leur séant, se frottent brusquement les yeux. Des chèvres, des moutons se lèvent sur notre passage. Notre cocher met son cheval au pas, craignant de les écraser. Eux aussi, dorment en plein air, au milieu de la route. Du fouet, il en cingle quelques-uns qui tardent à se déranger.

Cinq ou dix minutes à cette allure trottinante, puis nous atteignons les faubourgs extrêmes de la ville. On reprend le trot en pleine campagne dans la nuit noire, et les attelages s'arrêtent à la base des grands rochers, sur un pont de pierre, jeté au-dessus des réservoirs.

Ce sont d'immenses citernes construites on ne sait par qui, détruites par les Romains, réédifiées par les

Perses, définitivement restaurées par les Anglais en 1856. Elles peuvent aujourd'hui contenir 40.000 tonnes d'eau, mais presque toujours sont à sec. Pour alimenter la ville, on distille de l'eau de mer.

Lorsque nous y arrivons, après un quart d'heure de marche à pied, nous les trouvons vides en effet. Chacun y plonge sa lanterne : on soupçonne alors leur profondeur. La voix résonne dans des cavités immenses, le son d'une pierre qu'on y jette met un long temps avant de parvenir aux oreilles. Creusées dans des excavations, elles se succèdent les unes aux autres, profondément encaissées entre les flancs nus, noirs, luisants de la montagne. Et la chaleur devient infernale ici, renvoyée maintenant de partout, des parois chaudes de ces rochers, des dalles sur lesquelles nous marchons, du ciel brûlant qui surplombe.

En revenant je trouve Beit : il tient à la main le fouet de notre cocher, les lanternes de notre victoria, et je m'étonne. — Imaginez ce que je viens d'apprendre, me dit-il. L'un des chevaux morts rencontrés sur notre route était justement celui de la voiture que nous avions choisie, et qui nous fut soustraite par d'autres passagers tout à l'heure. Trop chargé, il creva en route ; et ces gens arrivèrent jusqu'ici, péniblement, traînés à bras par une quinzaine de nègres. Fort embarrassés, vous le comprenez, ils cherchent un véhicule. — On m'annonce le fait. Alors, ajoute Beit en riant, je cours à la station : notre cocher s'y trouve encore. Malgré ses cris je m'empare des lanternes, du fouet ; je prends des otages pour m'assurer de sa fidélité ; et me voilà !

N'est-il pas curieux, cet Anglais, et tout à fait de sa race, avec son humour, sa pensée rapide, suivie d'une exécution immédiate.

Vers la grande place, notre conducteur arrête. Ce sera long cette fois, il relaye. Aussitôt, une foule hétérogène nous entoure ; juifs, arabes, nègres, bédouins se pressent autour de nous ; une multitude de petits mendiants escaladent notre voiture. La senteur âcre de leurs corps nus m'incommode.

« *Attention aux poches, les copains,* » nous crie, d'un accent gouailleur et parisien, un Algérien, ancien soldat de la légion étrangère, accroupi dans un coin, sous son burnous. Et dans cette ville où la langue britannique domine, l'audition de cette phrase nous fait tous sursauter, tressaillir.

Mais ce sera bien autre chose tout à l'heure. En effet, apprenant que nous sommes Français, un petit nègre vient de sauter sur le marche-pied de la victoria, puis à notre stupéfaction il entonne l'air bien connu.

Il était un petit navire
Qui n'avait, ja, ja, jamais navigué.

Ce moutard vient de Djibouti. Un officier de passage lui apprit cette chanson, nous dit-il. Charmé, comme si je ne l'avais jamais entendue cette pauvre vieille romance banale de nourrice, je la lui fais reprendre trois fois : puis nous lui donnons 1 schelling, une fortune pour lui. — Cette histoire ne vous dira peut-être pas grand'chose. Il faut connaître la sévérité de ces contrées inhospitalières pour apprécier toute la saveur

de ce fait insignifiant en lui-même. Puis, lorsqu'on a voyagé, lorsqu'on se trouve loin de sa patrie, on l'aime mieux, on l'aime autrement surtout, un peu avec la candeur, avec la simplicité d'un petit enfant...

Par la route que nous suivions tout à l'heure, nos attelages redescendent maintenant. De chaque côté du ciel constellé, la Croix du Sud et l'Etoile Polaire se font face : l'une monte, l'autre descend. La première, bientôt, va disparaître. — Et la même chaleur de fournaise nous écrase. Nous ne retrouvons un soupçon de fraîcheur qu'en montant sur le pont du *Herzog*.

Au moment où je termine ces lignes la dernière pointe du rocher d'Aden disparaît, engloutie par la mer. Les passagers sont rentrés dans leur cabine. Beit se trouve seul à côté de moi, et me demande : « Eh bien ! que dites-vous des Anglais maintenant ? Quand tombera notre empire, comme sont tombés tous les empires, on retrouvera cependant, essaimés sur tous les points du globe, des peuples de notre race, parlant notre langue, et qui se développeront à nouveau ; et lorsqu'on arrivera dans la petite île brumeuse et froide dont tout cela sera sorti, ne croyez-vous pas que l'on dira : « C'étaient des hommes tout de même. »

Sous cette forme, la pensée devient saisissante ; elle est vraie ! Nul homme consciencieux et loyal ne peut rentrer d'un long voyage, sans en rapporter avec plus d'affection pour son pays, plus d'admiration

aussi pour l'Angleterre. Et puisque je quitte Aden, et que l'on pourrait m'accuser de partialité, d'anglomanie, écoutez ce magnifique passage de Hugues le Roux, que je trouve dans un de ses beaux livres emporté de France avec moi.

« Lorsqu'en 1839 l'Angleterre mit le doigt sur ce point de la carte, quand elle reconnut que ce lieu était géométriquement désigné pour servir de boulevard à son influence sur les mers d'Afrique et d'Asie, lorsqu'elle décida que, dans ces conditions, elle l'occuperait, quel qu'il fût, elle osa un acte qui honore l'homme et la magnificence de volonté où peut le hausser la confiance en soi.

« J'ai entendu des Norwégiens affirmer, dans un élan d'orgueil, qu'ils habitaient leur pays « malgré Dieu ». Cela peut être redit d'Aden avec plus d'exactitude encore. La forteresse de Gibraltar apparaît comme une distraction d'enfant, un jouet du jour de l'an, en face de cette magnifique horreur. Devant ces blocs volcaniques, ces formidables découpures de tôle, ces convulsions d'un continent qui semble s'écrouler dans la mer avec rage, les Arabes avaient été pris d'un effroi superstitieux. Ils ont placé ici, dans la petite île de Syra, la bouche fumante d'enfer par où les damnés, au jour du jugement, seront précipités dans les abîmes. »

« A supposer qu'une telle crainte ne pût effleurer l'Anglais, il le vit du premier coup d'œil : jamais un pauvre petit brin d'herbe n'enfoncerait sa racine dans ce bloc de fer qui épointe la pioche et ne cède qu'à la

poudre. La reconnaissance de toute cette presqu'île enlevait d'autre part l'illusion d'y découvrir un puits. Les patrons de boutres qui fréquentaient ce rivage affirmaient que des années se succédaient sans qu'une goutte d'eau vînt rafraîchir une heure cette aridité incroyable.

« Pourtant le doigt qui s'était appuyé sur la carte ne se releva pas. »

Vendredi, 29 mai.

Hier, trois heures après avoir quitté Aden, nous entrions dans le détroit de Bab el Mandeb, en côtoyant l'île de Périm, possession anglaise depuis 1857, rivale d'Aden, dépôt de charbon, terre basse, aride, désolée, où s'allongent des baraquements, des entrepôts et des toits rouges. A babord, la haute falaise de Djibouti s'estompait dans le brouillard.

Le temps se maintient toujours merveilleusement calme. Depuis Durban, un bateau mouche aurait pu faire la traversée.

Un Maltais promène une liste parmi les passagers. Il s'agit d'offrir une adresse enluminée au capitaine. Ce grand efflanqué arrive vers Paul nonchalamment étendu dans sa chaise, s'incline, se casse en deux, lui explique l'affaire tout bas, à l'oreille... « Certainement je ne demande pas mieux que de participer à votre offrande, mais à une condition, lui dit-il : c'est que vous inscrirez sur votre adresse la phrase suivante. Il faut être exact que diable ! — Témoignage de reconnaissance des passagers du *Herzog* au commandant X...

qui les fit naviguer, sans encombre, pendant trente jours, sur une mer calme. » Sur ce, notre Maltais le regarde ébahi, fait la grimace, tourne les talons, et s'en va. Excellente inspiration! Nous ne lui demandions pas autre chose.

Samedi, 30 mai.

A onze heures, hier soir, nous croisâmes un grand vaisseau ; son nom, sa nationalité, sa destination nous sont restés inconnus. D'abord nous aperçûmes une lueur vague à l'horizon, puis d'innombrables lumières glissèrent silencieusement sur l'eau à quelques encâblures de notre bord ; elles se confondirent ensuite dans une même clarté pâle qui diminua encore, se troubla, et s'effaça bientôt. — Ces navires rencontrés au large, la nuit, ressemblent à des apparitions, ils ont des allures de fantôme.

Nous nous trouvons actuellement à hauteur de la Mecque.

Aujourd'hui, distribution des prix aux gagnants des jeux ; car vous ne vous imaginez pas tout ce que les passagers inventent sur un bateau pour se distraire. — On parie sur la marche du navire ; on organise des courses à obstacle, on rampe dans des manches à air, on cabriole dans des filets, on lutte accroupis, un bâton dans le dos, deux à deux, la plante des pieds opposés l'un à l'autre. Le commandant lui-même s'en mêle, et fait grimper son équipage au long d'un mât savonné, sur lequel est fichée une orange.

« Hommes de peu de cervelle, écrivait un des plus illustres philosophes allemands, le grand spectacle des

choses vous laisse indifférents; et vous ne pouvez rester une seconde, seuls avec vous-mêmes, sans être dévorés de spleen et d'ennuis ! »

Dimanche, 31 mai.

Qui donc nous dépeignait le séjour dans la mer Rouge comme quelque chose d'intolérable ! Elle est délicieuse au contraire, cette traversée. Un beau soleil, une mer calme, une petite brise du Nord qui nous évente. Que pourrions-nous désirer de mieux ? Depuis longtemps nous ne sentîmes pareille fraîcheur.

Renseignements pris, cela est tout à fait anormal pourtant, et des passagers traversèrent dix fois déjà ces parages, nous avouent-ils, sans jamais avoir eu pareille aubaine.

Cette après-midi : ordres, cris, coups de sifflet. — Le commandant fait exécuter la manœuvre de l'incendie. On traîne les gros tuyaux, on met en branle les pompes. Tout se passe comme si notre navire devenait un brasier. — Cérémonie utile, je vous l'accorde, mais en revanche peu réjouissante, sinistrement évocatrice. Avouez-le.

Ce soir, bal. Fernand met son habit, et valse. Vous connaissez son horreur pour ce genre d'exercice... eh bien il fait cela, devinez pourquoi... oh ! pour un motif bien enfantin, tout simplement pour écrire ce soir sur son journal ce curieux souvenir !

« Aujourd'hui 31 mai j'ai valsé dans la mer Rouge ?»

Et cela dépasse certainement les Hébreux, me dit-il en riant, puisqu'ils ne firent qu'y marcher.

Lundi, 1er juin.

Les côtes se rapprochent, le chenal se resserre. Cela se devine aux vaisseaux plus nombreux que l'on rencontre aujourd'hui. A neuf heures, nous croisons le paquebot des Messageries maritimes de fort loin reconnaissable à ses hautes vergues en croix. Peu après le rivage plat de l'Egypte se révèle, et la surface verte de la mer se parsème d'îles innombrables.

Sur les trois heures, à tribord, les hautes masses du Sinaï, du Serbal et de l'Horeb apparaissent à leur tour, évocatrices des grandes pages bibliques. Elles se détachent en grisailles sur les fonds ternes de l'horizon. Puis nous entrons dans le golfe de Suez. Toujours même beau temps, même douce brise rafraîchissante.

Mardi, 2 juin.

A deux heures, ce matin, le bruit de l'ancre me réveille. Dès l'aube, je monte sur le pont. On se croirait mouillé en plein océan. A peine si j'aperçois, au loin, une bande étroite de maisons : Suez, et sur la droite deux jetées qui protègent l'entrée du canal. Les terres sont voisines. On ne les soupçonnerait pas, tant les rivages plats et bas prolongent à l'horizon l'uniformité de la mer. Une dizaine de vapeurs, ancrés autour de nous, attendent, eux aussi, qu'on leur permette l'accès du canal.

A dix heures nous nous y engageons. Conformément aux prescriptions réglementaires, la machine ralentit.

Nous ne marchons qu'à demi-vitesse. Des remous trop forts ébranleraient les berges de sable, les feraient écrouler. Parfois, on s'arrête dans un garage ; on laisse passer les navires qui viennent en sens inverse et qui d'ici paraissent s'avancer de l'intérieur des terres. A midi, un énorme paquebot allemand nous croise à destination de la Chine. Nos matelots saluent ce compatriote de « Hoch » frénétiques.

Du pont supérieur, par-dessus le remblai des berges, j'aperçois le pays environnant. C'est le désert. Une surface de sable immuable, réfléchissante qui lasse le regard, une immensité morne, immobile qui fatigue l'esprit, plus terrifiante encore que l'infini des vagues parce qu'elle est plus complètement l'image de la mort. Et dans cette plaine nue, brûlante, jaune, stérile, seul, sous le grand ciel bleu, le canal enfonce, tout droit, à perte de vue, sa longue artère vivante, sa bande amincie d'azur.

C'est une œuvre colossale vraiment, plus impressionnante que celle d'Aden, où l'homme violenta plus énergiquement encore la nature. Je ressens de l'orgueil et de la tristesse aussi en songeant qu'elle est française. Notre langue se retrouve dans tous les noms de ces stations ; le pilote qui nous dirige est un Français, des Égyptiens montés à bord nous comprennent, sympathisent avec nous. Que maudites soient nos discussions infimes et nos misérables disputes qui ruinèrent à jamais, dans ce pays, notre influence et notre avenir !

A deux heures, nous entrons dans le lac Timsah aux magnifiques eaux vertes. Sur la rive trottent une

caravane et des chameliers. Le chenal est indiqué par deux longues lignes de balises qui sautent au loin comme des bouchons. Et le lac s'évase comme un golfe. Sur la ligne nette de ses lointains, on voit distinctement, tant l'atmosphère est limpide, fumer les grosses cheminées des trois vapeurs qui nous suivent, et dont la coque reste encore sous l'horizon.

Puis à nouveau le canal ; des berges parsemées de touffes d'arbustes rabougris ; plusieurs dragues avec un bruit de chaînes grinçantes qui luttent sans répit contre l'envahissement des sables.

Quatre fellahs courent au bas des remblais. Ils crient, gesticulent, ils sollicitent l'aumône, paraît-il. Le commandant fait apporter sur le pont un panier d'oranges. Alors, un jeune Anglais, nerveux, et bien musclé, bombarde les quémandeurs avec une surprenante habileté. Lorsqu'ils manquent leur but, les fruits s'enfoncent dans les berges sablonneuses, en claquant comme des boulets.

Un second lac... Il est six heures du soir ; nous arrivons en vue d'Ismaïlia ; mais nous ne nous y arrêterons pas. Comme à Chinde un petit vapeur soufflant accourt à notre rencontre, décrit un demi-cercle, nous rattrape, s'accolle à notre flanc. Les passagers montent, descendent avec rapidité. Nous gagnons aux échanges trois jolies fillettes blondes et roses ; puis nous repartons.

A peine puis-je entrevoir les constructions élégantes d'Ismaïlia enfouies sous les palmiers et le crépuscule. Seule, comme pour accuser l'antithèse entre le présent

morose et le glorieux passé, demeure entièrement visible la grande maison qu'habita l'impératrice Eugénie en 1869 lors de l'inauguration du canal. Depuis Bonaparte, que de grands souvenirs en ces lieux !

L'astre se couche sous une bande de nuages, aux rougeurs limpides et douces. Dans une échappée, le désert nous apparaît encore ; cette fois, comme une immense plaine rose. Les berges du canal tournées face au couchant prennent, elles aussi, cette même teinte délicieuse. L'eau, profondément encaissée, s'aperçoit à peine. Le navire semble glisser sur le sol, dans un paysage irréel.

Puis l'ombre descend, et bientôt les grandes étendues deviennent invisibles. Une dynamo vient d'être montée à l'avant du *Herzog*. Un puissant fanal projette maintenant un long faisceau blafard qui s'écrase de biais aux deux côtés du canal, éclairant de loin notre route.

Lentement, une drague, les quelques maisons d'une station passent dans le cône lumineux du projecteur, puis rentrent dans l'obscurité. D'un côté s'étend l'antique Egypte, de l'autre l'Arabie mystérieuse. La nuit repose silencieuse, magnifiquement étoilée, à peine troublée par les remous légers que soulève le vaisseau, par le battement rythmique et doux de ses hélices ralenties.

Mercredi, 3 juin.

A deux heures du matin nous arrivons à Port-Saïd ; à cinq nous sommes debout ; le départ est fixé à sept.

Il est entendu que nous descendrons à terre de suite.

Vous connaissez la phrase célèbre, citée par ce vivant, par ce spirituel Gaston Donnet : « Port-Saïd a la physionomie louche d'un coupe-gorge où des croupiers embusqués sur la grande route d'Europe attendent les gens ayant fait fortune aux Indes. »

Je ne puis, comme l'écrivain français, ni combattre cette appréciation, ni la confirmer non plus. Deux heures de séjour dans cette ville, dont une, prise tout entière par la confection des lettres, par la recherche de la poste, ne vous en donnent pas le droit.

Voici donc simplement une rapide impression.

Ville cosmopolite, cela va sans dire, mais ville où l'élément français reste pourtant encore largement représenté. Beaucoup de noms de commerçants français. Notre monnaie a cours, notre langue est parlée, comprise par la presque totalité des Egyptiens.

Mais quels gens insupportables ! Jamais nous ne fûmes assaillis par semblable cohue de quémandeurs, par bande de marchands ambulants d'une telle ténacité. On vous propose ici tout ce que l'on veut, même ce que l'on ne veut pas. Photographies, cartes postales, autres productions et divertissements moins avouables.

Deux fois, je me fais cirer mes chaussures. Je ne sais comment cela se produit, elles se recouvrent immédiatement de crachats. Et voici le mot de l'énigme. Trois moutards associés m'escortent : l'un m'indique les monuments et les choses remarquables ; tandis que j'ai le nez en l'air l'autre crache sur mes bottes ; et le

troisième, me les montrant, s'offre immédiatement à les nettoyer.

Ne généralisons pas, ne jugeons pas les grandes choses par les petites, mais n'en déplaise cependant à Gaston Donnet, l'opinion de tout à l'heure pourrait bien n'être pas tout à fait fausse. Que doivent être les boursiers, les spéculateurs, les tenanciers de tripot d'une ville où les simples gavroches ont de ces ressources, de ces trouvailles de génie.

A sept heures j'aborde *le Herzog*. Une barque nous précède chargée de quatre passagers : deux Allemands, un Anglais, un Portugais. Ils ne présentent pas de bulletin de santé. Or l'on doit montrer patte blanche : le factionnaire égyptien debout au bas de l'échelle leur refuse l'accès du navire.

Tout à coup, l'Anglais se précipite sur le Turc, le saisit à la gorge, le renverse, lui passe sur le ventre ; avec un saut de chèvre, le petit portugais bondit pardessus, et comme le soldat se relève, les deux Allemands, par une formidable bourrade, l'aplatissent entre l'escalier et le bord, l'enjambent à leur tour, puis grimpent lestement sur le pont. Désespérément, le pauvre homme s'accroche à la rampe. Un moment nous croyons qu'il va tomber à l'eau ; notre batelier approche sa barque.

Un quart d'heure plus tard je le retrouve sur le pont du *Herzog*. Il menace le commandant de faire désinfecter son bateau depuis la cale jusqu'à la passerelle ; quatre passagers ayant franchi sans autorisation le cordon sanitaire, dit-il.

Mais nul ne s'en émeut. A l'heure fixée nous par-

tons. — Cette petite histoire n'en dit-elle pas suffisamment sur la faiblesse du gouvernement égyptien, sur la nécessité d'une tutelle étrangère. Quel état européen tolérerait semblable mépris de ses agents, et de ses lois?

Nous allons entrer en pleine mer. La ligne des maisons de Port-Saïd flotte sur l'eau et diminue. Notre navire longe la jetée. En son milieu, entre le ciel et l'océan, se dresse la statue de Ferdinand de Lesseps. Nous arrivons à sa hauteur. De la main droite étendue il indique l'entrée du canal. L'homme est un des nôtres. Le cadre a de la grandeur. Cette gloire appartenait à tous. Comment n'a-t-on pas compris en France que diminuer cette figure, c'était amoindrir la patrie.

Il est des hommes que couvre une raison plus haute encore que la raison d'Etat, la raison nationale, la raison mondiale, pourrait-on dire.

Jeudi, 4 juin.

La température a brusquement changé, la lumière aussi, l'une plus fraîche, l'autre plus douce.

C'est l'Europe.

La mer a la tranquillité d'un lac, le ciel, chargé de nuages, reste cependant lumineux.

Sur les quatre heures, à tribord, apparaissent au loin les montagnes de la Crête, grises, vaporeuses, à peine distinctes des nuages qui les dominent.

Nous ne les perdons de vue que fort avant dans la soirée. Un sommet plus haut reste longtemps visible. Le mont Ida, nous dit-on.

Vendredi, 5 juin.

A ceux qui rêvent d'une paix universelle, je conseillerais de s'embarquer pendant trente jours. Ils seraient vite désabusés. Voici des gens qui n'ont aucune communauté, aucune rivalité de métier ou d'influence; tous, sinon riches, sont du moins à l'aise, tous se trouvent perdus au milieu de l'océan, exposés aux mêmes dangers, isolés sur une planche de quelques mètres, et les rancunes, les discussions, les futiles jalousies apparaissent déjà au milieu d'eux, augmentent même tous les jours. Un mois encore, on en viendrait peut-être aux mains.

Samedi, 6 juin.

Par le même beau temps, à neuf heures, aujourd'hui, nous arrivons en vue des côtes de l'Italie. A onze nous en distinguons tous les détails. Le rivage est montagneux, pittoresque. A chaque instant s'avance un rocher dans les anfractuosités duquel grimpent les maisons blanches d'une petite ville. On se trouve un peu dépaysé en apercevant ce littoral si différent de ceux auxquels nous avait habitués l'inhospitalière Afrique.

Bientôt Reggio s'étend sur la plage, et lui faisant vis-à-vis Messine avec les hautes montagnes violettes et brumeuses de la Sicile. L'Etna reste invisible.

A deux heures, après avoir doublé le cap Spartivento, nous sommes en plein travers du détroit. A gauche sur une lagune, quelques toits s'éparpillent au pied d'un phare actuellement en construction; à droite

une petite bourgade sème ses maisons claires entre la pointe d'un rocher, Scylla. Un cargo nous précède dont nous suivons les multiples méandres, et cela pour éviter les dangereux rapides de Charybde que l'on voit bouillonner, sinueux et verdâtres, à babord. Notre bateau tourne sans cesse sur lui-même. Le rivage de l'Italie apparaît tantôt à sa poupe, tantôt à sa proue.

Six heures, en pleine mer. — La longue côte montagneuse de l'Italie s'aperçoit vaguement à notre droite. Quelques voiles blanches de bateaux de pêche dansent à l'horizon.

A gauche, le cône nuageux du Stromboli s'efface dans la brume.

Dimanche, 7 juin.

Nous sommes à Naples, sur rade, au milieu du décor magnifique. Après tant d'autres, après Gœthe surtout, je n'en recommencerai pas la description. Derrière nous fume le Vésuve. Ischia, Capri, Sorrente, le cap Misène nous environnent; contrées de merveilles, aux noms harmonieux !

Nous allons débarquer. Voici le circuit qui se ferme, le voyage qui se termine. La grande ceinture se boucle au milieu de laquelle repose toute l'immensité de l'Afrique.

Des musiciens vêtus d'étoffes éclatantes arrivent en barque, ils entourent le navire, accompagnant sur leurs mandolines de jeunes et jolies femmes qui nous envoient des baisers, et de leur voix chaude nous chantent « *la tarentelle au ciel napolitain* ».

Quel abîme entre ce peuple d'artistes et ces froids

Anglo-Saxons que je quittais hier; quelle différence surtout entre ce pays et celui dont je reviens! L'un a toute la poésie de l'avenir, de la marche en avant, de l'inconnu, l'autre a celle de son passé, celle des rêves et du repos sur des chefs-d'œuvre endormis.

J'ai quitté les régions où l'on espère, me voici dans celles où l'on se souvient.

QUATRIÈME PARTIE

AU RETOUR

Après avoir rédigé ces notes, où, pour rester fidèle à mes impressions, j'ai dû laisser la première place aux descriptions des hommes et du pays, je voudrais, comme je l'annonçais au commencement de cet ouvrage, répondre succinctement à diverses questions que je sens être aujourd'hui d'une actualité plus grande, et d'un plus général intérêt. Dans cette dernière partie, j'envisagerai donc rapidement la situation économique et politique créée par la guerre au continent Sud-Africain, le sort probable des deux races blanches qui s'y trouvent en présence, enfin je terminerai par l'exposition de quelques idées sur les projets fiscaux de l'Angleterre et sur sa politique mondiale ; idées que me suggéra le spectacle d'activités étrangères, et qu'à défaut d'études spéciales ce long voyage à travers le monde m'autorise, je pense, à risquer au grand jour [1].

1. Cette 4e partie fut écrite en s'inspirant des documents officiels anglais, et surtout des notes prises en cours de route. Pour en alléger l'exposition, je n'ai voulu indiquer aucune des sources d'où émanent ces renseignements. Mais, au début de cette étude, je dois cependant une mention spéciale à deux excellents organes, qui me furent d'un très utile secours : *l'Economiste français* de M. Paul Leroy-Beaulieu, et la *Revue sud-africaine* dirigée par M. Henry Dupont.

CHAPITRE XV

La situation économique en Afrique Australe.

La question de la main-d'œuvre. — Court historique. — Causes qui l'amenèrent à un état aigu. — Des préoccupations politiques s'y mêlent. — L'attitude du Dr Jameson, de sir H. Campbell Bannermann. — L'ordonnance. — *Les Finances.* — Résolutions de M. Chamberlain. — Politique de Lord Milner. — L'ajournement de l'emprunt — Causes de l'affaissement actuel des cours. — Nécessité du self government. — *Le Commerce.* — Situation économique de l'Angleterre. — Rapport de M. Birchenough. -- Etats et produits concurrents. — L'Allemagne et les Etats-Unis. — *L'Agriculture.* — Le gouvernement anglais en désire le développement. — Difficultés de la tâche. — Différentes mesures projetées : l'irrigation, l'expropriation. — L'Afrique Australe ne sera jamais un pays d'un grand avenir agricole.

La question de la main-d'œuvre.

J'ai presque honte de rappeler, tout d'abord, cette vérité universellement connue, que la prospérité du Transvaal et des autres colonies Sud-Africaines résulte surtout de son extraordinaire richesse minière. « Tout va bien, lorsque le bâtiment marche », dit un vieil adage français. Dans le Sud de l'Afrique on peut affirmer plus justement encore : quand les mines sont exploitées, le pays croît ; lorsqu'elles sont délaissées, il s'arrête. C'est là ce qui explique la crise longue et

terrible que vient de traverser ce pays, et l'ampleur, que certains pourraient trouver étrange, qu'y prit la question de la main-d'œuvre. Au contraire, pour qui revient de ces contrées, ce qui cause une véritable stupéfaction, c'est le retard apporté à la solution de ce problème.

Depuis longtemps, il faut bien le dire, même avant la guerre, la question de la main d'œuvre, dans le sud de l'Afrique, était à l'ordre du jour. Dès 1860, les colons du Natal introduisaient des ouvriers indiens dans leurs exploitations ; un peu plus tard, au Cap, Cécil Rhodes, par le *Glen grey act,* imposait aux indigènes une taxe de dix schellings par tête, et tentait par ce moyen de se procurer des ouvriers, en obligeant les noirs au travail.

Lorsque furent découverts les champs d'or du Witwatersrand la demande de main-d'œuvre augmenta tout à coup dans de considérables proportions. L'offre ne suivit pas. En 1896, les bras manquaient déjà sur le Rand, et M. Pierre Leroy-Beaulieu, au retour d'un voyage en Afrique, indiquait nettement, dans un de ses consciencieux ouvrages, la nécessité prochaine de l'importation des Asiatiques. L'avenir lui donna raison.

Les choses, pourtant, auraient pu longtemps se maintenir dans l'état, si deux événements n'étaient venus précipiter la détresse qui menaçait l'exploitation minière. L'un fut la guerre, qui, en suspendant tous broyages, laissa s'éparpiller les ouvriers ; l'autre fut l'entreprise et la construction de grands travaux publics qui ravirent aux mines un certain nombre de bras, devenus déjà trop rares tous les jours.

« Pendant la guerre, dit M. Georges Albu, cinquante « mille de nos anciens ouvriers étaient employés par les « deux belligérants comme conducteurs de convois. « D'autres vivaient tranquillement, et pourvoyaient à « leurs besoins au moyen de razzias faites sur l'habi- « tant. Les nègres s'appropriaient volontiers les trou- « peaux des Boërs qui combattaient dans les com- « mandos. Ils visitaient fréquemment aussi les huttes « habitées par les percepteurs des impôts. »

Une semblable existence n'était rien moins que privilégiée ; et l'on comprend combien les noirs, indolents et paresseux par nature, répugnaient à l'abandonner. De plus, l'autorité militaire donnait à ceux qu'elle employait des gages extrêmement élevés. Or, à la conclusion de la paix, les grandes compagnies, imbues de cette idée, très juste en elle-même, que l'indigène n'aime pas à travailler, qu'il s'y résout simplement lorsque la nécessité l'y contraint, abaissa le taux des salaires. Par là, elles voulaient l'empêcher d'amasser trop rapidement un pécule, qui lui permît de se retirer dans ses huttes, et d'acheter deux ou trois femmes pour vivre de leur labeur. Mais l'expérience ne justifia pas la justesse de ces prévisions. A la vérité, l'indigène ne déserta pas les mines, mais, circonstance beaucoup plus grave, il n'y vint pas.

La rareté de l'offre amena la concurrence dans la demande, par suite le surenchérissement des salaires. Les grands travaux publics, les emplois municipaux s'offrirent à l'activité des indigènes, et comme ils payaient mieux, ou qu'ils se trouvaient d'un effort moins pénible, ils furent préférés. Avant la guerre,

l'effectif montait à 96.704 noirs pour les mines, à 25.000 pour la ville. En février 1903, les proportions s'étaient grandement modifiées. On comptait 45.968 ouvriers employés aux mines, et 35. 138 à Johannesburg.

Dès lors, la crise empira avec rapidité. Lorsque je visitais le Rand, au mois de mars dernier, elle atteignait son état aigu, et l'exode d'une notable partie des habitants de Johannesburg était considérée comme possible, sinon probable. « Vous ne pouvez vous figurer en Europe, me disait l'ingénieur qui m'accompagnait à la Jumpers Deep, à quel point cette question est vitale pour nous. Tous nos intérêts, notre subsistance même sont attachés à la solution de ce problème. Les travaux de chemins de fer, d'irrigation, les grands projets agricoles dépendent exclusivement de l'activité des mines. Ils ne pourront être entrepris que si nous disposons du nombre de bras qui nous est nécessaire. »

Toutefois, durant les dix premiers mois qui suivirent la conclusion de la paix, une vive opposition se manifesta contre l'introduction des jaunes en Afrique. Les négociants, les petits commerçants surtout, se montraient hostiles à toute mesure de ce genre. Ils considéraient l'établissement des Asiatiques dans l'Afrique du Sud comme le signal de la ruine pour leurs métiers ; de plus, ils redoutaient l'esprit de parcimonie qui caractérise ces Orientaux. Ils voyaient avec peine s'établir à côté d'eux des hommes qui, devenus leurs rivaux en production, ne se transformeraient jamais en consommateurs. Quant aux Boërs, éloignés des

mines, et désintéressés de la question, ils restaient indifférents.

Les représentants de l'industrie minière, qu'à première vue on aurait pu croire favorables à l'importation de la main-d'œuvre chinoise, se séparaient, sur cette importante question, en deux camps à peu près égaux. C'est qu'à cette époque la question était mal élucidée. Beaucoup d'esprits excellents estimaient qu'il existait en Afrique du Sud une main-d'œuvre indigène suffisante pour assurer le fonctionnement normal des mines, et qu'il s'agissait simplement d'en organiser le recrutement régulier. Mais lorsque les vains efforts de la Native Labour Association eurent démontré l'inanité de ces espérances, il fallut se rendre à l'évidence, et l'opposition dès lors perdit chaque jour du terrain.

Pusieurs faits, d'ailleurs, vinrent lui porter des coups sensibles, et hâter la solution du problème. Le 23 mars 1903, la conférence de Blœmfontein, composée des représentants de toutes les colonies réunis sous la présidence du Haut Commissaire britannique, constatait « que la population, au sud du Zambèze, ne comprenait pas un nombre suffisant d'indigènes mâles et adultes pour satisfaire aux besoins ordinaires des diverses colonies, et fournir en même temps le contingent de main-d'œuvre nécessaire aux grands centres miniers. Dans ces conditions, déclarait-elle, l'ouverture de nouvelles sources de recrutement s'impose dans l'intérêt de tous les états sud-africains. » La commission de la main-d'œuvre, nommée par un arrêté du 3 juillet, arrivait aux mêmes conclusions; et le 28 décembre, sir Georges Farrar, président de

la chambre des mines et membre du conseil, présentait une motion demandant au gouvernement de préparer une ordonnance pour l'introduction d'ouvriers de couleur inexpérimentés.

Il semblait que les adversaires du projet fussent définitivement vaincus; mais, par un choc en retour qui se produit souvent dans les pays soumis au régime parlementaire, et qui subordonne malheureusement des questions vitales et économiques à des questions purement politiques, les opposants allaient trouver un appui dans la campagne électorale qui se poursuivait au Cap, et jusque dans l'opposition libérale du parlement de Westminster.

En Afrique, le Dr Jameson, chef du parti progressiste anglais, se prononçait, pour des motifs purement électoraux, contre l'introduction des Chinois ; à Londres, Sir H. Campbell Bannermann luttait, pied à pied, pour faire rejeter cette mesure; et, lorsqu'elle fut décidée, il réclamait contre elle le véto de la Couronne.

Mais les populations urbaines du Transvaal et de l'Orange, les deux pays directement intéressés, s'étaient nettement prononcées en faveur de l'introduction des Asiatiques. Il ne restait plus à l'opposition que ce petit noyau d'hommes qui font d'une question controversée un levier politique, et comme une obstruction systématique. C'est là ce qu'on peut appeler la politique « de bâtons dans les roues », politique maladroite que pratiquent si souvent les partis aux abois. Une règle générale veut qu'elle soit toujours frappée d'impuissance, et cette règle ne souffrit pas d'excep-

tion dans l'espèce. L'importation des Asiatiques fut votée et maintenue.

Si dans un pays, vibrant encore de récentes et terribles commotions, ou dans une Chambre que divisent les partis, on peut excuser et comprendre la conduite de ces derniers opposants, il faut avouer que la démarche des premiers ministres de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande reste pour tous un mystère. Ces hauts dignitaires, au nom des principes, tinrent à protester auprès du gouvernement britannique contre l'importation des Asiatiques au Transvaal. Pour qui a vu l'état de marasme, de stagnation, dans lequel se trouvaient les affaires à Johannesburg, ces premiers ministres font l'effet de sauveteurs, qui, devant un incendie formidable, discuteraient gravement tout d'abord la qualité des eaux qu'il convient de jeter sur le brasier. Qui reconnaîtrait, dans cette manière d'agir, le sens réaliste des Anglais?

D'ailleurs, lorsqu'on étudie le projet d'ordonnance sur l'importation de la main-d'œuvre chinoise au Transvaal, on se convaincra très vite que, par de sages dispositions, tout soi-disant danger d'une invasion jaune dans l'Afrique du Sud est dès maintenant conjuré. La durée de séjour, l'état, la situation, les droits des travailleurs importés y sont étroitement réglementés. Le Chinois ne doit être employé qu'en qualité de manœuvre dans les exploitations minières; la durée de son engagement ne peut excéder cinq années. A l'expiration du contrat, il doit être rapatrié aux frais de l'importateur. Enfin, durant son séjour dans la colonie, il ne peut lui être accordé aucune licence

minière, commerciale ou autre. Il lui est interdit d'acquérir, de posséder à bail, de détenir aucune propriété foncière, aucun claim de mynpacht, aucun droit quelconque à des minéraux ou pierres précieuses, en nom propre, ou par personnes interposées, pour son compte, en qualité d'agent, ou de fidéi-commissaire.

Des peines sévères sont la sanction de ces dispositions.

Comme on le voit, les craintes des petits commerçants sont mal fondées. Le Chinois, comme débitant, ne pourra leur faire concurrence ; et si, comme consommateur, il reste inférieur au nègre, rien ne prouve que sa présence ne suscitera pas l'émulation des noirs qui, menacés par ce rival, impuissants désormais à imposer leurs volontés, viendront sans doute, plus nombreux, s'offrir à l'embauchage.

Ainsi donc, comme l'a si justement déclaré M. Georges Albu, il ne s'agit pas d'une rivalité entre Chinois et Européens, mais entre Chinois et noirs ; et, d'autre part, par suite de la reprise des broyages, l'immigration de la population blanche atteindra un chiffre fort élevé. On a calculé, en effet, que l'arrivée de deux ouvriers amenaient l'établissement de trois personnes dans le voisinage immédiat des mines. Les négociants retrouveront donc largement d'un côté les consommateurs qu'ils auront perdus d'un autre.

Si nulle complication ne survient à la métropole et dans la colonie, l'exploitation de l'Afrique australe va s'amplifier et s'étendre. Dans dix ans, elle atteindra une richesse et une intensité, dont celui-là même

qui revient de ces contrées ne peut prévoir tous les degrés.

Les Finances.

« Peu de gens, avant la guerre, dit Fitzpatrick, étaient « disposés à souscrire aux emprunts lancés par le « Transvaal. On redoutait en effet que, si la guerre « éclatait, le gouvernement anglais ne voulût pas, « après le rétablissement de la paix, reconnaître une « dette contractée dans le but de le combattre. » Si l'allégation est exacte, il faut avouer que, depuis lors, les choses ont quelque peu changé. Le nouvel emprunt du Transvaal vient d'être couvert trente-neuf fois, et la dette antérieure de ce pays a été reconnue complètement par l'Angleterre. C'est ainsi, par exemple, que l'emprunt boër 1892 de deux millions et demi a été remboursé le 14 août par les soins des agents de la Couronne. Le remboursement eut lieu au pair, plus les intérêts accumulés, déduction faite de l'income taxe.

Aussitôt après la guerre, on attendait anxieusement les décisions du gouvernement anglais concernant les charges qu'auraient à supporter les nouvelles colonies comme indemnités de frais de guerre. Et l'opinion française était presque unanime à déclarer que ce seraient certainement les pays annexés, et les mines surtout, qui paieraient les violons. C'était mal connaître l'administration britannique, trop soucieuse de ses intérêts pour accabler un riche débiteur, dont elle attend, à juste raison, l'accroissement de sa propre fortune.

Le samedi 17 janvier, à Johannesburg, M. Chamberlain traçait en ces termes les grandes lignes du projet : « Je vais aborder maintenant un sujet terrible, effroyable, celui de la contribution que vous allez sans doute apporter aux dépenses encourues par la mère patrie, à la suite d'une guerre entreprise pour défendre ses intérêts coloniaux. Après de longs pourparlers, une proposition a été élaborée, qui satisfait les grandes associations réunies ici aujourd'hui, et que je suis heureux d'accepter au nom du gouvernement de Sa Majesté. La première partie du projet constitue une mesure exceptionnelle et sans précédent de la part du gouvernement impérial. Nous nous engageons à soumettre au parlement un bill tendant à garantir un emprunt de 35 millions de livres sterling, gagé par les revenus du Transvaal et de la colonie de la Rivière Orange, qui seront rendues solidaires pour cet objet. Cet emprunt peut être qualifié d'emprunt de placement ; il sera consacré au paiement des dettes actuelles du Transvaal, à l'achèvement des chemins de fer existants, à la construction de nouvelles lignes dans les deux colonies.

« La seconde partie de la convention est celle-ci. Aussitôt que possible, après le placement du premier emprunt, il sera procédé à l'émission d'un second emprunt de trente millions, qui sera réalisé par fractions annuelles de dix millions. Cet emprunt sera considéré comme une dette de guerre, gagé par les revenus du Transvaal seulement. »

Cette dernière mesure a lieu d'étonner. Pourquoi choisir un tel moyen pour obliger le Transvaal à par-

ticiper aux frais de la guerre ? Tout d'abord, on songeait en effet à procéder autrement. On avait proposé une augmentation des taxes existantes ; mais cette mesure avait été de suite écartée, parce qu'elle « était « de nature à créer un obstacle au progrès naturel et « au développement économique, qui sont un facteur « essentiel de la pacification du pays ». Puis, on avait imaginé une contribution à prélever sur les excédents dus aux nouvelles sources de revenus ; contribution perçue chaque année jusqu'à concurrence d'un maximum.

Cette dernière mesure était pratique, elle était équitable, parce que la contribution aurait dépendu de la prospérité du pays, et aurait été proportionnée à ce surcroît de prospérité; de plus, elle se trouvait être celle que préférait M. Chamberlain lui-même, lorsqu'il quittait l'Angleterre pour se rendre au Transvaal. Elle avait donc grande chance d'aboutir.

Cependant, elle ne fut pas adoptée. Pour des raisons purement politiques, mais qui témoignent hautement du désir sincère qu'a le gouvernement britannique d'assurer une paix durable en Afrique australe, on l'écarta ; et, dans ce même discours du 17 janvier prononcé à Johannesburg, voici comment le ministre des colonies en justifiait l'abandon.

« Je me suis détourné de ce programme parce qu'on m'a représenté qu'en plus de l'incertitude des résultats d'une combinaison de ce genre, il serait toujour sérieusement à craindre que la contribution, en se prolongeant au delà d'une génération, ne serve dans l'avenir (quand peut-être d'autres événements

auraient effacé le souvenir de la grande guerre), de prétexte à des discussions dans lesquelles elle pourrait être représentée sous le nom odieux d'un tribut payé à la métropole. En outre, la désignation d'une source particulière de revenus et son affectation à cet usage spécial entraîneraient et justifieraient l'intervention du gouvernement impérial dans des affaires essentiellement locales, et, tôt ou tard, cette intervention semblerait intolérable à la population. Je sentis toute la valeur de ses objections; je me rendis compte que si je négligeais de les prendre en considération, je risquais de compromettre la cause même que je voulais favoriser, et qu'au lieu d'assurer l'unité de l'empire je pourrais laisser derrière moi des germes de discorde, c'est-à-dire un legs qui mettrait certainement en danger cette union que nous désirons tous. »

Cette sagesse, cette préoccupation politique surtout, qui présida à l'établissement des charges financières du Transvaal, on la retrouve manifestée dans les dépêches adressées par lord Milner au gouvernement anglais, pour demander l'ajournement de l'émission des dix premiers millions de l'emprunt de guerre.

Comme on l'a vu plus haut, le premier emprunt de trente-cinq millions avait reçu un favorable accueil ; mais le gouvernement anglais le couvrait de sa garantie ; il n'en était pas de même du suivant, dont les principales maisons de Johannesburg s'étaient simplement engagées à souscrire les dix premiers millions. Or, les affaires du Transvaal n'avaient pas repris

l'essor sur lequel on comptait. Ces maisons considérèrent comme inopportun un pareil déboursé ; et d'un autre côté, le déficit du budget, causé principalement par la moins-value des recettes de chemins de fer, ne permettait guère d'imposer de nouvelles charges, représentées par le service de la dette du nouvel emprunt. Ni les prêteurs, ni les emprunteurs ne voyaient favorablement cette mesure financière.

Lord Milner sentit le danger ; il s'en ouvrit franchement au cabinet de Londres ; et les motifs qu'il fit valoir pour obtenir l'ajournement de l'emprunt apparaissent curieux à divers points de vue. Ils sont d'abord nettement politiques ; de plus, on y voit poindre cette idée, sur laquelle je me propose de revenir tout à l'heure, que l'Angleterre ne peut espérer le maintien des sentiments loyalistes, parmi la population britannique elle-même, qu'à la condition de gouverner le pays d'une façon économiquement excellente, et d'après des principes uniquement commerciaux. C'est là une incontestable garantie pour les actionnaires européens.

Il faut savoir, en effet, qu'en vertu de l'article 9 du traité de paix, « *aucun impôt spécial ne droit frapper la* « *propriété foncière du Transvaal, et dans la colonie du* « *fleuve Orange, pour couvrir les frais de la guerre.* » Les nouvelles charges devaient donc peser principalement sur les commercants et industriels d'origine britannique ; et, par suite, c'est de ceux-ci seulement dont il s'agissait dans la dépêche qui va suivre : « Personne ne peut considérer cet ajournement, écrivait lord Milner, avec plus de répugnance que je ne le fais moi-

même; mais ce serait à mon avis une grande faute, *à la fois financière et politique*, que d'émettre l'emprunt avant que le pays soit apte à en supporter les charges. Ce serait porter gravement atteinte à notre crédit, car les conditions, auxquelles nous pourrions emprunter pendant la présente crise, seraient hors de toute proportion avec l'état exact de nos finances; *tout le monde dans la colonie se trouverait d'accord pour protester, et cette protestation pourrait finir par dépasser son objet immédiat.* Il existe ici, j'en suis absolument convaincu, un grand désir de tenir, même au prix de sacrifices considérables, les engagements pris au sujet de la contribution de trente millions de livres. Sans doute, il régnera toujours un certain esprit d'opposition et de mécontentement, mais j'estime que cette opposition ne sera pas sérieuse, et qu'en tous cas elle ne saurait nous aliéner la portion loyale de la population, si les charges nous sont imposées graduellement, au fur et à mesure que nous deviendrons capable de les supporter. Toutefois, si le gouvernement de Votre Majesté insistait pour que l'obligation soit remplie, sans tenir compte de la crise grave et imprévue qui s'est déchaînée après la signature de cet engagement, *j'estime qu'en donnant une arme formidable aux sujets désaffectionnés, il porterait atteinte d'une manière durable au ferme attachement de la population envers la mère patrie.* Si, d'autre part, le gouvernement de Sa Majesté prenait l'initiative d'ajourner l'emprunt, cette marque d'égards pour les embarras du pays fortifierait chez les sujets loyaux le désir de s'acquitter dès que leurs moyens le leur

permettraient, et elle augmenterait, à mon avis, les chances d'un remboursement complet et sans difficulté. »

Le texte de cette dépêche était daté du 28 décembre 1903, et le 28 janvier 1904, M. Lyttelton, secrétaire des colonies, répondait : « Le gouvernement de Sa Majesté a décidé, après mûr examen, qu'il ne fallait pas hésiter à ajourner l'émission des dix premiers millions de l'emprunt de guerre. Il comprend combien est justifiée la demande d'ajournement. Il se rend compte que les conditions très défavorables du marché empêchent de demander aux maisons qui ont souscrit les dix premiers millions de l'emprunt de remplir leur engagement à l'heure actuelle; *mais il est surtout influencé par l'examen des sentiments ayant cours dans l'Afrique du Sud, et sur lesquels vous avez attiré son attention.* »

La même préoccupation de ne pas surcharger le pays, de ne pas mécontenter les coloniaux se retrouve également dans le programme économique de lord Milner, exposé tout au long dans les trois livres bleus distribués aux membres du parlement britannique quelques jours après le premier emprunt du Transvaal. Ce programme, M. Henry Dupont l'a très justement résumé dans la phrase suivante : « Déve-
« lopper économiquement le pays, et, tout ensemble,
« enrichir son budget, en comptant moins sur les
« chiffres élevés de chaque taxe que sur la fréquence
« des perceptions. »

De cette idée, découlent différentes mesures proposées, dont malheureusement la situation gênée des

colonies n'a pu, pour certaines d'entre elles, permettre la réalisation immédiate. Création de nouvelles lignes de chemins de fer, assolement de terrains fertiles dans l'Orange, établissement d'un budget intercolonial ou fédéral pour les deux nouvelles colonies, dans lesquelles les recettes des chemins de fer représenteront le côté crédit, et les dépenses d'intérêt public le côté débit. Contribution des deux colonies à tout déficit budgétaire proportionnellement à leurs ressources. Perception de l'impôt sur le revenu à partir de 500 livres seulement. Limitation définitive de la taxe sur les bénéfices miniers à 10 0/0. — Ce programme économique, il était certain d'obtenir l'appui du gouvernement britannique. N'est-ce pas, en effet, au sujet de cette taxation de 10 0/0 que le gouvernement anglais, par l'organe de M. Chamberlain, s'était exprimé en ces termes : « Nous ne voulons rien faire qui puisse arrêter le développement rapide et complet des mines. Demander trop, ce serait tuer la poule aux œufs d'or, et le chiffre de la taxe auquel on s'est arrêté est, nous l'avons appris, tout ce que nous pouvons faire sans entraver l'industrie. »

Et cependant, malgré ces affirmations, les cours affaissés des mines d'or se relèvent avec lenteur. Quelles sont les causes de ce discrédit ? Il en existe de nombreuses qui tiennent aux inquiétudes générales de l'heure présente, à la surcapitalisation, à la spéculation excessive qui règne autour de ces entreprises ; mais il en est une plus particulière au Transvaal, judicieusement exposée par M. Fitzpatrick : « Lorsqu'on

étudie une législation, ou une taxation nouvelle, spécialement dirigée contre une industrie, écrivait cet auteur dans un mémoire publié par *le Times* en novembre 1902, il s'ensuit une incertitude complète et une paralysie partielle de cette industrie. Tant qu'on n'est pas fixé sur l'étendue et le caractère précis de la mesure projetée, et ensuite, tant que dure l'action de cette mesure, l'industrie en question souffre d'une manière permanente. »

Lord Milner lui-même sent tout le poids, toute la valeur de cet argument.

« Le parti le plus sage pour l'Angleterre, écrivait-il, « est de déclarer franchement, et une bonne fois, « qu'elle ne veut faire peser sur le Transvaal aucun « tribut de guerre. »

Cette déclaration, en termes aussi formels tout au moins, elle n'a pas été faite, que je sache, par le gouvernement britannique; mais on peut certainement l'induire de nombreux discours de M Chamberlain, et de celui-là même, dont je citais un passage tout à l'heure. « Cette contribution de trente millions, écrivait un de nos financiers, en le commentant, équivaut à une libération complète. Nulle autre charge ne sera imposée au Transvaal dans l'avenir du fait de la récente guerre. Le gouvernement britannique se réserve simplement le droit d'en demander une à la colonie de la rivière Orange, au cas où, plus tard, des découvertes de richesses minérales dans cette région justifieraient une semblable mesure. »

Certes ! je crois cette interprétation absolument exacte; et même on ne peut guère raisonnablement

en supposer une autre. Mais pourquoi le gouvernement anglais ne tranche-t-il pas la question par une déclaration solennelle, courte, et définitive ? — Car, malgré tout, la confiance ne renaît pas. La petite épargne, qui seule peut faire vivre d'une manière durable une industrie, n'est plus tentée par les mines d'or. Les spéculateurs l'ont découragée. Puis, à tort je le crois, l'on doute. La crise que traverse l'Angleterre, les projets fiscaux de M. Chamberlain inquiètent l'opinion. La Grande Bretagne restera-t-elle fidèle à sa ligne de conduite? Ne sera-t-elle pas tentée, un jour, lorsque le Transvaal redeviendra prospère d'augmenter les charges financières, de réduire le gain des actionnaires à un taux qui ne représenterait plus la rémunération de leurs risques ? Telles sont les question que l'on se pose.

En présence de ces faits, les plus optimistes, ceux-là qui *de visu*, comme moi-même, ont pu apprécier les ressources immenses de ce pays, en arrivent à se demander anxieusement si le Transvaal sortira prochainement des embarras économiques et financiers dans lesquels il se débat ; si l'importation de la main-d'œuvre asiatique suffira, à elle seule, pour faire renaître son crédit, pour lui procurer ces nouveaux capitaux sans lesquels il ne pourrait continuer à développer ses sources extraordinaires de richesse ; et l'on en arrive à conclure que, seul, après l'apaisement des rancunes, l'établissement du self government, en remettant l'absolue direction du pays entre les mains de ceux-là mêmes qui sont les principaux intéressés à le bien conduire, peut faire renaître une

pleine confiance, apporter au Transvaal les fonds dont il a besoin, et le lancer résolument dans la voie de ses hautes destinées.

Le Commerce.

Une des principales causes de la guerre du Transvaal, bien que nul ne l'avouât, fut la situation économique gênée dans laquelle se trouvait, et se trouve encore l'Angleterre. Pressée par des concurrents plus nombreux tous les jours, et qui lui disputent des marchés dont elle avait jusqu'à présent conservé le monopole, la Grande Bretagne se voit dans la nécessité de conquérir et de s'assurer de nouveaux débouchés. De là, l'impérialisme anglais, dont le parti conservateur s'est constitué le porte-drapeau, impérialisme qui, poursuivi à outrance, menace d'engager le pays dans une suite de conquêtes indéterminées, et de guerres sans fin.

Lorsqu'on parle de la crise économique de l'Angleterre, on s'en fait généralement une idée inexacte. Cette crise ne signifie pas que l'Angleterre voit son commerce décroître ; mais simplement qu'elle ne le voit pas croître dans les proportions où des nations rivales, l'Amérique et l'Allemagne, par exemple, augmentent le leur. Elle s'émeut fortement de cette situation, dont tant d'autres se soucieraient à peine, et, suivant en cela les inclinations de son caractère tenace et combatif, elle lutte pour y porter remède.

Aussi, dès la conclusion de la paix, l'une des premières préoccupations du ministère britannique fut-

elle d'envoyer en Afrique australe un envoyé spécial, M. Birchenough, avec mission d'étudier la situation économique du pays, et les perspectives futures du commerce anglais dans le Sud de l'Afrique. Le livre bleu contenant ce rapport fut publié dans le courant de novembre dernier. Il donne une idée extrêmement exacte de la situation respective des diverses puissances en ce qui concerne le commerce dans l'Afrique du Sud; et l'on ne peut mieux faire que de lui emprunter les grandes lignes de ce qui va suivre.

Les principaux concurrents de l'Angleterre sur le marché sud-africain sont, par ordre d'importance : les Etats-Unis, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande et la France. Il suffira, pour apprécier le degré de vigilance et de jalousie qu'apporte l'Angleterre en tout ce qui touche le maintien de sa situation commerciale prépondérante, de citer le chiffre d'affaires atteint par cette concurrence étrangère. En Afrique du Sud, la Grande Bretagne et les colonies anglaises figurent pour 75 à 80 0/0, les pays étrangers se partagent les 20 ou 25 0/0 qui restent ; et si l'on cherche le rapport existant entre la Grande Bretagne seule, et le reste du globe, on trouve 64 0/0 d'un côté, et 36 0/0 de l'autre.

Ce seraient là, semble-t-il, des chiffres susceptibles de rassurer pleinement la métropole, si M. Birchenough, suivant en cela les règles de sa méthode inflexible, ne les rapprochait des chiffres précédemment atteints, en 1897. On s'aperçoit alors qu'en ce qui concerne l'Angleterre, l'importation augmenta seulement dans une proportion de 17 à 29; tandis qu'elle

passait de 1 à 5 pour les colonies, et de 1 à 2 pour les pays étrangers.

Il est évident,que si la concurrence étrangère continuait à croître dans ces proportions, elle atteindrait, et dépasserait bientôt le commerce britannique.

Les causes de ce ralentissement dans l'extension du commerce de l'Angleterre sont multiples. Il faut placer en première ligne l'apparition, sur les marchés du monde, de deux nouveaux états producteurs, dont la croissance fut gigantesque pendant ces trente dernières années. En 1870, la population de l'Allemagne et des Etats-Unis était respectivement de 41 et de 38 millions ; en 1900, elle atteignait le chiffre colossal de 56 et de 75 millions. La production de la houille suivait la même marche ascendante, passant de 32 millions de tonnes à 97 millions pour l'Allemagne, et de 42 millions à 203 millions pour l'Union américaine.

En sus de cette cause générale de ralentissement des affaires commerciales britanniques, il en existe de particulières au Transvaal. Tout d'abord, et M. Birchenough le remarque très justement, il est une catégorie de produits fort importante (étant donné l'état rudimentaire de l'agriculture en Afrique Australe), et pour lequel l'Angleterre ne saurait lutter à armes égales. Ce sont les produits alimentaires. « Il est « impossible à l'Angleterre, dit M. Birchenough, de « satisfaire aux besoins d'un même marché. Certaines « importations caractéristiques du commerce d'une « nation seront toujours nécessaires pour satisfaire « les besoins et les goûts divers d'une population à

« éléments hétorogènes. De plus, chaque pays producteur à ses spécialités qui trouvent leur place sur « tous les marchés du monde civilisé, en Afrique du « Sud comme ailleurs. »

Ces produits, contre l'importation desquels l'Angleterre ne saurait lutter avec quelques chances de succès, sont de deux sortes. Ceux que, tout ensemble, le sol et le climat constituent en une sorte de monopole pour le pays producteur : on peut citer les vins, les blés, les céréales, et autres produits alimentaires fournis principalement par la France, les Etats-Unis, l'Australie et la République Argentine ; et ceux que le pays originaire, par son expérience et sa longue pratique, arrive à produire dans des conditions telles qu'elles défient pour l'instant toute sérieuse concurrence. Il semble ressortir du rapport de M. Birchenough qu'un certain nombre d'articles fabriqués par les Etats-Unis, et quelques produits allemands rentreraient dans cette dernière catégorie.

Une curieuse constatation peut également être faite lorsqu'on lit attentivement ce rapport, c'est que tous les articles placés sur le marché sud-africain par les Etats secondaires, et que domine incontestablement le commerce de l'Angleterre, sont justement d'une telle nature qu'ils échappent presque complètement à la concurrence britannique ; ainsi les vins, alcools, soieries, conserves, dentelles pour la France, beurre et margarine pour la Hollande, meubles en bois courbé pour l'Autriche, bois de charpente pour la Suède et la Norwège.

Au contraire, les articles importés par l'Allemagne

et les Etats-Unis sont en partie les mêmes que ceux offerts par l'Angleterre, et, pour quelques-uns, leur prépondérance est une véritable victoire remportée sur l'industrie nationale.

Mais une autre constatation, plus singulière encore, se révèle lorsqu'on examine cette dernière catégorie de produits; c'est que, pour nombre de ses articles, l'Amérique, par la perfection et l'ampleur de son outillage, semble occuper, en fait, une position à peu près inexpugnable, mais qu'au contraire les articles allemands, similaires à ceux de l'Angleterre, ne se trouvent pas dans cette situation, et sont susceptibles d'être progressivement éliminés. On en arrive alors à cette conclusion, que, tout en n'étant pas la principale, et la plus dangereuse concurrente de l'Angleterre, c'est sur l'Allemagne néanmoins que porteront tout d'abord les premiers efforts de la métropole, comme étant l'endroit de moindre résistance. Si, sur la généralité des marchés, il en était ainsi, il pourrait y avoir là quelques indications d'une orientation politique, sur laquelle je me propose de revenir tout à l'heure.

Et si l'on veut, maintenant, se rendre compte de l'importance du marché sud-africain pour l'Angleterre, il suffit de lire ces dernières lignes du rapport de M. Birchenough.

« En 1893, l'Afrique du Sud figurait au sixième « rang sur la liste des clients de l'Angleterre : l'année « dernière, elle a pris la deuxième place, laissant l'Amé- « rique, l'Allemagne, la France et l'Australie bien loin « derrière elle, et ne le cédant qu'aux Indes. Il n'est « pas difficile de prédire que, cette année, l'Afrique

« Australe dépassera l'Inde, et s'établira en tête de la « liste comme le plus grand acheteur du monde pour « les produits manufacturés de la mère patrie. »

L'agriculture.

Si, comme tout le fait prévoir, ces promesses magnifiques se réalisent, le commerce ne devra son extension qu'à l'exploitation indéfinie des mines d'or. Il faut toujours en revenir là, et les mines sont, en Afrique Australe, l'astre solitaire autour duquel tout gravite. Sauf les charbonnages, les autres entreprises industrielles restent infimes, et jusqu'ici l'agriculture n'a donné dans ce pays que de médiocres résultats. Il est probable que, durant de longues années encore, la situation de ce chef demeurera la même.

Ce n'est point que l'amélioration agricole du Transvaal ne soit extrêmement désirable; et, tant au point de vue politique qu'économique, le gouvernement britannique en sent tout le prix. On ne possède réellement un pays que lorsqu'on a prise sur le sol, aussi les desseins du ministère anglais sont-ils très nets; il les affirma à plusieurs reprises : il veut faire de l'Afrique Australe un grand pays agricole.

Mais des difficultés existent, importantes et nombreuses. La peste bovine, les sauterelles, la sécheresse sont trois fléaux de l'Afrique du Sud. Les deux premiers pourraient certainement en partie disparaître; le troisième, le manque d'eau, semble devoir être difficilement combattu.

Malgré tout, lord Milner et le gouvernement anglais

s'occupent activement de la solution du problème. M. Willcocks, chargé d'étudier la question, se montre optimiste. Il affirme que les pluies sont suffisantes en quantité, mais qu'elles ne se produisent pas en général aux époques où l'agriculture en aurait besoin. Toute la question se résout donc, selon lui, à un emmagasinement temporaire, à un système d'irrigation artificielle.

Certes, il ne m'est point permis de discuter un semblable projet ; ma compétence, le court séjour que j'ai fait au Transvaal, ne m'y autorisent pas. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il me semble d'une réalisation longue et coûteuse. J'ai pu, je l'espère, au courant de ce volume, faire partager au lecteur l'impression visuelle que l'on ressent en traversant les plaines du Transvaal, impression de steppes stériles et desséchées, écrasées de lumière, traversées de loin en loin par un mince filet d'eau. Ce sont ces contrées qu'il s'agira de féconder en leur donnant artificiellement l'humidité qui leur manque.

Y parviendra-t-on ? La chose est possible. Mais, pour quiconque a vu le pays, deux objections surgissent et demeurent. D'abord, la réalisation de ce projet sera-t-elle assez rapide, pour permettre aux agriculteurs transvaaliens d'éliminer, comme on le désire, la concurrence étrangère dans le sud de l'Afrique ; suivra-t-elle le développement magnifique, mais éphémère, des mines d'or ; ensuite, la réalisation de ce projet sera-t-elle assez vaste, pour permettre, aux mêmes agriculteurs, de lutter avantageusement sur les autres marchés du monde avec les producteurs étrangers,

lorsque, les mines venant à décroître, les consommateurs sud-africains diminueront avec elles?

Je ne fais que poser la question ; de plus compétents que moi la résoudront ; mais la seule mention du problème n'est-elle pas de nature à produire dans l'esprit une certaine hésitation? Les hommes de Johannesburg, avec lequel j'en causais, ne doutent pas de la réussite ; mais les hommes de Johannesburg, habitués à voir des merveilles inouïes, habitant une véritable cité de miracles et de prodiges, en arrivent à ne plus douter de rien. Pour eux, il est certain qu'à l'épuisement des mines l'agriculture et les affaires qui s'y rapportent auront fait tant de progrès qu'elles seront susceptibles de soutenir la ville de Johannesburg à un chiffre de 150 à 200.000 habitants ; et que, plus tard même, elles porteront au loin une importante concurrence.

Il n'est pas impossible que cette supposition se confirme : on peut la croire cependant d'un taux exagéré ; elle est à coup sûr téméraire.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement anglais ne désespère pas. Outre les terres possédées autour de Johannesburg par certaines compagnies minières, et qui s'offrent, dès maintenant, à l'activité des colons, l'état anglais fait acquisition, aux environs de Thaba-N'chu (la partie la plus fertile de l'état d'Orange), de 40.000 hectares destinés à l'établissement de nouveaux agriculteurs ; Lord Milner élabore un projet d'expropriation, qui permettra de diviser la propriété dans une certaine mesure. Dans ces grandes fermes du Transvaal, qui n'ont pas moins de 5 à

10.000 acres, on taillera à plaisir. On espère (les documents anglais nous l'apprennent) que les fermiers « seront heureux de recevoir, en échange de « terres perdues pour eux, soit de l'argent, soit des « approvisionnements, soit des machines agricoles » On propose même, moyennant une soulte, de leur échanger leurs propriétés de l'Orange pour de grandes fermes en Rhodésia. Ce faisant, on amoindrirait dans l'État Libre la prépondérance de l'élément hollandais.

Ces dernières espérances semblent fragiles et prématurées. D'ici deux ou trois ans, lorsque les plaies de la guerre seront cicatrisées, et que le besoin d'argent se fera moins sentir, le propriétaire transvaalien verra avec peine l'État l'exproprier d'une partie de ses domaines. Ne perdons pas de vue, en effet, que le peuple boër est un peuple éminemment pasteur, et que tout fermier considère l'étendue de ses terres comme une réserve d'avenir, lui permettant, par leur morcellement indéfini, de pourvoir à l'établissement de ses nombreux enfants.

Enfin, d'autres difficultés apparaissent du côté de la métropole elle-même. Pour coloniser, il faut des colons ; et l'Angleterre en manque, du genre, tout au moins, de ceux dont elle désire l'introduction au Transvaal.

« La Grande-Bretagne, comme le fait remarquer « M. Paul Leroy-Beaulieu, n'a plus de population « rurale, et par conséquent plus guère d'éléments de « colonisation agricole. Les quelques émigrants ru- « raux qui s'y rencontrent encore se sentent beau-

« coup plus attirés vers les Etats-Unis infiniment « plus voisins, plus vastes, et plus fertiles. »

Est-ce à dire qu'il faille désespérer absolument de la colonisation agricole du Transvaal? Nullement. Il convient simplement de n'en pas exagérer l'importance, en montrant un optimisme disproportionné. Pour être dans ce pays d'une croissance limitée, l'agriculture ne s'en développera pas moins. A part quelques Portugais et quelques Italiens établis aux environs de Johannesburg, nul ne s'occupe de culture au Transvaal. Le Boër ne laboure guère, sauf pour lui et sa famille. Ses besoins d'ailleurs restent très limités. Dans « *une journée chez le général de Wett* », le lecteur a pu se rendre compte de l'existence menée par le paysan transvaalien au milieu de son veldt. Sans doute, le manque de voie ferrée, l'impossibilité d'écouler les produits agricoles n'ont pas été jusqu'à présent de nature à stimuler cette indolence. Mais on aurait tort de supposer que la seule apparition de moyens de transport suffira pour changer totalement les manières d'agir du peuple boër. Il y a chez lui des préjugés extrêmement tenaces qui tiennent à des coutumes ancestrales, et surtout à la co-existence à ses côtés d'une race inférieure à la sienne, la race noire. Les Burghers considèrent le travail manuel comme avilissant, et bien peu nombreux seront ceux qui consentiront à peiner du même ouvrage, des mêmes outils que les nègres, et surtout à côté d'eux. Circonstance beaucoup plus grave, cette dernière remarque s'applique également aux fermiers britanniques.

Si donc l'agriculture se développe, elle ne le fera que lentement, par de rares immigrants, et, longtemps encore, Johannesburg devra consommer des œufs et des légumes que lui enverront de lointains pays, à travers l'océan.

CHAPITRE XVI

La situation politique en Afrique Australe.

La Politique. — Constitution du Transvaal et de l'Orange. — Régime spécial. — Déclaration de M. Chamberlain. — Attitude maladroite de certains Uitlanders. — La question des langues. — Celle de l'amnistie des rebelles. — *La situation actuelle des deux races.* — Impossibilité d'une insurrection. — Nécessité d'une politique libérale. — Prépondérance finale de l'élément hollandais. — *Droits respectifs des deux parties antérieurement à la guerre.* — Légitimité des prétentions rivales. — Impossibilité pour les deux pays de rien céder. — Fatalité de la guerre. — *Bénéfices retirés par les deux parties de la guerre.* — Union des Boërs, des Burghers et des Afrikanders. — L'Angleterre a conquis la liberté de ses mouvements. — Elle a retardé l'échéance de la séparation fatale. — Elle peut la préparer au mieux de ses intérêts. — *Solutions apportées aux anciens griefs des Uitlanders.* — *Condition des indigènes.*

La Politique.

Quelle est la situation politique des deux nouvelles colonies ? Au lendemain de la paix M. Paul Leroy-Beaulieu montrait, par une fine analyse de quelques articles du traité, « que la paix, loin d'être une capitulation, comme l'avait voulu l'Angleterre, restait en réalité un compromis ». Quelques clauses verbales même, ajoutait-il, avaient dû être conclues entre les chefs boërs et les hauts plénipotentiaires britanniques. Ce

n'était là, bien évidemment, qu'une hypothèse ; comme on va le voir, toute la conduite postérieure de l'Angleterre envers les deux nouvelles colonies tend à la transformer aujourd'hui en quasi-certitude.

La nouvelle constitution du Transvaal et de l'Orange date du 2 août 1901. Elle fait de ces pays des colonies de la Couronne. On connaît trop les différences qui séparent les colonies de self government des crown colonies, pour que j'y insiste ; ce que l'on sait moins, c'est que ces dernières elles-mêmes se subdivisent en deux catégories nettement distinctes : les unes avec un gouvernement sans conseil législatif, dont toute l'administration, la législation émanent directement du ministère des colonies à Londres, les autres avec un gouverneur assisté d'un conseil législatif nommé par lui, ou partiellement choisi par des corps électoraux restreints. Dans celles-ci, les lois sont spéciales à la colonie ; elles sont promulguées par le gouverneur, après discussion par le conseil législatif, sous l'approbation du secrétaire des colonies. Le gouverneur a droit de veto. C'est cette dernière constitution qui, nominalement du moins, régit l'Orange et le Transvaal.

Je dis nominalement, car, en fait, les deux colonies jouissent en quelque mesure du self government. Ceci ressort de ce qui va suivre.

Aussitôt la conclusion de la paix, deux questions vinrent mettre à l'épreuve les intentions du gouvernement britannique. Ce furent la question de la contribution de guerre à supporter par le Transvaal, et celle de la main-d'œuvre. Sur ces deux questions, lors

de son voyage en Afrique, M. Chamberlain prit immédiatement position. « Nous ne voulons pas, s'écriait-il, d'une contribution accordée à contre-cœur. Nous ne voulons rien recevoir de vous que vous ne donneriez si vous étiez aujourd'hui une colonie de self government, comme l'expression volontaire de votre loyalisme et de votre patriotisme, et comme l'appréciation de la part qui vous incombe dans les charges, aussi bien que dans les privilèges de l'empire. »

« Je vous le dis une fois pour toutes, j'aimerais encore mieux rentrer en Angleterre les mains vides que de rapporter des arrangements extorqués à un peuple mécontent. »

Et, à la fin de juillet 1903, le ministre des Colonies, répondant à une interpellation de sir William Harcourt au sujet de la main-d'œuvre, renouvelait à la Chambre des Communes ses précédentes déclarations et s'exprimait en ces termes :

« J'ai déjà exposé la politique que j'entends poursuivre aussi longtemps que dureront mes fonctions. Chaque fois qu'un intérêt impérial marqué ne sera pas en jeu, je traiterai le Transvaal comme une colonie autonome. Le système des colonies de la Couronne devra, dans ce pays, être aussi léger que possible. Il doit laisser toute liberté à l'opinion publique, aux désirs, aux aspirations de la population ; et je n'ai pas l'intention d'intervenir dans cette question de la main-d'œuvre au Transvaal, plus que je ne le ferai pour la colonie du Cap ou du Natal. »

C'était l'exécution du programme dont M. Chamberlain fixait par avance les grandes lignes, dès le

29 juillet 1902 à cette même Chambre des Communes.

« Nous avons établi actuellement au Transvaal, disait-il, le gouvernement d'une colonie de la Couronne dans sa forme et son caractère le plus stricts. C'est un gouvernement à la tête duquel se trouve le gouverneur en sa qualité de président du Conseil législatif et du Conseil exécutif, parmi lesquels il choisit un certain nombre de fonctionnaires qui forment avec lui le pouvoir exécutif. C'est là une première mesure, mais nous avons toujours, dès le début, déclaré qu'elle ne serait pas définitive, que nous progresserions graduellement, et que la prochaine institution serait celle d'un élément non officiel, placé à côté du gouvernement officiel, qui serait au commencement composé de membres nommés par nous. Nous substituerons, dans la suite, le système de l'élection à celui de la nomination, et, après cela, rien ne nous séparera, si ce n'est les conditions du moment, de ce « self government » qui a toujours été notre but suprême. »

Ce sont là de nobles paroles, dont il ne faudrait pas s'émerveiller outre mesure. Il n'existe ni référendum, ni élections au Transvaal; on s'inspire simplement, pour gouverner, des desiderata de la population; et parfois, nous disait-on à Prétoria, on découvre « des aspirations » là où il n'en existe guère. Toutefois, dans son ensemble, on ne peut le nier, la politique de l'Angleterre est sage et prudente. En doit-on reporter tout l'honneur à son gouvernement? Ce serait exagéré. Evidemment, nul ne doit mettre en doute les aptitudes colonisatrices et surtout admi-

nistratives de ce peuple, mais, il faut le reconnaître, dans l'espèce, la conduite du ministère anglais était toute tracée. Le parti boër et afrikander demeure trop fort en Afrique du Sud pour rester tout à fait à l'écart, et, d'un autre côté, les blessures faites à ce peuple étaient si profondes, que, dans l'intérêt général même, il fallait promptement y porter remède. De là, un ensemble de mesures plus ou moins bien appliquées, mais dont l'élaboration témoigne tout au moins du désir manifeste de relever le pays, et d'assurer la concorde : indemnités accordées pour réparer les pertes subies pendant la guerre, avances aux fermiers pour défricher leurs terres, éducation primaire et mise en apprentissage dans les écoles de culture des enfants boërs dont le père a été tué sous les drapeaux, etc., etc.

Cependant, ce serait une erreur de le croire, tout n'est pas terminé au Transvaal, et nous n'en sommes pas encore au baiser Lamourette.

Des déclarations imprudentes sont faites qui ont un retentissement pénible au cœur des vaincus. Envisageant l'établissement du self government, promis par l'article 7 du traité de paix, on affirme que ces droits auraient dû être concédés et non octroyés, et cela uniquement afin que les Boërs, par la suite, « ne pussent douter de la spontanéité des mesures magnagnimes qui seraient prises à leur égard ». Ce sont là des déclarations inutiles et, par conséquent, maladroites. Il n'est pas jusqu'à la réception enthousiaste faite à Londres aux généraux boërs qui ne provoque d'amères critiques parmi la population sud-africaine

d'origine britannique. On prend ombrage de ces chefs, on semble redouter de leur part un pouvoir occulte. On manifeste la crainte singulière de les voir obtenir du pouvoir central, en passant par-dessus le représentant anglais en Afrique, des conditions spéciales, sans se soucier de la population loyaliste.

D'autres questions, plus importantes encore, attendent leur solution, entretiennent la méfiance et l'agitation. L'une surtout tient à cœur aux Boërs, c'est le maintien de leur langue. Ce privilège, l'article 5 du traité de paix le leur accorde : « La langue hollan-« daise sera enseignée dans les écoles publiques du « Transvaal, et de la Colonie du fleuve Orange là où « les parents le désireront. Son emploi sera permis « dans les tribunaux, lorsque cela sera nécessaire « pour que l'administration de la justice soit meil-« leure et plus efficace. » On voit l'élasticité du texte. Chaque parti s'en empare, les Anglais pour le restreindre, les Boërs pour l'étendre. En fait, ainsi qu'on nous le disait à Blœmfontein et Prétoria, la langue anglaise a supplanté complètement la langue boër dans les affaires publiques et judiciaires. Dans les écoles, même, il faut toute l'énergie du parti afrikander pour conserver le privilège accordé à l'idiome ancestral. Le lieutenant gouverneur ayant rejeté les requêtes de l'église réformée hollandaise au sujet de l'éducation et de la langue, le synode a même décidé d'établir des écoles libres, et organise des souscriptions à cet effet. Un jour, à Prétoria, comme nous devisions avec un ancien dignitaire du gouvernement boër, celui-ci dut nous quitter précipi-

tamment pour porter au Conseil législatif, par l'entremise d'un ami, les doléances de plusieurs pères de famille burghers relativement à cet objet.

La question de l'amnistie des rebelles soulève également de grandes difficultés. En vérité, le huit janvier 1902, M. Chamberlain, répondant à une adresse des délégués boërs, déclarait que, lors des pourparlers de Vereeniging, il n'avait été fait aucune allusion à une amnistie; que le gouvernement avait les mains libres ; mais cette précipitation à s'en défendre officiellement tendrait à faire croire qu'une promesse, vague tout au moins, avait été formulée à ce sujet. Ce qui confirmerait l'existence de cette supposition c'est la ténacité apportée par les Boërs à en réclamer l'exécution. A notre arrivée à Vryheid, on l'a vu plus haut, une lettre du général Botha nous annonçait qu'il ne pouvait nous y rejoindre. Il se rendait en toute hâte à Pietermaritzburg pour conférer avec les autorités anglaises de cette importante question.

Quoi qu'il en soit, ce sont là des difficultés passagères, auxquelles le temps apportera probablement une solution satisfaisante. Bientôt, lorsque les haines les plus vives se seront apaisées, les deux pays, avec le self government, rentreront dans la liberté. Quelle sera alors la situation de l'Afrique du Sud? Certainement, tout en vivant en paix et quoique rapprochés, les deux partis anglais et hollandais ne se seront pas complètement fondus. Dans chacune des colonies, on les retrouvera en présence. Si, comme tout le fait prévoir, l'émigration britannique s'accroît encore au Transvaal, la majorité appartiendra aux Anglais dans

cet état, comme elle lui appartient déjà au Natal. L'Orange, pays essentiellement agricole, demeurera sous l'influence hollandaise. Il en sera de même dans la colonie du Cap, où l'Afrikander Bund, d'ici quelques années, reprendra probablement l'avantage. En définitive, dès la proclamation du self government, deux états sur quatre seront politiquement déjà entre les mains des Burghers.

La situation actuelle des deux races.

Ceci m'amène tout naturellement à examiner la situation actuelle des deux races en présence. On s'en fait généralement en Europe une idée fausse. Les uns imaginent les Boërs comme complètement écrasés, annihilés; les autres, au contraire, comme frémissants sous le joug, prêts à prendre les armes à la moindre occasion. Rien n'est plus inexact. La vérité réside en un juste milieu.

Certes, il existe un vieux parti religieux et fataliste dans les deux ex-républiques, très enclin à considérer l'issue de la guerre comme un jugement divin, comme quelque chose d'intangible; mais à côté de ce parti se meut tout un groupe de jeunes hommes énergiques et décidés, très résolus à conserver, à travers toutes les vicissitudes que traverse leur patrie, l'indépendance absolue de leur race.

Est-ce à dire qu'une insurrection est probable? Nullement; du moins, il faudrait, pour qu'elle se produisît, des circonstances tout à fait exceptionnelles. J'ai,

dans une note rédigée à Prétoria [1], examiné succinctement les causes qui, pour le moment, empêchaient tout soulèvement dans ce pays : l'extrême division des vaincus, leurs rancunes, enfin l'absence de gouvernement central. Il y faut ajouter la prohibition absolue de vente ou de transport d'armes dans le sud de l'Afrique, prohibition dont le lecteur a vu, à notre arrivée à Cape Town, une manifestation légèrement ridicule. Ce que les Boërs n'ont pu faire quand ils étaient organisés, comment songeraient-ils à le tenter dans l'état dispersé et d'abandon où ils se trouvent? A l'heure actuelle, on doit s'en convaincre, ce pays n'apporterait aucune aide aux nations européennes en conflit avec l'Angleterre ; il ne pourrait que profiter des circonstances, et n'interviendrait, avec quelque chance de succès, que lorsque la puissance britannique aurait été complètement abattue.

D'ailleurs, il ne faut ni diminuer, ni exagérer l'antagonisme existant entre les deux races. « Ce que les Boërs veulent avant tout, nous disait-on à Cape Town, c'est leur indépendance ; toute autre souveraineté que la souveraineté britannique leur serait également odieuse, plus insupportable peut-être. » Observation que semblent confirmer les faits. Les Boërs, qui avaient été s'établir à Madagascar, ont quitté cette colonie ; ceux qui avaient émigré dans l'ouest africain allemand sont revenus au Transvaal.

Ainsi donc, si, d'ici une dizaine d'années, la Grande-Bretagne n'a pas de complications extérieures qui mettent sa situation prépondérante en péril, elle a

1. Page 163.

beaucoup de chances pour conserver le Transvaal sous sa domination; mais elle ne le conservera, à coup sûr, qu'à certaines conditions, et par une politique prudente et sage.

« La conduite des Boërs est correcte, écrivait en « 1902 M. Paul Leroy-Beaulieu, elle est conforme à « leur acte de soumission, *mais leur état moral n'est « nullement modifié,* ils gardent leurs espérances et « leurs aspirations. » On ne peut, à distance, juger plus exactement d'une situation, qu'il me fut donné d'apprécier dans le pays même. « Nous ne désespérons « pas, nous disait-on là-bas. Nous ne pouvons au« jourd'hui que sauvegarder notre langue avec le sen« timent de notre nationalité; l'avenir fera le reste, il « travaillera pour nous; » et faisant allusion aux treks, à la proclamation de Shepstone, on ajoutait : « Nous « avons déjà connu des temps plus durs, ou tout au « moins semblables. » — Cet état d'esprit, les Anglais ne l'ignorent pas, et le plus emporté, le plus fougueux, le plus volontaire de leurs impérialistes, M. Chamberlain, en prend nettement son parti : « Nous ne dési« rons pas que les Boërs, nos anciens ennemis, s'é« criait-il, rompent avec leurs anciennes traditions; « nous souhaitons au contraire qu'ils conservent les « meilleurs traits de leur race. »

Ces sentiments robustes et durables, ne devait-on pas les attendre de ces hommes à l'âme profonde, de ces combattants religieux et graves, dont M. de Kersauson traçait sur le vif, au moment de leur reddition, un si admirable tableau ?

..... « Et voici le spectacle qui nous attendait à

« Zoerwater. Les feux du camp éteints, nul n'ayant, « dans l'angoisse affreuse de cette minute, songé à « les rallumer. La foule de nos braves combattants, « enfants de 14 ans, hommes forts et robustes, vieil- « lards septuagénaires vibrants encore d'ardeur « patriotique ; tout ce monde errant, morne, muet, « s'assemblant devant la porte du général, dans l'at- « tente de l'arrêt de vie ou de mort. Et le général « Smuts franchissant cette porte, et prononçant les « paroles fatales ; et alors, le désespoir poignant de « tous ces hommes jeunes ou vieux, dont les uns « tombent sans connaissance, tandis que les autres « sanglotent, que d'autres encore blasphèment et mon- « trent le poing au ciel dans des gestes furibonds. Puis « le discours explicatif du général, puis les harangues « pathétiques du pasteur essayant de réconforter « ceux qui l'écoutent, la poitrine encore secouée par « les sanglots, en leur affirmant que, malgré les appa- « rences, nos sacrifices ne seraient pas vains, et que le « jour de la réparation luirait. »

A Prétoria, lorsque nous entendions, de la bouche du général Smuts, lui-même, l'émouvant récit de cette reddition, notre émotion était intense ; et tous trois, nous nous disions que de tels souvenirs ne pouvaient tout à coup disparaître ; qu'avec le temps ils étaient tout au plus susceptibles de s'atténuer.

D'un autre côté, si l'on considère l'avenir limité des mines d'or, la médiocrité du sol incapable de favoriser une puissante immigration britannique, ne doit-on pas considérer la prépondérance future de l'élément

boër comme infiniment probable, et la prédiction suivante comme pleinement justifiée : « Les Boërs continueront à régner, en fait, dans l'Afrique du Sud ; leur rusticité, leur simplicité de mœurs y referont une population conservant sa langue, ses traditions et ses souvenirs. Ils verront successivement se gonfler, puis se vider les villes d'or ; les contremaîtres et employés d'usines, les commis de banque et de commerce d'origine britannique afflueront, puis disparaîtront vers la côte, et refranchiront l'océan. »

« Aussi, le meilleur moyen pour la Grande Bretagne de maintenir l'Afrique Australe parmi ses colonies, d'y conserver la suzeraineté, c'est de ne pas s'opposer à l'inéluctable, c'est-à-dire à l'acquisition de la prépondérance graduelle par l'élément le plus vigoureux, le plus acclimaté, le plus prolifique. Si l'Angleterre revient ainsi à ses traditions de libéralisme, peut-être le drapeau de l'Union Jack flottera-t-il encore longtemps sur les plateaux de l'Afrique du Sud. Le lien avec la métropole deviendrait alors de plus en plus nominal. Autrement la rupture dans le courant du xxe siècle serait certaine. »

Hypothèse qu'à première vue admet le raisonnement, et dont l'exactitude apparaît plus grande encore à quiconque revient de ce pays. Et ce n'est pas une mince consolation de constater que, dans ces contrées si longtemps troublées, l'avenir, l'intérêt des deux races en présence réside aujourd'hui dans le calme et dans la paix.

Au temps seul, il appartiendra de prononcer entre elles.

Les droits respectifs des deux parties antérieurement à la guerre.

Doit-on conclure de cette situation nouvelle que les choses eussent pu jadis se passer ainsi ; que la paix aurait dû n'être jamais troublée, et que, dans le conflit qui déchira si longtemps l'Afrique du Sud, l'une des deux parties avait complètement tort, et l'autre absolument raison ; je ne le crois pas.

Sans aller jusqu'à prétendre, comme le veut Proud'hon, « que, partout et toujours, la guerre est une « forme de procédure qui, par elle-même, n'engendre « aucun droit, mais qui constate un droit préexistant, « le met en évidence, le sanctionne par la victoire, et « lui adjuge ses conclusions en faisant cesser, par la « suprême raison de la force, l'antagonisme de deux « peuples » ; il faut bien admettre cependant qu'il est de certaines situations que, seul, le glaive peut trancher, où seul il est capable de faire apparaître la légitimité de l'une des prétentions rivales. Tel est le cas en Corée aujourd'hui, tel était le cas en Afrique du Sud hier, où deux races, également tenaces et résolues, se disputaient pied à pied, avec des titres égaux, la prépondérance politique et la suprématie du sol.

A la vérité, les Boërs n'avaient qu'un droit à faire valoir, mais un droit sérieux, réel, celui du premier occupant, « celui de quiconque établit, au milieu de la barbarie, un premier rudiment de civilisation ». Par deux treks successifs, ces rudes pasteurs avaient

envahi les hauts plateaux de l'Orange et du Transvaal, ils en avaient chassé les nègres ou les avaient asservis, puis s'étaient installés dans un pays immense qu'ils occupaient nominalement, mais dans lequel, en réalité, perdus, disséminés, flottant en petit nombre sur de trop vastes espaces, ils étaient plutôt simplement campés.

Tant que les ressources médiocres de ces nouvelles contrées furent en rapport avec la faiblesse numérique de la population, le droit exclusif, privatif, que s'arrogeaient les Boërs d'occuper et de gouverner le pays ne leur fut pas vivement discuté ; mais le jour, où d'immenses trésors vinrent prouver que le Transvaal pouvait subvenir aux besoins de plus nombreux émigrants, des prétentions rivales s'élevèrent ; et la situation changea. Une grande puissance voisine, l'Angleterre, dont les nationaux mettaient en valeur les richesses minières du Transvaal se fit un titre de cette exploitation. Elle prétendit en faire découler un droit au moins égal, sinon supérieur, à celui des Burghers. Elle affirma sa volonté de gouverner ce pays que les Boërs avaient, il est vrai, ouvert les premiers à la civilisation, mais dont elle seule pour le moment, prétendait-elle, était capable de faire jaillir toute la richesse.

Telles furent, sous les allégations menteuses, et les motifs futiles de la diplomatie, les raisons profondes, philosophiques de la lutte, la nature réelle des deux droits en présence. Peut-être n'auraient-ils pas été suffisants toutefois pour susciter la guerre, si, de la situation économique nouvelle du Transvaal, des

causes plus prochaines, plus tangibles, plus actuelles de conflit n'étaient tout à coup résultées.

Dès la découverte des mines d'or, une émigration européenne considérable se précipita, s'engouffra dans les solitudes de l'Afrique Australe. Cette émigration était en majorité hostile à l'Angleterre. Avec le groupe hollandais, l'un des partis les plus puissants qui la composaient se trouvait être le parti allemand, qui, fidèle aux doctrines pangermanistes, se plaisait à reconnaître dans les Boërs des frères, éloignés il est vrai, mais de même race et d'aspirations analogues.

L'activité politique de l'Allemagne en Afrique du Sud ne datait pas d'ailleurs de cet exode. « En 1884, « en annexant le Damaraland, M. de Bismark, visait, « écrit M. Pierre Leroy-Beaulieu, une grande exten- « sion à l'intérieur, extension qui, à travers le désert « de Kalahari et le Bechuanaland, aurait porté les « Allemands jusqu'aux frontières du Transvaal. Un « vaste empire colonial germanique s'étendant du « Zambèze au fleuve Orange aurait réduit l'Angleterre « à ne posséder que l'extrême-sud du continent. » On sait comment Cécil Rhodes devança ces projets en faisant signer à Lobengula, roi des Matebelés, un traité de suzeraineté, puis en annexant administrativement les territoires inoccupés qui s'étendaient jusqu'au Zambèze, et forment aujourd'hui la Rhodésia.

Ainsi donc, comme dans la basse Egypte, nous voulûmes l'exécuter plus tard, les Allemands, dès cette époque, avaient tenté de couper la route aux Anglais dans l'Afrique du Sud ; mais la Grande-Bretagne leur

avait infligé la même humiliation que nous subîmes à Fachoda, et que, plus discrets, moins impressionnables, ils supportèrent en silence.

Mais voici que, par le fait de découvertes minières au Transvaal, le danger, écarté en 1884, renaissait, plus imminent, pour l'Angleterre. Un gouvernement pauvre, sans budget, sans puissance offensive, se transformait tout à coup en un puissant état. Les intrigues des puissances antagonistes s'y faisaient jour. Une nation, en Afrique Australe, devenait capable de mobiliser des armées, qui se trouvait être, en outre, de par ses éléments constitutifs, un appui moral considérable pour la race rivale des Anglais dans leurs colonies voisines. De plus, sa situation géographique lui permettait de menacer à la fois les possessions britanniques du sud et celles de l'ouest. Le Transvaal et l'Orange hostiles barraient la route du Cap au Caire.

Ainsi donc, deux causes semblaient justifier pour l'Angleterre un recours aux armes. D'abord l'exploitation du sol, la production de la richesse du pays dont elle avait le monopole ; ensuite l'accroissement d'un état susceptible de menacer sa prépondérance. En soutenant la guerre, elle pouvait croire revendiquer un *droit*, comme exercer une *défense*.

Mais faut-il décider, comme l'écrivait récemment un brillant publiciste [1], que le Transvaal devait reconnaître ces prétentions, que le vieux président Kruger à perdu son pays en ne se soumettant pas à

1. M. Mermeix.

l'inévitable, en n'ouvrant pas largement les rangs aux nouveaux venus, en n'admettant pas, sur une vaste échelle, la naturalisation des Uitlanders. — Nullement.'—N'oublions pas en effet que le peuple boër, si faible, si peu nombreux fût-il, possédait un gouvernement central fortement constitué, était, dans toute la force du terme, un état, un organisme vivant, une entité administrative. Or, s'adjoindre par la naturalisation les Uitlanders, telle que la réclamait l'Angleterre, c'était déchoir, c'était abdiquer purement et simplement, c'était consentir l'asservissement irrévocable de la race. Le vieux président ne le devait, et ne le pouvait pas.Comme le dit Proudhon, « la « religion, la patrie, la liberté,les institutions ne sont « pas des choses sur lesquelles on transige. La pensée « seule d'une transaction est déjà une apostasie, un « signe de défaillance, dont aucun ne peut vouloir « prendre l'initiative. Le sacrifice de la patrie par les « citoyens ne se consent pas. Que le destin l'ait con- « damnée, soit. Nous subirons l'arrêt du destin. « Mais c'est au bénéficiaire à exécuter, à ses risques « et périls, la volonté des Dieux. Rends tes armes dit « Xerxès à Léonidas. — Viens les prendre, répond le « Spartiate. Et depuis vingt quatre siècles les applau- « dissements du genre humain couvrent la voix de « Léonidas ! »

Quels bénéfices les deux parties ont-elles retirés de la guerre ?

La guerre était donc fatale. Si les deux parties se

voyaient dans l'obligation d'y avoir recours, en ont-elles tiré respectivement des bénéfices ? — Bien que l'affirmation paraisse à première vue paradoxale, on peut la soutenir.

Les Boërs, tout d'abord, semblent n'avoir trouvé dans cette longue lutte que ruines et désastres. Pour qui s'arrête à la réalité matérielle des choses, oui ; mais pour qui réfléchit, pour qui connaît ces hommes surtout, et les a, ne fussent que quelques jours, fréquentés, certainement non.

« Les Hollandais de l'Afrique du Sud, prononce « dédaigneusement un de leurs adversaires sont un « peuple rebelle au changement, et leur trait caracté-« ristique est l'attachement à leurs idées et à leurs « coutumes anciennes. » Tant mieux, dirais-je. Que, tout en admettant certaines modifications qu'exige une civilisation plus moderne, ils persévèrent ; surtout, puisqu'ils sont de grands lecteurs de l'Evangile, qu'ils en pratiquent les maximes, qu'ils « s'aiment les uns les autres », qu'ils effacent tout souvenir de discordes civiles, que ceux qui se rendirent les derniers excusent les autres d'une conduite différente, adoptée sans doute de bonne foi, et pour le plus grand bien de la patrie. Qu'il n'y ait plus parmi eux de *traitors* ou de *suspects*, « qu'ils se débarrassent de ces haillons de la guerre ». Alors, il ne leur restera plus qu'un souvenir commun, qu'une idée commune, celle d'avoir souffert ensemble, lutté ensemble, sous le même drapeau, contre un adversaire qui s'opposait à leur union ; d'avoir surtout, suivant la forte expression de Fitz-patrick, pour sauvegarder leur indépendance, « mobi-

lisé les berceaux et les tombes ». De ces terribles événements, ils auront ainsi dégagé une grande idée morale, idée qui forme le pivot d'une nation, et sans laquelle elle ne peut naître ou subsister. L'accroissement continu de leur population leur donnera, dans un siècle, pour la réalisation pacifique de leurs espérances, la force matérielle qui leur manquait hier.

Quant aux avantages de l'Angleterre, ils sont à la fois plus palpables, plus actuels, et cependant moins définitifs peut-être.

Tout d'abord, elle a reporté à plus d'un siècle l'échéance de la séparation fatale ; et, si sa conduite est prudente et sage, elle peut la préparer ainsi dans des conditions qui lui seront moins défavorables. Elle peut espérer, dans ce laps de temps, augmenter l'immigration britannique en Afrique Australe, et, par l'instruction et l'enseignement, amener peu à peu les hommes de race hollandaise à une conception de vie moins éloignée de sa propre conception. Surtout, et l'on ne saurait trop insister sur ce point, elle a, par l'écrasement du Transvaal, retrouvé complètement son indépendance politique, et la liberté de ses mouvements. Elle a supprimé cette menace continuelle d'une intervention armée en Afrique du Sud ; elle a coupé le fil du glaive suspendu au-dessus de ses colonies du Cap et du Natal. Lorsque ses finances seront remises en état, sa situation sera sensiblement meilleure qu'elle ne l'était en 1895. Elle pourra faire face à toutes éventualités, sans crainte de se voir déborder, sans avoir à redouter de soudaines complications, en de lointaines contrées.

Dans l'Afrique Australe même, les avantages immédiats qu'elle retire de sa nouvelle position sont évidents.

Sans parler de ses grands projets fiscaux d'ordre plus général, par son seul prestige, elle acquiert, à l'égard des autres nations, une suprématie politique et économique incontestable, et sa situation à ce point de vue ne fera que grandir. Si l'Angleterre avait été maîtresse du pays lors de la découverte des gisements aurifères, il est certain qu'il y aurait moins d'ingénieurs américains au Transvaal, moins de commerçants allemands aussi ; et c'est ce que constatait le président de la chambre des mines, à la fin de février 1903, un mois avant notre arrivée à Johannesburg. « L'établissement du nouveau régime a créé, disait-il, « entre ce pays et la métropole, un nombre considé- « rable de liens qui n'existaient pas autrefois. Il a « donné l'essor à un courant continu d'immigration « et de transactions, à un échange continu d'hommes « et d'idées qui ne pourra manquer d'exercer un effet « très appréciable sur notre avenir. Les hauts fonc- « tionnaires du gouvernement, les conseils techniques « de tous les services viendront de Grande Bretagne « ou d'autres pays de l'Empire. Tous les services pu- « blics réserveront leurs commandes à la métropole, « et cet exemple sera suivi des entreprises particu- « lières. »

De même, sans exagérer les quelques imperfections de l'administration boër, comme l'ont fait les Anglais, on doit supposer que leur gestion, lêur direction sera meilleure. L'exploitation minière en bénéficiera. D'un

autre côté, cette anomalie cesse d'une puissance industrielle formidable, presque tout entière entre les mains d'étrangers, portant ombrage à un gouvernement naturellement et justement hostile. Les réformes demandées seront discutées avec plus de calme. On ne les proposera plus, on ne les rejettera plus par des motifs politiques. Les seules raisons économiques influeront sur les dispositions à prendre, et toutes les industries africaines en recevront probablement une impulsion nouvelle.

Quelles sont les solutions apportées aux anciens griefs des Uitlanders?

Quiconque a lu les considérations qui précèdent sait maintenant, relativement à la déclaration de guerre, le peu de valeur qu'eurent les anciens griefs des Uitlanders. Ce furent des prétextes, non des raisons. Ces questions d'ailleurs sont aujourd'hui solutionnées : je ne ferai donc qu'effleurer le sujet.

Le monopole de la dynamite est aboli. L'usine de Beers, la fabrique de Modderfontein, les maisons d'Europe ont le champ libre en Afrique Centrale. Les caisses payées autrefois 93 schellings, les mines les obtiennent aujourd'hui pour 52. Le bénéfice est réel.

Une ordonnance de novembre 1902 réglemente étroitement les débits de boissons, la vente des alcools aux indigènes. Moins d'ouvriers nègres s'enivreront désormais. C'est un fait.

Le 1er janvier 1902, une nouvelle réglementation des passes est entrée en vigueur. Un système minutieux

de contrôles fut établi. Les noirs arriveront sans encombre aux mines, et ils ne les déserteront plus.

Enfin, en mai 1903, une ordonnance de lord Milner a porté le dernier coup à « l'effroyable tyrannie » du président Kruger. Ce dernier proposait d'accorder la naturalisation aux étrangers après 7 ans de résidence. Abominable crime ! Il n'en faudra plus que cinq aujourd'hui pour devenir sujet transvaalien.

Et voilà ! Est-ce pour ces pauvretés que l'Angleterre dépensa 5 milliards, mobilisa 300.000 hommes, et fréta des centaines de navires ?

La condition des indigènes.

Le seul nom des colonies de l'Afrique Australe évoque généralement dans l'esprit l'idée d'états semblables aux états européens, d'une population moins dense cependant, et d'industries rudimentaires. Toutefois, on oublie le trait caractéristique de ces contrées : la présence, à côté de la race blanche, d'une nombreuse race noire indigène, si nombreuse même qu'elle se trouve être, par rapport à la première, dans la proportion de 5 à 1.

Cette situation anormale ne sera pas sans créer des difficultés à l'avenir lorsqu'il s'agira de régler la condition des indigènes.

Ceux-ci ne jouissent pas encore, dans la colonie du Transvaal et de l'Orange, de leurs droits électoraux, mais l'article 8 du traité de paix semble prévoir la réalisation prochaine de cette éventualité. « La question de donner des droits électoraux aux indigènes,

dispose-t-il, ne sera tranchée qu'après l'introduction de l'autonomie. » C'est là, bien évidemment, une clause qui fut réclamée par les Burghers avant leur reddition. La lutte sera chaude entre les deux races supérieures, lorsqu'il s'agira d'octroyer à la troisième certains droits politiques. Vraisemblablement, les Anglais les accorderont, les Boërs les refuseront ; à moins toutefois que la dernière campagne électorale du Cap ne soit un enseignement pour les deux parties, et les incite à écarter la race nègre de toute participation aux choses de l'Etat.

En effet, dans la colonie du Cap, noirs et blancs jouissent sur un pied d'égalité des mêmes droits électoraux. Il suffit, pour avoir droit de suffrage, de savoir lire et écrire, de posséder une part de propriété d'au moins 75 livres, ou de recevoir un salaire de 50 livres par an. On peut évaluer à 100.000 contre 300.000 blancs le nombre d'indigènes admis ainsi à voter.

Cet élément considérable joua un rôle extrêmement important dans les dernières élections ; et l'on vit, chose curieuse, les deux partis progressif et afrikander, à peu près d'égale force, flatter tour à tour le groupe indigène afin de s'assurer de ses votes, et par suite de la prépondérance. La question de la main-d'œuvre asiatique était à ce moment brûlante ; les noirs, menacés d'une formidable concurrence, s'y montraient fort opposés ; l'Afrikander Bund et le parti progressif affirmèrent qu'ils y étaient également hostiles, et cette anomalie se produisit de voir le docteur Jameson, ancien chef de la police rhodésienne, ayant des intérêts importants dans la de

Beers et dans la Chartered, afficher, pour arriver au pouvoir, des idées diamétralement opposées à celle émises sur le territoire de la Compagnie qui, seule de toutes les colonies sud-africaines, se prononçait manifestement pour l'introduction des Asiatiques. Il doit à cette attitude la place de premier ministre, qu'il occupe actuellement.

On voit, par ce fait, combien la question du vote des indigènes, insignifiante en apparence, devient importante en Afrique Australe, quel facteur inconnu elle constitue pour l'avenir des Colonies. Il est à souhaiter que les races anglaise et hollandaise n'introduisent pas entre elles un troisième élément qui serait un ferment de discorde. Sur toutes les questions importantes, par suite de la division en deux fractions égales des anciens partis, ce nouvel élément deviendrait prépondérant.

CHAPITRE XVII

L'Impérialisme britannique. — Les Colonies Sud-Africaines et l'entente cordiale.

Les colonies sud-africaines et l'Impérialisme britannique. — Les grandes lignes de l'Impérialisme. — Son avenir en Afrique Australe. — Mesure préliminaire. — La Fédération des colonies. — Premiers résultats atteints par Lord Milner. — Cette fédération est nécessaire. — Mais l'Impérialisme ne triomphera pas. — Les intérêts politiques et économiques de l'Afrique Australe sont opposés à ce régime. — Indépendance des colons Sud-Africains d'origine britannique. — *L'Impérialisme et l'entente cordiale.* — Graves résultats de son triomphe au point de vue de nos intérêts politiques et économiques. — Notre situation respective à l'égard de l'Allemagne et de l'Angleterre. — Notre principal ennemi. — Nécessité d'une politique d'apaisement à l'égard de l'Angleterre. — Conclusion.

Les colonies sud-africaines et l'Impérialisme Britannique.

« Resserrer les liens qui unissent entre elles toutes « les parties de l'empire en commençant par s'occu« per des questions commerciales et militaires, telle « est la conception de l'impérialisme britannique, dont « l'idéal, le but éloigné, mais qu'on espère atteindre « un jour, est la fédération du royaume uni et de ses « colonies. »

Différentes mesures sont préconisées tout d'abord pour atteindre ce résultat ; elles peuvent se résumer en quelques lignes. Etablir des droits d'entrée en Angleterre sur les principaux articles d'alimentation ; frapper à raison de dix pour cent de leur valeur les articles manufacturés de provenances étrangères. Les colonies britanniques bénéficieraient d'un traitement préférentiel; en revanche, elles consentiraient des avantages analogues au commerce et à l'industrie de la métropole.

Ces projets soulèvent des objections fortes et nombreuses, qui toutes portent sur deux points principaux. D'abord, dit-on, il faudrait obtenir le consentement des colonies. Le donneraient-elles? De plus, en supposant ce consentement acquis, est-on bien sûr qu'un tel régime serait à l'avantage de la métropole?

Quant à l'abandon du libre-échange traditionnel, il est justifié aux yeux des impérialistes par la situation nouvelle que crée à l'Angleterre l'apparition de formidables rivaux. « Le libre-échange n'est pas un « principe dû à l'inspiration divine, disait dernière« ment à Leeds M. Chamberlain; c'est une politique, « et, comme toute institution humaine, cette politique, « après un laps de soixante années, est susceptible « de revision. Son défaut capital, c'est de n'avoir pas « été adoptée par les autres nations. Ces nations ont « fermé à l'Angleterre, leurs marchés, et elles ont vu « leur prospérité augmenter. Aux tarifs douaniers « qu'elles ont établis, ripostons par un tarif douanier « analogue. »

Le cadre de cet ouvrage ne me permet pas d'envisager l'ensemble de ce problème, ni d'en rechercher les solutions sur tous les points du globe où il se pose. Mais, en ce qui concerne spécialement l'Afrique du Sud, quel sera l'avenir de la nouvelle idée?

Tout d'abord, une remarque très juste, faite par un de nos savants économistes, s'impose : « Une organisation plus rationnelle, plus régulière, de l'Empire ne sera possible que le jour où la Grande-Bretagne aurait à traiter, non pas avec une multitude de pays isolés. dont les intentions et les intérêts ne s'accordent pas, mais avec quelques grands groupements politiques offrant une consistance sérieuse. La fédération des groupes coloniaux doit précéder celle de l'empire. »

Lord Milner semble imbu de cette idée. Créature de M. Chamberlain, intime ami de Cecil Rhodes, il se montre comme lui « un impérialiste ardent et convaincu ». C'est, à tous égards d'ailleurs, un homme judicieux, distingué, d'une haute culture, et possédant à un degré éminent cette qualité primordiale de l'homme d'Etat : le sens exact des possibilités.

Il comprit que, dans ce pays divisé, parce que deux races hostiles y vivent en présence, le problème économique se compliquait d'un problème politique. Puisque la fédération des états de l'Afrique Australe n'est que le premier pas vers une union plus intime avec la Grande-Bretagne, n'est-il pas à craindre que le parti afrikander, pour ce seul motif, et sans autre considération, n'en soit l'irréductible adversaire ?

Aussi, avant l'octroi des libertés, avant la constitution du self government, hâtons-nous d'en jeter les bases. Evidemment, nous n'échapperons pas, par la suite, au contrôle, à la révision possible, à la sanction des électeurs d'origine hollandaise, mais du moins nous nous trouverons sur la défensive, nous aurons placé les Burghers devant le fait accompli.

Certes, une telle manœuvre n'est pas critiquable en elle-même. Les Anglais ont fait d'immenses efforts pour conquérir le pays; qui pourrait les blâmer de songer aujourd'hui à le conserver, et, par suite, d'en prendre les moyens? On doit ajouter même qu'au point de vue économique la fédération des Etats de l'Afrique Australe se justifie pleinement, qu'elle s'impose en quelque sorte. M. Birchenough, dans son rapport dont il a été déjà question, faisait ressortir, il y a quelques mois, avec beaucoup de force et de justesse, « l'unité du marché sud-africain, la solidarité com« merciale qui existe entre les diverses colonies, les « relations étroites liant entre eux leurs divers ordres « de débouchés ». Cela est parfaitement exact; l'union profitera à toutes les parties de ce grand corps. Si donc une pensée politique se mêle à la réalisation de ce projet, qu'importe; puisque économiquement il est juste.

D'ailleurs cette idée de fédération des Etats sud-africains n'est pas nouvelle. Des 1888, on y songeait. En 1891, l'État d'Orange concluait avec la colonie du Cap une convention d'union douanière à laquelle adhéraient la Basoutoland, le Bechuanaland et la Rhodhésia. Cette union douanière devait être, dans la

pensée de ses auteurs, un acheminement vers une fédération prochaine de l'Afrique Australe.

Survint la guerre qui suspendit toutes autres négociations, et ce n'est que récemment, à la conférence de Blœmfontein, que le projet fut repris et poussé plus avant.

Cette conférence comprenait des représentants de toutes les colonies britanniques et portugaises, réunis sous la présidence du haut commissaire anglais. Le 23 mars, elle adopta un projet de tarif supprimant les barrières douanières établies de colonie à colonie ; abaissant à 25 0/0 les droits payables par les marchandises venant de l'Angleterre ou des autres possessions sous condition de réciprocité; réduisant enfin le taux des tarifs de transport par voie ferrée pour les objets de première nécessité. En terminant ses travaux, la conférence faisait une déclaration de principe qui ne laissait aucun doute sur l'adhésion complète qu'elle entendait donner à l'idée fédérative. « La conférence « salue avec enthousiasme, y était-il dit, l'immense « progrès accompli vers une politique d'unification « de tous les États de l'Afrique du Sud, au moyen d'un « tarif douanier unique maintenant établi. Elle désire « cette union politique entre les différents États ; et « prévoit le jour où une conférence organisera une « seule et même administration fédérale pour toutes « les colonies. »

Cette conférence marquera une date dans l'histoire sud-africaine; les efforts tentés y furent considérables. Il suffira, pour en juger, de savoir que les taxes de transit perçues en 1902 par les trois colonies mari-

times, et dont elles consentaient l'abandon, s'élevaient ensemble à environ 200.000 livres.

D'un autre côté, on l'a vu plus haut, un des projets de lord Milner est d'instituer un budget commun pour l'Orange et le Transvaal, et c'est encore là un indice manifeste de l'activité qu'il apporte à la réalisation de l'idée fédérative.

Lorsque l'Orange et le Transvaal auront obtenu le self government, quelle sera l'attitude des nouveaux Etats à l'égard de cette fédération coloniale, acheminement vers la fédération générale de l'Empire britannique ? Il est probable que, placés en face du fait acquis, dominés surtout par de puissants intérêts économiques, ils n'oseront pas briser un lien si fructueux pour leur commerce et leurs finances. Le Transvaal, d'ailleurs, comme on l'a vu plus haut, sera très probablement dirigé par une majorité britannique. Seuls, par conséquent, l'Orange et le Cap, où l'élément hollandais prédominera, pourraient faire à cette union une opposition uniquement politique. Mais on peut prédire que de telles manœuvres électorales n'auraient aucune chance d'aboutir. Elles se heurteraient à la force des choses, plus puissante que celle des sentiments, et ne feraient qu'indisposer l'Angleterre sans résultat utile.

Est-ce à dire que le système général de M. Chamberlain triomphera dans ce pays? Rien n'est moins certain. L'examen de la situation, tant économique

que politique de l'Afrique Australe, et quelques autres indices permettent même déjà de se prononcer en sens contraire. La base de l'impérialisme britannique consiste, en effet, dans l'établissement de tarifs préférentiels dont la métropole et les colonies s'assurent la réciprocité. Or, ni d'un côté ni de l'autre, on ne découvre les assises sur lesquelles reposeraient de semblables tarifs.

Pour tous les produits alimentaires d'abord, l'Afrique du Sud se trouve dans la même situation que la métropole. Elle est obligée de les importer ; et comme c'est un pays neuf, à consommation croissante, aux besoins de développement indéfini, il a tout intérêt à les obtenir au plus bas prix possible. D'ailleurs ces produits, l'Angleterre ne pourrait les lui fournir, et, le pourrait-elle, la nature générale de ceux que lui envoient l'Afrique Australe s'opposerait à l'établissement de tarifs préférentiels en faveur de la Colonie. Si les produits de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande sont, par leur nature, susceptibles d'être avantagés aux douanes du Cap et du Natal, la même question de réciprocité se pose, pour les envois des ports sud-africains dans ceux de ces contrées.

Restent toutes les marchandises autres que les articles d'alimentation, et ces marchandises sont, il est vrai, en nombre considérable. « La rapidité avec laquelle l'Afrique du Sud est devenue un grand marché pour les produits manufacturés anglais est pour ainsi dire incroyable, écrit M. Birchenough. Il y a dix ans, en 1893, les exportations de la Grande-Bretagne en Afrique étaient évaluées à un peu moins de neuf

millions de livres sterling; l'année dernière elles ont touché 26 millions. »

Dans ces conditions, et avec les perspectives d'accroissement presque indéfini des colonies sud-africaines, on conçoit combien il est tentant pour l'Angleterre de s'assurer le monopole du marché. Comme on l'a vu, la conférence de Blœmfontein est entrée dans cette voie en abaissant de 25 0/0 les droits d'entrée sur toutes marchandises de provenance britannique. Mais l'objection reste toujours la même. Quels profits réciproques l'Afrique du Sud obtiendra-t-elle ?

A défaut de gains matériels, dit-on, le Transvaal et les autres colonies trouveront peut-être dans le pacte impérialiste des avantages politiques, et de sécurité Et lesquels ? Nulle puissance ne convoite, et ne peut raisonnablement convoiter l'Afrique Australe. Les Afrikanders, comme les colons d'origine britannique, ne respecteront le lien de dépendance qu'à la condition d'être économiquement bien gouvernés. La situation géographique de leur pays diffère grandement de celle du Canada français. Ils n'ont pas les mêmes motifs que les habitants de Quebec pour rester à jamais loyalistes. Une formidable puissance anglo-saxonne, constituée à leurs portes, ne menace pas de noyer la langue et la race des Burghers. Ils se trouvent seuls, dans leur pays, en face d'un nombre restreint d'Uitlanders ; et si ceux-ci, rapprochés déjà des Boërs par l'inévitable fusion qu'amènera le temps, se trouvaient en outre gênés dans leurs intérêts par la métropole, il se pourrait fort bien qu'unis aux premiers ils poussent

à l'indépendance. L'impérialisme n'aurait fait, dans cette hypothèse, que hâter la séparation définitive.

Dira-t-on que c'est là une supposition gratuite; que les hommes d'origine britannique sont tous des loyalistes éprouvés? Aujourd'hui certainement, mais demain qui sait?

La composition des coloniaux sud- africains diffère de celle de la métropole. L'élément irlandais, écossais, germanique s'y rencontre beaucoup plus nombreux. Or, Irlandais, Écossais ou Germain, c'est tout un dans les colonies. Ces hommes de race différente, mais de langue anglaise, se ressemblent : ce sont des émancipés, des indépendants; ils n'aiment pas qu'on les importune. Dès maintenant, lorsque des politiciens de la métropole s'immiscent dans leurs affaires, les accusant, par exemple, d'imposer une sorte d'esclavage aux indigènes dans leurs contrats de travail, écoutez de quelle langue ils leur répondent : « Nous autres, aux colonies, nous ne nous « mêlons pas des différends entre employeurs et « employés en Angleterre, et *nous exigeons la réci- « proque*. Il ne s'agit pas de questions intéressant « l'Empire. Nous sommes les maîtres d'exploiter les « mines selon notre méthode, et comme nous l'enten- « dons. Il y a dans les grands centres anglais un « champ assez vaste pour les expériences des philan- « thropes. Qu'ils s'occupent de ceux-ci et nous « laissent tranquilles. Cela vaudra mieux pour tout « le monde. »

Evidemment, dans cette déclaration, les intérêts de l'empire sont réservés, mais, lorsque les souvenirs

de la guerre s'éloigneront, quand la reconnaissance pour la Grande-Bretagne deviendra moins actuelle, quel accueil réserveront de tels hommes, indépendants par nature, et par la situation de leur pays, aux entraves des tarifs préférentiels?

Déjà, certains d'entre eux, dans des discours et des écrits, manifestent leur impatience. Le 15 avril 1903, le jour même de notre arrivée à Johannesburg, le président de l'une des plus grandes sociétés minières disait vertement leur fait aux impérialistes. « Il paraît qu'un tarif préférentiel doit être adopté en faveur des articles britanniques, et que le commerce avec les pays étrangers doit être artificiellement et officiellement évincé. *Je ne me dissimule pas que cette mesure est entourée de raisons politiques ;* mais moi, Messieurs, il faut que je la considère au point de vue de l'homme pratique, et si j'ai entendu développer beaucoup de raisons en faveur de la ligne de conduite à adopter, *personne ne prétend qu'elle puisse être défendue, un seul moment, en invoquant des principes économiques.* Je ne discute pas la question au point de vue du négociant britannique ou étranger; je me défends simplement de toutes mes forces contre l'obligation d'acheter à un fabricant incapable de garder sa place sur un marché ouvert. »

Et, le 17 janvier 1904, à Londres même, un autre orateur exposait de semblables griefs, réclamait les mêmes améliorations : « Je ne puis qu'exprimer l'espérance que le Gouvernement examinera à nouveau la position qu'il a cru devoir adopter, et que la

barrière de tarifs préférentiels, qui a été érigée dans le but de décourager les relations commerciales avec le continent, sera abattue. Nous voulons la politique de la porte ouverte, pour donner libre passage à l'argent des capitalistes européens dont nous avons besoin ».

Enfin, tout récemment, outrés des attaques dont Lord Milner est en ce moment l'objet parmi l'opposition libérale anglaise, deux journaux africains, le *Natal Mercury* et l'*Advertiser*, allaient jusqu'à demander, d'ores et déjà, l'un la sécession, l'autre la fédération de l'Afrique du Sud, « afin de mettre celle-ci à l'abri de l'intrusion des députés anglais dans ses propres affaires ».

Tel est l'état actuel du redoutable problème de l'impérialisme britannique dans ces contrées.

En résumé, trois questions paraissent dominer la politique des hommes d'Etat sud-africains. La question des douanes, celle du vote des indigènes, enfin la question des langues. De la solution, opportune ou maladroite, apportée à ces trois problèmes dépendra l'avenir plus ou moins long de la domination britannique en Afrique Australe.

L'Impérialisme britannique et l'entente cordiale.

Devons-nous, en France, nous désintéresser de ces questions? Nullement. Le problème de l'impérialisme, entre autres, nous touche au plus haut point. Si l'An-

gleterre frappait de droits différentiels, à l'entrée de ses ports, les produits alimentaires, le coup serait rude pour notre commerce, et l'un des éléments les plus sérieux de la fameuse entente cordiale disparaîtrait tout à coup.

Il est certain en effet que l'importance de nos relations commerciales avec les îles britanniques (notre exportation dans ce pays représente plus du tiers de nos exportations totales) contribue fortement à perpétuer, depuis Guizot jusqu'à nos jours, ce parti d'hommes éclairés qui se montrent les inébranlables partisans d'une politique ferme, digne, mais amicale, envers la Grande-Bretagne.

La rupture de nos relations diplomatiques avec ce pays serait un irréparable malheur. Nous y perdrions une grande partie de notre empire colonial que nos flottes sont impuissantes à défendre. Nous serions assez forts cependant pour affaiblir considérablement notre principal client commercial. Et, par la diminution de ses deux plus grands rivaux terrestre et maritime, la puissance germanique prendrait tout à coup une envergure extraordinaire. Rien n'entraverait plus cette reconstitution du Saint Empire Romain germanique qu'elle rêve. La Hollande serait asservie, et l'Angleterre verrait se dresser contre elle la menace formidable d'une nouvelle ligue hanséatique.

Ce nouveau marché allemand remplacerait-il jamais pour nous le marché britannique perdu? Qui pourrait le prétendre? Nos produits alimentaires n'y trouveraient pas leur place; et quant aux objets manufacturés l'Allemagne n'est pas un client, c'est un rival : elle

nous en inonde. Avec elle, nous ne pouvons espérer rétablir la balance à l'aide de tarifs. Le traité de Francfort nous l'interdit; il nous impose, dans nos relations avec les pays d'outre-Rhin, le traitement de la nation la plus favorisée. Au point de vue politique, la différence est énorme entre la menace des deux nations à notre égard ; entre le pouvoir de nous nuire surtout. L'Angleterre nous touche à la périphérie; elle peut tout au plus nous ravir quelques possessions lointaines. L'Allemagne, depuis trois siècles, en veut à notre vitalité même : voici plus de trente ans que nous sentons sur Paris la pointe de son glaive. La question de l'Alsace-Lorraine n'est pas seulement une question économique, d'amour-propre ou de territoire. *C'est une question stratégique.* Avec, Metz, Toul et Verdun, que nous avait donnés le traité de Cateau-Cambrésis, nous possédions les clefs de nos portes; aujourd'hui nous les avons perdues. Comme l'exprimait avec hauteur le prince de Bismarck au Reichstag allemand, « la France est placée sous le canon de Metz ». Comment exiger d'un peuple dont l'existence est chaque jour mise en question un complet oubli? Tous les discours, toutes les prévenances de l'empereur allemand n'y feront rien. Les faits sont plus forts que les paroles. La Prusse , pour dominer l'Allemagne, a creusé, entre elle et nous, un fossé qui ne se comblera jamais.

Mais justement, pour cette raison, et quoi qu'il arrive, nous ne pouvons cesser d'avoir l'alliance russe comme principal pivot de notre politique extérieure. L'Angleterre ne peut remplacer cette puissance, parce qu'elle

est incapable de nous garantir du formidable péril qui nous menace; et le danger d'une rupture avec la Grande-Bretagne vient de cette situation continentale que nous ne pouvons modifier.

C'est donc aux hommes d'Etat anglais de le comprendre. Il est des sacrifices d'une certaine nature que nous consentirons certainement au maintien de l'entente cordiale ; il en est d'autres qui nous sont interdits. Qu'ils y songent ; qu'ils évitent de nous placer dans cette alternative d'avoir à choisir entre leur pays et la Russie. Car, alors, nous ne saurions hésiter, et même au risque de supporter une tierce coopération qui nous répugne, il nous faudrait rester fidèle à nos engagements [1].

Mais des engagements d'une telle nature, d'une aussi complète étendue, et prévoyant de semblables éventualités, existent-ils? Souhaitons le contraire. Lorsque nous nous proclamons la deuxième puissance militaire et navale du monde, nous constatons un fait indéniable, mais nous en exagérons la portée. Par notre situation géographique, en effet, nous avons à combattre justement les deux premières nations maritime

1. Tout ceci fut écrit avant la déclaration de guerre russo-japonaise. Ce conflit pose à l'heure actuelle un redoutable problème. Il est possible que de nouveaux groupements auxquels nul ne songeait hier soient rendus nécessaires par des événements inattendus. Qu'adviendrait-il, par exemple, des divisions intestines de l'Europe devant une victoire définitive des Nippons ? Le danger commun amènerait-il une entente, une coopération de toutes les puissances ? Au contraire, certaines d'entre elles en profiteraient-elles pour conquérir des avantages immédiats en Europe ? De toute façon le rôle de l'Allemagne, que l'on représente aujourd'hui comme amoindri, deviendra à cette heure prépondérant. Ne l'oublions pas et veillons.

et terrestre de l'Europe, et notre force de résistance absolue se trouve ainsi, relativement, fort amoindrie. Aussi, devons-nous rester, à l'égard de tous, résolument, fermement pacifiques. Il nous faut simplement mettre à profit ces jours de calme pour diriger les événements susceptibles de se produire dans le sens le plus favorable à nos intérêts.

Et, dès lors, se basant sur les motifs précédemment exposés, ne peut-on soutenir qu'une accalmie dans l'antagonisme séculaire qui sépare la Russie et la Grande-Bretagne ne serait pas pour nous extrêmement désirable? Ne peut-on prétendre aussi que cet apaisement est d'une réalisation possible, car, en définitive, cette lutte de la baleine et de l'éléphant est-elle aussi fatale qu'on veut bien le dire, aussi imminente surtout? Qu'aurait l'Angleterre à retirer d'un semblable conflit. Par la nature de son empire, son adversaire est presque invulnérable à ses coups, par la nature du sien, bien que plus exposée, elle se trouve à peu près dans la même situation. De plus, la Russie n'est pas encore une puissance manufacturière ; d'ici longtemps, elle ne le sera pas. Quant à nous, la majorité des objets que nous exportons, l'Angleterre ne saurait les produire, et la meilleure preuve c'est qu'elle nous les achète. Des deux concurrents commerciaux du Royaume Uni, l'Amérique, par la liberté de ses mouvements, par son indépendance territoriale, est intangible ; seule l'Allemagne reste vulnérable, ses vaisseaux naviguent sous la surveillance des canons de la flotte britannique. Tôt ou tard, un choc se produira, une lutte s'engagera dont nous serons les spectateurs d'abord, les acteurs en-

suite. Puisse notre intervention se produire alors pour le plus grand bien de la France [1] !

Les Allemands sentent cette position secondaire dangereuse, et ils en souffrent. Leurs sentiments, sourdement hostiles à l'égard des Anglais, ne sont qu'un reflet confus des raisons supérieures qui divisent les deux pays. Que de fois, durant notre retour, sur le bateau allemand qui nous ramenait de Durban à Naples, n'avons-nous pas entendu cette phrase prononcée à mi-voix, et sur un ton réjoui de confidence: « Encore une guerre semblable, et l'Angleterre est perdue. » Ou bien : « Pourquoi n'avez-vous pas résisté « à Fachoda ? » et nous répondions : « Parce que, « peut-être, vous en auriez profité pour mobiliser sur « le Rhin, parce qu'en tous cas l'enjeu de la partie « aurait été pour vous, et que nous ne sommes pas « assez fous pour risquer sur de pareils objets l'in- « dépendance de la patrie. »

Et voici cet ouvrage terminé. Il me reste un dernier mot à dire, une dernière communication à faire au lecteur. Que sa bienveillance m'accompagne encore.

Si, après tant d'hommes éminents, après Gambetta

1. Cet ouvrage était sous presse lorsque parut un volume de M. Gabriel-Louis Jaray : *la Politique anglaise et l'arbitrage international*, ouvrage où ces diverses questions sont mûrement étudiées et longuement exposées. L'auteur, moins favorable que nous au rapprochement franco-anglais, arrive cependant à des conclusions analogues. Le lecteur qui voudra bien compléter les notes ci-dessus par la lecture de ce volume, y trouvera certainement un grand intérêt.

notamment, dont la grande autorité couvre un peu mon inexpérience, je me suis montré partisan, dans cet ouvrage, d'une politique d'apaisement à l'égard de l'Angleterre, dans cette opinion, je voudrais que l'on vît non le parti pris d'un homme prévenu, mais l'expression d'une conviction sincère, chancelante d'abord, que les visions de ce grand voyage ont fortifiée aujourd'hui. Je ne voudrais pas surtout que mon affection et mon admiration pour les Boërs en parût en rien diminuée. Nous avons, durant notre séjour en Afrique, reçu trop de témoignages affectueux, trop de marques de sympathie, pour qu'il en soit ainsi, et nous conservons à ces braves « cette sympathie française qui leur « est allée parce qu'ils étaient les plus faibles ; et qui « leur reste fidèle parce qu'ils furent vaillants, et « qu'ils sont vaincus ».

Mais j'estime que le premier service à rendre à ceux que l'on aime, c'est de ne leur rien céler de la vérité. Lorsque, là bas, on nous interrogeait sur les complications possibles où l'Angleterre pourrait se trouver engagée, nons répondions invariablement : « Ne comp- « tez pas sur une assistance européenne quelconque ; « ceux qui vous la feraient espérer vous tromperaient. « Quant à nous, notre situation, le souci de notre « avenir nous interdisent un conflit avec la Grande- « Bretagne. Vous êtes, et vous resterez isolés. Consi- « dérez d'une tête froide vos seuls intérêts. Rendez cette « justice à la France, qu'avant le conflit elle ne vous « a pas encouragés, elle ne vous a pas promis une aide « qu'elle se savait impuissante à vous donner; elle ne

« vous a pas jetés dans la lutte pour vous abandonner « ensuite. »

« Notre politique fut, certes, moins bruyante que « celle d'autres nations ; elle fut incontestablement « plus loyale. »

Et cette sincérité, je souhaite que le lecteur me rende ce témoignage de l'avoir trouvée dans ce livre lorsqu'il le fermera.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Ire PARTIE

De Bordeaux à Cape Town.

IIe PARTIE

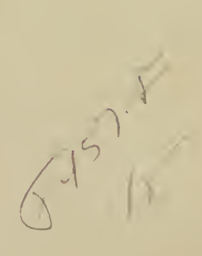
Dans le sud de l'Afrique.

IIIe PARTIE

De Durban à Naples.

IVe PARTIE

Au retour.



Poitiers. — Impr. Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

